

# OEUVRES

## COMPLETES

## DE

# VOLTAIRE.



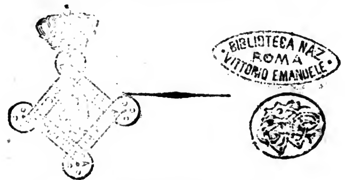
# OEUVRES

## COMPLETES

## DE

# VOLTAIRE.

TOME VINGT-TROISIEME.




DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

# SIECLE

## DE

# LOUIS XIV.

# SIECLE

## DE

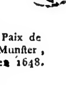
# LOUIS XIV.

## CHAPITRE VI.

*Etat de la France jusqu'à la mort du cardinal Mazarin, en 1661.*

PENDANT que l'Etat avait été ainsi déchiré au dedans, il avait été attaqué et affaibli au dehors. Tout le fruit des batailles de Rocroi, de Lens et de Norlingue fut perdu. La place importante de Dunkerque fut reprise par les Espagnols, ils chassèrent les Français de Barcelone, ils reprirent Casal en Italie. 1651.

Cependant, malgré les tumultes d'une guerre civile, et le poids d'une guerre étrangère, le cardinal *Mazarin* avait été assez habile et assez heureux pour conclure cette célèbre paix de Vestphalie, par laquelle l'empereur et l'Empire vendirent au roi et à la couronne de France la souveraineté de l'Alsace, pour trois millions de livres payables à l'archiduc, c'est-à-dire, pour environ six millions d'aujourd'hui. Par



Paix de Munster, en 1648.





ce traité, devenu pour l'avenir la base de tous les traités, un nouvel électorat fut créé pour la maison de Bavière. Les droits de tous les princes et des villes impériales, les priviléges des moindres gentilshommes allemands furent confirmés. Le pouvoir de l'empereur fut restreint dans des bornes étroites, et les Français, joints aux Suédois, devinrent les législateurs de l'Empire. Cette gloire de la France était due, au moins en partie, aux armes de la Suède. *Gustave-Adolphe* avait commencé d'ébranler l'Empire. Ses généraux avaient encore poussé assez loin leurs conquêtes, sous le gouvernement de sa fille *Christine.* Son général *Vrangel* était près d'entrer en Autriche. Le comte de *Konigsmarck* était maître de la moitié de la ville de Prague, et assiégeait l'autre, lorsque cette paix fut conclue. Pour accabler ainsi l'empereur, il n'en coûta guère à la France qu'environ un million par an donné au Suédois.

Aussi la Suède obtint par ces traités de plus grands avantages que la France; elle eut la Poméranie, beaucoup de places, et de l'argent. Elle força l'empereur de faire passer entre les mains des luthériens des bénéfices qui appartenaient aux catholiques romains. Rome cria à l'impiété, et dit que la cause de DIEU était trahie. Les protestans se vantèrent

qu'ils avaient ſanctifié l'ouvrage de la paix, en dépouillant des papiſtes. L'intérêt ſeul fit parler tout le monde.

L'Eſpagne n'entra point dans cette paix, et avec aſſez de raiſon; car, voyant la France plongée dans les guerres civiles, le miniſtère eſpagnol eſpéra profiter des diviſions de la France. Les troupes allemandes licenciées devinrent aux Eſpagnols un nouveau ſecours. L'empereur, depuis la paix de Munſter, fit paſſer en Flandre, en quatre ans de temps, près de trente mille hommes. C'était une violation manifeſte des traités; mais ils ne ſont preſque jamais exécutés autrement.

Les miniſtres de Madrid eurent, dans le commencement de ces négociations de Veſtphalie, l'adreſſe de faire une paix particulière avec la Hollande. La monarchie eſpagnole fut enfin trop heureuſe de n'avoir plus pour ennemis, et de reconnaître pour ſouverains, ceux qu'elle avait traités ſi long-temps de rebelles indignes de pardon. Ces républicains augmentèrent leurs richeſſes, et affermirent leur grandeur et leur tranquillité en traitant avec 1653.
l'Eſpagne, ſans rompre avec la France.

Ils étaient ſi puiſſans que, dans une guerre qu'ils eurent quelque temps après avec l'Angleterre, ils mirent en mer cent vaiſſeaux de ligne; et la victoire demeura ſouvent indéciſe

entre *Black*, l'amiral anglais, et *Tromp*, l'amiral de Hollande, qui étaient tous deux fur mer ce que les *Condé* et les *Turenne* étaient fur terre. La France n'avait pas en ce temps dix vaiffeaux de cinquante pièces de canon qu'elle pût mettre en mer; fa marine s'anéantiffait de jour en jour.

Etat de la France.

*Louis XIV* fe trouva donc, en 1653, maître abfolu d'un royaume encore ébranlé des fecouffes qu'il avait reçues; rempli de défordres en tout genre d'adminiftration, mais plein de reffources; n'ayant aucun allié, excepté la Savoie, pour faire une guerre offenfive, et n'ayant plus d'ennemis étrangers que l'Efpagne, qui était alors en plus mauvais état que la France. Tous les Français, qui avaient fait la guerre civile, étaient foumis, hors le prince de *Condé* et quelques-uns de fes partifans, dont un ou deux lui étaient demeurés fidèles par amitié et par grandeur d'ame, comme le comte de *Coligni* et *Bouteville*, et les autres, parce que la cour ne voulut pas les acheter affez chèrement.

Le prince de *Condé* à la tête des Efpagnols contre la France.

*Condé*, devenu général des armées efpagnoles, ne put relever un parti qu'il avait affaibli lui-même par la deftruction de leur infanterie, aux journées de Rocroi et de Lens. Il combattit avec des troupes nouvelles, dont il n'était pas le maître, contre les vieux

régimens français qui avaient appris à vaincre ſous lui, et qui étaient commandés par *Turenne*.

Le ſort de *Turenne* et de *Condé* fut d'être toujours vainqueurs quand ils combattirent enſemble à la tête des Français, et d'être battus quand ils commandèrent les Eſpagnols. *Turenne oppoſé à Condé.*

*Turenne* avait à peine ſauvé les débris de l'armée d'Eſpagne à la bataille de Rétel, lorſque, de général du roi de France, il s'était fait le lieutenant d'un général eſpagnol : le prince de *Condé* eut le même ſort devant Arras. L'archiduc et lui aſſiégeaient cette ville. 25 auguſte 1654. *Turenne* les aſſiégea dans leur camp, et força leurs lignes ; les troupes de l'archiduc furent miſes en fuite. *Turenne* victorieux. *Condé*, avec deux régimens de français et de lorrains, ſoutint ſeul les efforts de l'armée de *Turenne* ; et tandis que l'archiduc fuyait, il battit le maréchal d'*Hocquincourt*, il repouſſa le maréchal de *la Ferté*, et ſe retira victorieux, en couvrant la retraite des Eſpagnols vaincus. Auſſi le roi d'Eſpagne lui écrivit ces propres paroles : *J'ai ſu que tout était perdu, et que vous avez tout conſervé.*

Il eſt difficile de dire ce qui fait perdre ou gagner les batailles : mais il eſt certain que *Condé* était un des grands hommes de guerre qui euſſent jamais paru, et que l'archiduc et ſon conſeil ne voulurent rien faire dans cette journée de ce que *Condé* avait propoſé.

Arras ſauvé, les lignes forcées, et l'archiduc mis en fuite comblèrent *Turenne* de gloire; et on obſerva que dans la lettre écrite au nom du roi au parlement (*a*) ſur cette victoire, on y attribua le ſuccès de toute la campagne au cardinal *Mazarin*, et qu'on ne fit pas même mention du nom de *Turenne*. Le cardinal s'était trouvé en effet à quelques lieues d'Arras avec le roi. Il était même entré dans le camp au ſiége de Stenai, que *Turenne* avait pris avant de ſecourir Arras. On avait tenu devant le cardinal des conſeils de guerre. Sur ce fondement il s'attribua l'honneur des événemens, et cette vanité lui donna un ridicule que toute l'autorité du miniſtère ne put effacer.

Le roi ne ſe trouva point à la bataille d'Arras, et aurait pu y être : il était allé à la tranchée au ſiége de Stenai; mais le cardinal *Mazarin* ne voulut pas qu'il exposât davantage ſa perſonne, à laquelle le repos de l'Etat et la puiſſance du miniſtre ſemblaient attachés.

*Mazarin* gouverne la France, et *Louis de Haro* l'Eſpagne.

D'un côté, *Mazarin*, maître abſolu de la France et du jeune roi; de l'autre, dom *Louis de Haro*, qui gouvernait l'Eſpagne et *Philippe IV*, continuaient, ſous le nom de leurs maîtres, cette guerre peu vivement ſoutenue. Il n'était pas encore queſtion dans

(*a*) Datée de Vincennes, du 11 ſeptembre 1654.

le monde du nom de *Louis XIV*, et jamais on n'avait parlé du roi d'Efpagne. Il n'y avait alors qu'une tête couronnée en Europe qui eût une gloire perfonnelle : la feule *Chriftine*, reine de Suède, gouvernait par elle-même, et foutenait l'honneur du trône, abandonné ou flétri, ou inconnu dans les autres Etats.

*Charles II*, roi d'Angleterre, fugitif en France avec fa mère et fon frère, y traînait fes malheurs et fes efpérances. Un fimple citoyen avait fubjugué l'Angleterre, l'Ecoffe et l'Irlande. *Cromwell*, cet ufurpateur digne de régner, avait pris le nom de *protecteur*, et non celui de roi ; parce que les Anglais favaient jufqu'où les droits de leurs rois devaient s'étendre, et ne connaiffaient pas quelles étaient les bornes de l'autorité d'un protecteur.

*Cromwell* gouverne l'Angleterre.

Il affermit fon pouvoir en fachant le réprimer à propos : il n'entreprit point fur les priviléges dont le peuple était jaloux ; il ne logea jamais de gens de guerre dans la cité de Londres ; il ne mit aucun impôt dont on pût murmurer ; il n'offenfa point les yeux par trop de fafte ; il ne fe permit aucun plaifir ; il n'accumula point de tréfors ; il eut foin que la juftice fût obfervée avec cette impartialité impitoyable qui ne diftingue point les grands des petits.

Sa conduite.

Le frère de *Pantaléon Sâ*, ambaſſadeur de Portugal en Angleterre, ayant cru que ſa licence ſerait impunie, parce que la perſonne de ſon frère était ſacrée, inſulta des citoyens de Londres, et en fit aſſaſſiner un pour ſe venger de la réſiſtance des autres ; il fut condamné à être pendu. *Cromwell*, qui pouvait lui faire grâce, le laiſſa exécuter, et ſigna enſuite un traité avec l'ambaſſadeur.

Jamais le commerce ne fut ſi libre ni ſi floriſſant; jamais l'Angleterre n'avait été ſi riche. Ses flottes victorieuſes feſaient reſpecter ſon nom ſur toutes les mers ; tandis que *Mazarin*, uniquement occupé de dominer et de s'enrichir, laiſſait languir dans la France la juſtice, le commerce, la marine et même les finances. Maître de la France, comme *Cromwell* l'était de l'Angleterre, après une guerre civile, il eût pu faire pour le pays qu'il gouvernait ce que *Cromwell* avait fait pour le ſien; mais il était étranger, et l'ame de *Mazarin*, qui n'avait pas la barbarie de celle de *Cromwell*, n'en avait pas auſſi la grandeur.

*Cromwell* courtiſé par la France et l'Eſpagne.

Toutes les nations de l'Europe, qui avaient négligé l'alliance de l'Angleterre ſous *Jacques I* et ſous *Charles I*, la briguèrent ſous le protecteur. La reine *Chriſtine* elle-même, quoiqu'elle eût déteſté le meurtre de *Charles I*, entra dans l'alliance d'un tyran qu'elle eſtimait.

*Mazarin*, et dom *Louis de Haro* prodiguèrent à l'envi leur politique, pour s'unir avec le protecteur. Il goûta quelque temps la satisfaction de se voir courtisé par les deux plus puissans royaumes de la chrétienté.

Le ministre espagnol lui offrait de l'aider à prendre Calais; *Mazarin* lui proposait d'assiéger Dunkerque, et de lui remettre cette ville. *Cromwell* avait à choisir entre les chefs de la France et celles de la Flandre. Il fut beaucoup sollicité aussi par *Condé;* mais il ne voulut point négocier avec un prince qui n'avait plus pour lui que son nom, et qui était sans parti en France et sans pouvoir chez les Espagnols.

Le protecteur se détermina pour la France, mais sans faire de traité particulier, et sans partager des conquêtes par avance: il voulait illustrer son usurpation par de plus grandes entreprises. Son dessein était d'enlever le Mexique aux Espagnols, mais ils furent avertis à temps. Les amiraux de *Cromwell* leur prirent du moins la Jamaïque, île que les Anglais possèdent encore, et qui assure leur commerce dans le nouveau monde. Ce ne fut qu'après l'expédition de la Jamaïque que *Cromwell* signa son traité avec le roi de France, mais sans faire encore mention de Dunkerque. Le protecteur traita d'égal à égal; il força le roi à

Il prend la Jamaïque. Mai 1655.

Il traite avec le roi de France, de couronne à couronne.

lui donner le titre de frère dans ses lettres.
1655. Son secrétaire signa avant le plénipotentiaire de France, dans la minute du traité qui resta en Angleterre; mais il traita véritablement en supérieur, en obligeant le roi de France de faire sortir de ses Etats *Charles II* et le duc d'*Yorck*, petit-fils de *Henri IV*, à qui la France devait un asile. On ne pouvait faire un plus grand sacrifice de l'honneur à la fortune.

Tandis que *Mazarin* fesait ce traité, *Charles II* lui demandait une de ses nièces en mariage. Le mauvais état de ses affaires, qui obligeait ce prince à cette démarche, fut ce qui lui attira un refus. On a même soupçonné le cardinal d'avoir voulu marier au fils de *Cromwell* celle qu'il refusait au roi d'Angleterre. Ce qui est sûr, c'est que lorsqu'il vit ensuite le chemin du trône moins fermé à *Charles II*, il voulut renouer ce mariage; mais il fut refusé à son tour.

La fille de *Henri IV*, la veuve de *Charles I*, demande à *Cromwell* son douaire : il le refuse.

La mère de ces deux princes, *Henriette de France*, fille de *Henri le grand*, demeurée en France sans secours, fut réduite à conjurer le cardinal d'obtenir au moins de *Cromwell* qu'on lui payât son douaire. C'était le comble des humiliations les plus douloureuses, de demander une subsistance à celui qui avait versé le sang de son mari sur un échafaud. *Mazarin* fit de faibles instances en Angleterre

au nom de cette reine, et lui annonça qu'il n'avait rien obtenu. Elle resta dans la pauvreté, et dans la honte d'avoir imploré la pitié de *Cromwell*, tandis que ses enfans allaient dans l'armée de *Condé* et de dom *Juan d'Autriche*, apprendre le métier de la guerre contre la France qui les abandonnait.

Les enfans de *Charles I*, chassés de France, se réfugièrent en Espagne. Les ministres espagnols éclatèrent dans toutes les cours, et surtout à Rome, de vive voix et par écrit, contre un cardinal qui sacrifiait, disaient-ils, les lois divines et humaines, l'honneur et la religion, au meurtrier d'un roi, et qui chassait de France *Charles II* et le duc d'*Yorck*, cousins de *Louis XIV*, pour plaire au bourreau de leur père. Pour toute réponse aux cris des Espagnols, on produisit les offres qu'ils avaient faites eux-mêmes au protecteur.

La guerre continuait toujours en Flandre avec des succès divers. *Turenne*, ayant assiégé Valenciennes avec le maréchal de *la Ferté*, éprouva le même revers que *Condé* avait essuyé devant Arras. Le prince, secondé alors de dom *Juan d'Autriche*, plus digne de combattre à ses côtés que n'était l'archiduc, força les lignes du maréchal de *la Ferté*, le prit prisonnier, et délivra Valenciennes. *Turenne* fit ce que *Condé* avait fait dans une déroute *Turenne* contre *Condé*.

17 juillet 1656. pareille. Il fauva l'armée battue, et fit tête par-tout à l'ennemi ; il alla même, un mois après, affiéger et prendre la petite ville de la Capelle. C'était peut-être la première fois qu'une armée battue avait ofé faire un fiége.

Cette marche de *Turenne*, fi eftimée, après laquelle il prit la Capelle, fut éclipfée par une marche plus belle encore du prince de
30 mai 1658. *Condé*. *Turenne* affiégeait à peine Cambrai, que *Condé*, fuivi de deux mille chevaux, perça à travers l'armée des affiégeans, et ayant renverfé tout ce qui voulait l'arrêter, il fe jeta dans la ville. Les citoyens reçurent à genoux leur libérateur. Ainfi ces deux hommes oppofés l'un à l'autre déployaient les reffources de leur génie. On les admirait dans leurs retraites, comme dans leurs victoires, dans leur bonne conduite et dans leurs fautes mêmes, qu'ils favaient toujours réparer. Leurs talens arrêtaient tour à tour les progrès de l'une et de l'autre monarchie; mais le défordre des finances en Efpagne et en France était encore un plus grand obftacle à leurs fuccès.

La ligue faite avec *Cromwell* donna enfin à la France une fupériorité plus marquée ; d'un côté, l'amiral *Black* alla brûler les galions d'Efpagne, auprès des îles Canaries, et leur fit perdre les feuls tréfors avec lefquels la guerre pouvait fe foutenir : de l'autre, vingt

vaiſſeaux anglais vinrent bloquer le port de Dunkerque, et ſix mille vieux ſoldats, qui avaient fait la révolution d'Angleterre, renforcèrent l'armée de *Turenne.*

Alors Dunkerque, la plus importante place de la Flandre, fut aſſiégée par mer et par terre. *Condé* et dom *Juan d'Autriche*, ayant ramaſſé toutes leurs forces, ſe préſentèrent pour la ſecourir. L'Europe avait les yeux ſur cet événement. Le cardinal *Mazarin* mena *Louis XIV* auprès du théâtre de la guerre, ſans lui permettre d'y monter, quoiqu'il eût près de vingt ans. Ce prince ſe tint dans Calais. Ce fut là que *Cromwell* lui envoya une ambaſſade faſtueuſe, à la tête de laquelle était ſon gendre, le lord *Falcombridge*. Le roi lui envoya le duc de *Créqui*, et *Mancini*, duc de Nevers, neveu du cardinal, ſuivis de deux cents gentilshommes. *Mancini* préſenta au protecteur une lettre du cardinal. Cette lettre eſt remarquable; *Mazarin* lui dit *qu'il eſt affligé de ne pouvoir lui rendre en perſonne les reſpects dus au plus grand homme du monde.* C'eſt ainſi qu'il parlait à l'aſſaſſin du gendre de *Henri IV*, et de l'oncle de *Louis XIV*, ſon maître.

Ambaſſade et lettre ſingulière de *Mazarin* à *Cromwell.*

Cependant le prince maréchal de *Turenne* attaqua l'armée d'Eſpagne, ou plutôt l'armée de Flandre, près des Dunes. Elle était commandée par dom *Juan d'Autriche*, fils de

*Philippe IV* et d'une comédienne, et qui devint deux ans après beau-frère de *Louis XIV*. Le prince de *Condé* était dans cette armée, mais il ne commandait pas : ainſi il ne fut pas diffi-
Bataille des Dunes, 14 juin 1658.
cile à *Turenne* de vaincre. Les ſix mille anglais contribuèrent à la victoire ; elle fut complète. Les deux princes d'Angleterre, qui furent depuis rois, virent leurs malheurs augmentés dans cette journée par l'aſcendant de *Cromwell*.

Le génie du grand *Condé* ne put rien contre les meilleures troupes de France et d'Angleterre. L'armée eſpagnole fut détruite. Dunkerque ſe rendit bientôt après. Le roi accourut avec ſon miniſtre pour voir paſſer la garniſon. Le cardinal ne laiſſa paraître *Louis XIV* ni comme guerrier ni comme roi ; il n'avait point d'argent à diſtribuer aux ſoldats ; à peine était-il ſervi : il allait manger chez *Mazarin* ou chez le maréchal de *Turenne*, quand il était à l'armée. Cet oubli de la dignité royale n'était pas dans *Louis XIV* l'effet du mépris pour le faſte, mais celui du dérangement de ſes affaires, et du ſoin que le cardinal avait de réunir pour ſoi-même la ſplendeur et l'autorité.

*Louis* n'entra dans Dunkerque que pour la rendre au lord *Lockhart*, ambaſſadeur de *Cromwell*. *Mazarin* eſſaya ſi par quelque fineſſe il pourrait éluder le traité, et ne pas remettre

la

la place : mais *Lockhart* menaça, et la fermeté anglaise l'emporta sur l'habileté italienne.

Plusieurs personnes ont assuré que le cardinal, qui s'était attribué l'événement d'Arras, voulut engager *Turenne* à lui céder encore l'honneur de la bataille des Dunes. *Du Bec-Crépin*, comte de *Moret* vint, dit-on, de la part du ministre, proposer au général d'écrire une lettre, par laquelle il parût que le cardinal avait arrangé lui-même tout le plan des opérations. *Turenne* reçut avec mépris ces insinuations, et ne voulut point donner un aveu qui eût produit la honte d'un général d'armée, et le ridicule d'un homme d'Eglise. *Mazarin*, qui avait eu cette faiblesse, eut celle de rester brouillé jusqu'à sa mort avec *Turenne*.

Au milieu de ce premier triomphe, le roi tomba malade à Calais, et fut plusieurs jours à la mort. Aussitôt tous les courtisans se tournèrent vers son frère *Monsieur*. *Mazarin* prodigua les ménagemens, les flatteries et les promesses au maréchal *Du Plessis-Praslin*, ancien gouverneur de ce jeune prince, et au comte de *Guiche*, son favori. Il se forma dans Paris une cabale assez hardie pour écrire à Calais contre le cardinal. Il prit ses mesures pour sortir du royaume, et pour mettre à couvert ses richesses immenses. Un empyrique

d'Abbeville guérit le roi avec du vin émétique que les médecins de la cour regardaient comme un poison. Ce bon homme s'asseyait sur le lit du roi, et disait: Voilà un garçon bien malade, mais il n'en mourra pas. Dès qu'il fut convalescent, le cardinal exila tous ceux qui avaient cabalé contre lui.

Mort de *Cromwell*, 13 sept. 1656. Peu de mois après mourut *Cromwell*, à l'âge de cinquante-cinq ans, au milieu des projets qu'il fesait pour l'affermissement de sa puissance, et pour la gloire de sa nation. Il avait humilié la Hollande, imposé les conditions d'un traité au Portugal, vaincu l'Espagne, et forcé la France à briguer son alliance. Il avait dit depuis peu, en apprenant avec quelle hauteur ses amiraux s'étaient conduits à Lisbonne : *Je veux qu'on respecte la république anglaise, autant qu'on a respecté autrefois la république romaine.* Les médecins lui annoncèrent la mort. Je ne sais s'il est vrai qu'il fit dans ce moment l'enthousiaste et le prophète, et s'il leur répondit que DIEU ferait un miracle en sa faveur. *Thurlo*, son secrétaire, prétend qu'il leur dit : *La nature peut plus que les médecins.* Ces mots ne sont point d'un prophète, mais d'un homme très-sensé. Il se peut qu'étant convaincu que les médecins pouvaient se tromper, il voulût, en cas qu'il en réchappât, se donner auprès du peuple la

gloire d'avoir prédit ſa guériſon, et rendre par-là ſa perſonne plus reſpectable, et même plus ſacrée.

Il fut enterré en monarque légitime, et laiſſa dans l'Europe la réputation d'un homme intrépide, tantôt fanatique, tantôt fourbe, et d'un uſurpateur qui avait ſu régner.

Le chevalier *Temple* prétend que *Cromwell* avait voulu, avant ſa mort, s'unir avec l'Eſpagne contre la France, et ſe faire donner Calais avec le ſecours des Eſpagnols, comme il avait eu Dunkerque par les mains des Français. Rien n'était plus dans ſon caractère et dans ſa politique. Il eût été l'idole du peuple anglais, en dépouillant ainſi, l'une après l'autre, deux nations que la ſienne haïſſait également. La mort renverſa ſes grands deſſeins, ſa tyrannie et la grandeur de l'Angleterre.

Il eſt à remarquer qu'on porta le deuil de *Cromwell* à la cour de France, et que *Mademoiſelle* fut la ſeule qui ne rendit point cet hommage à la mémoire du meurtrier d'un roi, ſon parent.

Nous avons vu déjà (*b*) que *Richard Cromwell* ſuccéda paiſiblement et ſans contradiction au protectorat de ſon père, comme un prince de Galles aurait ſuccédé à un roi

(*b*) Dans l'*Eſſai ſur les mœurs*, &c.

d'Angleterre. *Richard* fit voir que du caractère d'un ſeul homme dépend ſouvent la deſtinée de l'Etat. Il avait un génie bien contraire à celui d'*Olivier Cromwell*, toute la douceur des vertus civiles, et rien de cette intrépidité féroce, qui ſacrifie tout à ſes intérêts. Il eût conſervé l'héritage acquis par les travaux de ſon père, s'il eût voulu faire tuer trois ou quatre principaux officiers de l'armée, qui s'oppoſaient à ſon élévation. Il aima mieux ſe démettre du gouvernement que de régner par des aſſaſſinats ; il vécut particulier, et même ignoré, juſqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans, dans le pays dont il avait été quelques jours le ſouverain. Après ſa démiſſion du protectorat, il voyagea en France : on ſait qu'à Montpellier, le prince de *Conti*, frère du grand *Condé*, en lui parlant ſans le connaître, lui dit un jour : *Olivier Cromwell était un grand homme, mais ſon fils Richard eſt un miſérable de n'avoir pas ſu jouir du fruit des crimes de ſon père.* Cependant ce *Richard* vécut heureux, et ſon père n'avait jamais connu le bonheur.

Voyage de *Chriſtine*, reine de Suède, en France.

Quelque temps auparavant la France vit un autre exemple bien plus mémorable du mépris d'une couronne. *Chriſtine* reine de Suède vint à Paris. On admira en elle une jeune reine qui à vingt-ſept ans avait renoncé à la ſouveraineté dont elle était digne, pour

vivre libre et tranquille. Il eſt honteux aux écrivains proteſtans d'avoir oſé dire, ſans la moindre preuve, qu'elle ne quitta ſa couronne que parce qu'elle ne pouvait plus la garder. Elle avait formé ce deſſein dès l'âge de vingt ans, et l'avait laiſſé mûrir ſept années. Cette réſolution, ſi ſupérieure aux idées vulgaires, et ſi long-temps méditée, devait fermer la bouche à ceux qui lui reprochaient de la légèreté et une abdication involontaire. L'un de ces deux reproches détruiſait l'autre; mais il faut toujours que ce qui eſt grand ſoit attaqué par les petits eſprits.

Pour connaître le génie unique de cette reine, on n'a qu'à lire ſes lettres. Elle dit dans celle qu'elle écrivit à *Chanut*, autrefois ambaſſadeur de France auprès d'elle : ›› J'ai ›› poſſédé ſans faſte, je quitte avec facilité. ›› Après cela ne craignez pas pour moi; mon ›› bien n'eſt pas au pouvoir de la fortune. ›› Elle écrivit au prince de *Condé :* ›› Je me tiens ›› autant honorée par votre eſtime que par la ›› couronne que j'ai portée. Si après l'avoir ›› quittée, vous m'en jugez moins digne, ›› j'avouerai que le repos que j'ai tant ſou- ›› haité me coûte cher; mais je ne me repen- ›› tirai pourtant point de l'avoir acheté au ›› prix d'une couronne, et je ne noircirai ›› jamais une action qui m'a ſemblé belle par



,, un lâche repentir; et s'il arrive que vous ,, condamniez cette action, je vous dirai ,, pour toute excuse que je n'aurais pas quitté ,, les biens que la fortune m'a donnés, si je ,, les eusse crus nécessaires à ma félicité, et ,, que j'aurais prétendu à l'empire du monde, ,, si j'eusse été aussi assurée d'y réussir ou de ,, mourir que le ferait le grand *Condé*.,,

Telle était l'ame de cette personne si singulière; tel était son style dans notre langue qu'elle avait parlée rarement. Elle savait huit langues; elle avait été disciple et amie de *Descartes* qui mourut à Stockholm, dans son palais, après n'avoir pu obtenir une pension en France, où ses ouvrages furent même proscrits pour les seules bonnes choses qui y fussent. Elle avait attiré en Suède tous ceux qui pouvaient l'éclairer. Le chagrin de n'en trouver aucun parmi ses sujets l'avait dégoûtée de régner sur un peuple qui n'était que soldat. Elle crut qu'il valait mieux vivre avec des hommes qui pensent, que de commander à des hommes sans lettres ou sans génie. Elle avait cultivé tous les arts dans un climat où ils étaient alors inconnus. Son dessein était d'aller se retirer au milieu d'eux en Italie. Elle ne vint en France que pour y passer, parce que ces arts ne commençaient qu'à y naître. Son goût la fixait à Rome. Dans cette vue

elle avait quitté la religion luthérienne pour la catholique; indifférente pour l'une et pour l'autre, elle ne fit point fcrupule de fe conformer en apparence aux fentimens du peuple chez qui elle voulut paffer fa vie. Elle avait quitté fon royaume en 1654, et fait publiquement, à Infpruck, la cérémonie de fon abjuration. Elle plut à la cour de France, quoiqu'il ne fe trouvât pas une femme dont le génie pût atteindre au fien. Le roi la vit, et lui rendit de grands honneurs, mais à peine lui parla-t-il. Elevé dans l'ignorance, le bon fens avec lequel il était né le rendait timide.

La gloire de *Chriftine* à jamais fouillée par l'affaffinat de *Monaldefchi.*

La plupart des femmes et des courtifans n'obfervèrent autre chofe dans cette reine philofophe, finon qu'elle n'était pas coiffée à la françaife, et qu'elle danfait mal. Les fages ne condamnèrent dans elle que le meurtre de *Monaldefchi*, fon écuyer, qu'elle fit affaffiner à Fontainebleau dans un fecond voyage. De quelque faute qu'il fût coupable envers elle, ayant renoncé à la royauté, elle devait demander juftice, et non fe la faire. Ce n'était pas une reine qui puniffait un fujet; c'était une femme qui terminait une galanterie par un meurtre; c'était un italien qui en fefait affaffiner un autre par l'ordre d'une fuédoife, dans un palais du roi de France. Nul ne doit être

mis à mort que par les lois. *Christine*, en Suède, n'aurait eu le droit de faire assassiner personne; et certes ce qui eût été un crime à Stockholm n'était pas permis à Fontainebleau. Ceux qui ont justifié cette action méritent de servir de pareils maîtres. Cette honte et cette cruauté ternirent la philosophie de *Christine*, qui lui avait fait quitter un trône. Elle eût été punie en Angleterre, et dans tous les pays où les lois règnent : mais la France ferma les yeux à cet attentat contre l'autorité du roi, contre le droit des nations, et contre l'humanité. (*c*)

(*c*) Un nommé *la Beaumelle*, qui falsifia le *Siècle de Louis XIV*, et qui le fit imprimer à Francfort, avec des notes aussi scandaleuses que fausses, dit à ce sujet, que *Christine* était en droit de faire assassiner *Monaldeschi*, parce qu'elle ne voyageait pas *incognito;* et il ajoute que *Pierre le grand*, entrant dans un café à Londres, tout écumant de colère, parce que, disait-il, un de ses généraux lui avait menti, s'écria qu'il avait été tenté de le fendre en deux d'un coup de sabre; qu'alors un marchand anglais avait dit au czar qu'on aurait condamné Sa Majesté à être pendue.

On est obligé de relever ici l'insolence absurde d'un pareil conte. Peut-on imaginer que le czar *Pierre* aille dire, dans un café, qu'un de ses généraux lui a menti? Fend-on aujourd'hui un homme en deux d'un coup de sabre? Un empereur va-t-il se plaindre à un marchand anglais de ce qu'un général lui a menti? En quelle langue parlait-il à ce marchand, lui qui ne savait pas l'anglais? Comment ce faiseur de notes peut-il dire que *Christine*, après son abdication, était en droit de faire assassiner un italien à Fontainebleau, et ajouter, pour le prouver, qu'on aurait pendu *Pierre le grand* à Londres? On sera forcé de remarquer quelquefois les absurdités de ce même éditeur. En fait d'histoire, il ne faut pas dédaigner de répondre; il n'y a que trop de lecteurs qui se laissent séduire par les mensonges d'un écrivain sans pudeur, sans retenue, sans science et sans raison.

Après

Après la mort de *Cromwell*, et la dépofition de fon fils, l'Angleterre refta un an dans la confufion de l'anarchie. *Charles Guftave*, à qui la reine *Chriftine* avait donné le royaume de Suède, fe fefait redouter dans le Nord et dans l'Allemagne. L'empereur *Ferdinand III* était mort en 1657, fon fils *Léopold*, âgé de dix-fept ans, déjà roi de Hongrie et de Bohême, n'avait point été élu roi des Romains du vivant de fon père. *Mazarin* voulut effayer de faire *Louis XIV* empereur. Ce deffein était chimérique; il eût fallu ou forcer les électeurs ou les féduire. La France n'était ni affez forte pour ravir l'empire, ni affez riche pour l'acheter; auffi les premières ouvertures faites à Francfort par le maréchal de *Grammont* et par *Lionne*, furent-elles abandonnées auffitôt que propofées. *Léopold* fut élu. Tout ce que put la politique de *Mazarin*, ce fut de faire une ligue avec des princes allemands, pour l'obfervation des traités de Munfter, et pour donner un frein à l'autorité de l'empereur fur l'Empire.

*Léopold*, empereur.

Ligue du Rhin. Augufte 1658.

La France, après la bataille des Dunes, était puiffante au dehors par la gloire de fes armes, et par l'état où étaient réduites les autres nations: mais le dedans fouffrait; il était épuifé d'argent; on avait befoin de la paix.

Les nations, dans les monarchies chrétiennes, n'ont presque jamais d'intérêt aux guerres de leurs souverains. Les armées mercenaires, levées par ordre d'un ministre, et conduites par un général qui obéit en aveugle à ce ministre, font plusieurs campagnes ruineuses, sans que les rois au nom desquels elles combattent aient l'espérance ou même le dessein de ravir tout le patrimoine l'un de l'autre. Le peuple vainqueur ne profite jamais des dépouilles du peuple vaincu : il paie tout ; il souffre dans la prospérité des armes, comme dans l'adversité ; et la paix lui est presque aussi nécessaire, après la plus grande victoire, que quand les ennemis ont pris ses places frontières.

Il fallait deux choses au cardinal, pour consommer heureusement son ministère ; faire la paix, et assurer le repos de l'Etat par le mariage du roi. Les cabales pendant sa maladie lui fesaient sentir combien un héritier du trône était nécessaire à la grandeur du ministre. Toutes ces considérations le déterminèrent à marier *Louis XIV* promptement. Deux partis se présentaient, la fille du roi d'Espagne et la princesse de Savoie. Le cœur du roi avait pris un autre engagement ; il aimait éperdument mademoiselle *Mancini*, l'une des nièces du cardinal : né avec un cœur tendre et de la fermeté dans ses volontés, plein de passion et

*Louis XIV* veut épouser la nièce du cardinal *Mazarin.*

ſans expérience, il aurait pu ſe réſoudre à épouſer ſa maîtreſſe.

Madame de *Motteville*, favorite de la reine-mère, dont les mémoires ont un grand air de vérité, prétend que *Mazarin* fut tenté de laiſſer agir l'amour du roi, et de mettre ſa nièce ſur le trône. Il avait déjà marié une autre nièce au prince de *Conti*, une au duc de *Mercœur* : celle que *Louis XIV* aimait avait été demandée en mariage par le roi d'Angleterre. C'étaient autant de titres qui pouvaient juſtifier ſon ambition. Il preſſentit adroitement la reine-mère : *Je crains bien*, lui dit il, *que le roi ne veuille trop fortement épouſer ma nièce.* La reine, qui connaiſſait le miniſtre, comprit qu'il ſouhaitait ce qu'il feignait de craindre. Elle lui répondit avec la hauteur d'une princeſſe du ſang d'Autriche, fille, femme et mère de rois, et avec l'aigreur que lui inſpirait depuis quelque temps un miniſtre qui affectait de ne plus dépendre d'elle. Elle lui dit : *Si le roi était capable de cette indignité, je me mettrais avec mon ſecond fils à la tête de toute la nation contre le roi et contre vous.*

*Mazarin* ne pardonna jamais, dit-on, cette réponſe à la reine : mais il prit le parti ſage de penſer comme elle ; il ſe fit lui-même un honneur et un mérite de s'oppoſer à la paſſion de *Louis XIV*. Son pouvoir n'avait pas beſoin

d'une reine de ſon ſang pour appui. Il craignait même le caractère de ſa nièce; et il crut affermir encore la puiſſance de ſon miniſtère, en fuyant la gloire dangereuſe d'élever trop ſa maiſon.

Dès l'année 1656, il avait envoyé *Lionne* en Eſpagne ſolliciter la paix, et demander l'infante; mais dom *Louis de Haro*, perſuadé que quelque faible que fût l'Eſpagne, la France ne l'était pas moins, avait rejeté les offres du cardinal. L'infante, fille du premier lit, était deſtinée au jeune *Léopold*. Le roi d'Eſpagne, *Philippe IV*, n'avait alors de ſon ſecond mariage qu'un fils dont l'enfance malſaine feſait craindre pour ſa vie. On voulait que l'infante, qui pouvait être héritière de tant d'Etats, portât ſes droits dans la maiſon d'Autriche, et non dans une maiſon ennemie: mais enfin *Philippe IV* ayant eu un autre fils, dom *Philippe Proſper*, et ſa femme étant encore enceinte, le danger de donner l'infante au roi de France lui parut moins grand, et la bataille des Dunes lui rendit la paix néceſſaire.

Les Eſpagnols promirent l'infante, et demandèrent une ſuſpenſion d'armes. *Mazarin*
1659. et dom *Louis* ſe rendirent ſur les frontières d'Eſpagne et de France, dans l'île des Faiſans. Quoique le mariage d'un roi de France et la paix générale fuſſent l'objet de leurs confé-

rences, cependant plus d'un mois ſe paſſa à arranger les difficultés ſur la préſéance, et à régler des cérémonies. Les cardinaux ſe diſaient égaux aux rois, et ſupérieurs aux autres ſouverains. La France prétendait avec plus de juſtice la prééminence ſur les autres puiſſances. Cependant dont *Louis de Haro* mit une égalité parfaite entre *Mazarin* et lui, entre la France et l'Eſpagne.

Les conférences durèrent quatre mois. *Mazarin* et dom *Louis* y déployèrent toute leur politique; celle du cardinal était la fineſſe; celle de dom *Louis*, la lenteur. Celui-ci ne donnait jamais de paroles, et celui-là en donnait toujours d'équivoques. Le génie du miniſtre italien était de vouloir ſurprendre; celui de l'eſpagnol était de s'empêcher d'être ſurpris. On prétend qu'il diſait du cardinal: *Il a un grand défaut en politique, c'eſt qu'il veut toujours tromper.* **Conférences de *Mazarin* et de *Haro*.**

Telle eſt la viciſſitude des choſes humaines, que de ce fameux traité des Pyrénées, il n'y a pas deux articles qui ſubſiſtent aujourd'hui. Le roi de France garda le Rouſſillon, qu'il aurait toujours conſervé ſans cette paix; mais à l'égard de la Flandre, la monarchie eſpagnole n'y a plus rien. La France était alors l'amie néceſſaire du Portugal; elle ne l'eſt plus: tout eſt changé. Mais ſi dom *Louis de*

*Haro* avait dit que le cardinal *Mazarin* favait tromper, on a dit depuis qu'il favait prévoir. Il méditait, dès long-temps, l'alliance des maifons de France et d'Efpagne. On cite cette fameufe lettre de lui, écrite pendant les négociations de Munfter : » Si le roi très-» chrétien pouvait avoir les Pays-Bas et la » Franche-Comté en dot, en époufant l'in-» fante, alors nous pourrions afpirer à la » fucceffion d'Efpagne, quelque renonciation » qu'on fît faire à l'infante; et ce ne ferait » pas une attente fort éloignée, puifqu'il » n'y a que la vie du prince fon frère qui » l'en pût exclure. » Ce prince était alors *Balthazar*, qui mourut en 1649.

Paix des Pyrénées. Le cardinal fe trompait évidemment, en penfant qu'on pourrait donner les Pays-Bas et la Franche-Comté en mariage à l'infante. On ne ftipula pas une feule ville pour fa dot. Au contraire, on rendit à la monarchie efpagnole des villes confidérables qu'on avait conquifes; comme Saint-Omer, Ypres, Menin, Oudenarde et d'autres places. On en garda quelques-unes. Le cardinal ne fe trompa point, en croyant que la renonciation ferait un jour inutile; mais ceux qui lui font l'honneur de cette prédiction lui font donc prévoir que le prince dom *Balthazar* mourrait en 1649; qu'enfuite les trois enfans du fecond mariage

feraient enlevés au berceau; que *Charles*, le cinquième de tous ces enfans mâles, mourrait sans postérité; et que ce roi autrichien, ferait un jour un testament en faveur d'un petit-fils de *Louis XIV*. Mais enfin le cardinal *Mazarin* prévit ce que vaudraient des renonciations, en cas que la postérité mâle de *Philippe IV* s'éteignît; et des événemens étranges l'ont justifié, après plus de cinquante années. (1)

*Marie-Thérèse*, pouvant avoir pour dot les villes que la France rendait, n'apporta, par son contrat de mariage, que cinq cents mille écus d'or au soleil; il en coûta davantage au roi pour l'aller recevoir sur la frontière. Ces cinq cents mille écus, valant alors deux millions cinq cents mille livres furent pourtant le sujet de beaucoup de contestations entre les deux ministres. Enfin la France n'en reçut jamais que cent mille francs.

Loin que ce mariage apportât aucun autre avantage, présent et réel, que celui de la paix, l'infante renonça à tous les droits qu'elle Conditions du mariage de *Louis XIV*.

(1) La renonciation d'*Anne d'Autriche* avait été présentée aux états de Castille et d'Aragon, et acceptée par eux. Celle de *Marie-Thérèse* ne leur fut pas présentée; et c'est une des principales raisons sur lesquelles les casuistes et les jurisconsultes, auxquels *Charles II* s'adressa, se fondèrent pour décider que les descendans de *Marie-Thérèse* étaient les héritiers légitimes de la couronne d'Espagne.

pourrait jamais avoir fur aucune terre de fon père; et *Louis XIV* ratifia cette renonciation de la manière la plus folennelle, et la fit enfuite enregiftrer au parlement.

Ces renonciations et ces cinq cents mille écus de dot, femblaient être les claufes ordinaires des mariages des infantes d'Efpagne avec les rois de France. La reine *Anne d'Autriche*, fille de *Philippe III*, avait été mariée à *Louis XIII* à ces mêmes conditions; et quand on avait donné *Ifabelle*, fille de *Henri le grand*, à *Philippe IV*, roi d'Efpagne, on n'avait pas ftipulé plus de cinq cents mille écus d'or pour fa dot, dont même on ne lui paya jamais rien; de forte qu'il ne paraiffait pas qu'il y eût alors aucun avantage dans ces grands mariages: on n'y voyait que des filles de rois mariées à des rois, ayant à peine un préfent de noces.

Le duc de Lorraine, *Charles IV*, de qui la France et l'Efpagne avaient beaucoup à fe plaindre, ou plutôt qui avait beaucoup à fe plaindre d'elles, fut compris dans le traité; mais en prince malheureux qu'on puniffait parce qu'il ne pouvait fe faire craindre. La France lui rendit fes Etats, en démoliffant Nanci, et en lui défendant d'avoir des troupes. Dom *Louis de Haro* obligea le cardinal *Mazarin* à faire recevoir en grâce le prince de *Condé*,

en menaçant de lui laiſſer en ſouveraineté Rocroi, le Câtelet, et d'autres places dont il était en poſſeſſion. Ainſi la France gagna à la fois ces villes et le grand *Condé*. Il perdit ſa charge de grand maître de la maiſon du roi, qu'on donna enſuite à ſon fils, et ne revint preſque qu'avec ſa gloire.

Rétabliſſement de *Charles II*, roi d'Angleterre, juin 1660.

*Charles II*, roi titulaire d'Angleterre, plus malheureux alors que le duc de Lorraine, vint près des Pyrénées, où l'on traitait cette paix. Il implora le ſecours de dom *Louis* et de *Mazarin*. Il ſe flattait que leurs rois, ſes couſins germains, réunis, oſeraient enfin venger une cauſe commune à tous les ſouverains, puiſqu'enfin *Cromwell* n'était plus; il ne put ſeulement obtenir une entrevue, ni avec *Mazarin*, ni avec dom *Louis*. *Lockhart*, cet ambaſſadeur de la république d'Angleterre, était à Saint-Jean de Luz; il ſe feſait reſpecter encore, même après la mort du protecteur; et les deux miniſtres, dans la crainte de choquer cet anglais, refusèrent de voir *Charles II*. Ils penſaient que ſon rétabliſſement était impoſſible; et toutes les factions anglaiſes, quoique diviſées entre elles, conſpiraient également à ne jamais reconnaître de rois. Ils ſe trompèrent tous deux: la fortune fit, peu de mois après, ce que ces deux miniſtres auraient pu avoir la gloire d'entreprendre.

*Charles* fut rappelé dans ſes Etats par les Anglais, ſans qu'un ſeul potentat de l'Europe ſe fût jamais mis en devoir, ni d'empêcher le meurtre du père, ni de ſervir au rétabliſſement du fils. Il fut reçu dans les plaines de Douvres par vingt mille citoyens, qui ſe jetèrent à genoux devant lui. Des vieillards, qui étaient de ce nombre, m'ont dit que preſque tout le monde fondait en larmes. Il n'y eut, peut-être, jamais de ſpectacle plus touchant, ni de révolution plus ſubite. Ce changement ſe fit en bien moins de temps, que le traité des Pyrénées ne fut conclu; et *Charles II* était déjà paiſible poſſeſſeur de l'Angleterre, que *Louis XIV* n'était pas encore marié par procureur.

Auguſte 1660. Enfin le cardinal *Mazarin* ramena le roi et la nouvelle reine à Paris. Un père, qui aurait marié ſon fils ſans lui donner l'adminiſtration de ſon bien, n'en eût pas uſé autrement que *Mazarin;* il revint plus puiſſant et plus jaloux de ſa puiſſance, et même des honneurs, que jamais. Il exigea et il obtint que le parlement vînt le haranguer par députés. C'était une choſe ſans exemple dans la monarchie; mais ce n'était pas une trop grande réparation du mal que le parlement lui avait fait. Il ne donna plus la main aux princes du ſang, en lieu tiers, comme autrefois. Celui

qui avait traité dom *Louis de Haro* en égal, voulut traiter le grand *Condé* en inférieur. Il marchait alors avec un faste royal, ayant, outre ses gardes, une compagnie de mousquetaires, qui a été depuis la seconde compagnie des mousquetaires du roi. On n'eut plus auprès de lui un accès libre : si quelqu'un était assez mauvais courtisan pour demander une grâce au roi, il était perdu. La reine-mère, si long-temps protectrice obstinée de *Mazarin* contre la France, resta sans crédit, dès qu'il n'eut plus besoin d'elle. Le roi, son fils, élevé dans une soumission aveugle pour ce ministre, ne pouvait secouer le joug qu'elle lui avait imposé, aussi-bien qu'à elle-même; elle respectait son ouvrage, et *Louis XIV* n'osait pas encore régner du vivant de *Mazarin*.

*Mazarin* devenu aussi fastueux que puissant.

Un ministre est excusable du mal qu'il fait, lorsque le gouvernail de l'Etat est forcé dans sa main par les tempêtes; mais dans le calme, il est coupable de tout le bien qu'il ne fait pas. *Mazarin* ne fit de bien qu'à lui et à sa famille, par rapport à lui. Huit années de puissance absolue et tranquille, depuis son dernier retour jusqu'à sa mort, ne furent marquées par aucun établissement glorieux ou utile; car le collége des quatre nations ne fut que l'effet de son testament.

Il gouvernait les finances comme l'intendant d'un ſeigneur obéré. Le roi demandait quelquefois de l'argent à *Fouquet*, qui lui répondait: *Sire, il n'y a rien dans les coffres de votre majeſté, mais monſieur le cardinal vous en prêtera. Mazarin* était riche d'environ deux cents millions, à compter comme on fait aujourd'hui. Pluſieurs mémoires diſent qu'il en amaſſa une partie par des moyens trop au-deſſous de la grandeur de ſa place. Ils rapportent qu'il partageait avec les armateurs les profits de leurs courſes: c'eſt ce qui ne fut jamais prouvé; mais les Hollandais l'en ſoupçonnèrent, et ils n'auraient pas ſoupçonné le cardinal de *Richelieu*.

On dit qu'en mourant il eut des ſcrupules, quoiqu'au dehors il montrât du courage. Du moins il craignit pour ſes biens, et il en fit au roi une donation entière, croyant que le roi les lui rendrait. Il ne ſe trompa point; le roi lui remit la donation au bout de trois

Mort de *Mazarin.* Mars 1661.

jours. Enfin il mourut: et il n'y eut que le roi qui ſemblât le regretter, car ce prince ſavait déjà diſſimuler. Le joug commençait à lui peſer; il était impatient de régner. Cependant il voulut paraître ſenſible à une mort qui le mettait en poſſeſſion de ſon trône.

La cour porte le deuil de *Mazarin.*

*Louis XIV* et la cour portèrent le deuil du cardinal *Mazarin*, honneur peu ordinaire,

et que *Henri IV* avait fait à la mémoire de *Gabrielle d'Eſtrées.*

On n'entreprendra pas ici d'examiner ſi le cardinal *Mazarin* a été un grand miniſtre ou non : c'eſt à ſes actions de parler, et à la poſtérité de juger. Le vulgaire ſuppoſe quelquefois une étendue d'eſprit prodigieuſe, et un génie preſque divin, dans ceux qui ont gouverné des Empires avec quelque ſuccès. Ce n'eſt point une pénétration ſupérieure qui fait les hommes d'Etat, c'eſt leur caractère. Les hommes, pour peu qu'ils aient de bon ſens, voient tous à peu-près leurs intérêts. Un bourgeois d'Amſterdam ou de Berne, en ſait, ſur ce point, autant que *Séjan*, *Ximenès*, *Buckingham*, *Richelieu* ou *Mazarin :* mais notre conduite et nos entrepriſes dépendent uniquement de la trempe de notre ame, et nos ſuccès dépendent de la fortune.

Par exemple, ſi un génie tel que le pape *Alexandre VI* ou *Borgia*, ſon fils, avait eu la Rochelle à prendre, il aurait invité dans ſon camp les principaux chefs, ſous un ferment ſacré, et ſe ferait défait d'eux ; *Mazarin* ferait entré dans la ville deux ou trois ans plus tard, en gagnant et en diviſant les bourgeois. Dom *Louis de Haro* n'eût pas haſardé l'entrepriſe. *Richelieu* fit une digue ſur la mer, à l'exemple d'*Alexandre*, et entra dans la

Rochelle en conquérant; mais une marée un peu forte, ou un peu plus de diligence de la part des Anglais, délivraient la Rochelle, et fesaient paſſer *Richelieu* pour un téméraire.

On peut juger du caractère des hommes par leurs entrepriſes. On peut bien aſſurer que l'ame de *Richelieu* reſpirait la hauteur et la vengeance; que *Mazarin* était ſage, ſouple et avide de biens. Mais pour connaître à quel point un miniſtre a de l'eſprit, il faut ou l'entendre ſouvent parler, ou lire ce qu'il a écrit. Il arrive ſouvent parmi les hommes d'Etat ce qu'on voit tous les jours parmi les courtiſans; celui qui a le plus d'eſprit échoue, et celui qui a dans le caractère plus de patience, de force, de ſoupleſſe et de ſuite, réuſſit.

En liſant les lettres du cardinal *Mazarin*, et les mémoires du cardinal de *Retz*, on voit aiſément que *Retz* était le génie ſupérieur. Cependant *Mazarin* fut tout-puiſſant, et *Retz* fut accablé. Enfin il eſt très-vrai que, pour faire un puiſſant miniſtre, il ne faut ſouvent qu'un eſprit médiocre, du bon ſens et de la fortune; mais pour être un bon miniſtre, il faut avoir pour paſſion dominante l'amour du bien public. Le grand homme d'Etat eſt celui dont il reſte de grands monumens utiles à la patrie.

Le monument qui immortalise le cardinal *Mazarin* est l'acquisition de l'Alsace. Il donna cette province à la France dans le temps que la France était déchaînée contre lui; et, par une fatalité singulière, il fit plus de bien au royaume, lorsqu'il y était persécuté, que dans la tranquillité d'une puissance absolue. (2)

## CHAPITRE VII.

LOUIS XIV *gouverne par lui-même. Il force la branche d'Autriche-espagnole à lui céder par-tout la préséance, et la cour de Rome à lui faire satisfaction. Il achète Dunkerque. Il donne des secours à l'empereur, au Portugal, aux Etats-Généraux; et rend son royaume florissant et redoutable.*

JAMAIS il n'y eut dans une cour plus d'intrigues et d'espérances que durant l'agonie du cardinal *Mazarin*. Les femmes, qui préten-

(2) C'est que *Mazarin* avait des talens pour la politique extérieure, et qu'il n'avait ni talens ni lumières pour l'administration; c'est qu'un ministre ne peut guère avoir, dans les négociations, d'autres intérêts que ceux du peuple qu'il gouverne, au lieu que, dans le gouvernement intérieur, il peut en avoir de tout opposés; c'est enfin que l'art de négocier ne suppose que certaines qualités de l'esprit et du caractère, communes à tous les pays et à tous les siècles, au lieu que la science de l'administration suppose des principes qui n'existaient pas encore dans le siecle de *Mazarin*.

daient à la beauté, se flattaient de gouverner un prince de vingt-deux ans, que l'amour avait déjà séduit jusqu'à lui faire offrir sa couronne à sa maîtresse. Les jeunes courtisans croyaient renouveler le règne des favoris. Chaque ministre espérait la première place. Aucun d'eux ne pensait qu'un roi élevé dans l'éloignement des affaires, osât prendre sur lui le fardeau du gouvernement. *Mazarin* avait prolongé l'enfance de ce monarque autant qu'il avait pu. Il ne l'instruisait que depuis fort peu de temps, et parce que le roi avait voulu être instruit.

On était si loin d'espérer d'être gouverné par son souverain, que de tous ceux qui avaient travaillé jusqu'alors avec le premier ministre, il n'y en eut aucun qui demanda au roi quand il voudrait les entendre. Ils lui demandèrent tous : *A qui nous adresserons-nous?* et *Louis XIV* leur répondit : *A moi.* On fut encore plus surpris de le voir persévérer. Il y avait quelque temps qu'il consultait ses forces, et qu'il essayait, en secret, son génie pour régner. Sa résolution prise une fois, il la maintint jusqu'au dernier moment de sa vie. Il fixa à chacun de ses ministres les bornes de son pouvoir, se fesant rendre compte de tout par eux, à des heures réglées, leur donnant la confiance qu'il fallait pour accréditer leur ministère,

ministère, et veillant sur eux pour les empêcher d'en trop abuser.

Madame de *Motteville* nous apprend que la réputation de *Charles II*, roi d'Angleterre, qui passait alors pour gouverner par lui-même, inspira de l'émulation à *Louis XIV*. Si cela est, il surpassa beaucoup son rival, et il mérita toute sa vie ce qu'on avait dit d'abord de *Charles*.

Il commença par mettre de l'ordre dans les finances dérangées par un long brigandage. La discipline fut rétablie dans les troupes, comme l'ordre dans les finances. La magnificence et la décence embellirent sa cour. Les plaisirs même eurent de l'éclat et de la grandeur. Tous les arts furent encouragés, et tous employés à la gloire du roi et de la France.

Ordre rétabli par-tout.

Ce n'est pas ici le lieu de le représenter dans sa vie privée, ni dans l'intérieur de son gouvernement; c'est ce que nous ferons à part. Il suffit de dire que ses peuples qui, depuis la mort de *Henri le grand*, n'avaient point vu de véritable roi, et qui détestaient l'empire d'un premier ministre, furent remplis d'admiration et d'espérance, quand ils virent *Louis XIV* faire à vingt-deux ans ce que *Henri* avait fait à cinquante. Si *Henri IV* avait eu un premier ministre, il eut été perdu, parce que la

haine contre un particulier eût ranimé vingt factions trop puiſſantes. Si *Louis XIII* n'en avait pas eu, ce prince, dont un corps faible et malade énervait l'ame, eût ſuccombé ſous le poids. *Louis XIV* pouvait, ſans péril, avoir ou n'avoir pas de premier miniſtre. Il ne reſtait pas la moindre trace des anciennes factions; il n'y avait plus en France qu'un maître et des ſujets. Il montra d'abord qu'il ambitionnait toute ſorte de gloire, et qu'il voulait être auſſi conſidéré au dehors qu'abſolu au dedans.

Le roi d'Eſpagne cède la préſéance au roi.

Les anciens rois de l'Europe prétendent entre eux une entière égalité, ce qui eſt très-naturel; mais les rois de France ont toujours réclamé la préſéance que mérite l'antiquité de leur race et de leur royaume; et s'ils ont cédé aux empereurs, c'eſt parce que les hommes ne ſont preſque jamais aſſez hardis pour renverſer un long uſage. Le chef de la république d'Allemagne, prince électif et peu puiſſant par lui-même, a le pas, ſans contredit, ſur tous les ſouverains, à cauſe de ce titre de céſar et d'héritier de *Charlemagne*. La chancellerie allemande ne traitait pas même alors les autres rois de majeſté. Les rois de France pouvaient diſputer la préſéance aux empereurs, puiſque la France avait fondé le véritable empire d'occident, dont le nom ſeul ſubſiſte en Allemagne. Ils avaient pour eux, non-ſeulement

la ſupériorité d'une couronne héréditaire ſur une dignité élective ; mais l'avantage d'être iſſus, par une ſuite non interrompue, de ſouverains qui régnaient ſur une grande monarchie, pluſieurs ſiècles avant que, dans le monde entier, aucune des maiſons qui poſsèdent aujourd'hui des couronnes fût parvenue à quelque élévation. Ils voulaient au moins précéder les autres puiſſances de l'Europe. On alléguait, en leur faveur, le nom de très-chrétien. Les rois d'Eſpagne oppoſaient le titre de catholique ; et depuis que *Charles-Quint* avait eu un roi de France priſonnier à Madrid, la fierté eſpagnole était bien loin de céder ce rang. Les Anglais et les Suédois, qui n'allèguent aujourd'hui aucun de ces ſurnoms, reconnaiſſent le moins qu'ils peuvent cette ſupériorité.

C'était à Rome que ces prétentions étaient autrefois débattues. Les papes, qui donnaient les Etats avec une bulle, ſe croyaient, à plus forte raiſon, en droit de décider du rang entre les couronnes. Cette cour, où tout ſe paſſe en cérémonie, était le tribunal où ſe jugeaient ces vanités de la grandeur. La France y avait eu toujours la ſupériorité, quand elle était plus puiſſante que l'Eſpagne; mais depuis le règne de *Charles-Quint*, l'Eſpagne n'avait négligé aucune occaſion de ſe donner l'égalité. La

D 2

diſpute reſtait indéciſe ; un pas de plus ou de moins, dans une proceſſion ; un fauteuil placé près d'un autel, ou vis-à-vis la chaire d'un prédicateur, étaient des triomphes, et établiſſaient des titres pour cette prééminence. La chimère du point d'honneur était extrême alors ſur cet article entre les couronnes, comme la fureur des duels entre les particuliers.

Il arriva qu'à l'entrée d'un ambaſſadeur de Suède à Londres, le comte d'*Eſtrade*, ambaſſadeur de France, et le baron de *Vatteville*, ambaſſadeur d'Eſpagne, ſe diſputèrent le pas. L'eſpagnol, avec plus d'argent et une plus nombreuſe ſuite, avait gagné la populace anglaiſe : il fait d'abord tuer les chevaux des carroſſes français ; et bientôt les gens du comte d'*Eſtrade*, bleſſés et diſperſés, laiſsèrent les Eſpagnols marcher, l'épée nue, comme en triomphe.

24 mars 1662. *Louis XIV*, informé de cette inſulte, rappela l'ambaſſadeur qu'il avait à Madrid, fit ſortir de France celui d'Eſpagne, rompit les conférences qui ſe tenaient encore en Flandre au ſujet des limites ; et fit dire au roi *Philippe IV*, ſon beau père, que s'il ne reconnaiſſait la ſupériorité de la couronne de France, et ne réparait cet affront par une ſatisfaction ſolennelle, la guerre allait recommencer. *Philippe IV* ne voulut pas replonger ſon royaume dans une

guerre nouvelle, pour la préséance d'un ambaſſadeur : il envoya le comte de *Fuentes* déclarer au roi, à Fontainebleau, en préſence de tous les miniſtres étrangers qui étaient en France, *que les miniſtres eſpagnols ne concourreraient plus dorénavant avec ceux de France.* Ce n'en était pas aſſez pour reconnaître nettement la prééminence du roi; mais c'en était aſſez pour un aveu authentique de la faibleſſe eſpagnole. Cette cour, encore fière, murmura long-temps de ſon humiliation. Depuis, pluſieurs miniſtres eſpagnols ont renouvelé leurs anciennes prétentions : ils ont obtenu l'égalité à Nimègue; mais *Louis XIV* acquit alors, par ſa fermeté, une ſupériorité réelle dans l'Europe, en feſant voir combien il était à craindre.

A peine ſorti de cette petite affaire, avec tant de grandeur, il en marqua encore davantage dans une occaſion où ſa gloire ſemblait moins intéreſſée. Les jeunes français, dans les guerres faites depuis long-temps en Italie contre l'Eſpagne, avaient donné aux Italiens circonſpects et jaloux, l'idée d'une nation impétueuſe. L'Italie regardait toutes les nations dont elle était inondée, comme des barbares, et les Français comme des barbares plus gais que les autres, mais plus dangereux, qui portaient dans toutes les maiſons les plaiſirs avec le mépris, et la débauche avec l'inſulte. Ils étaient craints par-tout, et ſur-tout à Rome.

Il force le pape à lui demander pardon. Le duc de *Créqui*, ambaſſadeur auprès du pape, avait révolté les Romains par ſa hauteur : ſes domeſtiques, gens qui pouſſent toujours à l'extrême les défauts de leur maître, commettaient dans Rome les mêmes déſordres que la jeuneſſe indiſciplinable de Paris, qui ſe feſait alors un honneur d'attaquer, toutes les nuits, le guet qui veille à la garde de la ville.

20 auguſte 1662. Quelques laquais du duc de *Créqui* s'aviſèrent de charger, l'épée à la main, une eſcouade des corſes, (ce ſont des gardes du pape qui appuient les exécutions de la juſtice.) Tout le corps des corſes offenſé, et ſecrètement animé par dom *Mario Chigi*, frère du pape *Alexandre VII*, qui haïſſait le duc de *Créqui*, vint en armes aſſiéger la maiſon de l'ambaſſadeur. Ils tirèrent ſur le carroſſe de l'ambaſſadrice, qui rentrait alors dans ſon palais ; ils lui tuèrent un page, et bleſsèrent pluſieurs domeſtiques. Le duc de *Créqui* ſortit de Rome, accuſant les parens du pape, et le pape lui-même, d'avoir ſavoriſé cet aſſaſſinat. Le pape différa tant qu'il put la réparation, perſuadé qu'avec les Français il n'y a qu'à temporiſer, et que tout s'oublie. Il fit pendre un corſe et un sbire au bout de quatre mois ; et il fit ſortir de Rome le gouverneur, ſoupçonné d'avoir autoriſé l'attentat : mais il fut conſterné d'apprendre que le roi menaçait de faire aſſiéger

Rome, qu'il fesait déjà passer des troupes en Italie, et que le maréchal du *Plessis-Praslin* était nommé pour les commander. L'affaire était devenue une querelle de nation à nation, et le roi voulait faire respecter la sienne. Le pape, avant de faire la satisfaction qu'on demandait, implora la médiation de tous les princes catholiques; il fit ce qu'il put pour les animer contre *Louis XIV;* mais les circonstances n'étaient pas favorables au pape : l'Empire était attaqué par les Turcs, l'Espagne était embarrassée dans une guerre peu heureuse contre le Portugal.

La cour romaine ne fit qu'irriter le roi sans pouvoir lui nuire. Le parlement de Provence cita le pape, et fit saisir le comtat d'Avignon. Dans d'autres temps, les excommunications de Rome auraient suivi ces outrages ; mais c'étaient des armes usées et devenues ridicules: il fallut que le pape pliât; il fut forcé d'exiler de Rome son propre frère ; d'envoyer son neveu, le cardinal *Chigi*, en qualité de légat *à latere*, faire satisfaction au roi ; de casser la garde corse, et d'élever dans Rome une pyramide, avec une inscription qui contenait l'injure et la réparation. Le cardinal *Chigi* fut le premier légat de la cour romaine, qui fût jamais envoyé pour demander pardon. Les légats, auparavant, venaient donner des lois, et imposer des décimes. Le roi ne s'en tint pas

à faire réparer un outrage par des cérémonies paſſagères, et par des monumens qui le ſont auſſi; (car il permit, quelques années après, la deſtruction de la pyramide) mais il força la cour de Rome à promettre de rendre Caſtro et Ronciglione au duc de Parme, à dédommager le duc de Modène de ſes droits ſur Commachio; et il tira ainſi d'une inſulte, l'honneur ſolide d'être le protecteur des princes d'Italie.

Il achète Dunkerque. 27 octob. 1662. En ſoutenant ſa dignité, il n'oubliait pas d'augmenter ſon pouvoir. Ses finances, bien adminiſtrées par *Colbert*, le mirent en état d'acheter Dunkerque et Mardik du roi d'Angleterre, pour cinq millions de livres, à vingt-ſix livres dix ſols le marc. *Charles II*, prodigue et pauvre, eut la honte de vendre le prix du ſang des Anglais. Son chancelier *Hyde*, accuſé d'avoir conſeillé ou ſouffert cette faibleſſe, fut banni depuis par le parlement d'Angleterre, qui punit ſouvent les fautes des favoris, et qui quelquefois même juge ſes rois.

1663. *Louis* fit travailler trente mille hommes à fortifier Dunkerque du côté de la terre et de la mer. On creuſa entre la ville et la citadelle un baſſin capable de contenir trente vaiſſeaux de guerre, de ſorte qu'à peine les Anglais eurent vendu cette ville, qu'elle devint l'objet de leur terreur.

Quelque

Quelque temps après, le roi força le duc de Lorraine à lui donner la forte ville de Marfal. Ce malheureux *Charles IV*, guerrier affez illuftre, mais prince faible, inconftant et imprudent, venait de faire un traité par lequel il donnait la Lorraine à la France après fa mort, à condition que le roi lui permettrait de lever un million fur l'Etat qu'il abandonnait, et que les princes du fang de Lorraine feraient réputés princes du fang de France. Ce traité, vainement vérifié au parlement de Paris, ne fervit qu'à produire de nouvelles inconftances dans le duc de Lorraine; trop heureux enfuite de donner Marfal, et de fe remettre à la clémence du roi. 30 augufte 1663.

*Louis* augmentait fes Etats même pendant la paix, et fe tenait toujours prêt pour la guerre, fefant fortifier fes frontières, tenant fes troupes dans la difcipline, augmentant leur nombre, fefant des revues fréquentes.

Les Turcs étaient alors très-redoutables en Europe; ils attaquaient à la fois l'empereur d'Allemagne et les Vénitiens. La politique des rois de France a toujours été, depuis *François I*, d'être alliés des empereurs turcs; non-feulement pour les avantages de commerce, mais pour empêcher la maifon d'Autriche de trop prévaloir. Cependant un roi chrétien ne pouvait refufer du fecours à l'empereur, trop *Louis XIV envoie du fecours à l'empereur contre les Turcs.*

en danger; et l'intérêt de la France était bien que les Turcs inquiétaſſent la Hongrie, mais non pas qu'ils l'envahiſſent : enfin ſes traités avec l'Empire lui feſaient un devoir de cette démarche honorable. Il envoya donc ſix mille hommes en Hongrie, ſous les ordres du comte de *Coligni*, ſeul reſte de la maiſon de ce *Coligni*, autrefois ſi célèbre dans nos guerres civiles, et qui mérite peut-être une auſſi grande renommée que cet amiral, par ſon courage et par ſa vertu. L'amitié l'avait attaché au grand *Condé*, et toutes les offres du cardinal *Mazarin* n'avaient jamais pu l'engager à manquer à ſon ami. Il mena avec lui l'élite de la nobleſſe de France, et entre autres le jeune *la Feuillade*, homme entreprenant, avide de gloire et de fortune.
1664. Ces français allèrent ſervir en Hongrie ſous le général *Montecuculi*, qui tenait tête alors au grand viſir *Kiuperli* ou *Kouprogli*, et qui depuis, en ſervant contre la France, balança la réputation de *Turenne*. Il y eut un grand combat à Saint-Gothard, au bord du Raab, entre les Turcs et l'armée de l'empereur. Les Français y firent des prodiges de valeur; les Allemands mêmes, qui ne les aimaient point, furent obligés de leur rendre juſtice; mais ce n'eſt pas la rendre aux Allemands, de dire, comme on a fait dans tant de livres, que les Français eurent ſeuls l'honneur de la victoire.

Le roi, en mettant sa grandeur à secourir ouvertement l'empereur, et à donner de l'éclat aux armes françaises, mettait sa politique à soutenir secrètement le Portugal contre l'Espagne. Le cardinal *Mazarin* avait abandonné formellement les Portugais, par le traité des Pyrénées; mais l'Espagnol avait fait plusieurs petites infractions tacites à la paix. Le Français en fit une hardie et décisive: le maréchal de *Schomberg*, étranger et huguenot, passa en Portugal avec quatre mille soldats français, qu'il payait de l'argent de *Louis XIV*, et qu'il feignait de soudoyer au nom du roi de Portugal. Ces quatre mille soldats français, joints aux troupes portugaises, remportèrent à Villa-Viciosa une victoire complète, qui affermit le trône dans la maison de Bragance. Ainsi *Louis XIV* passait déjà pour un prince guerrier et politique, et l'Europe le redoutait, même avant qu'il eût encore fait la guerre.

Il secourt encore le Portugal.

17 juin 1665.

Ce fut par cette politique qu'il évita, malgré ses promesses, de joindre le peu de vaisseaux qu'il avait alors aux flottes hollandaises. Il s'était allié avec la Hollande, en 1667. Cette république, environ vers ce temps-là, recommença la guerre contre l'Angleterre, au sujet du vain et bizarre honneur du pavillon, et des intérêts réels de son commerce dans les Indes. *Louis* voyait avec plaisir ces deux

puissances maritimes mettre en mer tous les ans, l'une contre l'autre, des flottes de plus de cent vaisseaux, et se détruire mutuellement par les batailles les plus opiniâtres qui se soient jamais données, dont tout le fruit était l'affaiblissement des deux partis. Il s'en donna une qui

11, 12 et 13 juin 1666.

dura trois jours entiers. Ce fut dans ces combats, que le hollandais *Ruyter* acquit la réputation du plus grand homme de guerre qu'on eût vu encore. Ce fut lui qui alla brûler les plus beaux vaisseaux d'Angleterre jusque dans ses ports, à quatre lieues de Londres. Il fit triompher la Hollande sur les mers, dont les Anglais avaient toujours eu l'empire, et où *Louis XIV* n'était rien encore.

Il secourt aussi la Hollande.

La domination de l'Océan était partagée, depuis quelque temps entre ces deux nations. L'art de construire les vaisseaux, et de s'en servir pour le commerce et pour la guerre, n'était bien connu que d'elles. La France, sous le ministère de *Richelieu*, se croyait puissante sur mer, parce que d'environ soixante vaisseaux ronds que l'on comptait dans ses ports, elle pouvait en mettre en mer environ trente, dont un seul portait soixante et dix canons. Sous *Mazarin*, on acheta des Hollandais le peu de vaisseaux que l'on avait. On manquait de matelots, d'officiers, de manufactures pour la construction et pour l'équipe-

ment. Le roi entreprit de réparer les ruines de la marine, et de donner à la France tout ce qui lui manquait, avec une diligence incroyable : mais en 1664 et 1665, tandis que les Anglais et les Hollandais couvraient l'Océan de près de trois cents gros vaiſſeaux de guerre, il n'en avait encore que quinze ou ſeize du dernier rang, que le duc de *Beaufort* occupait contre les pirates de Barbarie; et lorſque les Etats Généraux preſsèrent *Louis XIV* de joindre ſa flotte à la leur, il ne ſe trouva, dans le port de Breſt, qu'un ſeul brûlot qu'on eut honte de faire partir, et qu'il fallut pourtant leur envoyer ſur leurs inſtances réitérées. Ce fut une honte que *Louis XIV* s'empreſſa bien vîte d'effacer.

Il donna aux Etats un ſecours de ſes forces 1665.
de terre, plus eſſentiel et plus honorable. Il leur envoya ſix mille français pour les défendre contre l'évêque de Munſter, *Chriſtophe-Bernard de Galen*, prélat guerrier et ennemi implacable, ſoudoyé par l'Angleterre pour déſoler la Hollande; mais il leur fit payer chèrement ce ſecours, et les traita comme un homme puiſſant qui vend ſa protection à des marchands opulens. *Colbert* mit ſur leur compte, non-ſeulement la ſolde de ſes troupes, mais juſqu'aux frais d'une ambaſſade envoyée en Angleterre, pour conclure leur paix avec

*Charles II.* Jamais ſecours ne fut donné de ſi mauvaiſe grâce, ni reçu avec moins de reconnaiſſance.

Il devient le plus puiſſant prince de l'Europe.

Le roi ayant ainſi aguerri ſes troupes, et formé de nouveaux officiers en Hongrie, en Hollande, en Portugal, reſpecté et vengé dans Rome, ne voyait pas un ſeul potentat qu'il dût craindre. L'Angleterre ravagée par la peſte; Londres réduite en cendres par un incendie attribué injuſtement aux catholiques; la prodigalité et l'indigence continuelle de *Charles II*, auſſi dangereuſes pour ſes affaires que la contagion et l'incendie, mettaient la France en ſureté du côté des Anglais. L'empereur réparait à peine l'épuiſement d'une guerre contre les Turcs. Le roi d'Eſpagne, *Philippe IV*, mourant, et ſa monarchie auſſi faible que lui, laiſſaient *Louis XIV* le ſeul puiſſant et le ſeul redoutable. Il était jeune, riche, bien ſervi, obéi aveuglément, et marquait l'impatience de ſe ſignaler et d'être conquérant.

## CHAPITRE VIII.

### *Conquête de la Flandre.*

L'OCCASION fe préfenta bientôt à un roi qui la cherchait. *Philippe IV*, fon beau-père, mourut : il avait eu de fa première femme, fœur de *Louis XIII*, cette princeffe *Marie-Thérèfe*, mariée à fon coufin, *Louis XIV;* mariage par lequel la monarchie efpagnole eft enfin tombée dans la maifon de *Bourbon*, fi long-temps fon ennemie. De fon fecond mariage avec *Marie-Anne d'Autriche* était né *Charles II*, enfant faible et mal-fain, héritier de la couronne, et feul refte de trois enfans mâles, dont deux étaient morts en bas âge. *Louis XIV* prétendit que la Flandre, le Brabant, et la Franche-Comté, provinces du royaume d'Efpagne, devaient, felon la jurifprudence de ces provinces, revenir à fa femme, malgré fa renonciation. Si les caufes des rois pouvaient fe juger par les lois des nations, à un tribunal défintéreffé, l'affaire eût été un peu douteufe.

*Louis* fit examiner fes droits par fon confeil, et par des théologiens, qui les jugèrent inconteftables; mais le confeil et le confeffeur de la veuve de *Philippe IV* les trouvaient bien mauvais. Elle avait pour elle une puiffante raifon,

la loi expreſſe de *Charles-Quint ;* mais les lois de *Charles-Quint* n'étaient guère ſuivies par la cour de France.

Raiſons ou prétextes de la conquête de la Flandre.

Un des prétextes que prenait le conſeil du roi, était que les cinq cents mille écus, donnés en dot à ſa femme, n'avaient point été payés ; mais on oubliait que la dot de la fille de *Henri IV* ne l'avait pas été davantage. La France et l'Eſpagne combattirent d'abord par des écrits, où l'on étala des calculs de banquier et des raiſons d'avocat ; mais la ſeule raiſon d'Etat était écoutée. Cette raiſon d'Etat fut bien extraordinaire. *Louis XIV* allait attaquer un enfant dont il devait être naturellement le protecteur, puiſqu'il avait épouſé la ſœur de cet enfant. Comment pouvait-il croire que l'empereur *Léopold*, regardé comme le chef de la maiſon d'Autriche, le laiſſerait opprimer cette maiſon, et s'agrandir dans la Flandre ? Qui croirait que l'empereur et le roi de France euſſent déjà partagé, en idée, les dépouilles du jeune *Charles d'Autriche*, roi d'Eſpagne ? On trouve quelques traces de cette triſte vérité dans les mémoires du marquis de *Torci*, (*a*) mais elles ſont peu démêlées. Le temps a enfin dévoilé ce myſtère, qui prouve qu'entre les rois, la convenance et le droit du plus fort

(*a*) Tome I, page 16, édition ſuppoſée de la Haie.

tiennent lieu de juſtice, ſur-tout quand cette juſtice ſemble douteuſe.

Traité ſecret de l'empereur et de *Louis XIV* pour dépouiller le roi d'Eſpagne.

Tous les frères de *Charles II*, roi d'Eſpagne, étaient morts. *Charles* était d'une complexion faible et mal-ſaine. *Louis XIV* et *Léopold* firent, dans ſon enfance, à peu-près le même traité de partage qu'ils entamèrent depuis à ſa mort. Par ce traité, qui eſt actuellement dans le dépôt du louvre, *Léopold* devait laiſſer *Louis XIV* ſe mettre déjà en poſſeſſion de la Flandre, à condition qu'à la mort de *Charles*, l'Eſpagne paſſerait ſous la domination de l'empereur. Il n'eſt pas dit s'il en coûta de l'argent pour cette étrange négociation. D'ordinaire, ce principal article de tant de traités demeure ſecret.

*Léopold* n'eut pas ſitôt ſigné l'acte qu'il s'en repentit. Il exigea, au moins, qu'aucune cour n'en eût connaiſſance, qu'on n'en fît point une double copie ſelon l'uſage, et que le ſeul inſtrument qui devait ſubſiſter fût enfermé dans une caſſette de métal, dont l'empereur aurait une clef et le roi de France l'autre. Cette caſſette dut être dépoſée entre les mains du grand-duc de Florence. L'empereur la remit, pour cet effet, entre les mains de l'ambaſſadeur de France à Vienne, et le roi envoya ſeize de ſes gardes du corps aux portes de Vienne pour accompagner le courrier, de

peur que l'empereur ne changeât d'avis, et ne fît enlever la caſſette ſur la route. Elle fut portée à Verſailles et non à Florence; ce qui laiſſe ſoupçonner que *Léopold* avait reçu de l'argent, puiſqu'il n'oſa ſe plaindre.

Voilà comment l'empereur laiſſa dépouiller le roi d'Eſpagne.

Le roi, comptant encore plus ſur ſes forces que ſur ſes raiſons, marcha en Flandre à des
1667. conquêtes aſſurées. Il était à la tête de trente-cinq mille hommes; un autre corps de huit mille fut envoyé vers Dunkerque; un de quatre mille vers Luxembourg. *Turenne* était, ſous lui, le général de cette armée. *Colbert* avait multiplié les reſſources de l'Etat pour fournir à ces dépenſes. *Louvois*, nouveau miniſtre de la guerre, avait fait des préparatifs immenſes pour la campagne. Des magaſins de toute eſpèce étaient diſtribués ſur la frontière. Il introduiſit le premier cette méthode avantageuſe, que la faibleſſe du gouvernement avait juſqu'alors rendue impraticable, de faire ſubſiſter les armées par magaſins : quelque ſiége que le roi voulût faire, de quelque côté qu'il tournât ſes armes, les ſecours en tout genre étaient prêts, les logemens des troupes marqués, leurs marches réglées. La diſcipline, rendue plus ſévère de jour en jour par l'auſtérité inflexible du miniſtre, enchaînait tous

les officiers à leur devoir. La préſence d'un jeune roi, l'idole de ſon armée, leur rendait la dureté de ce devoir aiſée et chère. Le grade militaire commença, dès-lors, à être un droit beaucoup au-deſſus de celui de la naiſſance. Les ſervices et non les aïeux furent comptés, ce qui ne s'était guère vu encore. Par-là, l'officier de la plus médiocre naiſſance fut encouragé, ſans que ceux de la plus haute euſſent à ſe plaindre. L'infanterie, ſur qui tombait tout le poids de la guerre, depuis l'inutilité reconnue des lances, partagea les récompenſes dont la cavalerie était en poſſeſſion. Des maximes nouvelles dans le gouvernement inſpiraient un nouveau courage.

Le roi, entre un chef et un miniſtre également habiles, tous deux jaloux l'un de l'autre, et cependant ne l'en ſervant que mieux, ſuivi des meilleures troupes de l'Europe; enfin, ligué de nouveau avec le Portugal, attaquait, avec tous ces avantages, une province mal défendue d'un royaume ruiné et déchiré. Il n'avait à faire qu'à ſa belle-mère, femme faible, gouvernée par un jéſuite, dont l'adminiſtration mépriſée et malheureuſe laiſſait la monarchie eſpagnole ſans défenſe. Le roi de France avait tout ce qui manquait à l'Eſpagne.

L'art d'attaquer les places n'était pas encore

perfectionné comme aujourd'hui, parce que celui de les bien fortifier et de les bien défendre était plus ignoré. Les frontières de la Flandre espagnole étaient presque sans fortifications et sans garnisons.

Succès rapides. *Louis* n'eut qu'à se présenter devant elles. Il entra dans Charleroi comme dans Paris ; 6 juillet 1667. Ath, Tournai, furent prises en deux jours ; Furnes, Armentières, Courtrai, ne tinrent pas davantage. Il descendit dans la tranchée devant Douai, qui se rendit le lendemain. 27 auguste Lille, la plus florissante ville de ces pays, la seule bien fortifiée, et qui avait une garnison de six mille hommes, capitula après neuf jours de siége. Les Espagnols n'avaient que huit mille hommes à opposer à l'armée victorieuse, encore l'arrière-garde de cette petite 31 auguste armée fut-elle taillée en pièces par le marquis, depuis maréchal de *Créqui*. Le reste se cacha sous Bruxelles et sous Mons, laissant le roi vaincre sans combattre.

Cette campagne, faite au milieu de la plus grande abondance, parmi des succès si faciles, parut le voyage d'une cour. La bonne chère, le luxe et les plaisirs s'introduisirent alors dans les armées, dans le temps même que la discipline s'affermissait. Les officiers fesaient le devoir militaire beaucoup plus exactement, mais avec des commodités plus recherchées.

Le maréchal de *Turenne* n'avait eu long-temps que des aſſiettes de fer en campagne. Le marquis d'*Humières* fut le premier, au ſiége d'Arras, en 1657, qui ſe fit ſervir en vaiſſelle d'argent, à la tranchée, et qui fit manger des ragoûts et des entremets. Mais dans cette campagne de 1667, où un jeune roi, aimant la magnificence, étalait celle de ſa cour dans les fatigues de la guerre, tout le monde ſe piqua de ſomptuoſité et de goût dans la bonne chère, dans les habits, dans les équipages. Ce luxe, la marque certaine de la richeſſe d'un grand Etat, et ſouvent la cauſe de la décadence d'un petit, était cependant encore très-peu de choſe auprès de celui qu'on a vu depuis. Le roi, ſes généraux et ſes miniſtres allaient au rendez-vous de l'armée à cheval; au lieu qu'aujourd'hui il n'y a point de capitaine de cavalerie, ni de ſecrétaire d'un officier général, qui ne faſſe ce voyage en chaiſe de poſte avec des glaces et des reſſorts, plus commodément et plus tranquillement qu'on ne feſait alors une viſite dans Paris d'un quartier à un autre.

La délicateſſe des officiers ne les empêchait point alors d'aller à la tranchée avec le pot en tête, et la cuiraſſe ſur le dos. Le roi en donnait l'exemple : il alla ainſi à la tranchée devant Douai et devant Lille. Cette conduite ſage conſerva plus d'un grand homme. Elle

a été trop négligée depuis par des jeunes gens peu robuftes, pleins de valeur, mais de molleffe, qui femblent plus craindre la fatigue que le danger.

La rapidité de ces conquêtes remplit d'alarmes Bruxelles; les citoyens tranfportaient déjà leurs effets dans Anvers. La conquête de la Flandre entière pouvait être l'ouvrage d'une campagne. Il ne manquait au roi que des troupes affez nombreufes pour garder les places, prêtes à s'ouvrir à fes armes. *Louvois* lui confeilla de mettre de groffes garnifons dans les villes prifes, et de les fortifier. *Vauban*, l'un de ces grands hommes, et de ces génies qui parurent dans ce fiècle pour le fervice de *Louis XIV*, fut chargé de ces fortifications. Il les fit fuivant fa nouvelle méthode, devenue aujourd'hui la règle de tous les bons ingénieurs. On fut étonné de ne plus voir les places revêtues que d'ouvrages prefque au niveau de la campagne. Les fortifications hautes et menaçantes n'en étaient que plus expofées à être foudroyées par l'artillerie : plus il les rendit rafantes, moins elles étaient en prife. Il conftruifit la citadelle de Lille fur ces principes.
1668. On n'avait point encore en France détaché le gouvernement d'une ville de celui de la forterefle. L'exemple commença en faveur de *Vauban;* il fut le premier gouverneur d'une

citadelle. On peut encore obferver que le premier de ces plans en relief, qu'on voit dans la galerie du louvre, (1) fut celui des fortifications de Lille.

Le roi fe hâta de venir jouir des acclamations des peuples, des adorations de fes courtifans et de fes maîtreffes, et des fêtes qu'il donna à fa cour.

## CHAPITRE IX.

*Conquête de la Franche-Comté. Paix d'Aix-la-chapelle.*

On était plongé dans les divertiffemens à Saint-Germain, lorfqu'au cœur de l'hiver, au mois de janvier, on fut étonné de voir des troupes marcher de tous côtés, aller et revenir fur les chemins de la Champagne, dans les trois évêchés : des trains d'artillerie, des chariots de munitions s'arrêtaient, fous divers prétextes, dans la route qui mène de Champagne en Bourgogne. Cette partie de la France était remplie de mouvemens dout on ignorait la caufe. Les étrangers par intérêt, et les courtifans par curiofité, s'épuifaient en conjectures : l'Allemagne était alarmée : l'objet

Préparations habiles. 1668.

(1) Ces plans ont été depuis tranfportés aux invalides.

de ces préparatifs et de ces marches irrégulières était inconnu à tout le monde. Le secret dans les conspirations n'a jamais été mieux gardé, qu'il le fut dans cette entreprise de *Louis XIV*. Enfin, le 2 février, il part de Saint-Germain avec le jeune duc d'*Enghien*, fils du grand *Condé*, et quelques courtisans : les autres officiers étaient au rendez-vous des troupes. Il va à cheval à grandes journées, et arrive à Dijon. Vingt mille hommes, assemblés de vingt routes différentes, se trouvent le même jour en Franche Comté, à quelques lieues de Besançon, et le grand *Condé* paraît à leur tête, ayant pour son principal lieutenant général *Montmorenci - Bouteville*, son ami, devenu duc de *Luxembourg*, toujours attaché à lui dans la bonne et dans la mauvaise fortune. *Luxembourg* était l'élève de *Condé* dans l'art de la guerre ; et il obligea, à force de mérite, le roi, qui ne l'aimait pas, à l'employer.

Le grand *Condé* chargé de la conquête.

Des intrigues eurent part à cette entreprise imprévue : le prince de *Condé* était jaloux de la gloire de *Turenne*, et *Louvois* de sa faveur auprès du roi ; *Condé* était jaloux en héros, et *Louvois* en ministre. Le prince, gouverneur de la Bourgogne, qui touche à la Franche-Comté, avait formé le dessein de s'en rendre maître en hiver, en moins de temps que *Turenne* n'en avait mis, l'été précédent, à

conquérir

conquérir la Flandre françaiſe. Il communiqua d'abord ſon projet à *Louvois*, qui l'embraſſa avidement, pour éloigner et rendre inutile *Turenne*, et pour ſervir en même temps ſon maître.

Cette province, aſſez pauvre alors en argent; mais très-fertile, bien peuplée, étendue en long de quarante lieues, et large de vingt, avait le nom de *Franche*, et l'était en effet. Les rois d'Eſpagne en étaient plutôt les protecteurs que les maîtres. Quoique ce pays fût du gouvernement de la Flandre, il n'en dépendait que peu. Toute l'adminiſtration était partagée et diſputée entre le parlement et le gouverneur de la Franche-Comté. Le peuple jouiſſait de grands priviléges, toujours reſpectés par la cour de Madrid, qui ménageait une province jalouſe de ſes droits, et voiſine de la France. Beſançon même ſe gouvernait comme une ville impériale. Jamais peuple ne vécut ſous une adminiſtration plus douce, et ne fut ſi attaché à ſes ſouverains. Leur amour pour la maiſon d'Autriche s'eſt conſervé pendant deux générations; mais cet amour était, au fond, celui de leur liberté. Enfin la Franche-Comté était heureuſe, mais pauvre : et puiſqu'elle était une eſpèce de république, il y avait des factions. Quoi qu'en

dife *Péliffon*, on ne fe borna pas à employer la force.

Manœuvres. On gagna d'abord quelques citoyens par des préfens et des efpérances. On s'affura de l'abbé *Jean de Watteville*, frère de celui qui, ayant infulté à Londres l'ambaffadeur de France, avait procuré, par cet outrage, l'humiliation de la branche d'Autriche-efpagnole. Cet abbé, autrefois officier, puis chartreux, puis long-temps mufulman chez les Turcs, et enfin eccléfiaftique, eut parole d'être grand doyen, et d'avoir d'autres bénéfices. On acheta peu cher quelques magiftrats, quelques officiers; et à la fin même, le marquis d'*Yenne*, gouverneur général, devint fi traitable, qu'il accepta publiquement, après la guerre, une groffe penfion et le grade de lieutenant général en France. Ces intrigues fecrètes, à peine commencées, furent foutenues par vingt mille hommes. Befançon, la capitale de la province, eft inveftie par le prince de *Condé : Luxembourg* court à Salins : le lendemain Befançon et Salins fe rendirent.

La Franche-Comté prife. Befançon ne demanda pour capitulation, que la confervation d'un faint-Suaire fort révéré dans cette ville; ce qu'on lui accorda très-aifément. Le roi arrivait à Dijon. *Louvois*, qui avait volé fur la frontière pour diriger toutes ces marches, vient lui apprendre que

ces deux villes ſont aſſiégées et priſes. Le roi courut auſſitôt ſe montrer à la fortune qui feſait tout pour lui.

Il alla aſſiéger Dole en perſonne. Cette place était réputée forte : elle avait pour commandant le comte de *Montrevel*, homme d'un grand courage, fidèle par grandeur d'ame aux Eſpagnols qu'il haïſſait, et au parlement qu'il mépriſait. Il n'avait pour garniſon que quatre cents ſoldats et les citoyens, et il oſa ſe défendre. La tranchée ne fut point pouſſée dans les formes. A peine l'eut-on ouverte, qu'une foule de jeunes volontaires, qui ſuivait le roi, courut attaquer la contreſcarpe, et s'y logea. Le prince de *Condé*, à qui l'âge et l'expérience avaient donné un courage tranquille, les fit ſoutenir à propos, et partagea leur péril pour les en tirer. Ce prince était par-tout avec ſon fils, et venait enſuite rendre compte de tout au roi, comme un officier qui aurait eu ſa fortune à faire. Le roi, dans ſon quartier, montrait plutôt la dignité d'un monarque dans ſa cour, qu'une ardeur impétueuſe qui n'était pas néceſſaire. Tout le cérémonial de Saint-Germain était obſervé. Il avait ſon petit coucher, ſes grandes, ſes petites entrées, une ſalle des audiences dans ſa tente. Il ne tempérait le faſte du trône, qu'en feſant manger à ſa table ſes

officiers généraux et ſes aides de camp. On ne lui voyait point, dans les travaux de la guerre, ce courage emporté de *François I* et de *Henri IV*, qui cherchaient toutes les eſpèces de dangers. Il ſe contentait de ne les pas craindre, et d'engager tout le monde à s'y précipiter pour lui

24 février 1668. avec ardeur. Il entra dans Dole au bout de quatre jours de ſiége, douze jours après ſon départ de Saint-Germain; et enfin, en moins de trois ſemaines, toute la Franche-Comté lui fut ſoumiſe. Le conſeil d'Eſpagne, étonné et indigné du peu de réſiſtance, écrivit au gouverneur: » Que le roi de France aurait dû » envoyer ſes laquais prendre poſſeſſion de » ce pays, au lieu d'y aller en perſonne. »

Europe alarmée. Tant de fortune et tant d'ambition réveillèrent l'Europe aſſoupie; l'Empire commença à ſe remuer, et l'empereur à lever des troupes. Les Suiſſes, voiſins des Francs-Comtois, et qui n'avaient guère alors d'autre bien que leur liberté, tremblèrent pour elle. Le reſte de la Flandre pouvait être envahi au printemps prochain. Les Hollandais, à qui il avait toujours importé d'avoir les Français pour amis, frémiſſaient de les avoir pour voiſins. L'Eſpagne alors eut recours à ces mêmes Hollandais, et fut en effet protégée par cette petite nation, qui ne lui paraiſſait auparavant que mépriſable et rebelle.

La Hollande était gouvernée par *Jean de Witt*, qui, dès l'âge de vingt-huit ans, avait été élu grand penſionnaire; homme amoureux de la liberté de ſon pays, autant que de ſa grandeur perſonnelle : aſſujetti à la frugalité et à la modeſtie de ſa république, il n'avait qu'un laquais et une ſervante, et allait à pied dans la Haie, tandis que dans les négociations de l'Europe, ſon nom était compté avec les noms des plus puiſſans rois : homme infatigable dans le travail, plein d'ordre, de ſageſſe, d'induſtrie dans les affaires, excellent citoyen, grand politique, et qui cependant fut depuis très-malheureux. (1) *Jean de Witt.*

Il avait contracté avec le chevalier *Temple*, ambaſſadeur d'Angleterre à la Haie, une amitié bien rare entre des miniſtres. *Temple* était un philoſophe qui joignait les lettres aux affaires; homme de bien, malgré les reproches que l'évêque *Burnet* lui a faits d'athéiſme; né avec le génie d'un ſage républicain, aimant la Hollande, comme ſon propre pays, parce qu'elle était libre, et auſſi *Temple.*

(1) *Jean de Witt* avait été en Hollande un des premiers et un des meilleurs diſciples de *Deſcartes*. On a de lui un traité des courbes, ouvrage de ſa première jeuneſſe, rempli de choſes ingénieuſes et nouvelles, qui annonçaient un véritable géomètre. Il paraît être le premier qui ait imaginé de calculer la probabilité de la vie humaine, et d'employer ce calcul pour déterminer quel denier des rentes viagères répond à un intérêt donné en rentes perpétuelles.

jaloux de cette liberté que le grand penſionnaire lui-même. Ces deux citoyens s'unirent avec le comte de *Dhona*, ambaſſadeur de Suède, pour arrêter les progrès du roi de France.

Ce temps était marqué pour les événemens rapides. La Flandre, qu'on nomme *Flandre françaiſe*, avait été priſe en trois mois; la Franche-Comté en trois ſemaines. Le traité entre la Hollande, l'Angleterre et la Suède, pour tenir la balance de l'Europe, et réprimer l'ambition de *Louis XIV*, fut propoſé et conclu en cinq jours. Le conſeil de l'empereur *Léopold* n'oſa entrer dans cette intrigue. Il était lié par le traité ſecret qu'il avait ſigné avec le roi de France pour dépouiller le jeune roi d'Eſpagne. Il encourageait ſecrètement l'union de l'Angleterre, de la Suède et de la Hollande: mais il ne prenait aucunes meſures ouvertes.

*Louis XIV* fut indigné qu'un petit Etat, tel que la Hollande, conçût l'idée de borner ſes conquêtes, et d'être l'arbitre des rois, et plus encore qu'elle en fût capable. Cette entrepriſe des Provinces-Unies lui fut un outrage ſenſible qu'il fallut dévorer, et dont il médita dès-lors la vengeance.

La cour de Rome ne préſide plus aux traités.

Tout ambitieux, tout puiſſant et tout irrité qu'il était, il détourna l'orage qui allait s'élever de tous les côtés de l'Europe. Il propoſa lui-même la paix. La France et l'Eſpagne

choisirent Aix-la-chapelle pour le lieu des conférences, et le nouveau pape *Rospigliosi*, *Clément IX*, pour médiateur.

La cour de Rome, pour décorer sa faiblesse d'un crédit apparent, rechercha par toute sorte de moyens l'honneur d'être l'arbitre entre les couronnes. Elle n'avait pu l'obtenir au traité des Pyrénées : elle parut l'avoir au moins à la paix d'Aix-la-chapelle. Un nonce fut envoyé à ce congrès pour être un fantôme d'arbitre entre des fantômes de plénipotentiaires. Les Hollandais, déjà jaloux de la gloire, ne voulurent point partager celle de conclure ce qu'ils avaient commencé. Tout se traitait en effet à Saint-Germain, par le ministère de leur ambassadeur *van-Beuning*. Ce qui avait été accordé en secret par lui était envoyé à Aix-la-chapelle, pour être signé avec appareil par les ministres assemblés au congrès. Qui eût dit, trente ans auparavant, qu'un bourgeois de Hollande obligerait la France et l'Espagne à recevoir sa médiation?

*Van-Beuning*, bourgeois d'Amsterdam, tient tête à *Louis XIV*.

Ce *van-Beuning*, échevin d'Amsterdam, avait la vivacité d'un français et la fierté d'un espagnol. Il se plaisait à choquer, dans toutes les occasions, la hauteur impérieuse du roi; et opposait une inflexibilité républicaine au ton de supériorité que les ministres de France commençaient à prendre. *Ne vous fiez-vous*

*pas à la parole du roi?* lui disait M. de *Lionne* dans une conférence. *J'ignore ce que veut le roi*, dit *van-Beuning; je considère ce qu'il peut.* Enfin, à la cour du plus superbe monarque
2 mai du monde, un bourgmestre conclut avec
1668. autorité une paix par laquelle le roi fut obligé de rendre la Franche-Comté. Les Hollandais eussent bien mieux aimé qu'il eût rendu la Flandre, et être délivré d'un voisin si redoutable : mais toutes les nations trouvèrent que le roi marquait assez de modération en se privant de la Franche-Comté. Cependant il gagnait davantage en retenant les villes de Flandre; et il s'ouvrait les portes de la Hollande qu'il songeait à détruire dans le temps qu'il lui cédait.

## CHAPITRE X.

*Travaux et magnificence de* LOUIS XIV. *Aventure singulière en Portugal. Casimir en France. Secours en Candie. Conquête de la Hollande.*

LOUIS XIV, forcé de rester quelque temps en paix, continua, comme il avait commencé, à régler, à fortifier et embellir son royaume. Il fit voir qu'un roi absolu, qui veut le bien, vient à bout de tout sans peine. Il n'avait qu'à

qu'à commander, et les ſuccès dans l'adminiſtration étaient auſſi rapides que l'avaient été ſes conquêtes. C'était une choſe véritablement admirable de voir les ports de mer, auparavant déſerts, ruinés, maintenant entourés d'ouvrages qui feſaient leur ornement et leur défenſe, couverts de navires et de matelots, et contenant déjà près de ſoixante grands vaiſſeaux qui pouvaient armer en guerre. De nouvelles colonies, protégées par ſon pavillon, partaient de tous côtés pour l'Amérique, pour les Indes orientales, pour les côtes de l'Afrique. Cependant en France, et ſous ſes yeux, des édifices immenſes occupaient des milliers d'hommes, avec tous les arts que l'architecture entraîne après elle; et dans l'intérieur de ſa cour et de ſa capitale, des arts plus nobles et plus ingénieux donnaient à la France des plaiſirs et une gloire, dont les ſiècles précédens n'avaient pas eu même l'idée. Les lettres floriſſaient; le bon goût et la raiſon pénétraient dans les écoles de la barbarie. Tous ces détails de la gloire et de la félicité de la nation trouveront leur véritable place dans cette hiſtoire, il ne s'agit ici que des affaires générales et militaires.

Le Portugal donnait en ce temps un ſpectacle étrange à l'Europe. Dom *Alfonſe*, fils indigne de l'heureux dom *Jean de Bragance*,

Roi de Portugal déclaré impuissant, malgré ses bâtards, et détrôné.

Novemb. 1667.

y régnait : il était furieux et imbécille. Sa femme, fille du duc de *Nemours*, amoureuse de dom *Pèdre*, frère d'*Alfonse*, osa concevoir le projet de détrôner son mari, et d'épouser son amant. L'abrutissement du mari justifia l'audace de la reine. Il était d'une force de corps au-dessus de l'ordinaire; il avait eu publiquement d'une courtisanne un enfant qu'il avait reconnu : enfin il avait couché très long-temps avec la reine. Malgré tout cela, elle l'accusa d'impuissance ; et ayant acquis dans le royaume, par son habileté, l'autorité que son mari avait perdue par ses fureurs, elle le fit enfermer. Elle obtint bientôt de Rome une bulle pour épouser son beau-frère. Il n'est pas étonnant que Rome ait accordé cette bulle; mais il l'est que des personnes toutes-puissantes en aient besoin. Ce que *Jules II* avait accordé sans difficulté au roi d'Angleterre, *Henri VIII*, *Clément IX*, l'accorda à l'épouse d'un roi de Portugal. La plus petite intrigue fait dans un temps ce que les plus grands ressorts ne peuvent opérer dans un autre. Il y a toujours deux poids et deux mesures pour tous les droits des rois et des peuples, et ces deux mesures étaient au vatican depuis que les papes influèrent sur les affaires de l'Europe. Il serait impossible de comprendre comment tant de nations avaient

laiſſé une ſi étrange autorité au pontife de Rome, ſi l'on ne ſavait combien l'uſage a de force.

Cet événement, qui ne fut une révolution que dans la famille royale, et non dans le royaume de Portugal, n'ayant rien changé aux affaires de l'Europe, ne mérite d'attention que par ſa ſingularité.

La France reçut bientôt après un roi qui deſcendait du trône d'une autre manière. *Jean Caſimir*, roi de Pologne, renouvela l'exemple de la reine *Chriſtine*. Fatigué des embarras du gouvernement, et voulant vivre heureux, il choiſit ſa retraite à Paris, dans l'abbaye de Saint-Germain dont il fut abbé. Paris, devenu depuis quelques années le ſéjour de tous les arts, était une demeure délicieuſe pour un roi qui cherchait les douceurs de la ſociété, et qui aimait les lettres. Il avait été jéſuite et cardinal avant d'être roi; et dégoûté également de la royauté et de l'Egliſe, il ne cherchait qu'à vivre en particulier et en ſage; et ne voulut jamais ſouffrir qu'on lui donnât à Paris le titre de majeſté. (1)

*Jean Caſimir*, roi de Pologne, retiré à Paris. Septemb. 1658.

(1) Il avait épouſé *Marie de Gonzague*, veuve de ſon frère, avec toutes les diſpenſes dont pouvait avoir beſoin un jéſuite cardinal, pour ſe marier avec ſa belle ſœur; et on a prétendu qu'en France il épouſa ſecrètement *Marie Mignot*, fille d'une blanchiſſeuſe, mais déjà veuve d'un conſeiller au parlement de Grenoble et du ſecond maréchal de l'*Hoſpital*. Cette anecdote n'eſt rien moins que certaine.

Mais une affaire plus intéreſſante tenait tous les princes chrétiens attentifs.

Turcs en Candie.

Les Turcs, moins formidables, à la vérité, que du temps des *Mahomet*, des *Sélim* et des *Soliman*, mais dangereux encore et forts de nos diviſions, après avoir bloqué Candie pendant huit années, l'aſſiégeaient régulièrement avec toutes les forces de leur Empire. On ne ſait s'il était plus étonnant que les Vénitiens ſe fuſſent défendus ſi long-temps, ou que les rois de l'Europe les euſſent abandonnés.

Les temps ſont bien changés. Autrefois, lorſque l'Europe chrétienne était barbare, un pape, ou même un moine envoyait des millions de chrétiens combattre les mahométans dans leur empire : nos Etats s'épuiſaient d'hommes et d'argent pour aller conquérir la miſérable et ſtérile province de Judée : et maintenant que l'île de Candie, réputée le boulevart de la chrétienté, était inondée de ſoixante mille turcs, les rois chrétiens regardaient cette perte avec indifférence. Quelques galères de Malthe et du pape étaient le ſeul ſecours qui défendait cette république contre l'empire ottoman. Le ſénat de Veniſe, auſſi impuiſſant que ſage, ne pouvait avec ſes ſoldats mercenaires et des ſecours ſi faibles réſiſter au grand-viſir *Kiuperli*, bon miniſtre, meilleur général, maître de l'empire de la

Turquie, fuivi de troupes formidables, et qui même avait de bons ingénieurs.

Le roi donna inutilement aux autres princes l'exemple de fecourir Candie. Ses galères, et les vaiffeaux nouvellement conftruits dans le port de Toulon, y portèrent fept mille hommes commandés par le duc de *Beaufort* : fecours devenu trop faible dans un fi grand danger, parce que la générofité françaife ne fut imitée de perfonne.

Duc de *Beaufort* à Candie.

*La Feuillade*, fimple gentilhomme français, fit une action qui n'avait d'exemple que dans les anciens temps de la chevalerie. Il mena près de trois cents gentilshommes à Candie, à fes dépens, quoiqu'il ne fût pas riche. Si quelqu'autre nation avait fait pour les Vénitiens à proportion de *la Feuillade*, il eft à croire que Candie eût été délivrée. Ce fecours ne fervit qu'à retarder la prife de quelques jours, et à verfer du fang inutilement. Le duc de *Beaufort* périt dans une fortie ; et *Kiuperli* entra enfin par capitulation dans cette ville, qui n'était plus qu'un monceau de ruines.

Septemb. 1669.

Les Turcs dans ce fiége s'étaient montrés fupérieurs aux chrétiens, même dans la connaiffance de l'art militaire. Les plus gros canons qu'on eût vus encore en Europe furent fondus dans leur camp. Ils firent, pour la

première fois, des lignes parallèles dans les tranchées. C'eſt d'eux que nous avons appris cet uſage : mais ils ne le tinrent que d'un ingénieur italien. Il eſt certain que des vainqueurs, tels que les Turcs, avec de l'expérience, du courage, des richeſſes, et cette conſtance dans le travail qui ſeſait alors leur caractère, devaient conquérir l'Italie et prendre Rome en bien peu de temps : mais les lâches empereurs qu'ils ont eus depuis, leurs mauvais généraux, et le vice de leur gouvernement ont été le ſalut de la chrétienté.

Mauvais gouvernement en Hollande.

Le roi, peu touché de ces événemens éloignés, laiſſait mûrir ſon grand deſſein de conquérir tous les Pays-Bas, et de commencer par la Hollande. L'occaſion devenait tous les jours plus favorable. Cette petite république dominait ſur les mers : mais ſur la terre rien n'était plus faible. Liée avec l'Eſpagne et avec l'Angleterre, en paix avec la France, elle ſe repoſait avec trop de ſécurité ſur les traités et ſur les avantages d'un commerce immenſe. Autant que ſes armées navales étaient diſciplinées et invincibles, autant ſes troupes de terre étaient mal tenues et mépriſables. Leur cavalerie n'était compoſée que de bourgeois, qui ne ſortaient jamais de leurs maiſons, et qui payaient des gens de la lie du peuple pour faire le ſervice en leur place. L'infanterie

était à peu-près sur le même pied ; les officiers, les commandans même des places de guerre étaient les enfans, ou les parens des bourgmestres, nourris dans l'inexpérience et dans l'oisiveté, regardant leurs emplois comme des prêtres regardent leurs bénéfices. Le pensionnaire *Jean de Witt* avait voulu corriger cet abus, mais il ne l'avait pas assez voulu ; et ce fut une des grandes fautes de ce républicain.

Il fallait d'abord détacher l'Angleterre de 1670.
la Hollande. Cet appui venant à manquer aux Provinces-Unies, leur ruine paraissait inévitable. Il ne fut pas difficile à *Louis XIV* d'engager *Charles* dans ses desseins. Le monarque anglais n'était pas, à la vérité, fort sensible à la honte que son règne et sa nation avaient reçue, lorsque ses vaisseaux furent brûlés jusque dans la rivière de la Tamise, par la flotte hollandaise. Il ne respirait ni la vengeance ni les conquêtes. Il voulait vivre dans les plaisirs, et régner avec un pouvoir moins gêné ; c'est par-là qu'on le pouvait séduire. *Louis*, qui n'avait qu'à parler alors pour avoir de l'argent, en promit beaucoup au roi *Charles*, qui n'en pouvait avoir sans son parlement. Cette liaison secrète entre les 1670.
deux rois ne fut confiée en France qu'à *Madame*, sœur de *Charles II*, et épouse de

*Monſieur*, frère unique du roi, à *Turenne* et à *Louvois*.

Une princeſſe de vingt-ſix ans fut le plénipotentiaire qui devait conſommer ce traité avec le roi *Charles*. On prit pour prétexte du paſſage de Madame en Angleterre, un voyage que le roi voulut faire dans ſes conquêtes nouvelles vers Dunkerque et vers Lille. La pompe et la grandeur des anciens rois de l'Aſie n'approchaient pas de l'éclat de ce voyage. Trente mille hommes précédèrent ou ſuivirent la marche du roi ; les uns deſtinés à renforcer les garniſons des pays conquis, les autres à travailler aux fortifications, quelques-uns à applanir les chemins. Le roi menait avec lui la reine ſa femme, toutes les princeſſes et les plus belles femmes de ſa cour. Madame brillait au milieu d'elles, et goûtait dans le fond de ſon cœur le plaiſir et la gloire de tout cet appareil, qui couvrait ſon voyage. Ce fut une fête continuelle depuis Saint-Germain juſqu'à Lille.

Le roi, qui voulait gagner les cœurs de ſes nouveaux ſujets, et éblouir ſes voiſins, répandait par-tout ſes libéralités avec profuſion ; l'or et les pierreries étaient prodigués à quiconque avait le moindre prétexte pour lui parler. La princeſſe *Henriette* s'embarqua à Calais, pour voir ſon frère, qui s'était avancé

jusqu'à Cantorbéri. *Charles*, séduit par son amitié pour sa sœur et par l'argent de la France, signa tout ce que *Louis XIV* voulait, et prépara la ruine de la Hollande au milieu des plaisirs et des fêtes.

La perte de Madame, morte à son retour, d'une manière soudaine et affreuse, jeta des soupçons injustes sur Monsieur, (*) et ne changea rien aux résolutions des deux rois. (2) Les dépouilles de la république, qu'on devait

(*) Voyez les anecdotes du *Siècle de Louis XIV*.

(2) On trouve des anecdotes curieuses sur toutes ces négociations, dans les pièces justificatives des mémoires de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, par le chevalier d'*Alrymple*. On y voit comment l'argent de *Louis XIV* gouverna l'Angleterre, depuis 1669, jusqu'en 1677; comment il servait à déterminer *Charles II* à se convertir, et puis à l'engager à différer sa conversion, et qu'il était le contrepoids des autres intérêts qui conduisaient ce roi et ses ministres. Ces détails de corruption sont honteux, mais il est utile que les peuples les connaissent, et que les princes apprennent que ces mystères de la politique sont toujours révélés. Au reste, ces mémoires prouvent qu'à cette époque *Louis XIV* avait beaucoup plus de politique que de zèle pour la religion. Après avoir acheté la nation anglaise de *Charles II*, *Louis XIV*, mécontent de lui, se lia avec les mécontens, et leur fournit également de l'argent contre *Charles*, et contre ce même *Jacques* qu'il protégea depuis avec tant d'opiniâtreté. D'*Alrymple* a imprimé la liste de ces pensionnaires du roi de France, avec les sommes données à chacun. On y trouve le nom d'*Algernon Sidnei*, avec une somme qui n'aurait pas suffi pour séduire son secrétaire. Il est vraisemblable, ou que *Barillon* trompait *Louis XIV* avec ces listes, comme d'autres gens le trompèrent depuis avec des listes de conversions; ou (ce qui est plus probable encore) que quelque intriguant subalterne trompa *Barillon*, et garda pour lui-même l'argent qu'il prétendait avoir fait accepter à *Sidnei*.

France et Angleterre contre la Hollande.

détruire, étaient déjà partagées par le traité secret entre les cours de France et d'Angleterre, comme en 1635 on avait partagé la Flandre avec les Hollandais. Ainsi on change de vues, d'alliés et d'ennemis, et on est souvent trompé dans tous ses projets. Les bruits de cette entreprise prochaine commençaient à se répandre ; mais l'Europe les écoutait en silence. L'empereur occupé des séditions de la Hongrie, la Suède endormie par des négociations, l'Espagne toujours faible, toujours irrésolue et toujours lente, laissaient une libre carrière à l'ambition de *Louis XIV.*

Factions en Hollande.

La Hollande, pour comble de malheur, était divisée en deux factions ; l'une, de républicains rigides, à qui toute ombre d'autorité despotique semblait un monstre contraire aux lois de l'humanité ; l'autre, de républicains mitigés, qui voulaient établir dans les charges de ses ancêtres le jeune prince d'Orange, si célèbre depuis sous le nom de *Guillaume III.* Le grand pensionnaire *Jean de Witt* et *Corneille*, son frère, étaient à la tête des partisans austères de la liberté : mais le parti du jeune prince commençait à prévaloir. La république, plus occupée de ses dissentions domestiques que de son danger, contribuait elle-même à sa ruine.

Van-Galen, évêque de Munster, brigand.

Des mœurs étonnantes, introduites depuis plus de sept cents ans chez les chrétiens, permettaient que des prêtres fussent seigneurs temporels et guerriers. *Louis* soudoya l'archevêque de Cologne, *Maximilien de Bavière*, et ce même *van-Galen*, évêque de Munster, abbé de Corbie en Vestphalie, comme il soudoyait le roi d'Angleterre *Charles II*. Il avait précédemment secouru les Hollandais contre cet évêque, et maintenant il le paye pour les écraser. C'était un homme singulier que l'histoire ne doit point négliger de faire connaître. Fils d'un meurtrier, et né dans la prison où son père fut enfermé quatorze ans, il était parvenu à l'évêché de Munster par des intrigues secondées de la fortune. A peine élu évêque il avait voulu dépouiller la ville de ses priviléges. Elle résista, il l'assiégea; il mit à feu et à sang le pays qui l'avait choisi pour son pasteur. Il traita de même son abbaye de Corbie. On le regardait comme un brigand à gages, qui tantôt recevait de l'argent des Hollandais pour faire la guerre à ses voisins, tantôt en recevait de la France contre la république.

La Suède n'attaqua pas les Provinces-Unies; mais elle les abandonna dès qu'elle les vit menacées, et rentra dans ses anciennes liaisons avec la France, moyennant quelques

fubfides. Tout confpirait à la deftruction de la Hollande.

Il eft fingulier et digne de remarque, que de tous les ennemis qui allaient fondre fur ce petit Etat, il n'y en eut pas un qui pût alléguer un prétexte de guerre. C'était une entreprife à peu-près femblable à cette ligue de *Louis XII*, de l'empereur *Maximilien* et du roi d'Efpagne, qui avaient autrefois conjuré la perte de la république de Venife, parce qu'elle était riche et fière.

Terreur en Hollande.

Les Etat-sGénéraux confternés écrivent au roi, lui demandant humblement fi les grands préparatifs qu'il fefait étaient en effet deftinés contre eux, fes anciens et fidèles alliés ? en quoi ils l'avaient offenfé ? quelle réparation il exigeait ? il répondit » qu'il ferait de fes » troupes l'ufage que demanderait fa dignité, » dont il ne devait compte à perfonne. » Ses miniftres alléguaient pour toute raifon que le gazetier de Hollande avait été trop infolent, et qu'on difait que *van-Beuning* avait fait frapper une médaille injurieufe à *Louis XIV*. Le goût des devifes régnait alors en France. On avait donné à *Louis XIV* la devife du foleil avec cette légende : *Nec pluribus impar*. On prétendait que *van-Beuning* s'était fait repréfenter avec un foleil, et ces mots pour ame : *In confpectu meo ftetit fol ; A mon afpect*

*le ſoleil s'eſt arrêté.* (*a*) Cette médaille n'exiſta jamais. Il eſt vrai que les Etats avaient fait frapper une médaille, dans laquelle ils avaient exprimé tout ce que la république avait fait de glorieux : *Aſſertis legibus*, *emendatis ſacris*, *adjutis*, *defenſis*, *conciliatis regibus*, *vindicatâ marium libertate*, *ſtabilitâ orbis Europæ quiete.* „ Les lois affermies, la religion épurée, les „ rois ſecourus, défendus et réunis, la liberté „ des mers vengée, l'Europe pacifiée. „

Ils ne ſe vantaient en effet de rien qu'ils n'euſſent fait : cependant ils firent briſer le coin de cette médaille pour apaiſer *Louis XIV.*

Le roi d'Angleterre, de ſon côté, leur reprochait que leur flotte n'avait pas baiſſé ſon pavillon devant un bateau anglais, et alléguait encore un certain tableau, où *Corneille de Witt*, frère du penſionnaire, était peint avec les attributs d'un vainqueur. On voyait des vaiſſeaux pris et brûlés dans le fond du

(*a*) Il eſt vrai que depuis on a frappé en Hollande une médaille qu'on a cru être celle de *van-Beuning* : mais elle ne porte point de date. Elle repréſente un combat avec un ſoleil qui culmine ſur la tête des combattans. La légende eſt, *Stetit ſol in medio cæli.* Cette médaille, que des particuliers ont fabriquée, n'a été faite que pour la bataille d'Hochſtet, en 1709, à l'occaſion de ces deux vers qui coururent alors :

*Alter in egregio nuper certamine Joſue*
*Clamavit, ſta, ſol gallice, ſolque ſtetit.*

*Van-Beuning* ne s'appelait point *Joſué*, mais *Conrad.*

tableau. Ce *Corneille de Witt*, qui en effet avait eu beaucoup de part aux exploits maritimes contre l'Angleterre, avait souffert ce faible monument de sa gloire; mais ce tableau presque ignoré était dans une chambre où l'on n'entrait presque jamais. Les ministres anglais qui mirent par écrit les griefs de leur roi contre la Hollande, y spécifièrent des tableaux injurieux, *abusive pictures*. Les Etats qui traduisaient toujours les mémoires des ministres en français, ayant traduit *abusive* par le mot *fautifs*, *trompeurs*, répondirent qu'ils ne savaient ce que c'était que ces *tableaux trompeurs*. En effet, ils ne devinèrent jamais qu'il était question de ce portrait d'un de leurs concitoyens, et ils ne purent imaginer ce prétexte de la guerre.

Préparatifs contre la Hollande.

Tout ce que les efforts de l'ambition et de la prudence humaine peuvent préparer pour détruire une nation, *Louis XIV* l'avait fait. Il n'y a pas chez les hommes d'exemple d'une petite entreprise formée avec des préparatifs plus formidables. De tous les conquérans qui ont envahi une partie du monde, il n'y en a pas un qui ait commencé ses conquêtes avec autant de troupes réglées et autant d'argent que *Louis* en employa pour subjuguer le petit Etat des Provinces-Unies. Cinquante millions, qui en feraient aujourd'hui

quatre-vingt-ſept, furent conſommés à cet appareil. Trente vaiſſeaux de cinquante pièces de canon joignirent la flotte anglaiſe, forte de cent voiles. Le roi avec ſon frère alla ſur les frontières de la Flandre eſpagnole et de la Hollande, vers Maſtricht et Charleroi, avec plus de cent douze mille hommes. L'évêque de Munſter et l'électeur de Cologne en avaient environ vingt mille. Les généraux de l'armée du roi étaient *Condé* et *Turenne*. *Luxembourg* commandait ſous eux. *Vauban* devait conduire les ſiéges. *Louvois* était partout avec ſa vigilance ordinaire. Jamais on n'a vu une armée ſi magnifique, en même temps mieux diſciplinée. C'était ſur-tout un ſpectacle impoſant, que la maiſon du roi nouvellement réformée. On y voyait quatre compagnies des gardes-du-corps, chacune compoſée de trois cents gentilshommes, entre leſquels il y avait beaucoup de jeunes *cadets* ſans paye, aſſujettis comme les autres à la régularité du ſervice; deux cents gendarmes de la garde, deux cents chevau-légers, cinq cents mouſquetaires, tous gentilshommes choiſis, parés de leur jeuneſſe et de leur bonne mine; douze compagnies de la gendarmerie, depuis augmentées juſqu'au nombre de ſeize; les cent-ſuiſſes même accompagnaient le roi, et ſes régimens des gardes françaiſes et ſuiſſes

montaient la garde devant ſa maiſon, ou devant ſa tente. Ces troupes, pour la plupart couvertes d'or et d'argent, étaient en même temps un objet de terreur et d'admiration, pour des peuples chez qui toute eſpèce de

Diſcipline militaire.

magnificence était inconnue. Une diſcipline, devenue encore plus exacte, avait mis dans l'armée un nouvel ordre. Il n'y avait point encore d'inſpecteurs de cavalerie et d'infanterie, comme nous en avons vu depuis, mais deux hommes uniques chacun dans leur genre en feſaient les fonctions. *Martinet* mettait alors l'infanterie ſur le pied de diſcipline où elle eſt aujourd'hui. Le chevalier de *Fourilles* feſait la même charge dans la cavalerie. Il y avait un an que *Martinet* avait mis la baïonnette en uſage dans quelques régimens. Avant lui on ne s'en ſervait pas d'une manière conſtante et uniforme. Ce dernier effort peut-être de ce que l'art militaire a inventé de plus terrible, était connu, mais peu pratiqué, parce que les piques prévalaient. Il avait imaginé des pontons de cuivre, qu'on portait aiſément ſur des charrettes. Le roi, avec tant d'avantages, ſûr de ſa fortune et de ſa gloire, menait avec lui un hiſtorien, qui devait écrire ſes victoires; c'était *Péliſſon*, homme dont il ſera parlé dans l'article des beaux arts, plus capable de bien écrire que de ne pas flatter.

Ce

Ce qui avançait encore la chute des Hollandais, c'eſt que le marquis de *Louvois* avait fait acheter chez eux par le comte de *Bentheim*, ſecrètement gagné, une grande partie des munitions qui allaient ſervir à les détruire, et avait ainſi dégarni beaucoup leurs magaſins. Il n'eſt point du tout étonnant que des marchands euſſent vendu ces proviſions avant la déclaration de la guerre, eux qui en vendent tous les jours à leurs ennemis pendant les plus vives campagnes. On ſait qu'un négociant de ce pays avait autrefois répondu au prince *Maurice* qui le réprimandait ſur un tel négoce : *Monſeigneur, ſi on pouvait par mer faire quelque commerce avantageux avec l'enfer, je haſarderais d'y aller brûler mes voiles.* Mais ce qui eſt ſurprenant, c'eſt qu'on a imprimé que le marquis de *Louvois* alla lui-même, déguiſé, conclure ſes marchés en Hollande. Comment peut-on avoir imaginé une aventure ſi déplacée, ſi dangereuſe, et ſi inutile ?

Munitions achetées dans la Hollande même pour la détruire.

Contre *Turenne*, *Condé*, *Luxembourg*, *Vauban*, cent trente mille combattans, une artillerie prodigieuſe, et de l'argent avec lequel on attaquait encore la fidélité des commandans des places ennemies, la Hollande n'avait à oppoſer qu'un jeune prince d'une conſtitution faible, qui n'avait vu ni ſiéges ni combats, et environ vingt-cinq mille mauvais

*Guillaume* prince d'Orange.

foldats en quoi confiftait alors toute la garde du pays. Le prince *Guillame d'Orange*, âgé de vingt-deux ans, venait d'être élu capitaine général des forces de terre par les vœux de la nation : *Jean de Witt*, le grand-penfionnaire, y avait confenti par néceffité. Ce prince nourriffait fous le flegme hollandais une ardeur d'ambition et de gloire qui éclata toujours depuis dans fa conduite, fans s'échapper jamais dans fes difcours. Son humeur était froide et févère ; fon génie actif et perçant ; fon courage, qui ne fe rebutait jamais, fit fupporter à fon corps faible et languiffant des fatigues au-deffus de fes forces. Il était valeureux fans oftentation, ambitieux, mais ennemi du fafte ; né avec une opiniâtreté flegmatique faite pour combattre l'adverfité, aimant les affaires et la guerre, ne connaiffant ni les plaifirs attachés à la grandeur, ni ceux de l'humanité ; enfin, prefqu'en tout l'oppofé de *Louis XIV*.

Il ne put d'abord arrêter le torrent qui fe débordait fur fa patrie. Ses forces étaient trop peu de chofe, fon pouvoir même était limité par les Etats. Les armes françaifes venaient fondre tout-à-coup fur la Hollande que rien ne fecourait. L'imprudent duc de Lorraine, qui avait voulu lever des troupes pour joindre fa fortune à celle de cette république,

venait de voir toute la Lorraine saisie par les troupes françaises, avec la même facilité qu'on s'empare d'Avignon quand on est mécontent du pape.

Marche de Louis XIV.

Cependant le roi fesait avancer ses armées vers le Rhin, dans ces pays qui confinent à la Hollande, à Cologne et à la Flandre. Il fesait distribuer de l'argent dans tous les villages, pour payer le dommage que ses troupes y pouvaient faire. Si quelque gentilhomme des environs venait se plaindre, il était sûr d'avoir un présent. Un envoyé du gouverneur des Pays-Bas, étant venu faire une représentation au roi sur quelques dégâts commis par les troupes, reçut de la main du roi son portrait enrichi de diamans, estimé plus de douze mille francs. Cette conduite attirait l'admiration des peuples, et augmentait la crainte de sa puissance.

Le roi était à la tête de sa maison et de ses plus belles troupes, qui composaient trente mille hommes : *Turenne* les commandait sous lui. Le prince de *Condé* avait une armée aussi forte. Les autres corps, conduits tantôt par *Luxembourg*, tantôt par *Chamilli*, fesaient dans l'occasion des armées séparées, ou se rejoignaient selon le besoin. On commença par assiéger à la fois quatre villes, dont le nom ne mérite de place dans l'histoire

que par cet événement : Rhinberg, Orſoy, Véſel, Burick. Elles furent priſes preſque auſſitôt qu'elles furent inveſties. Celle de Rhinberg, que le roi voulut aſſiéger en perſonne, n'eſſuya pas un coup de canon; et, pour aſſurer encore mieux ſa priſe, on eut ſoin de corrompre le lieutenant de la place, irlandais de nation, nommé *Doſſeri*, qui eut la lâcheté de ſe vendre, et l'imprudence de ſe retirer enſuite à Maſtricht, où le prince d'Orange le fit punir de mort.

Paſſage du Rhin, 12 juin 1672.

Toutes les places qui bordent le Rhin et l'Iſſel ſe rendirent. Quelques gouverneurs envoyèrent leurs clefs, dès qu'ils virent ſeulement paſſer de loin un ou deux eſcadrons français : pluſieurs officiers s'enfuirent des villes où ils étaient en garniſon, avant que l'ennemi fût dans leur territoire ; la conſternation était générale. Le prince d'Orange n'avait point encore aſſez de troupes pour paraître en campagne. Toute la Hollande s'attendait à paſſer ſous le joug, dès que le roi ferait au-delà du Rhin. Le prince d'Orange fit faire à la hâte des lignes au-delà de ce fleuve, et après les avoir faites, il connut l'impuiſſance de les garder. Il ne s'agiſſait plus que de ſavoir en quel endroit les Français voudraient faire un pont de bateaux, et de s'oppoſer, ſi on pouvait, à ce paſſage.

En effet l'intention du roi était de paſſer le fleuve ſur un pont de ces petits bateaux inventés par *Martinet*. Des gens du pays informèrent alors le prince de *Condé*, que la ſécherefſe de la ſaiſon avait formé un gué ſur un bras de Rhin, auprès d'une vieille tourelle qui ſert de bureau de péage, qu'on nomme *Toll-huyrs*, *la maiſon du péage*, dans laquelle il y avait dix-ſept ſoldats. Le roi fit ſonder ce gué par le comte de *Guiche*. Il n'y avait qu'environ vingt pas à nager au milieu de ce bras du fleuve, ſelon ce que dit dans ſes lettres *Péliſſon*, témoin oculaire, et ce que m'ont confirmé les habitans. Cet eſpace n'était rien, parce que pluſieurs chevaux de front rompaient le fil de l'eau très-peu rapide. L'abord était aiſé : il n'y avait de l'autre côté de l'eau que quatre à cinq cavaliers, et deux faibles régimens d'infanterie ſans canon. L'artillerie françaiſe les foudroyait en flanc. Tandis que la maiſon du roi et les meilleures troupes de cavalerie paſsèrent, ſans riſque, au nombre d'environ quinze mille hommes, le prince de *Condé* les côtoyait dans un bateau de cuivre. A peine quelques cavaliers hollandais entrèrent dans la rivière pour faire ſemblant de combattre ; ils s'enfuirent l'inſtant d'après, devant la multitude qui venait à eux. Leur infanterie mit auſſitôt bas les armes,

et demanda la vie. On ne perdit dans le paſſage que le comte de *Nogent* et quelques cavaliers qui, s'étant écartés du gué, ſe noyèrent ; et il n'y aurait eu perſonne de tué dans cette journée, ſans l'imprudence du jeune duc de *Longueville.* On dit qu'ayant la tête pleine des fumées du vin, il tira un coup de piſtolet ſur les ennemis qui demandaient la vie à genoux, en leur criant, *point de quartier pour cette canaille.* Il tua du coup un de leurs officiers. L'infanterie hollandaiſe déſeſpérée reprit à l'inſtant ſes armes, et fit une décharge dont le duc de *Longueville* fut tué. Un capitaine de cavalerie nommé *Offembræk*, (*n*) qui ne s'était point enfui avec les autres, court au prince de *Condé*, qui montait alors à cheval en ſortant de la rivière, et lui appuie ſon piſtolet à la tête. Le prince, par un mouvement détourna le coup, qui lui fracaſſa le poignet. *Condé* ne reçut jamais que cette bleſſure dans toutes ſes campagnes. Les Français irrités firent main-baſſe ſur cette infanterie, qui ſe mit à fuir de tous côtés. *Louis XIV* paſſa ſur un pont de bateaux avec l'infanterie, après avoir dirigé lui-même toute la marche.

Tel fut ce paſſage du Rhin, action éclatante et unique, célébrée alors comme un

(*b*) On prononce *Offembrouck*, l'*a* fait *ou* chez les Hollandais.

des grands événemens qui dussent occuper la mémoire des hommes. Cet air de grandeur dont le roi relevait toutes ses actions, le bonheur rapide de ses conquêtes, la splendeur de son règne, l'idolâtrie de ses courtisans, enfin le goût que le peuple, et sur-tout les Parisiens, ont pour l'exagération, joint à l'ignorance de la guerre, où l'on est dans l'oisiveté des grandes villes ; tout cela fit regarder, à Paris, le passage du Rhin comme un prodige qu'on exagérait encore. L'opinion commune était, que toute l'armée avait passé ce fleuve à la nage, en présence d'une armée retranchée, et malgré l'artillerie d'une forteresse imprenable, appelée le *Tholus*. Il était très-vrai que rien n'était plus imposant pour les ennemis que ce passage, et que, s'ils avaient eu un corps de bonnes troupes à l'autre bord, l'entreprise était très-périlleuse.

Villes prises.

Dès qu'on eut passé le Rhin, on prit Doesbourg, Zutphen, Arnheim, Nosembourg, Nimègue, Shenk, Bommel, Crevecœur, &c. Il n'y avait guère d'heures dans la journée, où le roi ne reçut la nouvelle de quelque conquête. Un officier nommé *Mazel*, mandait à M. de *Turenne* : » Si vous voulez m'envoyer » cinquante chevaux, je pourrai prendre » avec cela deux ou trois places. »

20 juin 1672.

Utrecht envoya ses clefs, et capitula avec

toute la province qui porte son nom. *Louis* fit son entrée triomphale dans cette ville, menant avec lui son grand aumônier, son confesseur, et l'archevêque titulaire d'Utrecht. On rendit avec solennité la grande église aux catholiques. L'archevêque, qui n'en portait que le vain nom, fut pour quelque temps établi dans une dignité réelle. (3) La religion de *Louis XIV* fesait des conquêtes comme ses armes. C'était un droit qu'il acquérait sur la Hollande, dans l'esprit des catholiques.

Amsterdam prête d'être prise.

Les provinces d'Utrecht, d'Overissel, de Gueldre, étaient soumises : Amsterdam n'attendait plus que le moment de son esclavage ou de sa ruine. Les Juifs qui y sont établis, s'empressèrent d'offrir à *Gourville*, intendant et ami du prince de *Condé*, deux millions de florins, pour se racheter du pillage.

Déjà Naerden, voisine d'Amsterdam, était prise. Quatre cavaliers, allant en maraude, s'avancèrent jusqu'aux portes de Muiden, où sont les écluses qui peuvent inonder le pays,

(3) Peu de temps après, un de ces archevêques titulaires d'Utrecht, se trouvant par hasard ce qu'on appelait janséniste, se retira dans son diocèse, où les jansénistes sont tolérés comme toutes les autres communions chrétiennes. Il se fit élire un successeur par le clergé et le peuple de son église, suivant l'usage des premiers siècles, ensuite il le sacra. Au moyen de cette précaution, il s'est établi en Hollande une succession d'évêques jansénistes, qui ne sont, à la vérité, reconnus que dans leur église.

et

et qui n'eſt qu'à une lieue d'Amſterdam. Les magiſtrats de Muiden, éperdus de frayeur, vinrent préſenter leurs clefs à ces quatre ſoldats; mais enfin, voyant que les troupes ne s'avançaient point, ils reprirent leurs clefs, et fermèrent les portes. Un inſtant de diligence eût mis Amſterdam dans les mains du roi. Cette capitale une fois priſe, non-ſeulement la république périſſait; mais il n'y avait plus de nation hollandaiſe, et bientôt la terre même de ce pays allait diſparaître. Les plus riches familles, les plus ardentes pour la liberté, ſe préparaient à fuir aux extrémités du monde, et à s'embarquer pour Batavia. On fit le dénombrement de tous les vaiſſeaux qui pouvaient faire ce voyage, et le calcul de ce qu'on pouvait embarquer. On trouva que cinquante mille familles pouvaient ſe réfugier dans leur nouvelle patrie. La Hollande n'eût plus exiſté qu'au bout des Indes orientales : ces provinces d'Europe, qui n'achètent leur blé qu'avec leurs richeſſes d'Aſie, qui ne vivent que de leur commerce, et, ſi on l'oſe dire, de leur liberté, auraient été preſque tout à coup ruinées et dépeuplées. Amſterdam, l'entrepôt et le magaſin de l'Europe, où deux cents mille hommes cultivent le commerce et les arts, ferait devenue bientôt un vaſte marais. Toutes

les terres voifines demandent des frais immenfes, et des milliers d'hommes pour élever leurs digues: elles euffent probablement à la fois manqué d'habitans comme de richeffes, et auraient été enfin fubmergées, ne laiffant à *Louis XIV* que la gloire déplorable d'avoir détruit le plus fingulier et le plus beau monument de l'induftrie humaine.

La défolation de l'Etat était augmentée par les divifions ordinaires aux malheureux, qui s'imputent les uns aux autres les calamités publiques. Le grand penfionnaire de *Witt*, ne croyait pouvoir fauver ce qui reftait de fa patrie qu'en demandant la paix au vainqueur. Son efprit, à la fois tout républicain et jaloux de fon autorité particulière, craignait toujous l'élévation du prince d'Orange, encore plus que les conquêtes du roi de France; il avait fait jurer à ce prince même l'obfervation d'un édit perpétuel, par lequel le prince était exclus de la charge de ftathouder. L'honneur, l'autorité, l'efprit de parti, l'intérêt, lièrent de *Witt* à ce ferment. Il aimait mieux voir fa république fubjuguée par un roi vainqueur, que foumife à un ftathouder.

Le prince d'Orange ftathouder.

Le prince d'Orange, de fon côté, plus ambitieux que de *Witt*, auffi attaché à fa patrie, plus patient dans les malheurs publics, attendant tout du temps et de l'opiniâtreté de

ſa conſtance, briguait le ſtathouderat, et s'oppoſait à la paix avec la même ardeur. Les Etats réſolurent qu'on demanderait la paix malgré le prince; mais le prince fut élevé au ſtathouderat (*c*) malgré les de *Witt*.

Les Etats Généraux demandent la paix.

Quatre députés vinrent au camp du roi implorer ſa clémence, au nom d'une république qui, ſix mois auparavant, ſe croyait l'arbitre des rois. Les députés ne furent point reçus des miniſtres de *Louis XIV* avec cette politeſſe (*d*) françaiſe, qui mêle la douceur de la civilité aux rigueurs mêmes du gouvernement. *Louvois*, dur et altier, né pour bien ſervir plutôt que pour faire aimer ſon maître, reçut les ſupplians avec hauteur, et même avec l'inſulte de la raillerie. On les obligea de revenir pluſieurs fois. Enfin le roi leur fit déclarer ſes volontés. Il voulait que les Etats lui cédaſſent tout ce qu'ils avaient audelà du Rhin, Nimègue, des villes et des forts dans le ſein de leur pays; qu'on lui payât vingt millions, que les Français fuſſent les maîtres de tous les grands chemins de la Hollande, par terre et par eau, ſans qu'ils

(*c*) Il fut ſtathouder le premier juillet. Comment *la Beaumelle*, dans ſon édition ſubreptice du *Siècle de Louis XIV*, a-t-il pu dire dans ſes notes qu'il ne fut déclaré que capitaine et amiral?

(*d*) *La Beaumelle* dans ſes notes dit: *C'eſt un être de raiſon que cette politeſſe*. Comment cet écrivain oſe-t-il ainſi démentir l'Europe?

payaſſent jamais aucun droit; que la religion catholique fût par-tout rétablie; que la république lui envoyât tous les ans une ambaſſade extraordinaire, avec une médaille d'or, ſur laquelle il fût gravé qu'ils tenaient leur liberté de *Louis XIV;* enfin, qu'à ces ſatisfactions, ils joigniſſent celles qu'ils devaient au roi d'Angleterre et aux princes de l'Empire; tels que ceux de Cologne et de Munſter, par qui la Hollande était encore déſolée.

Ces conditions d'une paix qui tenait tant de la ſervitude, parurent intolérables, et la fierté du vainqueur inſpira un courage de déſeſpoir aux vaincus. On réſolut de périr, les armes à la main. Tous les cœurs et toutes les eſpérances ſe tournèrent vers le prince d'Orange. Le peuple, en fureur, éclata contre le grand penſionnaire, qui avait demandé la paix. A ces ſéditions, ſe joignirent la politique du prince et l'animoſité de ſon parti. On attente d'abord à la vie du grand penſionnaire *Jean de Witt;* enſuite on accuſe *Corneille*, ſon frère, d'avoir attenté à celle du prince. *Corneille* eſt appliqué à la queſtion. Il récita dans les tourmens, le commencement de cette ode d'*Horace; Juſtum et tenacem*, convenable à ſon état et à ſon courage, et qu'on peut traduire ainſi pour ceux qui ignorent le latin.

Les torrens impétueux,
La mer qui gronde et s'élance,
La fureur et l'insolence
D'un peuple tumultueux,
Des fiers tyrans la vengeance,
N'ébranlent pas la constance
D'un cœur ferme et vertueux.

Les de *Witt* assassinés. 20 auguste 1672.

Enfin la populace effrénée massacra dans la Haie les deux frères de *Witt*; l'un qui avait gouverné l'Etat pendant dix-neuf ans avec vertu, et l'autre qui l'avait servi de son épée. (4) On exerça sur leurs corps sanglans toutes les fureurs dont le peuple est capable: horreurs communes à toutes les nations, et que les Français avaient fait éprouver au maréchal d'*Ancre*, à l'amiral *Coligni*, &c.; car la populace est presque par-tout la même. On poursuivit les amis du pensionnaire. *Ruyter* même, l'amiral de la république, qui seul combattait pour elle avec succès, se vit environné d'assassins dans Amsterdam.

(4) On avait d'abord tenté d'assassiner le grand pensionnaire dans la Haie; mais il échappa, et il eut le crédit de faire punir l'assassin. On n'osa condamner son frère à la mort, parce que les tourmens n'avaient pu lui arracher l'aveu d'aucun des crimes qu'on lui avait imputés; on se contenta de le bannir. Ce fut dans le moment où le grand pensionnaire allait délivrer son frère de la prison après ce jugement, que tous deux furent massacrés. Cette mort a répandu sur le nom de *Guillaume III* un opprobre ineffaçable.

Généreuses résolutions des magistrats d'Amsterdam.

Au milieu de ces désordres et de ces désolations, les magistrats montrèrent des vertus qu'on ne voit guère que dans les républiques. Les particuliers qui avaient des billets de banque coururent en foule à la banque d'Amsterdam ; on craignait que l'on eût touché au trésor public. Chacun s'empressait de se faire payer du peu d'argent qu'on croyait pouvoir y être encore. Les magistrats firent ouvrir les caves où le trésor se conserve. On le trouva tout entier, tel qu'il avait été déposé depuis soixante ans ; l'argent même était encore noirci de l'impression du feu qui avait, quelques années auparavant, consumé l'hôtel-de-ville. Les billets de banque s'étaient toujours négociés jusqu'à ce temps, sans que jamais on eût touché au trésor. On paya alors, avec cet argent, tous ceux qui voulurent l'être. Tant de bonne foi et tant de ressources étaient d'autant plus admirables, que *Charles II*, roi d'Angleterre, pour avoir de quoi faire la guerre aux Hollandais, et fournir à ses plaisirs, non content de l'argent de la France, venait de faire banqueroute à ses sujets. Autant il était honteux à ce roi de violer ainsi la foi publique, autant il était glorieux aux magistrats d'Amsterdam de la garder dans un temps où il semblait permis d'y manquer.

A cette vertu républicaine ils joignirent ce

courage d'efprit qui prend les partis extrêmes dans les maux fans remède. Ils firent percer les digues qui retiennent les eaux de la mer. Les maifons de campagnes, qui font innombrables autour d'Amfterdam, les villages, les villes voifines, Leyde, Delft, furent inondées. Le payfan ne murmura pas de voir fes troupeaux noyés dans les campagnes. Amfterdam fut comme une vafte fortereffe au milieu des eaux, entourée de vaiffeaux de guerre, qui eurent affez d'eau pour fe ranger autour de la ville. La difette fut grande chez ces peuples, ils manquèrent fur-tout d'eau douce; elle fe vendit fix fous la pinte : mais ces extrémités parurent moindres que l'efclavage. C'eft une chofe digne de l'obfervation de la poftérité, que la Hollande ainfi accablée fur terre, et n'étant plus un Etat, demeura encore redoutable fur la mer. C'était l'élément véritable de ces peuples.

Ils inondent leur pays.

Tandis que *Louis XIV* paffait le Rhin, et prenait trois provinces, l'amiral *Ruyter*, avec environ cent vaiffeaux de guerre, et plus de cinquante brûlots, alla chercher, près des côtes d'Angleterre, les flottes des deux rois. Leurs puiffances réunies n'avaient pu mettre en mer une armée navale plus forte que celle de la république. Les Anglais et les Hollandais combattirent comme des nations accoutumées

Les Hollandais fe défendent fur mer.

à se disputer l'empire de l'Océan. Cette
7 juin 1672. bataille, qu'on nomme de *Solbaie*, dura un jour entier. *Ruyter*, qui en donna le signal, attaqua le vaisseau amiral d'Angleterre, où était le duc d'*Yorck*, frère du roi. La gloire de ce combat particulier demeura à *Ruyter*. Le duc d'*Yorck*, obligé de changer de vaisseau, ne reparut plus devant l'amiral hollandais. Les trente vaisseaux français eurent peu de part à l'action; et tel fut le sort de cette journée, que les côtes de la Hollande furent en sureté.

Après cette bataille, *Ruyter*, malgré les craintes et la contradictions de ses compatriotes, fit entrer la flotte marchande des Indes dans le Texel; défendant ainsi, et enrichissant sa patrie d'un côté, lorsqu'elle périssait de l'autre. Le commerce même des Hollandais se soutenait; on ne voyait que leurs pavillons sur les mers des Indes. Un jour qu'un consul de France disait au roi de Perse que *Louis XIV* avait conquis presque toute la Hollande: *Comment cela peut-il être*, répondit ce monarque persan, *puisqu'il y a toujours au port d'Ormus vingt vaisseaux hollandais pour un français?*

Le prince d'Orange offre tous ses biens pour défendre le pays.

Le prince d'Orange, cependant, avait l'ambition d'être bon citoyen. Il offrit à l'Etat le revenu de ses charges, et tout son bien

pour foutenir la liberté. Il couvrit d'inondations les paffages par où les Français pouvaient pénétrer dans le refte du pays. Ses négociations promptes et fecrètes, réveillèrent de leur affoupiffement l'empereur, l'Empire, le confeil d'Efpagne, le gouverneur de Flandre. Il difpofa même l'Angleterre à la paix. Enfin le roi était entré au mois de mai en Hollande ; et, dès le mois de juillet, l'Europe commençait à être conjurée contre lui.

*Monterey*, gouverneur de la Flandre, fit paffer fecrètement quelques régimens au fecours des Provinces-Unies. Le confeil de l'empereur *Léopold*, envoya *Montecuculi* à la tête de près de vingt mille hommes. L'électeur de Brandebourg, qui avait à fa folde vingt-cinq mille foldats, fe mit en marche.

Alors le roi quitta fon armée. Il n'y avait plus de conquêtes à faire dans un pays inondé. La garde des provinces conquifes devenait difficile. *Louis* voulait une gloire sûre; mais, en ne voulant pas l'acheter par un travail infatigable, il la perdit. Satisfait d'avoir pris tant de villes en deux mois, il revint à Saint-Germain, au milieu de l'été; et, laiffant *Turenne* et *Luxembourg* achever la guerre, il jouit du triomphe. On éleva des monumens de fa conquête, tandis que les puiffances de l'Europe travaillaient à la lui ravir. Juillet 1672.

# CHAPITRE XI.

*Evacuation de la Hollande. Seconde conquête de la Franche-Comté.*

On croit néceſſaire de dire à ceux qui pourront lire cet ouvrage, qu'ils doivent ſe ſouvenir que ce n'eſt point ici une ſimple relation de campagnes, mais plutôt une hiſtoire des mœurs des hommes. Aſſez de livres ſont pleins de toutes les minuties des actions de guerre, et de ces détails de la fureur et de la misère humaine. Le deſſein de cet eſſai eſt de peindre les principaux caractères de ces révolutions, et d'écarter la multitude des petits faits, pour laiſſer voir les ſeuls conſidérables, et, s'il ſe peut, l'eſprit qui les a conduits.

La France fut alors au comble de ſa gloire. Le nom de ſes généraux imprimait la vénération. Ses miniſtres étaient regardés comme des génies ſupérieurs aux conſeillers des autres princes ; et *Louis* était en Europe comme le ſeul roi. En effet, l'empereur *Léopold* ne paraiſſait pas dans ſes armées ; *Charles II*, roi d'Eſpagne, fils de *Philippe VI*, ſortait à peine de l'enfance : celui d'Angleterre ne mettait d'activité dans ſa vie que celle des plaiſirs.

Tous ces princes, et leurs miniſtres, firent de grandes fautes. L'Angleterre agit contre les principes de la raiſon d'État en s'uniſſant avec la France, pour élever une puiſſance que ſon intérêt était d'affaiblir. L'empereur, l'Empire, le conſeil eſpagnol, firent encore plus mal de ne pas s'oppoſer d'abord à ce torrent. Enfin *Louis* lui-même commit une auſſi grande faute qu'eux tous, en ne pourſuivant pas avec aſſez de rapidité des conquêtes ſi faciles. *Condé* et *Turenne* voulaient qu'on démolît la plupart des places hollandaiſes. Ils diſaient que ce n'était point avec des garniſons que l'on prend des Etats, mais avec des armées; et qu'en conſervant une ou deux places de guerre pour la retraite, on devait marcher rapidement à la conquête entière. *Louvois*, au contraire, voulait que tout fût place et garniſon; c'était-là ſon génie, c'était auſſi le goût du roi. *Louvois* avait par-là plus d'emplois à ſa diſpoſition; il étendait le pouvoir de ſon miniſtère; il s'applaudiſſait de contredire les deux plus grands capitaines du ſiècle. *Louis* le crut, et ſe trompa, comme il l'avoua depuis; il manqua le moment d'entrer dans la capitale de la Hollande; il affaiblit ſon armée en la diviſant dans trop de places; il laiſſa à ſon ennemi le temps de reſpirer. L'hiſtoire des plus grands princes eſt ſouvent le récit des fautes des hommes.

Fautes commiſes dans la conquête de la Hollande.

Après le départ du roi, les affaires changèrent de face. *Turenne* fut obligé de marcher vers la Veſtphalie, pour s'oppoſer aux Impériaux. Le gouverneur de Flandre, *Monterey*, ſans être avoué du conſeil timide d'Eſpagne, renforça la petite armée du prince d'Orange d'environ dix mille hommes. Alors ce prince fit tête aux Français juſqu'à l'hiver. C'était déjà beaucoup de balancer la fortune. Enfin l'hiver vint; les glaces couvrirent les inondations de la Hollande. *Luxembourg*, qui commandait dans Utrecht, fit un nouveau genre de guerre, inconnu aux Français, et mit la Hollande dans un nouveau danger, auſſi terrible que les précédens.

Il aſſemble, une nuit, près de douze mille fantaſſins tirés des garniſons voiſines. On arme leurs ſouliers de crampons. Il ſe met à leur tête, et marche, ſur la glace, vers Leyde et vers la Haie. Un dégel ſurvint : la Haie fut ſauvée. Son armée entourée d'eau, n'ayant plus de chemin ni de vivres, était prête à périr. Il fallait, pour s'en retourner à Utrecht, marcher ſur une digue étroite et fangeuſe, où l'on pouvait à peine ſe traîner quatre de front. On ne pouvait arriver à cette digue qu'en attaquant un fort qui ſemblait imprenable ſans artillerie. Quand ce fort n'eût arrêté l'armée qu'un ſeul jour, elle ſerait morte de

faim et de fatigue. *Luxembourg*, était ſans reſſource ; mais la fortune qui avait ſauvé la Haie, ſauva ſon armée par la lâcheté du commandant du fort, qui abandonna ſon poſte ſans aucune raiſon. Il y a mille événemens dans la guerre, comme dans la vie civile, qui ſont incompréhenſibles : celui-là eſt de ce nombre. Tout le fruit de cette entrepriſe fut une cruauté qui acheva de rendre le nom français odieux dans ce pays. Bodograve et Svammerdam, deux bourgs conſidérables, riches et bien peuplés, ſemblables à nos villes de la grandeur médiocre, furent abandonnés au pillage des ſoldats, pour le prix de leur fatigue. Ils mirent le feu à ces deux villes ; et, à la lueur des flammes, ils ſe livrèrent à la débauche et à la cruauté. Il eſt étonnant que le ſoldat français ſoit ſi barbare, étant commandé par ce prodigieux nombre d'officiers qui ont, avec juſtice, la réputation d'être auſſi humains que courageux. Ce pillage laiſſa une impreſſion ſi profonde, que, plus de quarante ans après, j'ai vu les livres hollandais, dans leſquels on apprenait à lire aux enfans, retracer cette aventure, et inſpirer la haine contre les Français à des générations nouvelles.

Pillages et cruautés.

Cependant le roi agitait les cabinets de tous les princes par ſes négociations. Il gagna 1673.

Négociations.

le duc d'Hanovre. L'électeur de Brandebourg, en commençant la guerre, fit un traité, mais qui fut bientôt rompu. Il n'y avait pas une cour en Allemagne où *Louis* n'eût des pensionnaires. Ses émissaires fomentaient en Hongrie les troubles de cette province, sévèrement traitée par le conseil de Vienne. L'argent fut prodigué au roi d'Angleterre, pour faire encore la guerre à la Hollande, malgré les cris de toute la nation anglaise indignée de servir la grandeur de *Louis XIV*, qu'elle eût voulu abaisser. L'Europe était troublée par les armes et par les négociations de *Louis*. Enfin il ne put empêcher que l'empereur, l'Empire et l'Espagne, ne s'alliassent avec la Hollande, et ne lui déclarassent solennellement la guerre. Il avait tellement changé le cours des choses, que les Hollandais, ses alliés naturels, étaient devenus les amis de la maison d'Autriche.

L'empereur *Léopold* se déclare contre *Louis XIV*, un crucifix à la main.

L'empereur *Léopold* envoyait des secours lents, mais il montrait une grande animosité. Il est rapporté qu'allant à Egra voir les troupes qu'il y rassemblait, il communia en chemin, et qu'après la communion il prit en main un crucifix, et appela DIEU à témoin de la justice de sa cause. Cette action eût été à sa place du temps des croisades : et la prière de *Léopold* n'empêcha point le progrès des armes du roi de France.

Il parut d'abord combien ſa marine était déjà perfectionnée. Au lieu de trente vaiſſeaux qu'on avait joints, l'année d'auparavant, à la flotte angſaiſe, on en joignit quarante, ſans compter les brûlots. Les officiers avaient appris les manœuvres ſavantes des Anglais, avec leſquels ils avaient combattu celles des Hollandais, leurs ennemis. C'était le duc d'Yorck, depuis *Jacques II*, qui avait inventé l'art de faire entendre les ordres ſur mer par les mouvemens divers des pavillons. Avant ce temps, les Français ne ſavaient pas ranger une armée navale en bataille. Leur expérience conſiſtait à faire battre un vaiſſeau contre un vaiſſeau, non à en faire mouvoir pluſieurs de concert, et à imiter ſur la mer les évolutions des armées de terre, dont les corps ſéparés ſe ſoutiennent et ſe ſecourent mutuellement. Ils firent à peu-près comme les Romains qui, en une année, apprirent des Carthaginois l'art de combattre ſur mer, et égalèrent leurs maîtres.

Le vice-amiral d'*Eſtrées* et ſon lieutenant, *Martel*, firent honneur à l'induſtrie militaire de la nation françaiſe, dans trois batailles navales conſécutives, au mois de juin, entre la flotte hollandaiſe, et celle de France et d'Angleterre. L'amiral *Ruyter* fut plus admiré que jamais dans ces trois actions. D'*Eſtrées*

**Batailles navales, les 7, 14 et 21 juin 1673.**

écrivit à *Colbert :* ›› Je voudrais avoir payé ›› de ma vie la glôire que *Ruyter* vient d'ac- ›› quérir. ›› D'*Eſtrées* méritait que *Ruyter* eût ainſi parlé de lui. La valeur et la conduite furent ſi égales de tous côtés que la victoire reſta toujours indéciſe.

*Louis*, ayant fait des hommes de mer de ſes Français par les ſoins de *Colbert*, perfectionna encore l'art de la guerre ſur terre par l'induſtrie de *Vauban.* Il vint en perſonne aſſiéger Maſtricht, dans le même temps que ces trois batailles navales ſe donnaient. Maſtricht était pour lui une clef des Pays-Bas et des Provinces-Unies; c'était une place forte défendue par un gouverneur intrépide, nommé *Fariaux*, né français, qui avait paſſé au ſervice d'Eſpagne, et depuis à celui de Hollande. La garniſon était de cinq mille hommes. *Vauban*, qui conduiſit ce ſiége, ſe ſervit, pour la première fois, des parallèles inventées par des ingénieurs italiens, au ſervice des Turcs devant Candie. Il y ajouta les places d'armes que l'on fait dans les tranchées, pour y mettre les troupes en bataille, et pour les mieux rallier en cas de ſorties. *Louis* ſe montra, dans ce ſiége, plus exact et plus laborieux qu'il ne l'avait été encore. Il accoutumait, par ſon exemple, à la patience dans le travail ſa nation accuſée juſqu'alors

de

de n'avoir qu'un courage bouillant que la fatigue épuiſe bientôt. Maſtricht ſe rendit au bout de huit jours. 29 juin 1673.

Pour mieux affermir encore la diſcipline militaire, il uſa d'une ſévérité qui parut même trop grande. Le prince d'Orange, qui n'avait eu, pour oppoſer à ces conquêtes rapides, que des officiers ſans émulation, et des ſoldats ſans courage, les avait formés à force de rigueurs, en feſant paſſer par la main du bourreau ceux qui avaient abandonné leur poſte. Le roi employa auſſi les châtimens, la première fois qu'il perdit une place. Un très-brave officier, nommé *Du-Pas*, rendit Naerden au prince d'Orange. Il ne tint, à la vérité, que quatre jours; mais il ne remit ſa ville qu'après un combat de cinq heures, donné ſur de mauvais ouvrages, et pour éviter un aſſaut général, qu'une garniſon faible et rebutée n'aurait point ſoutenu. Le roi, irrité du premier affront que recevaient ſes armes, fit condamner *Du-Pas* (*a*) à être traîné dans Utrecht, une pêle à la main, et ſon épée fut rompue : ignominie inutile pour les officiers français, qui ſont aſſez ſenſibles à la gloire pour qu'on ne les gouverne point

14 ſept. 1673.

Sévérité.

(*a*) *La Beaumelle* dit qu'il fut condamné à une priſon perpétuelle. Comment cela pourrait-il être? puiſque l'année ſuivante il fut tué au ſiége de Grave.

par la crainte de la honte. Il faut favoir qu'à la vérité, les provifions des commandans des places les obligent à foutenir trois affauts; mais ce font de ces lois qui ne font jamais exécutées. *Du-Pas* fe fit tuer, un an après, au fiége de la petite ville de Grave, où il fervit volontaire. Son courage et fa mort durent laiffer des regrets au marquis de *Louvois*, qui l'avait fait punir fi durement. La puiffance fouveraine peut maltraiter un brave homme, mais non pas le déshonorer. (1)

Les foins du roi, le génie de *Vauban*, la vigilance févère de *Louvois*, l'expérience et le grand art de *Turenne*, l'active intrépidité du prince de *Condé*; tout cela ne put réparer la faute qu'on avait faite de garder trop de places, d'affaiblir l'armée, et de manquer Amfterdam.

Le prince de *Condé* voulut en vain percer dans le cœur de la Hollande inondée. *Turenne*

(1) Cet ufage qui n'a point été réformé eft ancien, et n'a pu avoir pour origine qu'un enthoufiafme exagéré de valeur, et une grande indifférence pour le fort des malheureux bourgeois qu'il dévouait à toutes les horreurs du pillage. Mais depuis que l'art des fiéges s'eft perfectionné, et qu'on a la précaution de détruire toutes les défenfes d'une place avant d'y donner l'affaut, cette condition impofée aux gouverneurs n'eft plus regardée que comme une chofe de forme: et de nos jours, un officier qui, prenant une ville d'affaut, la livrerait au pillage, ferait auffi déshonoré qu'il l'aurait été dans le fiècle dernier, pour avoir refufé de fervir de fecond dans un duel.

ne put, ni mettre obſtacle à la jonction de *Montecuculi* et du prince d'Orange, ni empêcher le prince d'Orange de prendre Bonn. L'évêque de Munſter, qui avait juré la ruine des Etats-Généraux, fut attaqué lui-même par les Hollandais.

Le parlement d'Angleterre força ſon roi d'entrer ſérieuſement dans des négociations de paix, et de ceſſer d'être l'inſtrument mercenaire de la grandeur de la France. Alors il fallut abandonner les trois provinces hollandaiſes avec autant de promptitude qu'on les avait conquiſes. Ce ne fut pas ſans les avoir rançonnées : l'intendant *Robert* tira de la ſeule province d'Utrecht, en un an, ſeize cents ſoixante et huit mille florins. On était ſi preſſé d'évacuer un pays conquis avec tant de rapidité, que vingt-huit mille priſonniers hollandais furent rendus pour un écu par ſoldat. L'arc de triomphe de la porte Saint-Denis, et les autres monumens de la conquête, étaient à peine achevés, que la conquête était déjà abandonnée. Les Hollandais, dans le cours de cette invaſion, eurent la gloire de diſputer l'empire de la mer, et l'adreſſe de tranſporter ſur terre le théâtre de la guerre, hors de leurs pays. *Louis XIV* paſſa dans l'Europe pour avoir joui avec trop de précipitation et trop de fierté de l'éclat d'un triomphe

paſſager. Le fruit de cette entrepriſe fut d'avoir une guerre ſanglante à ſoutenir contre l'Eſpagne, l'Empire et la Hollande réunis, d'être abandonné de l'Angleterre, et enfin de Munſter, de Cologne même, et de laiſſer dans les pays qu'il avait envahis et quittés, plus de haine que d'admiration pour lui.

Preſque toute l'Europe contre *Louis XIV*.

Le roi tint ſeul contre tous les ennemis qu'il s'était faits. La prévoyance de ſon gouvernement et la force de ſon Etat parurent bien davantage encore, lorſqu'il fallut ſe défendre contre tant de puiſſances liguées, et contre de grands généraux, que quand il avait pris, en voyageant, la Flandre françaiſe, la Franche-Comté, et la moitié de la Hollande, ſur des ennemis ſans défenſe.

On vit ſur-tout quel avantage un roi abſolu, dont les finances ſont bien adminiſtrées, a ſur les autres rois. Il fournit à la fois une armée d'environ vingt-trois mille hommes à *Turenne*, contre les Impériaux; une de quarante mille à *Condé*, contre le prince d'Orange: un corps de troupes était ſur les frontières du Rouſſillon: une flotte chargée de ſoldats alla porter la guerre aux Eſpagnols juſque dans Meſſine: lui-même marcha pour ſe rendre maître une ſeconde fois de la Franche-Comté. Il ſe défendait, et il attaquait par-tout en même temps.

D'abord dans sa nouvelle entreprise sur la Franche-Comté, la supériorité de son gouvernement parut toute entière. Il s'agissait de mettre dans son parti, ou du moins d'endormir les Suisses, nation aussi redoutable que pauvre, toujours armée, toujours jalouse à l'excès de sa liberté, invincible sur ses frontières, murmurant déjà, et s'effarouchant de voir *Louis XIV* une seconde fois dans leur voisinage. L'empereur et l'Espagne sollicitaient les Treize cantons de permettre au moins un passage libre à leurs troupes, pour secourir la Franche-Comté, demeurée sans défense par la négligence du ministre espagnol. Le roi, de son côté, pressait les Suisses de refuser ce passage; mais l'Empire et l'Espagne ne prodiguaient que des raisons et des prières: le roi, avec de l'argent comptant, détermina les Suisses à ce qu'il voulut; et le passage fut refusé. *Louis*, accompagné de son frère et du fils du grand *Condé*, assiégea Besançon. Il aimait la guerre de siège, et pouvait croire l'entendre aussi bien que les *Condé* et les *Turenne;* mais, tout jaloux qu'il était de sa gloire, il avouait que ces deux grands hommes entendaient mieux que lui la guerre de campagne. D'ailleurs, il n'assiégea jamais une ville, sans être moralement sûr de la prendre. *Louvois* fesait si bien les préparatifs; les troupes étaient

ſi bien fournies; *Vauban*, qui conduiſit preſque tous les ſiéges, était un ſi grand maître dans l'art de prendre les villes, que la gloire du roi était en ſureté. *Vauban* dirigea les attaques de Beſançon : elle fut priſe en neuf
15 mai 1674. jours; et au bout de ſix ſemaines, toute la Franche-Comté fut ſoumiſe au roi. Elle eſt reſtée à la France, et ſemble y être pour jamais annexée: monument de la faibleſſe du miniſtère autrichien-eſpagnol, et de la force de celui de *Louis XIV*.

## CHAPITRE XII.

*Belle campagne, et mort du maréchal de Turenne. Dernière bataille du grand Condé à Senef.*

TANDIS que le roi prenait rapidement la Franche-Comté, avec cette facilité et cet éclat attaché encore à ſa deſtinée, *Turenne*, qui ne feſait que défendre les frontières du côté du Rhin, déployait ce que l'art de la guerre peut avoir de plus grand et de plus habile. L'eſtime des hommes ſe meſure par les difficultés ſurmontées; et c'eſt ce qui a donné une ſi grande réputation à cette campagne de *Turenne*.

D'abord il fait une marche longue et vive, passe le Rhin à Philipsbourg, marche toute la nuit à Sintzheim, force cette ville; et en même temps il attaque, et met en fuite *Caprara*, général de l'empereur, et le vieux duc de Lorraine, *Charles IV*, ce prince qui passa toute sa vie à perdre ses Etats, et à lever des troupes, et qui venait de réunir sa petite armée avec une partie de celle de l'empereur. *Turenne*, après l'avoir battu, le poursuit, et bat encore sa cavalerie à Ladenbourg; de là il court à un autre général des Impériaux, le prince de *Bournonville*, qui n'attendait que de nouvelles troupes pour s'ouvrir le chemin de l'Alsace; il prévient la jonction de ces troupes, l'attaque, et lui fait quitter le champ de bataille. Juin 1674. Juillet. Octobre.

L'Empire rassemble contre lui toutes ses forces; soixante et dix mille allemands sont dans l'Alsace: Brisac et Philipsbourg étaient bloqués par eux. *Turenne* n'avait plus que vingt mille hommes effectifs tout au plus. Le prince de *Condé* lui envoya de Flandre quelque secours de cavalerie; alors il traverse, par Tanne et par Béfort, des montagnes couvertes de neige; il se trouve tout d'un coup dans la haute Alsace, au milieu des quartiers des ennemis, qui le croyaient en repos en Lorraine, et qui pensaient que la campagne était finie. Il bat, à Mulhausen, les quartiers Décemb.

qui résistent; il en fait deux prisonniers. Il marche à Colmar, où l'électeur de Brandebourg, qu'on appelle le grand électeur, alors général des armées de l'Empire, avait son quartier. Il arrive dans le temps que ces princes et les autres généraux se mettaient à table; ils n'eurent que le temps de s'échapper; la campagne était couverte de fuyards.

5 janvier 1675. *Turenne*, croyant n'avoir rien fait tant qu'il restait quelque chose à faire, attend encore auprès de Turckheim une partie de l'infanterie ennemie. L'avantage du poste qu'il avait choisi, rendait sa victoire sûre : il défait cette infanterie. Enfin une armée de soixante et dix mille hommes se trouve vaincue et dispersée presque sans grand combat. L'Alsace reste au roi, et les généraux de l'Empire sont obligés de repasser le Rhin.

Toutes ces actions consécutives, conduites avec tant d'art si patiemment digérées, exécutées avec tant de promptitude, furent également admirées des Français et des ennemis. La gloire de *Turenne* reçut un nouvel accroissement, quand on sut que tout ce qu'il avait fait dans cette campagne, il l'avait fait malgré la cour, et malgré les ordres réitérés de *Louvois*, donnés au nom du roi. Résister à *Louvois* tout-puissant, et se charger de l'événement, malgré les cris de la cour, les ordres

de

de *Louis XIV*, et la haine du miniſtre, ne fut pas la moindre marque du courage de *Turenne*, ni le moindre exploit de la campagne.

Il faut avouer que ceux qui ont plus d'humanité que d'eſtime pour les exploits de guerre gémirent de cette campagne ſi glorieuſe. Elle fut célèbre par les malheurs des peuples, autant que par les expéditions de *Turenne*. Après la bataille de Sintzheim, il mit à feu et à ſang le Palatinat, pays uni et fertile, couvert de villes et de bourgs opulens. L'électeur palatin vit, du haut de ſon château de Manheim, deux villes et vingt-cinq villages embraſés. Ce prince, déſeſpéré, défia *Turenne* à un combat ſingulier, par une lettre pleine de reproches. (*a*) *Turenne* ayant envoyé la

Le Palatinat dévaſté.

(*a*) Pendant le cours de cette édition, M. *Colini*, ſecrétaire intime et hiſtoriographe de l'électeur palatin aujourd'hui régnant, a révoqué en doute l'hiſtoire du cartel par des raiſons très-ſpécieuſes, énoncées avec beaucoup d'eſprit et de ſagacité. Il montre très-judicieuſement que l'électeur, *Charles-Louis*, ne put écrire les lettres que *Sandras de Courtilz* et *Ramſay* ont imputées à ce prince. Plus d'un hiſtorien en effet attribue ſouvent à ſes héros des écrits et des harangues de ſon imagination.

On n'a jamais vu la véritable lettre de l'électeur *Charles-Louis*, ni la réponſe du maréchal de *Turenne*. Il a ſeulement toujours paſſé pour conſtant que l'électeur, juſtement outré des ravages et des incendies que *Turenne* commettait dans ſon pays, lui propoſa un duel par un trompette, nommé *Petit-Jean*. J'ai vu la maiſon de *Bouillon* perſuadée de cette anecdote. Le grand prieur de *Vendôme* et le maréchal de *Villars* n'en doutaient pas. Les mémoires du marquis de *Beauvau*, contemporain, l'affirment. Cependant il ſe peut que

lettre au roi, qui lui défendit d'accepter le cartel, ne répondit aux plaintes et au défi de l'électeur que par un compliment vague, et qui ne signifiait rien. C'était assez le style et l'usage de *Turenne*, de s'exprimer toujours avec modération et ambiguité.

Il brûla, avec le même sang froid, les fours et une partie des campagnes de l'Alsace, pour empêcher les ennemis de subsister. Il permit ensuite à sa cavalerie de ravager la Lorraine. On y fit tant de désordre que l'intendant qui, de son côté, désolait la Lorraine avec sa plume, lui écrivit et lui parla souvent pour arrêter ces excès. Il répondait froidement : *Je le ferai dire à l'ordre.* il aimait mieux être appelé le père des soldats qui lui étaient confiés, que des peuples qui, selon

le duel n'ait pas été expressément proposé dans la lettre *amère* que l'électeur dit lui-même avoir écrite au prince maréchal de *Turenne*. Plût à Dieu qu'il fût douteux que le Palatinat ait été embrasé deux fois ! Voilà ce qui n'est que trop constant, ce qui est essentiel, et ce qu'on reproche à la mémoire de *Louis XIV*.

M. *Colini* reproche à M. le président *Hénault* d'avoir dit, dans son abrégé chronologique, que le prince de *Turenne* répondit à ce cartel *avec une modération qui fit honte à l'électeur de cette bravade*. La honte était dans l'incendie, lorsqu'on n'était pas encore en guerre ouverte avec le Palatinat, et ce n'était point une biavade dans un prince justement irrité, de vouloir se battre contre l'auteur de ces cruels excès. L'électeur était très-vif; l'esprit de chevalerie n'était pas encore éteint. On voit dans les lettres de *Pélisson*, que *Louis XIV* lui-même demanda s'il pouvait en conscience se battre contre l'empereur *Léopold*.

les lois de la guerre, font toujours facrifiés. Tout le mal qu'il fesait, paraiffait néceffaire; fa gloire couvrait tout; d'ailleurs les foixante et dix mille allemands qu'il empêcha de pénétrer en France, y auraient fait beaucoup plus de mal qu'il n'en fit à l'Alface, à la Lorraine et au Palatinat.

Telle a été depuis le commencement du feizième fiècle la fituation de la France, que, toutes les fois qu'elle a été en guerre, il a fallu combattre à la fois vers l'Allemagne, la Flandre, l'Efpagne et l'Italie. Le prince de *Condé* fesait tête en Flandre au jeune prince d'Orange, tandis que *Turenne* chaffait les Allemands de l'Alface. La campagne du maréchal de *Turenne* fut heureufe, et celle du prince de *Condé* fanglante. Les petits combats de Sintzheim et de Turkheim furent décififs: la grande et célèbre bataille de Senef ne fut qu'un carnage. Le grand *Condé*, qui la donna pendant les marches fourdes de *Turenne* en Alface, n'en tira aucun fuccès, foit que les circonftances des lieux lui fuffent moins favorables, foit qu'il eût pris des mefures moins juftes, foit plutôt qu'il eût des généraux plus habiles et de meilleures troupes à combattre. Le marquis de *Feuquières* veut qu'on ne donne à la bataille de Senef que le nom de combat, parce que l'action ne fe paffa pas entre deux

armées rangées, et que tous les corps n'agirent point; mais il paraît qu'on s'accorde à nommer *bataille* cette journée si vive et si meurtrière. Le choc de trois mille hommes rangés, dont tous les petits corps agiraient, ne ferait qu'un combat. C'est toujours l'importance qui décide du nom.

Bataille de Senef. 11 auguste 1674.

Le prince de *Condé* avait à tenir la campagne, avec environ quarante-cinq mille hommes, contre le prince d'Orange qui en avait, dit-on, soixante mille. Il attendit que l'armée ennemie passât un défilé à Senef, près de Mons. Il attaqua une partie de l'arrière garde composée d'Espagnols, et y eut un grand avantage. On blâma le prince d'Orange de n'avoir pas pris assez de précaution dans le passage du défilé, mais on admira la manière dont il rétablit le désordre, et on n'approuva pas que *Condé* voulût ensuite recommencer le combat contre des ennemis trop bien retranchés. On se battit à trois reprises. Les deux généraux, dans ce mélange de fautes et de grandes actions, signalèrent également leur présence d'esprit et leur courage. De tous les combats que donna le grand *Condé*, ce fut celui où il prodigua le plus sa vie et celle de ses soldats. Il eut trois chevaux tués sous lui. Il voulait, après trois attaques meurtrières, en hasarder encore une quatrième. Il parut,

dit un officier qui y était, qu'il n'y avait plus que le prince de *Condé qui eût envie de ſe battre.* Ce que cette action eut de plus ſingulier, c'eſt que les troupes de part et d'autre, après les mêlées les plus ſanglantes et les plus acharnées, prirent la ſuite, le ſoir, par une terreur panique. Le lendemain, les deux armées ſe retirèrent chacune de ſon côté, aucune n'ayant ni le champ de bataille, ni la victoire, toutes deux plutôt également affaiblies et vaincues. Il y eut près de ſept mille morts et cinq mille priſonniers du côté des Français; les ennemis firent une perte égale. Tant de ſang inutilement répandu empêcha l'une et l'autre armée de rien entreprendre de conſidérable. Il importe tant de donner de la réputation à ſes armes, que le prince d'Orange, pour faire croire qu'il avait eu la victoire, aſſiégea Oudenarde; mais le prince de *Condé* prouva qu'il n'avait pas perdu la bataille, en feſant auſſitôt lever le ſiége, et en pourſuivant le prince d'Orange.

On obſerva également en France et chez les alliés, la vaine cérémonie de rendre grâces à DIEU d'une victoire qu'on n'avait point remportée: uſage établi pour encourager les peuples, qu'il faut toujours tromper.

*Turenne*, en Allemagne, avec une petite armée, continua des progrès qui étaient le

fruit de ſon génie. Le conſeil de Vienne, n'oſant plus confier la fortune de l'Empire à des princes qui l'avaient mal défendu, remit à la tête de ſes armées le général *Montecuculi*, celui qui avait vaincu les Turcs à la journée de Saint-Gothard, et qui, malgré *Turenne* et *Condé*, avait joint le prince d'Orange, et avait arrêté la fortune de *Louis XIV*, après la conquête de trois provinces de Hollande.

*Montécuculi* oppoſé à *Turenne*.

On a remarqué que les plus grands généraux de l'Empire ont ſouvent été tirés d'Italie. Ce pays, dans ſa décadence et dans ſon eſclavage, porte encore des hommes qui ſont ſouvenir de ce qu'il était autrefois. *Montecuculi* était ſeul digne d'être oppoſé à *Turenne*. Tous deux avaient réduit la guerre en art. Ils paſsèrent quatre mois à ſe ſuivre, à s'obſerver dans des marches et dans des campemens plus eſtimés que des victoires, par les officiers allemands et français. L'un et l'autre jugeait de ce que ſon adverſaire allait tenter, par les démarches que lui-même eût voulu faire à ſa place, et ils ne ſe trompèrent jamais. Ils oppoſaient l'un à l'autre la patience, la ruſe et l'activité; enfin ils étaient près d'en venir aux mains, et de commettre leur réputation au ſort d'une bataille, auprès du village de Saltzbach,

lorfque *Turenne*, en allant choifir une place pour dreffer une batterie, fut tué d'un coup de canon. Il n'y a perfonne qui ne fache les circonftances de cette mort; mais on ne peut fe défendre d'en retracer les principales, par le même efprit qui fait qu'on en parle encore tous les jours. *Turenne* tué. 27 juillet 1675.

Il femble qu'on ne puiffe trop redire que le même boulet qui le tua, ayant emporté le bras de *Saint-Hilaire*, lieutenant général de l'artillerie, fon fils, fe jetant en larmes auprès de lui, *ce n'eft pas moi*, lui dit *Saint-Hilaire*, *c'eft ce grand homme qu'il faut pleurer*: paroles comparables à tout ce que l'hiftoire a confacré de plus héroïque, et le plus digne éloge de *Turenne*. Il eft très-rare que fous un gouvernement monarchique, où les hommes ne font occupés que de leur intérêt particulier, ceux qui ont fervi la patrie meurent regrettés du public. Cependant *Turenne* fut pleuré des foldats et des peuples. *Louvois* fut le feul qui ne le regretta pas : la voix publique l'accufa même lui et fon frère, l'archevêque de Reims, de s'être réjouis indécemment de la perte de ce grand homme. On fait les honneurs que le roi fit rendre à fa mémoire, et qu'il fut enterré à Saint-Denis comme le connétable du *Guefclin*, au-deffus duquel l'opinion générale l'élève autant que

le ſiècle de *Turenne* eſt ſupérieur au ſiècle du connétable.

*Turenne* n'avait pas eu toujours des ſuccès heureux à la guerre ; il avait été battu à Mariendal, à Rétel, à Cambrai ; auſſi diſait-il qu'il avait fait des fautes, et il était aſſez grand pour l'avouer. Il ne fit jamais de conquêtes éclatantes, et ne donna point de ces grandes batailles rangées, dont la déciſion rend quelquefois une nation maîtreſſe de l'autre ; mais ayant toujours réparé ſes défaites, et fait beaucoup avec peu, il paſſa pour le plus habile capitaine de l'Europe ; dans un temps où l'art de la guerre était plus approfondi que jamais. De même, quoiqu'on lui eût reproché ſa défection dans les guerres de la fronde ; quoiqu'à l'âge de près de ſoixante ans l'amour lui eût fait révéler le ſecret de l'Etat, quoiqu'il eût exercé dans le Palatinat des cruautés qui ne ſemblaient pas néceſſaires ; il conſerva la réputation d'un homme de bien, ſage et modéré, parce que ſes vertus et ſes grands talens, qui n'étaient qu'à lui, devaient faire oublier des faibleſſes et des fautes qui lui étaient communes avec tant d'autres hommes. Si on pouvait le comparer à quelqu'un, on oſerait dire que, de tous les généraux des ſiècles paſſés, *Gonſalve de Cordoue*,

furnommé *le grand capitaine*, eſt celui auquel il reſſemblait davantage.

Né calviniſte, il s'était fait catholique, l'an 1668. Aucun proteſtant, et même aucun philoſophe ne penſa que la perſuaſion ſeule eût fait ce changement dans un homme de guerre, dans un politique âgé de cinquante années, qui avait encore des maîtreſſes. On ſait que *Louis XIV*, en le créant maréchal général de ſes armées, lui avait dit ces propres paroles rapportées par les lettres de *Péliſſon* et ailleurs : *Je voudrais que vous m'obligeaſſiez à faire quelque choſe de plus pour vous.* Ces paroles (ſelon eux) pouvaient, avec le temps, opérer une converſion. La place de connétable pouvait tenter un cœur ambitieux. Il était poſſible auſſi que cette converſion fût ſincère. Le cœur humain raſſemble ſouvent la politique, l'ambition, les faibleſſes de l'amour, les ſentimens de la religion. Enfin il était très-vraiſemblable que *Turenne* ne quitta la religion de ſes pères que par politique; mais les catholiques, qui triomphèrent de ce changement, ne voulurent pas croire l'âme de *Turenne* capable de feindre.

Ce qui arriva en Alſace, immédiatement après la mort de *Turenne*, rendit ſa perte encore plus ſenſible. *Montecuculi*, retenu par

l'habileté du général français trois mois entiers au-delà du Rhin, passa ce fleuve dès qu'il sut qu'il n'avait plus *Turenne* à craindre. Il tomba sur une partie de l'armée qui demeurait éperdue entre les mains de *Lorges* et de *Vaubrun*, deux lieutenans généraux désunis et incertains. Cette armée, se défendant avec courage, ne put empêcher les Impériaux de pénétrer dans l'Alsace dont *Turenne* les avait tenus écartés. Elle avait besoin d'un chef non-seulement pour la conduire, mais pour réparer la défaite récente du maréchal de *Créqui*, homme d'un courage entreprenant, capable des actions les plus belles et les plus téméraires, dangereux à sa patrie autant qu'aux ennemis.

Combat de Consarbruck, 11 auguste 1675.

*Créqui* venait d'être vaincu, par sa faute, à Consarbruck. Un corps de vingt mille allemands, qui assiégeait Trèves, tailla en pièces et mit en fuite sa petite armée. Il échappa à peine lui quatrième. Il court, à travers de nouveaux périls, se jeter dans Trèves, qu'il aurait dû secourir avec prudence, et qu'il défendit avec courage. Il voulait s'ensevelir sous les ruines de la place; la brèche était praticable : il s'obstine à tenir encore. La garnison murmure. Le capitaine *Bois-Jourdain*, à la tête des séditieux, va capituler sur la bréche. On n'a point vu

commettre une lâcheté avec tant d'audace. Il menace le maréchal de le tuer s'il ne figne. *Créqui* fe retire; avec quelques officiers fidèles, dans une églife : il aima mieux être pris à difcrétion que de capituler. (*b*)

Pour remplacer les hommes que la France avait perdus dans tant de fiéges et de combats, *Louis XIV* fut confeillé de ne fe point tenir aux recrues de milice comme à l'ordinaire, mais de faire marcher le ban et l'arrière ban. Par une ancienne coutume, aujourd'hui hors d'ufage, les poffeffeurs des fiefs étaient dans l'obligation d'aller à leurs dépens à la guerre pour le fervice de leur feigneur fuzerain, et de refter armés un certain nombre de jours. Ce fervice compofait la plus grande partie des lois de nos nations barbares. Tout eft changé aujourd'hui en Europe; il n'y a aucun Etat qui ne lève des foldats, qu'on retient toujours fous le drapeau, et qui forment des corps difciplinés.

*Louis XIII* convoqua une fois la nobleffe de fon royaume. *Louis XIV* fuivit alors cet exemple. Le corps de la nobleffe marcha, fous

Arrière-ban convoqué.

(*b*) *Reboulet* dit que le marquis de *Créqui* eut la faibleffe de figner la capitulation, rien n'eft plus faux. Il aima mieux fe laiffer prendre à difcrétion, et il eut enfuite le bonheur d'échapper. Qu'on life tous les mémoires du temps; que l'on confulte l'*Abrégé chronologique* du préfident *Hénault* : „ *Bois-* „ *Jourdain*, dit-il, fit la capitulation à l'infçu du maréchal, &c. „

les ordres du marquis depuis maréchal de *Rochefort*, fur les frontières de Flandre, et après fur celles d'Allemagne; mais ce corps ne fut ni confidérable ni utile, et ne pouvait l'être. Les gentilshommes aimant la guerre, et capables de bien fervir, étaient officiers dans les troupes; ceux que l'âge ou le mécontentement tenait renfermés chez eux n'en fortirent point; les autres, qui s'occupaient à cultiver leurs héritages, vinrent avec répugnance, au nombre d'environ quatre mille. Rien ne reffemblait moins à une troupe guerrière. Tous montés et armés inégalement, fans expérience et fans exercice, ne pouvant ni ne voulant faire un fervice régulier, ils ne causèrent que de l'embarras, et on fut dégoûté d'eux pour jamais. Ce fut la dernière trace, dans nos armées réglées, qu'on ait vue de l'ancienne chevalerie, qui compofait autrefois ces armées; et qui, avec le courage naturel à la nation, ne fit jamais bien la guerre.

Augufte et fept. 1675. *Turenne* mort, *Créqui* battu et prifonnier, Trèves prife, *Montecuculi* fefant contribuer l'Alface, le roi crut que le prince de *Condé* pouvait feul ranimer la confiance des troupes que décourageait la mort de *Turenne*. *Condé* laiffa le maréchal de *Luxembourg* foutenir en Flandre la fortune de la France, et alla arrêter les progrès de *Montecuculi*. Autant il venait

de montrer d'impétuosité à Senef, autant il eut alors de patience. Son génie, qui se pliait à tout, déploya le même art que *Turenne.* Deux seuls campemens arrêtèrent les progrès de l'armée allemande, et firent lever à *Montecuculi* les siéges d'Haguenau et de Saverne. Après cette campagne moins éclatante que celle de Senef, et plus estimée, ce prince cessa de paraître à la guerre. Il eût voulu que son fils commandât; il offrait de lui servir de conseil; mais le roi ne voulait pour généraux ni de jeunes gens, ni de princes; c'était avec quelque peine qu'il s'était servi même du prince de *Condé.* La jalousie de *Louvois* contre *Turenne* avait contribué, autant que le nom de *Condé*, à le mettre à la tête des armées.

Ce prince se retira à Chantilli, d'où il vint très-rarement à Versailles voir sa gloire éclipsée, dans un lieu où le courtisan ne considère que la faveur. Il passa le reste de sa vie tourmenté de la goutte, se consolant de ses douleurs et de sa retraite, dans la conversation des hommes de génie en tout genre, dont la France était alors remplie. Il était digne de les entendre, et n'était étranger dans aucune des sciences ni des arts où ils brillaient. Il fut admiré encore dans sa retraite : mais enfin ce feu dévorant qui

Retraite du grand *Condé.*

en avait fait dans sa jeunesse un héros impétueux et plein de passions, ayant consumé les forces de son corps né plus agile que robuste, il éprouva la caducité avant le temps, et son esprit s'affaiblissant avec son corps, il ne resta rien du grand *Condé*, les deux dernières années de sa vie : il mourut en 1686. *Montecuculi* se retira du service de l'empereur, en même temps que le prince de *Condé* cessa de commander les armées de France.

C'est un conte bien répandu et bien méprisable que *Montecuculi* renonça au commandement des armées après la mort de *Turenne*, parce qu'il n'avait, disait-il, plus d'émule digne de lui. Il aurait dit une sottise, quand même il ne fût pas resté un *Condé*. Loin de dire cette sottise dont on lui fait honneur, il combattit contre les Français, et leur fit repasser le Rhin cette année. D'ailleurs, quel général d'armée aurait jamais dit à son maître : ›› Je ne veux plus vous servir, parce ›› que vos ennemis sont trop faibles, et que ›› j'ai un mérite trop supérieur ? ››

# CHAPITRE XIII.

## *Depuis la mort de Turenne jusqu'à la paix de Nimègue, en 1678.*

APRÈS la mort de *Turenne* et la retraite du prince de *Condé*, le roi n'en continua pas la guerre avec moins d'avantage contre l'Empire, l'Efpagne et la Hollande. Il avait des officiers formés par ces deux grands hommes. Il avait *Louvois* qui lui valait plus qu'un général, parce que fa prévoyance mettait les généraux en état d'entreprendre tout ce qu'ils voulaient. Les troupes, long-temps victorieufes, étaient animées du même efprit, qu'excitait encore la préfence d'un roi toujours heureux.

Il prit en perfonne, dans le cours de cette guerre, (*a*) Condé, (*b*) Bouchain, (*c*) Valenciennes, (*d*) Cambrai. On l'accufa, au fiége de Bouchain, d'avoir craint de combattre le prince d'Orange, qui vint fe préfenter devant lui avec cinquante mille hommes, pour tenter de jeter du fecours dans la place. On reprocha auffi au prince

(*a*) 26 avril 1676.
(*b*) 17 mars 1676.
(*c*) 17 mars 1677.
(*d*) 5 avril 1677.

d'Orange d'avoir pu livrer bataille à *Louis XIV*, et de ne l'avoir pas fait. Car tel eſt le ſort des rois et des généraux qu'on les blâme toujours de ce qu'ils font et de ce qu'ils ne font pas ; mais ni lui ni le prince d'Orange n'étaient blâmables. Le prince ne donna point la bataille quoiqu'il le voulût, parce que *Monterey*, gouverneur des Pays-Bas, qui était dans ſon armée, ne voulut point expoſer ſon gouvernement au haſard d'un événement déciſif; et la gloire de la campagne demeura au roi, puiſqu'il fit ce qu'il voulut, et qu'il prit une ville en préſence de ſon ennemi.

Attaque de Valenciennes en plein jour, contre la coutume.

A l'égard de Valenciennes, elle fut priſe d'aſſaut, par un de ces événemens ſinguliers qui caractériſent le courage impétueux de la nation.

Le roi feſait ce ſiége, ayant avec lui ſon frère et cinq maréchaux de France, d'*Humières*, *Schomberg*, *la Feuillade*, *Luxembourg* et de *Lorges*. Les maréchaux commandaient, chacun leur jour, l'un après l'autre. *Vauban* dirigeait toutes les opérations.

On n'avait pris encore aucun des dehors de la place. Il fallait d'abord attaquer deux demi-lunes Derrière ces demi-lunes était un grand ouvrage à couronne, paliſſadé et fraiſé, entouré d'un foſſé coupé de pluſieurs

traverſes.

traverfes. Dans cet ouvrage à couronne était encore un autre ouvrage, entouré d'un autre foffé. Il fallait, après s'être rendu maître de tous ces retranchemens, franchir un bras de l'Efcaut. Ce bras franchi, on trouvait encore un autre ouvrage, qu'on nomme pâté. Derrière ce pâté coulait le grand cours de l'Efcaut, profond et rapide, qui fert de foffé à la muraille. Enfin la muraille était foutenue par de larges remparts. Tous ces ouvrages étaient couverts de canon. Une garnifon de trois mille hommes préparait une longue réfiftance.

Le roi tint confeil de guerre pour attaquer les ouvrages du dehors. C'était l'ufage que ces attaques fe fiffent toujours pendant la nuit, afin de marcher aux ennemis fans être aperçu, et d'épargner le fang du foldat. *Vauban* propofa de faire l'attaque en plein jour. Tous les maréchaux de France fe récrièrent contre cette propofition; *Louvois* la condamna. *Vauban* tint ferme, avec la confiance d'un homme certain de ce qu'il avance. » Vous voulez, dit-il, ménager le » fang du foldat : vous l'épargnerez bien » davantage quand il combattra de jour, » fans confufion et fans tumulte, fans crain- » dre qu'une partie de nos gens tire fur » l'autre, comme il n'arrive que trop

» fouvent. Il s'agit de furprendre l'ennemi,
» il s'attend toujours aux attaques de nuit :
» nous le furprendrons en effet ; lorfqu'il
» faudra qu'épuifé des fatigues d'une veille,
» il foutienne les efforts de nos troupes
» fraîches. Ajoutez à cette raifon que s'il
» y a dans cette armée des foldats de peu
» de courage, la nuit favorife leur timidité ;
» mais que pendant le jour l'œil du général
» infpire la valeur, et élève les hommes au-
» deffus d'eux-mêmes. »

Le roi fe rendit aux raifons de *Vauban*, malgré *Louvois* et cinq maréchaux de France.

17 mars 1677. A neuf heures du matin les deux compagnies de moufquetaires, une centaine de grenadiers, un bataillon des gardes, un du régiment de Picardie, montent de tous côtés fur ce grand ouvrage à couronne. L'ordre était fimplement de s'y loger, et c'était beaucoup : mais quelques moufquetaires noirs ayant pénétré par un petit fentier jufqu'au retranchement intérieur qui était dans cette fortification, ils s'en rendent d'abord les maîtres. Dans le même temps, les moufquetaires gris y abordent par un autre endroit. Les bataillons des gardes les fuivent : on tue et on pourfuit les affiégés : les moufquetaires baiffent le pont-levis qui joint cet ouvrage aux autres : ils fuivent l'ennemi

de retranchement en retranchement, ſur le petit bras de l'Eſcaut et ſur le grand. Les gardes s'avancent en foule. Les mouſquetaires ſont déjà dans la ville, avant que le roi ſache que le premier ouvrage attaqué eſt emporté.

Ce n'était pas encore ce qu'il y eut de plus étrange dans cette action. Il était vraiſemblable que de jeunes mouſquetaires, emportés par l'ardeur du ſuccès, ſe jetteraient aveuglément ſur les troupes et ſur les b urgeois qui venaient à eux dans la rue; qu'ils y périraient, ou que la ville allait être pillée: mais ces jeunes gens, conduits par un cornette, nommé *Moiſſac*, ſe mirent en bataille derrière des charrettes; et, tandis que les troupes qui venaient ſe formaient ſans précipitation, d'autres mouſquetaires s'emparaient des maiſons voiſines; pour protéger par leur feu ceux qui étaient dans la rue: on donnait des otages de part et d'autre: le conſeil de ville s'aſſemblait: on députait vers le roi: tout cela ſe feſait ſans qu'il y eût rien de pillé, ſans confuſion, ſans faire de fautes d'aucune eſpèce. Le roi fit la garniſon priſonnière de guerre, et entra dans Valenciennes, étonné d'en être le maître. La ſingularité de l'action a engagé à entrer dans ce détail.

9 mars 1678. 25 mars. Il eut encore la gloire de prendre Gand en quatre jours, et Ypres en sept. Voilà ce qu'il fit par lui même. Ses succès furent encore plus grands par ses généraux.

Septemb. 1676. Du côté de l'Allemagne, le maréchal duc de *Luxembourg* laissa d'abord, à la vérité, prendre Philipsbourg à sa vue, essayant en vain de la secourir avec une armée de cinquante mille hommes. Le général qui prit Philipsbourg était *Charles V*, nouveau duc de Lorraine, héritier de son oncle *Charles IV*, et dépouillé comme lui de ses Etats. Il avait toutes les qualités de son malheureux oncle, sans en avoir les défauts. Il commanda longtemps les armées de l'Empire avec gloire: mais, malgré la prise de Philipsbourg, et quoiqu'il fût à la tête de soixante mille combattans, il ne put jamais rentrer dans ses Etats. En vain il mit sur ses étendards: *aut nunc*, *aut nunquam* ; ou maintenant, ou jamais.

Le maréchal de *Créqui* racheté de sa prison, et devenu plus prudent par sa défaite de Consarbruck, lui ferma toujours
7 octobre 1677. l'entrée de la Lorraine. Il le battit dans le petit combat de Kokersberg en Alsace. Il le har-
14 nov. 1677. cela et le fatigua sans relâche. Il prit Fribourg à sa vue ; et quelque temps après il battit encore un détachement de son armée à Rheinfeld. Il passa la rivière de Kins en

ſa préſence, le pourſuivit vers Offenbourg, le chargea dans ſa retraite; et ayant immédiatement après emporté le fort de Kehl, l'épée à la main, il alla brûler le pont de Strasbourg, par lequel cette ville, qui était libre encore, avait donné tant de fois paſſage aux armées impériales. Ainſi le maréchal de *Créqui* répara un jour de témérité par une ſuite de ſuccès dûs à ſa prudence, et il eût peut-être acquis une réputation égale à celle de *Turenne*, s'il eût vécu.

Juillet 1678.

Le prince d'Orange ne fut pas plus heureux en Flandre que le duc de Lorraine en Allemagne: non-ſeulement il fut obligé de lever le ſiège de Maſtricht et de Charleroi; mais, après avoir laiſſé tomber Condé, Bouchain et Valenciennes ſous la puiſſance de *Louis XIV*, il perdit la bataille de Montcaſſel contre *Monſieur*, en voulant ſecourir Saint-Omer. Les maréchaux de *Luxembourg* et d'*Humières* commandaient l'armée ſous *Monſieur*. On prétend qu'une faute du prince d'Orange et un mouvement habile de *Luxembourg* décidèrent du gain de la bataille. *Monſieur* chargea avec une valeur et une préſence d'eſprit qu'on n'attendait pas d'un prince efféminé. Jamais on ne vit un plus grand exemple, que le courage n'eſt point incompatible avec la molleſſe. Ce prince,

*Monſieur*, frère du roi, bat le prince d'Orange.

qui s'habillait ſouvent en femme, qui en avait les inclinations, agit en capitaine et en ſoldat. Le roi ſon frère parut jaloux de ſa
11 mars 1677. gloire. Il parla peu à *Monſieur* de ſa victoire. Il n'alla pas même voir le champ de bataille, quoiqu'il ſe trouvât tout auprès. Quelques ſerviteurs de *Monſieur*, plus pénétrans que les autres, lui prédirent alors qu'il ne commanderait plus d'armée, et ils ne ſe trompèrent pas.

Tant de villes priſes, tant de combats gagnés en Flandre et en Allemagne, n'étaient pas les ſeuls ſuccès de *Louis XIV* dans cette guerre. Le comte de *Schomberg* et le maréchal de *Navailles* battaient les Eſpagnols dans le Lampourdam, au pied des Pyrénées. On les attaquait juſque dans la Sicile.

La Sicile, depuis le temps des tyrans de Syracuſe, ſous leſquels au moins elle avait été comptée pour quelque choſe dans le monde, a toujours été ſubjuguée par des étrangers; aſſervie ſucceſſivement aux Romains, aux Vandales, aux Arabes, aux Normands, ſous le vaſſelage des papes, aux Français, aux Allemands, aux Eſpagnols : haïſſant preſque toujours ſes maîtres, ſe révoltant contre eux, ſans faire de véritables efforts dignes de la liberté, et excitant continuellement des ſéditions pour changer de chaînes.

Les magiſtrats de Meſſine venaient d'allumer une guerre civile contre leurs gouverneurs, et d'appeler la France à leur ſecours. Une flotte eſpagnole bloquait leur port. Ils étaient réduits aux extrémités de la famine.

D'abord le chevalier de *Valbelle* vint avec quelques frégates à travers la flotte eſpagnole. Il rapporte à Meſſine des vivres, des armes et des ſoldats. Enſuite le duc de *Vivonne* arrive avec ſept vaiſſeaux de guerre de ſoixante pièces de canon, deux de quatre-vingts et pluſieurs brûlots ; il bat la flotte ennemie, et rentre victorieux dans Meſſine. 9 février 1675.

L'Eſpagne eſt obligée d'implorer, pour la défenſe de la Sicile, les Hollandais, ſes anciens ennemis, qu'on regardait toujours comme les maîtres de la mer. *Ruyter* vient à ſon ſecours du fond du Zuiderzée, paſſe le détroit, et joint à vingt vaiſſeaux eſpagnols vingt-trois grands vaiſſeaux de guerre.

Alors les Français qui, joints avec les Anglais, n'avaient pu battre les flottes de Hollande, l'emportèrent ſeuls ſur les Hollandais et les Eſpagnols réunis. Le duc de *Vivonne*, obligé de reſter dans Meſſine pour contenir le peuple déjà mécontent de ſes défenſeurs, laiſſa donner cette bataille par *Du Quêne*, lieutenant général des armées navales, homme auſſi ſingulier que *Ruyter*, 8 janvier 1676.

parvenu comme lui au commandement par ſon ſeul mérite, mais n'ayant encore jamais commandé d'armée navale, et plus ſignalé juſqu'à ce moment dans l'art d'un armateur que dans celui d'un général. Mais quiconque a le génie de ſon art et du commandement paſſe bien vîte et ſans effort du petit au grand. *Du Quêne* ſe montra grand général de mer contre *Ruyter*. C'était l'être que de remporter ſur cet hollandais un faible avantage. Il livra encore une ſeconde bataille navale aux deux flottes ennemies près

Mort de *Ruyter*. 12 mars 1676.

d'Agouſte. *Ruyter*, bleſſé dans cette bataille, y termina ſa glorieuſe vie. C'eſt un des hommes dont la mémoire eſt encore dans la plus grande vénération en Hollande. Il avait commencé par être valet et mouſſe de vaiſſeau; il n'en fut que plus reſpectable. Le nom des princes de *Naſſau* n'eſt pas au-deſſus du ſien. Le conſeil d'Eſpagne lui donna le titre et les patentes de duc; dignité étrangère et frivole pour un républicain. Ces patentes ne vinrent qu'après ſa mort. Les enfans de *Ruyter*, dignes de leur père, refusèrent ce titre ſi brigué dans nos monarchies, mais qui n'eſt pas préférable au nom de bon citoyen.

*Louis XIV* eut aſſez de grandeur d'ame pour être affligé de ſa mort. On lui repréſenta qu'il

était

était défait d'un ennemi dangereux. Il répondit *qu'on ne pouvait s'empêcher d'être ſenſible à la mort d'un grand homme.*

*Du-Quêne*, le *Ruyter* de la France, attaqua une troiſième fois les deux flottes après la mort du général hollandais. Il leur coula à fond, brûla, et prit pluſieurs vaiſſeaux. Le maréchal duc de *Vivonne* avait le commandement en chef dans cette bataille; mais ce n'en fut pas moins *Du-Quêne* qui emporta la victoire. (1) L'Europe était étonnée que la France fût devenue en ſi peu de temps auſſi redoutable ſur mer que ſur terre. Il eſt vrai que ces armemens et ces batailles gagnées ne ſervirent qu'à répandre l'alarme dans tous les Etats. Le roi d'Angleterre, ayant commencé la guerre pour l'intérêt de la France, était prêt enfin de ſe liguer avec le prince d'Orange, qui venait d'épouſer ſa nièce. De plus, la gloire acquiſe en Sicile coûtait trop de *Du-Quêne.*

(1) *Du-Quêne* fut mal récompenſé parce qu'il était proteſtant. *Louis XIV* le lui fit ſentir un jour: *Sire*, lui répondit *Du-Quêne*, *quand j'ai combattu pour votre majeſté, je n'ai pas ſongé ſi elle était d'une autre religion que moi.* Son fils, forcé de s'expatrier après la révocation de l'édit de Nantes, ſe retira en Suiſſe, où il acheta la terre d'Eaubone. Il y porta le corps de ſon père, qu'il avait été obligé de faire enterrer en ſecret.

On lit ſur ſon tombeau:

*La Hollande a fait ériger un mauſolée à Ruyter, et la France a refuſé un peu de cendre à ſon vainqueur.*

8 avril 1678. tréſors. Enfin les Français évacuèrent Meſſine, dans le temps qu'on croyait qu'ils ſe rendraient maîtres de toute l'île. On blâma beaucoup *Louis XIV* d'avoir fait dans cette guerre des entrepriſes qu'il ne ſoutint pas, d'avoir abandonné Meſſine, ainſi que la Hollande, après des victoires inutiles.

Cependant c'était être bien redoutable de n'avoir d'autre malheur que de ne pas conſerver toutes ſes conquêtes. Il preſſait ſes ennemis d'un bout de l'Europe à l'autre. La guerre de Sicile lui avait coûté beaucoup moins qu'à l'Eſpagne épuiſée et battue en tous lieux. Il ſuſcitait encore de nouveaux ennemis à la maiſon d'Autriche. Il fomentait les troubles de Hongrie; et ſes ambaſſadeurs à la Porte ottomane la preſſaient de porter la guerre dans l'Allemagne, dût-il envoyer encore, par bienſéance, quelque ſecours contre les Turcs appelés par ſa politique. Il accablait ſeul tous ſes ennemis; car alors la Suède, ſon unique alliée, ne feſait qu'une guerre malheureuſe contre l'électeur de Brandebourg. Cet électeur, père du premier roi de Pruſſe, commençait à donner à ſon pays une conſidération qui s'eſt bien augmentée depuis: il enlevait alors la Poméranie aux Suédois.

Négociations de paix. Il eſt remarquable que dans le cours de cette guerre il y eut preſque toujours des

conférences ouvertes pour la paix ; d'abord à Cologne, par la médiation inutile de la Suède ; ensuite à Nimègue, par celle de l'Angleterre. La médiation anglaise fut une cérémonie presque aussi vaine que l'avait été l'arbitrage du pape, au traité d'Aix-la-chapelle. *Louis XIV* fut en effet le seul arbitre. Il fit ses propositions, le 9 d'avril 1678, au milieu de ses conquêtes, et donna à ses ennemis jusqu'au 10 de mai pour les accepter. Il accorda ensuite un délai de six semaines aux Etats Généraux, qui le demandèrent avec soumission.

Son ambition ne se tournait plus alors du côté de la Hollande. Cette république avait été assez heureuse ou assez adroite pour ne paraître plus qu'auxiliaire dans une guerre entreprise pour sa ruine. L'Empire et l'Espagne, d'abord auxiliaires, étaient devenues les principales parties.

Le roi, dans les conditions qu'il imposa, favorisait le commerce des Hollandais ; il leur rendait Mastricht, et remettait aux Espagnols quelques villes qui devaient servir de barrières aux Provinces-Unies, comme Charleroi, Courtrai, Oudenarde, Ath, Gand, Limbourg ; mais il se réservait Bouchain, Condé, Ypres, Valenciennes, Cambrai, Maubeuge, Aire, Saint-Omer, Cassel, Charlemont, Conditions de la paix.

Popering, Bailleul, &c. ce qui fesait une bonne partie de la Flandre. Il y ajoutait la Franche-Comté, qu'il avait deux fois conquise; et ces deux provinces étaient un assez digne fruit de la guerre.

Il ne voulait, dans l'Allemagne, que Fribourg ou Philipsbourg, et laissait le choix à l'empereur. Il rétablissait, dans l'évêché de Strasbourg et dans leurs terres, les deux frères *Furstemberg*, que l'empereur avait dépouillés, et dont l'un était en prison.

Il fut hautement le protecteur de la Suède, son alliée, et alliée malheureusement contre le roi de Danemarck et l'électeur de Brandebourg. Il exigea que le Danemarck rendît tout ce qu'il avait pris sur la Suède, qu'il modérât les droits de passage dans la mer Baltique, que le duc de Holstein fût rétabli dans ses Etats, que le Brandebourg cédât la Poméranie qu'il avait conquise, que les traités de Vestphalie fussent rétablis de point en point. Sa volonté était une loi d'un bout de l'Europe à l'autre. En vain l'électeur de Brandebourg lui écrivit la lettre la plus soumise, l'appelant *Monseigneur*, selon l'usage, le conjurant de lui laisser ce qu'il avait acquis, l'assurant de son zèle et de son service; ses soumissions furent aussi inutiles que sa résistance, et il fallut que le vainqueur des Suédois rendit toutes ses conquêtes.

Alors les ambaſſadeurs de France prétendaient la main ſur les électeurs. Celui de Brandebourg offrit tous les tempéramens pour traiter à Clèves avec le comte, depuis maréchal d'*Eſtrades*, ambaſſadeur auprès des Etats Généraux. Le roi ne voulut jamais permettre qu'un homme qui le repréſentait cédât à un électeur, et le comte d'*Eſtrades* ne put traiter. Ambaſſadeurs de France ne cèdent pas aux électeurs.

*Charles-Quint* avait mis l'égalité entre les grands d'Eſpagne et les électeurs : les pairs de France, par conſéquent, la prétendaient. On voit aujourd'hui à quel point les choſes ſont changées, puiſqu'aux diètes de l'Empire les ambaſſadeurs des électeurs ſont traités comme ceux des rois.

Quant à la Lorraine, il offrait de rétablir le nouveau duc *Charles V;* mais il voulait reſter maître de Nanci, et de tous les grands chemins.

Ces conditions furent fixées avec la hauteur d'un conquérant; cependant elles n'étaient pas ſi outrées qu'elles duſſent déſeſpérer ſes ennemis, et les obliger à ſe réunir contre lui par un dernier effort : il parlait à l'Europe en maître, et agiſſait en même temps en politique.

Il ſut aux conférences de Nimègue, ſemer la jalouſie parmi les alliés. Les Hollandais s'empreſsèrent de ſigner, malgré le prince

d'Orange qui, à quelque prix que ce fût, voulait faire la guerre; ils difaient que les Efpagnols étaient trop faibles pour les fecourir, s'ils ne fignaient pas.

Les Efpagnols voyant que les Hollandais avaient accepté la paix la reçurent auffi, difant que l'Empire ne fefait pas affez d'efforts pour la caufe commune.

Enfin les Allemands, abandonnés de la Hollande et de l'Efpagne, fignèrent les derniers, en laiffant Fribourg au roi, et confirmant les traités de Veftphalie.

Rien ne fut changé aux conditions prefcrites par *Louis XIV*. Ses ennemis eurent beau faire des propofitions outrées pour colorer leur faibleffe, l'Europe reçut de lui des lois et la paix. Il n'y eut que le duc de Lorraine qui ofa refufer l'acceptation d'un traité qui lui femblait trop odieux. Il aima mieux être un prince errant dans l'Empire, qu'un fouverain fans pouvoir et fans confidération dans fes Etats : il attendit fa fortune du temps et de fon courage.

Paix fignée. 10 augufte 1678.

Bataille après la paix. 14 augufl.

Dans le temps des conférences de Nimègue, et quatre jours après que les plénipotentiaires de France et de Hollande avaient figné la paix, le prince d'Orange fit voir combien *Louis XIV* avait en lui un ennemi dangereux. Le maréchal de *Luxembourg*, qui bloquait Mons,

venait de recevoir la nouvelle de la paix. Il était tranquille dans le village de Saint-Denis, et dînait chez l'intendant de l'armée. Le prince d'Orange, avec toutes ses troupes, fond sur le quartier du maréchal, le force, et engage un combat sanglant, long et opiniâtre, dont il espérait, avec raison, une victoire signalée, car non-seulement il attaquait, ce qui est un avantage, mais il attaquait des troupes qui se reposaient sur la foi du traité. Le maréchal de *Luxembourg* eut beaucoup de peine à résister; et s'il y eut quelque avantage dans ce combat, il fut du côté du prince d'Orange, puisque son infanterie demeura maîtresse du terrain où elle avait combattu.

Si les hommes ambitieux comptaient pour quelque chose le sang des autres hommes, le prince d'Orange n'eût point donné ce combat. Il savait certainement que la paix était signée; il savait que cette paix était avantageuse à son pays; cependant il prodiguait sa vie et celle de plusieurs milliers d'hommes pour prémices d'une paix générale, qu'il n'aurait pu empêcher, même en battant les Français. Cette action, pleine d'inhumanité non moins que de grandeur, et plus admirée alors que blâmée, ne produisit pas un nouvel article de paix, et coûta, sans aucun fruit, la vie à deux mille français, et à autant d'ennemis.

On vit dans cette paix combien les événemens contrediſent les projets. La Hollande, contre qui ſeule la guerre avait été entrepriſe, et qui aurait dû être détruite, n'y perdit rien; au contraire, elle y gagna une barrière : et toutes les autres puiſſances qui l'avaient garantie de la deſtruction, y perdirent.

*Louis XIV,* arbitre de l'Europe. Le roi fut en ce temps au comble de la grandeur. Victorieux depuis qu'il régnait, n'ayant aſſiégé aucune place qu'il n'eût priſe, ſupérieur en tout genre à ſes ennemis réunis, la terreur de l'Europe pendant ſix années de ſuite, enfin ſon arbitre et ſon pacificateur, ajoutant à ſes Etats la Franche Comté, Dunkerque, et la moitié de la Flandre; et ce qu'il devait compter pour le plus grand de ſes avantages, roi d'une nation alors heureuſe, et alors le modèle des autres nations.

1680. L'hôtel de-ville de Paris lui déféra quelque temps après le nom de *grand* avec ſolennité, et ordonna que dorénavant ce titre ſeul ſerait employé dans tous les monumens publics. On avait, dès 1673, frappé quelques médailles chargées de ce ſurnom. L'Europe, quoique jalouſe, ne réclama pas contre ces honneurs. Cependant le nom de *Louis XIV* a prévalu dans le public ſur celui de *grand*. L'uſage eſt le maître de tout. *Henri*, qui fut ſurnommé *le grand* à ſi juſte titre après ſa mort, eſt

appelé communément *Henri IV;* et ce nom ſeul en dit aſſez. M. le prince eſt toujours appelé *le grand Condé*, non-ſeulement à cauſe de ſes actions héroïques, mais par la facilité qui ſe trouve à le diſtinguer, par ce ſurnom, des autres princes de *Condé*. Si on l'avait nommé *Condé le grand*, ce titre ne lui fût pas demeuré. On dit *le grand Corneille*, pour le diſtinguer de ſon frère. On ne dit pas *le grand Virgile*, ni *le grand Homère*, ni *le grand Taſſe*. *Alexandre le grand* n'eſt plus connu que ſous le nom d'*Alexandre*. On ne dit point *Céſar le grand*. *Charles-Quint*, dont la fortune fut plus éclatante que celle de *Louis XIV*, n'a jamais eu le nom de *grand*. Il n'eſt reſté à *Charlemagne* que comme un nom propre. Les titres ne ſervent de rien pour la poſtérité : le nom d'un homme qui a fait de grandes choſes impoſe plus de reſpect que toutes les épithètes.

# CHAPITRE XIV.

*Prife de Strasbourg. Bombardement d'Alger. Soumiffion de Gènes. Ambaffade de Siam. Le pape bravé dans Rome. Electorat de Cologne difputé.*

L'AMBITION de *Louis XIV* ne fut point retenue par cette paix générale. L'Empire, l'Efpagne, la Hollande, licencièrent leurs troupes extraordinaires. Il garda toutes les fiennes. Il fit de la paix un temps de conquêtes. Il était même fi sûr alors de fon pou-
1680. voir, qu'il établit dans Metz et dans Brifac (*a*) des juridictions, pour réunir à fa couronne toutes les terres qui pouvaient avoir été autrefois de la dépendance de l'Alface ou des Trois Evêchés : mais qui depuis un temps

Juridictions fur les princes de l'Empire.

(*a*) Dans la compilation intitulée *Mémoires de madame de Maintenon*, on trouve, tome III, page 23, ces mots : *les réunions des chambres de Metz et de Befançon :* nous avons cru d'abord qu'il y avait eu une chambre de Befançon réunie à celle de Metz. Nous avons confulté tous les auteurs ; nous avons trouvé que jamais il n'y eut à Befançon de chambre inftituée pour juger quelles terres voifines pouvaient appartenir à la France. Il n'y eut, en 1680, que le confeil de Brifac et celui de Metz chargés de réunir à la France les terres qu'on croyait démembrées de l'Alface et des Trois-Evêchés. Ce fut le parlement de Befançon qui réunit pour quelque temps Mont-Béliard à la France.

immémorial avaient paſſé ſous d'autres maîtres. Beaucoup de ſouverains de l'Empire, l'électeur palatin, le roi d'Eſpagne même, qui avait quelques bailliages dans ces pays; le roi de Suède, comme duc des Deux Ponts, furent cités devant ces chambres, pour rendre hommage au roi de France, ou pour ſubir la confiſcation de leurs biens. Depuis *Charlemagne* on n'avait vu aucun prince agir ainſi en maître et en juge des ſouverains, et conquérir des pays par des arrêts.

L'électeur palatin et celui de Trèves furent dépouillés des ſeigneuries de Falkembourg, de Germersheim, de Veldentz, &c. Ils portèrent en vain leurs plaintes à l'Empire aſſemblé à Ratisbonne, qui ſe contenta de faire des proteſtations.

Ce n'était pas aſſez au roi d'avoir la préfecture des dix villes libres de l'Alſace, au même titre que l'avaient eue les empereurs. Déjà dans aucune de ces villes on n'oſait plus parler de liberté. Reſtait Strasbourg, ville grande et riche, maîtreſſe du Rhin par le pont qu'elle avait ſur ce fleuve : elle formait ſeule une puiſſante république, fameuſe par ſon arſenal, qui renfermait neuf cents pièces d'artillerie.

*Louvois* avait formé dès long-temps le deſſein de la donner à ſon maître. L'or, l'intrigue

Louis s'empare de Strasbourg. et la terreur qui lui avaient ouvert les portes de tant de villes, préparèrent l'entrée de *Louvois* dans Strasbourg. Les magiſtrats furent
30 ſept. 1681. gagnés. Le peuple fut conſterné de voir à la fois vingt mille français autour de ſes remparts; les forts qui les défendaient près du Rhin, inſultés et pris dans un moment; *Louvois* aux portes, et les bourgmeſtres parlant de ſe rendre. Les pleurs et le déſeſpoir des citoyens, amoureux de la liberté, n'empêchèrent point qu'en un même jour, le traité de reddition ne fût propoſé par les magiſtrats, et que *Louvois* ne prît poſſeſſion de la ville. *Vauban* en a fait depuis, par les fortifications qui l'entourent, la barrière la plus forte de la France.

Le roi ne ménageait pas plus l'Eſpagne; il demandait dans les Pays-Bas la ville d'Aloſt, et tout ſon bailliage, que les miniſtres avaient oublié, diſait-il, d'inférer dans les conditions
Il veut Luxembourg. de la paix; et ſur les délais d'Eſpagne, il fit bloquer la ville de Luxembourg.

1682. En même temps il achetait la forte ville de Caſal d'un petit prince, duc de Mantoue, qui aurait vendu tout ſon Etat pour fournir à ſes plaiſirs.

En voyant cette puiſſance qui s'étendait ainſi de tous côtés, et qui acquérait pendant la paix plus que dix rois, prédéceſſeurs de

*Louis XIV*, n'avaient acquis par leurs guerres, les alarmes de l'Europe recommencèrent. L'Empire, la Hollande, la Suède même, mécontente du roi, firent un traité d'association. Les Anglais menacèrent; les Espagnols voulurent la guerre; le prince d'Orange remua tout pour la faire commencer : mais aucune puissance n'osait alors porter les premiers coups. (*b*)

Le roi, craint par-tout, ne songea qu'à se faire craindre davantage. Il portait enfin sa marine au-delà des espérances des Français et des craintes de l'Europe. Il eut soixante mille matelots. Des lois, aussi sévères que celles de la discipline des armées de terre, retenaient tous ces hommes grossiers dans le devoir. L'Angleterre et la Hollande, ces puissances maritimes, n'avaient ni tant d'hommes

Sa puissance sur mer.

1680.
1681.
1682.

(*b*) On a prétendu que ce fut alors que le prince d'Orange, depuis roi d'Angleterre, dit publiquement : *je n'ai pu avoir son amitié, je mériterai son estime*. Ce mot a été recueilli par plusieurs personnes, et l'abbé de *Choisi* le place vers l'année 1672. Il peut mériter quelque attention, parce qu'il annonçait de loin les ligues que forma *Guillaume* contre *Louis XIV* : mais il n'est pas vrai que ce fut à la paix de Nimègue que le prince d'Orange ait parlé ainsi; il est encore moins vrai que *Louis XIV* eût écrit à ce prince : *Vous me demandez mon amitié, je vous l'accorderai quand vous en serez digne*. On ne s'exprime ainsi qu'avec son vassal : on ne se sert point d'expressions si insultantes envers un prince avec qui on fait un traité. Cette lettre ne se trouve que dans la compilation des mémoires de *Maintenon* ; et nous apprenons que ces mémoires sont décriés par le grand nombre d'infidélités qu'ils renferment

de mer, ni de ſi bonnes lois. Des compagnies de cadets dans les places frontières, et des gardes marines dans les ports, furent inſtituées et compoſées de jeunes gens, qui apprenaient tous les arts convenables à leur profeſſion, ſous des maîtres payés du tréſor public.

Port de Toulon conſtruit.

Le port de Toulon, ſur la Méditerranée, fut conſtruit à frais immenſes, pour contenir cent vaiſſeaux de guerre, avec un arſenal et des magaſins magnifiques. Sur l'Océan, le port de Breſt ſe formait avec la même grandeur. Dunkerque, le Havre-de-Grâce ſe rempliſſaient de vaiſſeaux. La nature était forcée à Rochefort.

Invention des galiotes à bombes.

Enfin le roi avait plus de cent vaiſſeaux de ligne, dont pluſieurs portaient cent canons et quelques-uns davantage. Ils ne reſtaient pas oiſifs dans les ports. Ses eſcadres ſous le commandement de *Du-Quêne*, nettoyaient les mers infeſtées par les corſaires de Tripoli et d'Alger. Il ſe vengea d'Alger avec le ſecours d'un art nouveau, dont la découverte fut due à cette attention qu'il avait d'exciter tous les génies de ſon ſiècle. Cet art funeſte, mais admirable, eſt celui des galiotes à bombes, avec leſquelles on peut réduire des villes maritimes en cendres. Il y avait un jeune homme, nommé *Bernard Renaud*, connu ſous le nom de *petit Renaud*, qui, ſans avoir

jamais fervi fur les vaiffeaux, était un excellent marin à force de génie. *Colbert* qui déterrait le mérite dans l'obfcurité, l'avait fouvent appelé au confeil de marine, même en préfence du roi. C'était par les foins et fur les lumières de *Renaud*, que l'on fuivait depuis peu une méthode plus régulière et plus facile pour la conftruction des vaiffeaux. Il ofa propofer dans le confeil de bombarder Alger avec une flotte. On n'avait pas d'idée que les mortiers à bombes puffent n'être pas pofés fur un terrain folide. La propofition révolta. Il effuya les contradictions et les railleries que tout inventeur doit attendre; mais la fermeté, et cette éloquence qu'ont d'ordinaire les hommes vivement frappés de leurs inventions, déterminèrent le roi à permettre l'effai de cette nouveauté.

*Renaud* fit conftruire cinq vaiffeaux plus petits que les vaiffeaux ordinaires; mais plus forts de bois, fans ponts, avec un faux tillac à fond de cale, fur lequel on maçonna des creux où l'on mit les mortiers. Il partit avec cet équipage fous les ordres du vieux *Du-Quêne* qui était chargé de l'entreprife, et n'en attendait aucun fuccès. *Du-Quêne* et les Algériens furent étonnés de l'effet des bombes. Une partie de la ville fut écrafée et confumée : mais cet art, porté bientôt chez les autres

Les Algériens punis, et pas affez.

28 octob. 1681.

nations, ne servit qu'à multiplier les calamités humaines, et fut plus d'une fois redoutable à la France où il fut inventé. (2)

Etablissemens, forteresses.

La marine, ainsi perfectionnée en peu d'années, était le fruit des soins de *Colbert*. *Louvois* fesait à l'envi fortifier plus de cent citadelles. De plus, on bâtissait Huningue, Sar-Louis, les forteresses de Strasbourg, Montroyal, &c. et pendant que le royaume acquérait tant de force au dehors, on ne voyait au dedans que les arts en honneur, l'abondance, les plaisirs. Les étrangers venaient en foule admirer la cour de *Louis XIV*. Son nom pénétrait chez tous les peuples du monde.

L'empereur *Léopold* faible.

Son bonheur et sa gloire étaient encore relevés par la faiblesse de la plupart des autres rois, et par le malheur de leurs peuples. L'empereur *Léopold* avait alors à craindre les Hongrois révoltés, et sur-tout les Turcs qui, appelés par les Hongrois, venaient inonder l'Allemagne. La politique de *Louis* persécutait les protestans en France, parce

(2) Cet appareil est plus effrayant que l'effet n'en est terrible. Les bombes sont mal ajustées; les bâtimens qui les portent manœuvrent mal, sont aisément désemparés, le feu y prend fréquemment, et les frais de ces armemens excèdent de beaucoup le dommage qu'ils peuvent causer. On prétend que le dai d'Alger ayant su ce que l'expédition de *Du-Quêne* avait coûté à *Louis XIV*: *Il n'avait qu'à m'en donner la moitié*, dit-il, *j'aurais brûlé la ville toute entière*

qu'il

qu'il croyait devoir les mettre hors d'état de lui nuire ; mais protégeait fous main les proteſtans et les révoltés de Hongrie, qui pouvaient le ſervir. Son ambaſſadeur à la Porte avait preſſé l'armement des Turcs avant la paix de Nimègue. Le divan, par une ſingularité bizarre, a preſque toujours attendu que l'empereur fût en paix pour ſe déclarer contre lui. Il ne lui fit la guerre en Hongrie qu'en 1682 ; et, l'année d'après, l'armée ottomane, forte, dit-on, de plus de deux cents mille combattans, augmentée encore des troupes hongroiſes, ne trouvant ſur ſon paſſage ni villes fortifiées, telles que la France en avait, ni corps d'armée capables de l'arrêter, pénétra juſqu'aux portes de Vienne, après avoir tout renverſé ſur ſon paſſage.

L'empereur *Léopold* quitta d'abord Vienne avec précipitation, et ſe retira juſqu'à Lintz, à l'approche des Turcs; et quand il ſut qu'ils avaient inveſti Vienne, il ne prit d'autre parti que d'aller encore plus loin juſqu'à Paſſau, laiſſant le duc de Lorraine à la tête d'une petite armée, déjà entamée en chemin par les Turcs, ſoutenir, comme il pourrait, la fortune de l'Empire. (*c*)

Il fuit de Vienne aſſiégée par les Turcs.

(*c*) Voyez les étranges particularités du ſiége de Vienne dans l'*Eſſai ſur les mœurs*, &c. et dans les *Annales de l'Empire*.

Perfonne ne doutait que le grand vifir *Kara Muftapha*, qui commandait l'armée ottomane, ne fe rendît bientôt maître de Vienne, ville mal fortifiée, abandonnée de fon maître, défendue, à la vérité, par une garnifon dont le fonds devait être de feize mille hommes, mais dont l'effectif n'était pas plus de huit mille. On touchait au moment de la plus terrible révolution.

*Louis XIV* ne veut pas l'attaquer pendant que les Turcs le pourfuivent.

*Louis XIV* efpéra, avec beaucoup de vraifemblance, que l'Allemagne défolée par les Turcs, et n'ayant contre eux qu'un chef dont la fuite augmentait la terreur commune, ferait obligée de recourir à la protection de la France. Il avait une armée fur les frontières de l'Empire, prête à le défendre contre ces mêmes Turcs que fes précédentes négociations y avaient amenés. Il pouvait ainfi devenir le protecteur de l'Empire, et faire fon fils roi des Romains.

Enfin *Louis* fe laffe et prend Luxembourg

Il avait joint d'abord les démarches généreufes à fes deffeins politiques, dès que les Turcs avaient menacé l'Autriche; non qu'il eût envoyé une feconde fois des fecours à l'empereur; mais il avait déclaré qu'il n'attaquerait point les Pays-Bas, et qu'il laifferait ainfi à la branche d'Autriche efpagnole le pouvoir d'aider la branche allemande, prête à fuccomber : il voulait pour prix de fon

inaction qu'on le fatisfît fur plufieurs points équivoques du traité de Nimègue, et principalement fur ce bailliage d'Aloft, qu'on avait oublié d'inférer dans le traité. Il fit lever le blocus de Luxembourg, en 1682, fans attendre qu'on le fatisfît, et il s'abftint de toute hoftillité une année entière. Cette générofité fe démentit enfin pendant le fiége de Vienne. Le confeil d'Efpagne, au lieu de l'apaifer, l'aigrit; et *Louis XIV* reprit les armes dans les Pays-Bas, précifément lorfque Vienne était près de fuccomber : c'était au commencement de feptembre; mais, contre toute attente, Vienne fut délivrée. La préfomption du grand vifir, fa molleffe, fon mépris brutal pour les chrétiens, fon ignorance, fa lenteur le perdirent : il fallait l'excès de toutes ces fautes pour que Vienne ne fût pas prife. Le roi de Pologne, *Jean Sobieski*, eut le temps d'arriver; et avec le fecours du duc de Lorraine, il n'eut qu'à fe préfenter devant la multitude ottomane pour la mettre en déroute. L'empereur revint dans fa capitale avec la douleur de l'avoir quittée. Il y rentra lorfque fon libérateur fortait de l'églife, (3)

Les Turcs battus. 12 fept. 1683.

(3) *Léopold* ne vit *Sobieski* qu'à cheval, et en pleine campagne. Il avait délibéré fur l'étiquette qu'il devait obferver avec fon libérateur; et ayant affemblé fon confeil, il demanda comment un empereur devait recevoir un roi électif: *A bras ouverts, s'il a fauvé l'Empire*, répondit le duc de Lorraine. Il fut le feul de fon avis.

où l'on avait chanté le *Te Deum*, et où le prédicateur avait pris pour son texte : *Il fut un homme envoyé de* DIEU, *nommé Jean.* (*d*) Vous avez déjà vu que le pape *Pie V* avait appliqué ces paroles à dom *Juan d'Autriche*,
Novemb. 1688. après la victoire de Lépante. Vous savez que ce qui paraît neuf n'est souvent qu'une redite.
Auguste 1684. L'empereur *Léopold* fut à la fois triomphant et humilié. Le roi de France n'ayant plus rien à ménager fit bombarder Luxembourg. Il se saisit de Courtrai, de Dixmude en Flandre. Il s'empara de Trèves, et en démolit les fortifications ; tout cela pour remplir, disait-on, l'esprit des traités de Nimègue. Les Impériaux et les Espagnols négociaient avec lui à Ratisbonne, pendant qu'il prenait leurs villes ; et la paix de Nimègue enfreinte, fut changée en une trêve de vingt ans, par laquelle le roi garda la ville de Luxembourg et sa principauté, qu'il venait de prendre.

Avril 1684. Il était encore plus redouté sur les côtes de l'Afrique, où les Français n'étaient connus, avant lui, que par les esclaves que fesaient les barbares.

Alger, deux fois bombardée, envoya des députés lui demander pardon, et recevoir la paix ; ils rendirent tous les esclaves chrétiens,

(*d*) Voyez l'*Essai sur les mœurs*, &c.

et payèrent encore de l'argent, ce qui eſt la plus grande punition des corſaires.

Tunis, Tripoli firent les mêmes ſoumiſſions. Il n'eſt pas inutile de dire que lorſque *Damfreville*, capitaine de vaiſſeau, vint délivrer dans Alger tous les eſclaves chrétiens, au nom du roi de France, il ſe trouva parmi eux beaucoup d'anglais qui, étant déjà à bord, ſoutinrent à *Damfreville*, que c'était en conſidération du roi d'Angleterre qu'ils étaient mis en liberté. Alors le capitaine français fit appeler les Algériens, et remettant les Anglais à terre : *Ces gens-ci*, dit-il, *prétendent n'être délivrés qu'au nom de leur roi, le mien ne prend pas la liberté de leur offrir ſa protection ; je vous les remets ; c'eſt à vous à montrer ce que vous devez au roi d'Angleterre.* Tous les anglais furent remis aux fers. La fierté anglaiſe, la faibleſſe du gouvernement de *Charles II*, et le reſpect des nations pour *Louis XIV* ſe font connaître par ce trait.

*Louis XIV* trop faſtueux avec les faibles.

Tel était ce reſpect univerſel, qu'on accordait de nouveaux honneurs à ſon ambaſſadeur à la porte ottomane, tels que celui du ſopha ; tandis qu'il humiliait les peuples d'Afrique qui ſont ſous la protection du grand ſeigneur.

La république de Gènes s'abaiſſa encore plus devant lui que celle d'Alger. Gènes avait vendu de la poudre et des bombes aux

Algériens. Elle conftruifait quatre galères pour le fervice de l'Efpagne. Le roi lui défendit, par fon envoyé *Saint-Olon*, l'un de fes gentilshommes ordinaires, de lancer à l'eau les galères, et la menaça d'un châtiment prompt fi elle ne fe foumettait à fes volontés. Les Genois, irrités de cette entreprife fur leur liberté, et comptant trop fur le fecours de
17 mars 1684. l'Efpagne, ne firent aucune fatisfaction. Auffitôt quatorze gros vaiffeaux, vingt galères, dix galiotes à bombes, plufieurs frégates fortent du port de Toulon. *Seignelai*, nouveau fecrétaire de la marine, et à qui le fameux *Colbert*, fon père, avait déjà fait exercer cet emploi avant fa mort, était lui-même fur la flotte. Ce jeune homme, plein d'ambition, de courage, d'efprit, d'activité, voulait être à la fois guerrier et miniftre; avide de toute efpèce de gloire, ardent à tout ce qu'il entreprenait, et mêlant les plaifirs aux affaires fans qu'elles en fouffriffent. Le vieux *Du-Quêne* commandait les vaiffeaux, le duc de *Mortemar* les galères; mais tous deux étaient les courtifans du fecrétaire d'Etat. On arrive devant Gènes; les dix galiotes y jettent quatorze mille bombes, et réduifent en cendres une partie de ces édifices de marbre, qui ont fait donner à à la ville le nom de *Gènes la fuperbe*. Quatorze mille foldats débarqués s'avancent jufqu'aux

portes, et brûlent le faubourg de Saint-Pierre d'Arène. Alors, il fallut s'humilier pour prévenir une ruine totale. Le roi exigea que le doge de Gènes, et quatre principaux fénateurs vinffent implorer fa clémence dans fon palais de Verfailles; et, de peur que les Génois n'éludaffent la fatisfaction, et ne dérobaffent quelque chofe à fa gloire, il voulut que le doge qui viendrait lui demander pardon fût continué dans fa principauté, malgré la loi perpétuelle de Génes, qui ôte cette dignité à tout doge abfent un moment de la ville. Doge de Gènes. 22 février 1685.

*Imperiale Lefcaro*, doge de Gènes, avec les fénateurs *Lomellino*, *Garibaldi*, *Durazzo* et *Salvago*, vinrent à Verfailles faire tout ce que le roi exigeait d'eux. Le doge, en habit de cérémonie, parla, couvert d'un bonnet de velours rouge qu'il ôtait fouvent: fon difcours et fes marques de foumiffion étaient dictées par *Seignelai*. Le roi l'écouta, affis et couvert; mais, comme dans toutes les actions de fa vie il joignait la politeffe à la dignité, il traita *Lefcaro* et les fénateurs avec autant de bonté que de fafte. Les miniftres *Louvois*, *Croiffi* et *Seignelai*, lui firent fentir plus de fierté. Auffi le doge difait : *Le roi ôte à nos cœurs la liberté, par la manière dont il nous reçoit; mais fes miniftres nous la rendent.* Ce doge

était un homme de beaucoup d'efprit. Tout le monde fait que le marquis de *Seignelai* lui ayant demandé ce qu'il trouvait de plus fingulier à Verfailles, il répondit : *C'eſt de m'y voir.*

Ambaffade des Siamois. 1684.

L'extrême goût que *Louis XIV* avait pour les chofes d'éclat, fut encore bien plus flatté par l'ambaffade qu'il reçut de Siam, pays où l'on avait ignoré jufqu'alors que la France exiftât. Il était arrivé, par une de ces fingularités qui prouvent la fupériorité des Européans fur les autres nations, qu'un grec, fils d'un cabaretier de Céphalonie, nommé *Phalk Conſtance*, était devenu *barcalon*, c'eft-à-dire, premier miniftre ou grand vifir du royaume de Siam. Cet homme, dans le deffein de s'affermir et de s'élever encore, et dans le befoin qu'il avait de fecours étrangers, n'avait ofé fe confier ni aux Anglais ni aux Hollandais; ce font des voifins trop dangereux dans les Indes. Les Français venaient d'établir des comptoirs fur les côtes de Coromandel, et avaient porté dans ces extrémités de l'Afie la réputation de leur roi. *Conſtance* crut *Louis XIV* propre à être flatté par un hommage qui viendrait de fi loin fans être attendu. La religion, dont les refforts font jouer la politique du monde depuis Siam jufqu'à Paris, fervit encore à fes deffeins. Il

envoya,

envoya, au nom du roi de Siam son maître, une solennelle ambassade avec de grands présens à *Louis XIV*, pour lui faire entendre que ce roi indien, charmé de sa gloire, ne voulait faire de traité de commerce qu'avec la nation française, et qu'il n'était pas même éloigné de se faire chrétien. La grandeur du roi flattée, et sa religion trompée, l'engagèrent à envoyer au roi de Siam deux ambassadeurs et six jésuites; et depuis, il y joignit des officiers avec huit cents soldats: mais l'éclat de cette ambassade siamoise fut le seul fruit qu'on en retira. *Constance* périt quatre ans après, victime de son ambition: quelque peu des français qui restèrent auprès de lui furent massacrés, d'autres obligés de fuir; et sa veuve, après avoir été sur le point d'être reine, fut condamnée, par le successeur du roi de Siam, à servir dans la cuisine, emploi pour lequel elle était née.

Querelle avec le pape, et cependant le pape a raison.

Cette soif de gloire, qui portait *Louis XIV* à se distinguer en tout des autres rois, paraissait encore dans la hauteur qu'il affectait avec la cour de Rome. *Odescalchi*, *Innocent XI*, fils d'un banquier du Milanais, était sur le trône de l'Eglise. C'était un homme vertueux, un pontife sage, peu théologien, prince courageux, ferme et magnifique. Il secourut contre les Turcs, l'Empire et la Pologne de son argent, et les Vénitiens de ses galères. Il

condamnait avec hauteur la conduite de *Louis XIV*, uni contre des chrétiens avec les Turcs. On s'étonnait qu'un pape prît si vivement le parti des empereurs, qui se disent rois des Romains, et qui, s'ils le pouvaient, régneraient dans Rome; mais *Odescalchi* était né sous la domination autrichienne. Il avait fait deux campagnes dans les troupes du Milanais. L'habitude et l'humeur gouvernent les hommes. Sa fierté s'irritait contre celle du roi qui, de son côté, lui donnait toutes les mortifications qu'un roi de France peut donner à un pape, sans rompre de communion avec lui. Il y avait depuis long-temps dans Rome un abus difficile à déraciner, parce qu'il était fondé sur un point d'honneur dont se piquaient tous les rois catholiques. Leurs ambassadeurs à Rome étendaient le droit de franchise et d'asile, affecté à leur maison, jusqu'à une très-grande distance qu'on nomme *quartier*. Ces prétentions toujours soutenues, rendaient la moitié de Rome un asile sûr à tous les crimes. Par un autre abus, ce qui entrait dans Rome sous le nom des ambassadeurs ne payait jamais d'entrée. Le commerce en souffrait, et le fisc en était appauvri.

Tous les rois acquiescent à ce que veut le pape, excepté *Louis XIV*.

Le pape *Innocent XI* obtint enfin de l'empereur, du roi d'Espagne, de celui de Pologne, et du nouveau roi d'Angleterre, *Jacques II*,

prince catholique, qu'ils renonçassent à ces droits odieux. Le nonce *Ranucci* proposa à *Louis XIV* de concourir, comme les autres rois, à la tranquillité et au bon ordre de Rome. *Louis*, très-mécontent du pape, répondit : » Qu'il ne s'était jamais réglé sur l'exemple » d'autrui, et que c'était à lui de servir » d'exemple. » (3) Il envoya à Rome le marquis de *Lavardin* en ambassade, pour braver le pape. *Lavardin* entra dans Rome, malgré les défenses du pontife, escorté de quatre cents gardes de la marine, de quatre cents officiers volontaires, et de deux cents hommes de livrée, tous armés. Il prit possession de son palais, de ses quartiers, et de l'église de Saint-Louis, autour desquels il fit poster des sentinelles, et faire la ronde comme dans une place de guerre. Le pape est le seul souverain à qui on pût envoyer une telle ambassade : car la supériorité qu'il affecte sur les têtes couronnées, leur donne toujours envie de l'humilier ; et la faiblesse de son Etat fait qu'on l'outrage toujours impunément. Tout ce qu'*Innocent XI* put faire, fut de se servir contre le marquis de

Novemb. 1685.

(3) Il est singulier que des ministres osent porter leur mépris pour leur maître jusqu'à lui faire dire que *c'est à lui de servir d'exemple*; et cet exemple était celui de favoriser chez un de ses voisins la contrebande qu'il réprimait dans ses Etats par un code barbare, et de protéger contre les lois les voleurs et les assassins.

*Lavardin* des armes ufées de l'excommunication ; armes dont on ne fait pas même à Rome plus de cas qu'ailleurs, mais qu'on ne laiffe pas d'employer comme une ancienne formule, ainfi que les foldats du pape font armés feulement pour la forme.

Le cardinal d'*Eftrées*, homme d'efprit, mais négociateur fouvent malheureux, était alors chargé des affaires de France à Rome. D'*Eftrées*, ayant été obligé de voir fouvent le marquis de *Lavardin*, ne put être enfuite admis à l'audience du pape fans recevoir l'abfolution : en vain il s'en défendait, *Innocent XI* s'obftinait à la lui donner, pour conferver toujours cette autorité imaginaire, par les ufages fur lefquels elle eft fondée.

*Louis XIV* fait un électeur.

*Louis*, avec la même hauteur, mais toujours foutenue par les fouterrains de la politique, voulut donner un électeur à Cologne. Occupé du foin de divifer ou de combattre l'Empire, il prétendait élever à cet électorat le cardinal de *Furftemberg*, évêque de Strasbourg, fa créature et la victime de fes intérêts, ennemi irréconciliable de l'empereur, qui l'avait fait emprifonner dans la dernière guerre, comme un allemand vendu à la France.

Le chapitre de Cologne, comme tous les autres chapitres d'Allemagne, a le droit de nommer fon évêque, qui par-là devient

électeur. Celui qui rempliſſait ce ſiége était *Ferdinand de Bavière*, autrefois l'allié, et depuis l'ennemi du roi comme tant d'autres princes. Il était malade à l'extrémité. L'argent du roi répandu à propos parmi les chanoines, les intrigues et les promeſſes firent élire le cardinal de *Furſtemberg* comme coadjuteur; et après la mort du prince, il fut élu une ſeconde fois par la pluralité des ſuffrages. Le pape, par le concordat germanique, a le droit de conférer l'évêché à l'élu, et l'empereur a celui de confirmer l'électorat. L'empereur et le pape *Innocent XI*, perſuadés que c'était preſque la même choſe de laiſſer *Furſtemberg* ſur ce trône électoral, et d'y mettre *Louis XIV*, s'unirent pour donner cette principauté au jeune *Bavière*, frère du dernier mort. Le roi ſe vengea du pape en lui ôtant Avignon, et prépara la guerre à l'empereur. Il inquiétait en même temps l'électeur palatin, au ſujet des droits de la princeſſe palatine, *Madame*, ſeconde femme de *Monſieur*; droits auxquels elle avait renoncé par ſon contrat de mariage. La guerre faite à l'Eſpagne, en 1667, pour les droits de *Marie-Thérèſe*, malgré une pareille rénonciation, prouve bien que les contrats ſont faits pour les particuliers. Voilà comme le roi, au comble de ſa grandeur, indiſpoſa, ou dépouilla, ou humilia preſque tous les princes; mais auſſi, preſque tous ſe réuniſſaient contre lui.

L'empereur et le pape ne veulent point de l'électeur de *Louis XIV*. Octobre 1638.

## CHAPITRE XV.

*Le roi Jacques détrôné par son gendre Guillaume III, et protégé par Louis XIV.*

Ligue universelle contre *Louis XIV*.

Le prince d'Orange, plus ambitieux que *Louis XIV*, avait conçu des projets vastes qui pouvaient paraître chimériques dans un stathouder de Hollande, mais qu'il justifia par son habileté et par son courage. Il voulait abaisser le roi de France, et détrôner le roi d'Angleterre. Il n'eut pas de peine à liguer petit à petit l'Europe contre la France. L'empereur, une partie de l'Empire, la Hollande, le duc de Lorraine, s'étaient d'abord secrètement ligués à Augsbourg; ensuite l'Espagne et la Savoie s'unirent à ces puissances. Le pape, sans être expressément un des confédérés, les animait tous par ses intrigues. Venise les favorisait, sans se déclarer ouvertement. Tous les princes d'Italie étaient pour eux. Dans le Nord, la Suède était alors du parti des Impériaux, et le Danemarck était un allié inutile de la France. Plus de cinq cents mille protestans, fuyant la persécution de *Louis*, et emportant avec eux, hors de France, leur industrie et leur haine contre le roi, étaient de nouveaux

ennemis qui allaient dans toute l'Europe exciter les puissances déjà animées à la guerre. (On parlera de cette fuite dans le chapitre de la religion.) Le roi était de tous côtés entouré d'ennemis, et n'avait d'ami que le roi *Jacques*.

*Jacques*, roi d'Angleterre, successeur de *Charles II*, son frère, était catholique comme lui; mais *Charles* n'avait bien voulu souffrir qu'on le fît catholique, sur la fin de sa vie, que par complaisance pour ses maîtresses et pour son frère: il n'avait en effet d'autre religion qu'un pur déisme. Son extrême indifférence sur toutes les disputes qui partagent les hommes, n'avait pas peu contribué à le faire régner paisiblement en Angleterre. *Jacques*, au contraire, attaché depuis sa jeunesse à la communion romaine par persuasion, joignait à sa créance l'esprit de parti et de zèle. S'il eût été mahométan, ou de la religion de *Confucius*, les Anglais n'eussent jamais troublé son règne; mais il avait formé le dessein de rétablir dans son royaume (*a*) le catholicisme, *Jacques le catholique.*

(*a*) On trouve dans la compilation des mémoires de *Maintenon*, au tome III, chapitre IV, intitulé *Du roi et de la reine d'Angleterre*, un tissu étrange de faussetés. Il y est dit que les jurisconsultes proposèrent cette question: *Un peuple a-t-il le droit de se révolter contre l'autorité qui veut le forcer à croire?* Ce fut précisément le contraire. On s'opposa en Angleterre à la tolérance du roi pour la communion romaine. On agita cette question: *Si le roi pouvait dispenser du serment du test ceux qu'il admettait aux emplois?*

regardé avec horreur par ces royaliſtes républicains, comme la religion de l'eſclavage. C'eſt une entrepriſe quelquefois très-aiſée, de rendre une religion dominante dans un pays. *Conſtantin*, *Clovis*, *Guſtave-Vaſa*, la reine *Eliſabeth* firent recevoir ſans danger, chacun par des moyens différens, une religion nouvelle; mais pour de pareils changemens, deux choſes ſont abſolument néceſſaires, une profonde politique et des circonſtances heureuſes; l'un et l'autre manquaient à *Jacques*.

*Jacques veut être deſpotique.*

Il était indigné de voir que tant de rois dans l'Europe étaient deſpotiques; que ceux

Le même auteur dit que le pape *Innocent XI* donna au prince d'Orange deux cents mille ducats pour aller détruire la religion catholique en Angleterre.

Le même auteur, avec la même témérité, prétend qu'*Innocent XI* fit dire *des milliers* de meſſes pour l'heureux ſuccès du prince d'Orange. Il eſt reconnu que ce pape favoriſa la ligue d'Augsbourg; mais il ne fit jamais de démarches ſi ridicules et ſi contraires aux bienſéances de ſa dignité. L'envoyé d'Eſpagne à la Haie fit des prières publiques pour l'heureux ſuccès de la flotte hollandaiſe. M. d'*Avaux* le manda au roi.

Le même auteur fait entendre que le comte d'*Avaux* corrompait des membres de l'Etat; il ſe trompe, c'eſt le comte d'*Eſtrade*. Il ſe trompe encore ſur le temps; c'était vingt-quatre ans auparavant. Voyez la lettre de M. d'*Eſtrade* à M. de *Lionne*, du 17 ſeptemblre 1665.

Le même auteur oſe citer l'évêque *Burnet*, et lui fait dire, pour exprimer un vice du prince d'Orange, que ce prince *n'aimait que les portes de derrière*. Il n'y a pas un mot dans toute l'hiſtoire de *Burnet* qui ait le moindre rapport à cette expreſſion ſi baſſe et ſi indigne de l'hiſtoire. Et ſi quelque ſeſeur d'anecdotes avait jamais prétendu que l'évêque *Burnet* eût laiſſé échapper dans la converſation un mot auſſi indécent, ce témoignage obſcur ne pourrait prévaloir contre une hiſtoire authentique.

de Suède et de Danemarck le devenaient alors; qu'enfin il ne reſtait plus dans le monde que la Pologne et l'Angleterre, où la liberté des peuples ſubſiſtât avec la royauté. *Louis XIV* l'encourageait à devenir abſolu chez lui, et les jéſuites le preſſaient de rétablir leur religion avec leur crédit. Il s'y prit ſi malheureuſement qu'il ne fit que révolter tous les eſprits. Il agit d'abord comme s'il fût venu à bout de ce qu'il avait envie de faire; ayant publiquement à ſa cour un nonce du pape, des jéſuites, des capucins, mettant en priſon ſept évêques anglicans, qu'il eût pu gagner; ôtant les priviléges à la ville de Londres, à laquelle il devait plutôt en accorder de nouveaux, renverſant avec hauteur des lois qu'il fallait ſapper en ſilence; enfin, ſe conduiſant avec ſi peu de ménagement, que les cardinaux de Rome diſaient en plaiſantant, „ qu'il fallait „ l'excommunier, comme un homme qui „ allait perdre le peu de catholiciſme qui reſ- „ tait en Angleterre. „ Le pape *Innocent XI* n'eſpérait rien des entrepriſes de *Jacques*, et refuſait conſtamment un chapeau de cardinal, que ce roi demandait pour ſon confeſſeur le jéſuite *Peters*. Ce jéſuite était un intrigant impétueux qui, dévoré de l'ambition d'être cardinal et primat d'Angleterre, pouſſait ſon maître au précipice. Les principales têtes de

Le jéſuite *Peters*.

l'Etat se réunirent en secret contre les desseins du roi. Ils députèrent vers le prince d'Orange. Leur conspiration fut tramée avec une prudence et un secret qui endormirent la confiance de la cour.

Armement public de *Guillaume* contre *Jacques*, sans que *Jacques* le sache.

(*b*) Le prince d'Orange équipa une flotte qui devait porter quatorze à quinze mille hommes. Ce prince n'était rien autre chose qu'un particulier illustre, qui jouissait à peine de cinq cents mille florins de rente; mais telle était sa politique heureuse, que l'argent, la flotte, les cœurs des Etats Généraux étaient à lui. Il était roi véritablement en Hollande par sa conduite habile, et *Jacques* cessait de l'être en Angleterre par sa précipitation. On publia d'abord que cet armement était destiné contre la France. Le secret fut gardé par plus de deux cents personnes.. *Barillon*, ambassadeur de France à Londres, homme de plaisir, plus instruit des intrigues des maîtresses de *Jacques*

(*b*) L'auteur des mémoires de *Maintenon* avance que le prince d'Orange, voyant que les Etats généraux refusaient des fonds, entra dans l'assemblée, et dit ces mots: *Messieurs, il y aura guerre au printemps prochain; et je demande qu'on enregistre cette prédiction.* Il cite le comte d'*Avaux*.

Il dit que ce ministre pénétrait toutes les mesures du prince d'Orange. Il est difficile d'entasser plus mal plus de faussetés. Les neuf mille matelots étaient prêts dès l'an 1687. Le comte d'*Avaux* ne dit pas un mot du prétendu discours du prince d'Orange. Il ne soupçonna le dessein de ce prince, que le 20 mai 1688. Voyez sa lettre au roi du 20 mai.

que de celles de l'Europe, fut trompé le premier. *Louis XIV* ne le fut pas ; il offrit des secours à son allié, qui les refusa d'abord avec sécurité, et qui les demanda ensuite, lorsqu'il n'était plus temps, et que la flotte du prince, son gendre, était à la voile. Tout lui manqua à la fois, comme il se manqua lui-même. Il écrivit en vain à l'empereur *Léopold*, qui lui répondit : *Il ne vous est arrivé que ce que nous vous avions prédit.* Il comptait sur sa flotte ; mais ses vaisseaux laissèrent passer ceux de son ennemi. Il pouvait au moins se défendre sur terre : il avait une armée de vingt mille hommes ; et s'il les avait menés au combat, sans leur donner le temps de la réflexion, il est à croire qu'ils eussent combattu ; mais il leur laissa le loisir de se déterminer. Plusieurs officiers généraux l'abandonnèrent ; entre autres, ce fameux *Churchil*, aussi fatal depuis à *Louis* qu'à *Jacques*, et si illustre sous le nom de duc de *Marlborough*. Il était favori de *Jacques*, sa créature, le frère de sa maîtresse, son lieutenant général dans l'armée ; cependant il le quitta, et passa dans le camp du prince d'Orange. Le prince de Danemarck, gendre de *Jacques*, enfin sa propre fille, la princesse *Anne*, l'abandonnèrent.

Octobre 1688.

Alors, se voyant attaqué et poursuivi par un de ses gendres, quitté par l'autre, ayant

*Jacques*, abandonné de tout le monde, s'enfuit.

contre lui ses deux filles, ses propres amis; haï des sujets même qui étaient encore dans son parti, il désespéra de sa fortune : la fuite, dernière ressource d'un prince vaincu, fut le parti qu'il prit sans combattre. Enfin, après avoir été arrêté dans sa fuite par la populace, maltraité par elle, reconduit à Londres; après avoir reçu paisiblement les ordres du prince d'Orange dans son propre palais; après avoir vu sa garde relevée, sans coup férir, par celle du prince, chassé de sa maison, prisonnier à Rochester, il profita de la liberté qu'on lui donnait d'abandonner son royaume; il alla chercher un asile en France. (1).

*Guillaume III, roi d'Angleterre.* Ce fut-là l'époque de la vraie liberté de l'Angleterre. La nation, représentée par son parlement, fixa les bornes, si long-temps contestées, des droits du roi et de ceux du peuple; et ayant prescrit au prince d'Orange les conditions auxquelles il devait régner, elle le choisit pour son roi, conjointement avec sa femme *Marie*, fille du roi *Jacques*. Dès-lors ce prince ne fut plus connu dans la plus grande

(1) On peut consulter sur ces détails les mémoires du chevalier d'*Alrymple* déjà cités. Nous n'en rapporterons ici qu'une anecdote. *Jacques*, qui sous le règne de son frère l'avait empêché de faire grâce au lord *Russel*, appela auprès de lui le vieux comte de *Bedford*, père de *Russel*, et le conjura d'employer en sa faveur son crédit sur les pairs. *Sire, j'avais un fils*, répondit le comte, *il aurait pu vous servir.*

partie de l'Europe, que sous le nom de *Guillaume III*, roi légitime d'Angleterre, et libérateur de la nation. Mais en France, il ne fut regardé que comme le prince d'Orange, usurpateur des Etats de son beau-père.

Le roi fugitif vint avec sa femme, fille d'un duc de Modène, et le prince de Galles encore enfant, implorer la protection de *Louis XIV*. La reine d'Angleterre, arrivée avant son mari, fut étonnée de la splendeur qui environnait le roi de France, de cette profusion de magnificence qu'on voyait à Versailles, et sur-tout de la manière dont elle fut reçue. Le roi alla au-devant d'elle jusqu'à Chatou : (*c*) *Je vous rends*, *Madame*, lui dit-il, *un triste service ; mais j'espère vous en rendre bientôt de plus grands et de plus heureux*. Ce furent ses propres paroles. Il la conduisit au château de Saint-Germain, où elle trouva le même service qu'aurait eu la reine de France ; tout ce qui sert à la commodité et au luxe, des présens de toute espèce, en argent, en or, en vaisselle, en bijoux, en étoffes.

*Jacques chez Louis XIV.* Janvier 1689.

Il y avait parmi tous ces présens, une bourse de dix mille louis d'or sur sa toilette. Les mêmes attentions furent observées pour son mari, qui arriva un jour après elle. On lui régla six cents

Générosité de *Louis XIV*.

(*c*) Voyez les lettres de madame de *Sévigné*, et les mémoires de madame de *la Fayette*, &c.

mille francs pour l'entretien de sa maison, outre les présens sans nombre qu'on lui fit. Il eut les officiers du roi et ses gardes. Toute cette réception était bien peu de chose, auprès des préparatifs qu'on fesait pour le rétablir sur son trône. Jamais le roi ne parut si grand; mais *Jacques* parut petit. Ceux qui, à la cour et à la ville, décident de la réputation des hommes, conçurent pour lui peu d'estime. Il ne voyait guère que des jésuites. Il alla descendre chez eux à Paris, dans la rue Saint-Antoine. Il leur dit qu'il était jésuite lui-même; et ce qui est de plus singulier, c'est que la chose était vraie. Il s'était fait associer à cet ordre, avec de certaines cérémonies, par quatre jésuites anglais, étant encore duc d'Yorck. Cette pusillanimité dans un prince, jointe à la manière dont il avait perdu sa couronne, l'avilit au point que les courtisans s'égayaient tous les jours à faire des chansons sur lui. Chassé d'Angleterre, on s'en moquait en France. On ne lui savait nul gré d'être catholique. L'archevêque de Reims, frère de *Louvois*, dit tout haut à Saint-Germain, dans son antichambre : *Voilà un bon homme qui a quitté trois royaumes pour une messe.* (2) Il ne

*Jacques peu considéré.*

(2) On attribue le même propos à *Charles II : Mon frère*, disait-il, *perdra trois royaumes pour une messe, et le paradis pour une fille.* On fit cette chanson attribuée à *Fontenelle :*

recevait de Rome que des indulgences et des pasquinades. Enfin, dans toute cette révolution, sa religion lui rendit si peu de services que, lorsque le prince d'Orange, le chef du calvinisme, avait mis à la voile pour aller détrôner le roi, son beau-père, le ministre du roi catholique à la Haie, avait fait dire des messes pour l'heureux succès de ce voyage.

*Jacques* touche les écrouelles

Au milieu des humiliations de ce roi fugitif, et des libéralités de *Louis XIV* envers lui, c'était un spectacle digne de quelque attention, de voir *Jacques* toucher les écrouelles au petit couvent des Anglaises ; soit que les rois anglais se soient attribué ce singulier privilége, comme prétendans à la couronne de la France, soit que cette cérémonie soit établie chez eux depuis le temps du premier *Edouard*.

Efforts généreux de *Louis XIV* pour *Jacques*.

Le roi le fit bientôt conduire en Irlande, où les catholiques formaient encore un parti qui paraissait considérable. Une escadre de treize vaisseaux du premier rang était à la rade de Brest pour le transport. Tous les officiers, les courtisans, les prêtres même, qui étaient venus trouver *Jacques* à Saint-Germain, furent

Quand je veux rimer à Guillaume,
Je trouve aisément un royaume
Qu'il a su mettre sous ses lois ;
Mais quand je veux rimer à Jacques,
J'ai beau rêver, mordre mes doigts,
Je trouve qu'il a fait ses pâques.

défrayés jusqu'à Breſt aux dépens du roi de France. Le jéſuite *Innès*, recteur du collége des Ecoſſais, à Paris, était ſon ſecrétaire d'Etat. Un ambaſſadeur (c'était M. d'*Avaux*) était nommé auprès du roi détrôné, et le ſuivit avec pompe. Des armes, des munitions de toute eſpèce furent embarquées ſur la flotte; on y porta juſqu'aux meubles les plus vils et juſqu'aux plus recherchés. Le roi lui alla dire adieu à Saint-Germain. Là, pour dernier préſent, il lui donna ſa cuiraſſe, et lui dit en
12 mai 1689. l'embraſſant : *Tout ce que je peux vous ſouhaiter de mieux eſt de ne nous jamais revoir.* A peine le roi *Jacques* était-il débarqué en Irlande avec cet appareil, que vingt-trois autres grands vaiſſeaux de guerre, ſous les ordres de *Château-Renaud*, et une infinité de navires de tranſport le ſuivirent. Cette flotte, ayant mis en fuite et diſperſé la flotte anglaiſe qui s'oppoſait à ſon paſſage, débarqua heureuſement; et ayant pris dans ſon retour ſept vaiſſeaux marchands hollandais, revint à Breſt, victorieuſe de l'Angleterre, et chargée des dépouilles de la Hollande.

Bientôt après, un troiſième ſecours partit encore de Breſt, de Toulon, de Rochefort. Les ports d'Irlande et la mer de la Manche étaient couverts de vaiſſeaux français.

Enfin *Tourville*, vice-amiral de France,

avec

avec soixante et douze grands vaisseaux, rencontra une flotte anglaise et hollandaise d'environ soixante voiles. On se battit pendant dix heures : *Tourville*, *Château-Renaud*, d'*Estrées*, *Nemond*, signalèrent leur courage et une habileté qui donnèrent à la France un honneur auquel elle n'était pas accoutumée. Les Anglais et les Hollandais, jusqu'alors maîtres de l'Océan, et de qui les Français avaient appris depuis si peu de temps à donner des batailles rangées; furent entièrement vaincus. Dix-sept de leurs vaisseaux brisés et démâtés allèrent échouer et se brûler sur leurs côtes. Le reste alla se cacher vers la Tamise, ou entre les bancs de la Hollande. Il n'en coûta pas une seule chaloupe aux Français. Alors, ce que *Louis XIV* souhaitait depuis vingt années, et ce qui avait paru si peu vraisemblable arriva; il eut l'empire de la mer, empire qui fut, à la vérité, de peu de durée. Les vaisseaux de guerre ennemis se cachaient devant ses flottes. *Seignelai*, qui osait tout, fit venir les galères de Marseille sur l'Océan. Les côtes d'Angleterre virent des galères pour la première fois. On fit, par leur moyen, une descente aisée à Tingmouth.

*Louis XIV*, vainqueur des Anglais et des Hollandais sur mer.

Epoque rare.

Mars 1690.

Juillet 1690.

On brûla dans cette baie plus de trente vaisseaux marchands. Les armateurs de Saint-Malo et du nouveau port de Dunkerque

s'enrichiſſaient, eux et l'Etat, de priſes continuelles. Enfin, pendant près de deux années, on ne connaiſſait plus ſur les mers que les vaiſſeaux français.

Le roi *Jacques* ne ſeconda pas en Irlande ces ſecours de *Louis XIV*. Il avait avec lui près de ſix mille français et quinze mille irlandais. Les trois quarts de ce royaume ſe déclaraient en ſa faveur. Son concurrent *Guillaume* était abſent; cependant il ne profita d'aucun de ſes avantages. Sa fortune échoua d'abord devant la petite ville de Londondéri; il la preſſa par un ſiége opiniâtre, mais mal dirigé pendant quatre mois. Cette ville ne fut défendue que par un prêtre preſbytérien, nommé *Valker*. Ce prédicant s'était mis à la tête de la milice bourgeoiſe. Il la menait au prêche et au combat. Il faiſait braver aux habitans la famine et la mort. Enfin le prêtre contraignit le roi de lever le ſiége.

Bataille de la Boine, qui aſſure le trône à *Guillaume*. 11 juillet 1690.

Cette première diſgrâce en Irlande fut bientôt ſuivie d'un plus grand malheur. *Guillaume* arriva et marcha à lui. La rivière de Boine était entre eux. *Guillaume* entreprend de la franchir à la vue de l'ennemi. Elle était à peine guéable en trois endroits. La cavalerie paſſa à la nage, l'infanterie était dans l'eau juſqu'aux épaules; mais à l'autre

bord il fallait encore traverſer un marais ; enſuite on trouvait un terrain eſcarpé qui formait un retranchement naturel. Le roi *Guillaume* fit paſſer ſon armée en trois endroits, et engagea la bataille. Les Irlandais, que nous avons vus de ſi bons ſoldats en France et en Eſpagne, ont toujours mal combattu chez eux. Il y a des nations, dont l'une ſemble faite pour être ſoumiſe à l'autre. Les Anglais ont toujours eu ſur les Irlandais la ſupériorité du génie, des richeſſes et des armes. (3) Jamais l'Irlande n'a pu ſecouer le joug de l'Angleterre, depuis qu'un ſimple ſeigneur anglais la ſubjugua. Les Français combattirent à la journée de la Boine : les Irlandais s'enfuirent. Leur roi *Jacques*, n'ayant paru dans l'engagement, ni à la tête des Français ni à la tête des Irlandais, ſe retira le premier. (4)

(3) On liſait dans les premières éditions *la ſupériorité que les blancs ont ſur les négres*. M. de *Voltaire* effaça cette expreſſion injurieuſe. L'état preſque ſauvage où était l'Irlande lorſqu'elle fut conquiſe, la ſuperſtition, l'oppreſſion exercée par les Anglais, le fanatiſme religieux qui diviſe les Irlandais en deux nations ennemies ; telles ſont les cauſes qui ont retenu ce peuple dans l'abaiſſement et dans la faibleſſe. Les haines religieuſes ſe ſont aſſoupies, et il a repris ſa liberté. Les Irlandais ne le cèdent plus aux Anglais ni en induſtrie ni en lumières ni en courage.

(4) Les nouveaux mémoires de *Berwick* diſent le contraire ; mais pluſieurs hiſtoriens, et entre autres le chevalier d'*Alrymple*, ſont d'accord avec M. de *Voltaire*. *Schomberg*, qui avait quitté le ſervice de France à cauſe de ſa religion, combattit les

Il avait toujours cependant montré beaucoup de valeur; mais il y a des occasions où l'abattement d'esprit l'emporte sur le courage. Le roi *Guillaume*, qui avait eu l'épaule effleurée d'un coup de canon avant la bataille, passa pour mort en France. Cette fausse nouvelle fut reçue à Paris avec une joie indécente et honteuse. Quelques magistrats subalternes encouragèrent les bourgeois et le peuple à faire des illuminations. On sonna les cloches. On brûla dans plusieurs quartiers des figures d'osier, qui représentaient le prince d'Orange, comme on brûle le pape dans Londres. On tira le canon de la bastille, non point par ordre du roi, mais par le zèle inconsidéré d'un commandant. On croirait, sur ces marques d'alégresse et sur la foi de tant d'écrivains, que cette joie effrénée, à la mort prétendue d'un ennemi, était l'effet de la crainte extrême qu'il inspirait. Tous ceux qui ont écrit, et français et étrangers, ont dit que ces réjouissances étaient le plus grand éloge du roi

Sottise des Parisiens.

troupes françaises à la tête des réfugiés français. Blessé mortellement, il criait aux troupes qui passaient devant lui: *A la gloire, mes amis, à la gloire.* Ces troupes ayant été mises en désordre, *Callemotte*, qui remplaçait *Schomberg*, les rallia, et leur montrant les régimens français: *Messieurs; voilà vos persécuteurs.* Ainsi les dragonades furent une des principales causes de la perte de la bataille de la Boine, et de l'oppression des catholiques dans les trois royaumes.

*Guillaume*. Cependant, si on veut faire attention aux circonstances du temps et a l'esprit qui régnait alors, on verra bien que la crainte ne produisit pas ces transports de joie. Les bourgeois et le peuple ne savent guère craindre un ennemi que quand il menace leur ville. Loin d'avoir de la terreur au nom de *Guillaume*, le commun des Français avait alors l'injustice de le mépriser. Il avait presque toujours été battu par les généraux français. Le vulgaire ignorait combien ce prince avait acquis de véritable gloire, même dans ses défaites. *Guillaume*, vainqueur de *Jacques* en Irlande, ne paraissait pas encore aux yeux des Français un ennemi digne de *Louis XIV*. Paris, idolâtre de son roi, le croyait réellement invincible. Les réjouissances ne furent donc point le fruit de la crainte, mais de la haine. La plupart des Parisiens, nés sous le règne de *Louis*, et façonnés au joug despotique, regardaient alors un roi comme une divinité, et un usurpateur comme un sacrilége. Le petit peuple, qui avait vu *Jacques* aller tous les jours à la messe, détestait *Guillaume* hérétique. L'image d'un gendre et d'une fille ayant chassé leur père, d'un protestant régnant à la place d'un catholique, enfin d'un ennemi de *Louis XIV*, transportait les Parisiens d'une espèce de fureur; mais les gens sages pensaient modérément.

Jacques revient en France.

*Jacques* revint en France, laissant son rival gagner en Irlande de nouvelles batailles, et s'affermir sur le trône. Les flottes françaises furent occupées alors à ramener les Français qui avaient inutilement combattu; et les familles irlandaises catholiques qui, étant très-pauvres dans leur patrie, voulurent aller subsister en France des libéralités du roi.

Il est à croire que la fortune eut peu de part à toute cette révolution, depuis son commencement jusqu'à sa fin. Les caractères de *Guillaume* et de *Jacques* firent tout. Ceux qui aiment à voir dans la conduite des hommes les causes des événemens, remarqueront que le roi *Guillaume*, après sa victoire, fit publier un pardon général; et que le roi *Jacques* vaincu, en passant par une petite ville, nommée Gallowai, fit pendre quelques citoyens qui avaient été d'avis de lui fermer les portes. (5) De deux hommes qui se conduisaient ainsi, il était bien aisé de voir qui devait l'emporter.

Il restait à *Jacques* quelques villes en Irlande; entre autres Limerick, où il y avait plus de douze mille soldats. Le roi de France, soutenant toujours la fortune de *Jacques*, fit passer

(5) On nie ce fait dans les mémoires de *Berwick*, et d'*Abymple* n'en parle point. On peut voir, dans ce dernier historien, les détails de la conduite de *Guillaume*, qui fut politique et dur, et beaucoup plus que généreux.

encore trois mille hommes de troupes réglées dans Limerick. Pour furcroît de libéralité, il envoya tout ce qui peut fervir aux befoins d'un grand peuple et à ceux des foldats. Quarante vaiffeaux de tranfport, efcortés de douze vaiffeaux de guerre, apportèrent tous les fecours poffibles en hommes, en uftenfiles, en équipages; des ingénieurs, des canonniers, des bombardiers, deux cents maçons; des felles, des brides, des houffes pour plus de vingt mille chevaux, des canons avec leurs affûts, des fufils, des piftolets, des épées pour armer vingt-fix mille hommes: des vivres, des habits, et jufqu'à vingt-fix mille paires de fouliers. Limerick affiégée, mais munie de tant de fecours, efpérait de voir fon roi combattre pour fa défenfe. *Jacques* ne vint point. Limerick fe rendit: les vaiffeaux français retournèrent encore vers les côtes d'Irlande, et ramenèrent en France environ vingt mille irlandais, tant foldats que citoyens fugitifs.

Ce qu'il y a peut-être de plus étonnant, c'eft que *Louis XIV* ne fe rebuta pas. Il foutenait alors une guerre difficile contre prefque toute l'Europe. Cependant, il tenta encore de changer la fortune de *Jacques* par une entreprife décifive, et de faire une defcente en Angleterre avec vingt mille hommes. Il

La flotte de *Louis XIV* battue pour s'être obftinée à fecourir *Jacques*. 29 juillet 1692.

comptait fur le parti que *Jacques* avait confervé en Angleterre. Les troupes étaient affemblées entre Cherbourg et la Hogue. Plus de trois cents navires de tranfport étaient prêts à Breft. *Tourville*, avec quarante-quatre grands vaiffeaux de guerre, les attendait aux côtes de Normandie. D'*Eftrées* arrivait du port de Toulon avec trente autres vaiffeaux. S'il y a des malheurs caufés par la mauvaife conduite, il en eft qu'on ne peut imputer qu'à la fortune. Le vent, d'abord favorable à l'efcadre de d'*Eftrées*, changea; il ne put joindre *Tourville*. Ses quarante-quatre vaiffeaux furent attaqués par les flottes d'Angleterre et de Hollande, fortes de près de cent voiles. La fupériorité du nombre l'emporta. Les Français cédèrent après un combat de dix heures. *Ruffel*, amiral anglais, les pourfuivit deux jours. Quatorze grands vaiffeaux, dont deux portaient cent quatre pièces de canon, échouèrent fur la côte, et les capitaines y firent mettre le feu, pour ne les pas laiffer brûler par les ennemis. Le roi *Jacques*, qui du rivage avait vu ce défaftre, perdit toutes fes efpérances. (6)

(6) *Tourville* avait ordre de combattre, et ce fut lui qui attaqua la flotte anglaife. *Seignelai* lui avait reproché de n'avoir pas ofé, l'année précédente, aller brûler les vaiffeaux anglais dans leurs ports, après la défaite de leur flotte. *Tourville* parut regarder ce reproche comme un foupçon fur fa bravoure. *Vous ne m'avez pas entendu*, répliqua le miniftre; *il y a des hommes qui font braves de cœur et poltrons de tête.*

Ce

Ce fut le premier échec que reçut fur la mer la puiffance de *Louis XIV*. *Seignelai*, qui après *Colbert*, fon père, avait perfectionné la marine, était mort, à la fin de 1690. *Pontchartrain*, élevé de la première préfidence de Bretagne à l'emploi de fecrétaire d'Etat de la marine, ne la laiffa point périr. Le même efprit régnait toujours dans le gouvernement. La France eut, dès l'année qui fuivit la difgrâce de la Hogue, des flottes auffi nombreufes qu'elle en avait eu déjà ; car

*Ruffel*, qui commandait la flotte anglaife, avait une correfpondance fecrète avec *Jacques*. Lui, *Marlborougk*, plufieurs chefs du parti populaire, avaient formé le projet de rétablir *Jacques*, en lui impofant des conditions encore plus dures que celles qu'ils avaient forcé le prince d'Orange d'accepter. *Ruffel* avait écrit à *Jacques* de remettre la defcente à l'hiver, et fur-tout d'éviter que la flotte françaife n'attaquât la fienne, qu'il le connaiffait incapable de facrifier à aucun intérêt l'honneur du pavillon britannique. *Jacques* avait encore d'autres intelligences dans la flotte.

On a prétendu que *Ruffel*, voyant qu'on le forçait à combattre, déconcerta ces intelligences, en changeant les capitaines fufpects, la veille de l'action. D'*Alrymple* rapporte, au contraire, qu'on en donna le confeil au prince d'Orange, mais qu'il prit le parti de faire écrire par la reine à *Ruffel*, qu'on avait cherché à lui donner des foupçons fur la fidélité de plufieurs officiers, et propofé de les changer, mais qu'elle ne ferait aucun changement, regardant ces imputations comme l'ouvrage de fes ennemis et des leurs. *Ruffel* lut publiquement la lettre, et tous jurèrent de mourir pour leur reine et pour leur patrie.

On a dit que *Jacques*, placé fur le rivage, voyant combattre les mêmes vaiffeaux avec lefquels il avait gagné des batailles, ne pouvait s'empêcher de s'intéreffer à eux contre lui-même. Cependant il avait demandé à combattre fur la flotte françaife.

*Tourville* se trouva à la tête de soixante vaisseaux de ligne, et d'*Estrées* en avait trente, sans compter ceux qui étaient dans les ports;
1696. et même quatre ans après, le roi fit encore un armement plus considérable que tous les précédens, pour conduire *Jacques* en Angleterre à la tête de vingt mille français; mais cette flotte ne fit que se montrer; les mesures du parti de *Jacques* ayant été aussi mal concertées, à Londres que celles de son protecteur avaient été bien prises en France.

Il ne resta de ressource au parti du roi détrôné que dans quelques conspirations contre la vie de son rival. Ceux qui les tramèrent périrent presque tous du dernier supplice; et il est à croire que, quand même elles eussent réussi, il n'eût jamais recouvré son royaume. Il passa le reste de ses jours à Saint-Germain, où il vécut des bienfaits de *Louis* et d'une pension de soixante et dix mille francs, qu'il eut la faiblesse de recevoir en secret de sa fille *Marie*, par laquelle il avait été détrôné. (7) Il mourut, en 1700, à Saint-Germain. Quelques jésuites irlandais prétendirent qu'il se fesait des miracles à son tombeau. (*d*) On parla

(7) On a nié ce fait dans les mémoires de *Berwick*. Nous observerons que M. de *Voltaire* a été lié intimement avec les personnes qui connaissaient le mieux les petits détails de la cour de Saint-Germain.

(*d*) On a poussé le ridicule jusqu'à dire que ses reliques avaient guéri un évêque d'Autun de la fistule.

même de faire canoniſer à Rome, après ſa mort, ce roi que Rome avait abandonné pendant ſa vie.

Malheurs étonnans de la maiſon de Stuart.

Peu de princes furent plus malheureux que lui; et il n'y a aucun exemple, dans l'hiſtoire, d'une maiſon ſi long-temps infortunée. Le premier des rois d'Ecoſſe, ſes aïeux, qui eut le nom de *Jacques*, après avoir été dix-huit ans priſonnier en Angleterre, mourut aſſaſſiné avec ſa femme par la main de ſes ſujets; *Jacques II*, ſon fils, fut tué à vingt-neuf ans, en combattant contre les Anglais; *Jacques III*, mis en priſon par ſon peuple, fut tué enſuite par les révoltés dans une bataille; *Jacques IV*, périt dans un combat qu'il perdit; *Marie Stuart*, ſa petite-fille, chaſſée de ſon trône, fugitive en Angleterre, ayant langui dix-huit ans en priſon, ſe vit condamnée à mort par des juges anglais, et eut la tête tranchée; *Charles I*, petit-fils de *Marie*, roi d'Ecoſſe et d'Angleterre, vendu par les Ecoſſais, et jugé à mort par les Anglais, mourut ſur un échafaud dans la place publique; *Jacques*, ſon fils, ſeptième du nom et deuxième en Angleterre, dont il eſt ici queſtion, fut chaſſé de ſes trois royaumes; et, pour comble de malheur, on conteſta à ſon fils juſqu'à ſa naiſſance. Ce fils ne tenta de remonter ſur le trône de ſes pères que pour faire périr ſes

amis par des bourreaux; et nous avons vu le prince *Charles Edouard*, réuniſſant en vain les vertus de ſes pères et le courage du roi *Jean Sobieski*, ſon aïeul maternel, exécuter les exploits, et eſſuyer les malheurs les plus incroyables. Si quelque choſe juſtifie ceux qui croient une fatalité à laquelle rien ne peut ſe ſouſtraire, c'eſt cette ſuite continuelle de malheurs, qui a perſécuté la maiſon de *Stuart* pendant plus de trois cents années.

## CHAPITRE XVI.

*De ce qui ſe paſſait dans le continent, tandis que Guillaume III envahiſſait l'Angleterre, l'Ecoſſe et l'Irlande, juſqu'en 1697. Nouvel embraſement du Palatinat. Victoire des maréchaux de Catinat et de Luxembourg, &c.*

N'AYANT pas voulu rompre le fil des affaires d'Angleterre, je me ramène à ce qui ſe paſſait dans le continent.

Prodigieuſes armées de *Louis XIV*.

Le roi, en formant ainſi une puiſſance maritime, telle qu'aucun Etat n'en a jamais eu de ſupérieure, avait à combattre l'empereur et l'Empire, l'Eſpagne, les deux puiſſances maritimes, l'Angleterre et la Hollande, devenues toutes deux plus terribles ſous un

ſeul chef, la Savoie et preſque toute l'Italie. Un ſeul de ces ennemis, tel que l'Anglais et l'Eſpagnol, avait ſuffi pour déſoler la France; et tous enſemble ne purent alors l'entamer. *Louis XIV* eut preſque toujours cinq corps d'armée dans le cours de cette guerre, quelquefois ſix, jamais moins de quatre. Les armées en Allemagne et en Flandre ſe montèrent plus d'une fois à cent mille combattans. Les places frontières ne furent pas cependant dégarnies. Le roi avait quatre cents cinquante mille hommes en armes, en comptant les troupes de la marine. L'empire turc, ſi puiſſant en Europe, en Aſie et en Afrique, n'en a jamais eu autant, et l'empire romain n'en eut jamais davantage, et n'eut en aucun temps autant de guerres à ſoutenir à la fois. Ceux qui blâmaient *Louis XIV* de s'être fait tant d'ennemis l'admiraient d'avoir pris tant de meſures pour s'en défendre, et même pour les prévenir.

Ils n'étaient encore ni entièrement déclarés, ni tous réunis : le prince d'Orange n'était pas encore ſorti du Texel, pour aller chercher le roi ſon beau-père, et déjà la France avait des armées ſur les frontières de la Hollande et ſur le Rhin. Le roi avait envoyé en Allemagne, à la tête d'une armée de cent mille hommes, ſon fils le dauphin, qu'on nommait *Monſeigneur* : prince doux dans ſes mœurs,

Le dauphin commande les armées.
22 ſeptembre 1688.

modeste dans sa conduite, qui paraissait tenir en tout de sa mère. Il était âgé de vingt-sept ans. C'était pour la première fois qu'on lui confiait un commandement, après s'être bien assuré, par son caractère, qu'il n'en abuserait pas. Le roi lui dit publiquement à son départ: *Mon fils, en vous envoyant commander mes armées, je vous donne les occasions de faire connaître votre mérite : allez le montrer à toute l'Europe, afin que, quand je viendrai à mourir, on ne s'aperçoive pas que le roi soit mort.*

Ce prince eut une commission spéciale pour commander, comme s'il eût été simplement l'un des généraux que le roi eût choisi. Son père lui écrivait: *A mon fils le dauphin, mon lieutenant-général, commandant mes armées en Allemagne.*

On avait tout prévu et tout disposé, pour que le fils de *Louis XIV*, contribuant à cette expédition de son nom et de sa présence, ne reçût pas un affront. Le maréchal de *Duras* commandait réellement l'armée. *Bonfflers* avait un corps de troupes en-deçà du Rhin; le maréchal d'*Humières*, un autre vers Cologne, pour observer les ennemis. Heidelberg, Maïence étaient pris. Le siége de Philipsbourg, préalable toujours nécessaire quand la France fait la guerre à l'Allemagne, était commencé. *Vauban* conduisait le siége. Tous les détails

qui n'étaient point de fon reffort roulaient fur *Catinat*, alors lieutenant général, homme capable de tout et fait pour tous les emplois. *Monfeigneur* arriva après fix jours de tranchée ouverte. Il imitait la conduite de fon père, s'expofant autant qu'il le fallait, jamais en téméraire, affable à tout le monde, libéral envers les foldats. Le roi goûtait une joie pure, d'avoir un fils qui l'imitait fans l'effacer, et qui fe fefait aimer de tout le monde, fans fe faire craindre de fon père.

Philipsbourg fut pris en dix-neuf jours : 11novembre 1688.
on prit Manheim en trois jours ; Franckendal en deux : Spire, Trèves, Vorms et Oppenheim 15novembre 1688.
fe rendirent, dès que les Français furent à leurs portes.

Le roi avait réfolu de faire un défert du Incendie du Palatinat.
Palatinat, dès que ces villes feraient prifes. Il avait la vue d'empêcher les ennemis d'y Février 1689.
fubfifter, plus que celle de fe venger de l'électeur palatin, qui n'avait d'autre crime que d'avoir fait fon devoir, en s'uniffant au refte de l'Allemagne contre la France. Il vint à l'armée un ordre de *Louis*, figné *Louvois*, de tout réduire en cendres. Les généraux français, qui ne pouvaient qu'obéir, firent donc fignifier, dans le cœur de l'hiver, aux citoyens de toutes ces villes fi floriffantes et fi bien réparées, aux habitans des villages,

aux maîtres de plus de cinquante châteaux, qu'il fallait quitter leurs demeures, et qu'on allait les détruire par le fer et par les flammes. Hommes, femmes, vieillards, enfans fortirent en hâte. Une partie fut errante dans les campagnes ; une autre fe réfugia dans les pays voifins, pendant que le foldat, qui paffe toujours les ordres de rigueur, et qui n'exécute jamais ceux de clémence, brûlait et faccageait leur patrie. On commença par Manheim et par Heidelberg, féjour des électeurs : leurs palais furent détruits, comme les maifons des citoyens ; leurs tombeaux furent ouverts par la rapacité du foldat qui croyait y trouver des tréfors ; leurs cendres furent difperfées. C'était pour la féconde fois que ce beau pays était défolé fous *Louis XIV;* mais les flammes dont *Turenne* avait brûlé deux villes et vingt villages du Palatinat n'étaient que des étincelles, en comparaifon de ce dernier incendie. L'Europe en eut horreur. Les officiers qui l'exécutèrent étaient honteux d'être les inftrumens de ces duretés. On les rejetait fur le marquis de *Louvois*, devenu plus inhumain par cet endurciffement de cœur que produit un long miniftère. Il avait en effet donné ces confeils ; mais *Louis* avait été le maître de ne les pas fuivre. Si le roi avait été témoin de ce fpectacle, il aurait lui-même éteint les

flammes. Il ſigna, du fond de ſon palais de Verſailles et au milieu des plaiſirs, la deſtruction de tout un pays, parce qu'il ne voyait dans cet ordre que ſon pouvoir et le malheureux droit de la guerre ; mais de plus près, il n'en eût vu que l'horreur. Les nations, qui juſque-là n'avaient blâmé que ſon ambition, en l'admirant, crièrent alors contre ſa dureté, et blâmèrent même ſa politique. Car ſi les ennemis avaient pénétré dans ſes Etats, comme lui chez les ennemis, ils euſſent mis ſes villes en cendres.

Ce danger était à craindre : *Louis*, en couvrant ſes frontières de cent mille ſoldats, avait appris à l'Allemagne à faire de pareils efforts. Cette contrée, plus peuplée que la France, peut auſſi fournir de plus grandes armées. On les lève, on les aſſemble, on les paie plus difficilement : elles paraiſſent plus tard en campagne ; mais la diſcipline, la patience dans les fatigues les rendent, ſur la fin d'une campagne, auſſi redoutables que les Français le ſont au commencement. Le duc de Lorraine, *Charles V*, les commandait. Ce prince, toujours dépouillé de ſon Etat par *Louis XIV*, ne pouvant y rentrer, avait conſervé l'Empire à l'empereur *Léopold* : il l'avait rendu vainqueur des Turcs et des Hongrois. Il vint, avec l'électeur de Brandebourg, balancer la fortune

du roi de France. Il reprit Bonn et Maïence, très-mal fortifiées, mais défendues d'une manière qui fut regardée comme un modèle
12 octob. 1689. de défenfe de places. Bonn ne fe rendit qu'au bout de trois mois et demi de fiége, après que le baron d'*Asfeld*, qui y commandait, eut été bleffé à mort dans un affaut général.

Le marquis d'*Uxelles*, depuis maréchal de France, l'un des hommes les plus fages et les plus prévoyans, fit, pour défendre Maïence, des difpofitions fi bien entendues, que fa garnifon n'était prefque point fatiguée en fervant beaucoup. Outre les foins qu'il eut au dedans, il fit vingt et une forties fur les ennemis, et leur tua plus de cinq mille hommes. Il fit même quelquefois deux forties en plein jour; enfin il fallut fe rendre, faute de poudre, au

Le maréchal d'*Uxelles* hué pour avoir bien fait.

bout de fept femaines. Cette défenfe mérite place dans l'hiftoire, et par elle-même, et par la manière dont elle fut reçue dans le public. Paris, cette ville immenfe, pleine d'un peuple oifif qui veut juger de tout, et qui a tant d'oreilles et tant de langues avec fi peu d'yeux, regarda d'*Uxelles* comme un homme timide et fans jugement. Cet homme, à qui tous les bons officiers donnaient de juftes éloges, étant, au retour de la campagne, à la comédie, fur le théâtre, reçut des huées du public : on lui cria, *Maïence.* Il fut obligé

de se retirer, non sans mépriser, avec les gens sages, un peuple si mauvais estimateur du mérite, et dont cependant on ambitionne les louanges.

Environ dans le même temps, le maréchal d'*Humières* fut battu à Valcour sur la Sambre, aux Pays-Bas, par le prince de *Valdeck*; mais cet échec, qui fit tort à sa réputation, en fit peu aux armes de la France. *Louvois*, dont il était la créature et l'ami, fut obligé de lui ôter le commandement de cette armée. Il fallait le remplacer. Le maréchal d'*Humières* battu. Juin 1689.

Le roi choisit le maréchal de *Luxembourg*, malgré son ministre qui le haïssait, comme il avait haï *Turenne*. *Je vous promets*, lui dit le roi, *que j'aurai soin que Louvois aille droit. Je l'obligerai de sacrifier au bien de mon* (a) *service la haine qu'il a pour vous : vous n'écrirez qu'à moi, vos lettres ne passeront point par lui.* *Luxembourg* commanda donc en Flandre, et *Catinat* en Italie. On se défendit bien en Allemagne sous le maréchal de *Lorges*. Le duc de *Noailles* avait quelques succès en Catalogne; mais en Flandre, sous *Luxembourg*; et en Italie, sous *Catinat*, ce ne fut qu'une suite continuelle de victoires. Ces deux généraux étaient alors les plus estimés en Europe. Maréchal de *Luxembourg*.

(a) Mémoires du maréchal de *Luxembourg*.

Le maréchal duc de *Luxembourg* avait dans le caractère des traits du grand *Condé*, dont il était l'élève; un génie ardent, une exécution prompte, un coup d'œil juste, un esprit avide de connaissances, mais vaste et peu réglé : plongé dans les intrigues des femmes ; toujours amoureux, et même souvent aimé, quoique contrefait et d'un visage peu agréable, ayant plus de qualités d'un héros que d'un sage. (*b*)

Maréchal de *Catinat*.

(*c*) *Catinat* avait dans l'esprit une application et une agilité qui le rendaient capable de tout, sans qu'il se piquât jamais de rien. Il eût été bon ministre, bon chancelier, comme bon général. Il avait commencé par être avocat, et avait quitté cette profession à vingt-trois ans, pour avoir perdu une cause qui était juste. Il prit le parti des armes, et fut d'abord enseigne aux gardes françaises. En 1667, il fit aux yeux du roi, à l'attaque de la contrescarpe de Lille, une action qui

(*b*) Voyez les anecdotes à l'article de la *Chambre ardente*. Il est aujourd'hui généralement regardé par les militaires comme le premier homme de guerre qui ait connu l'art de faire manœuvrer et combattre de grandes armées.

(*c*) On voit, par les lettres de madame de *Maintenon*, qu'elle n'aimait pas le maréchal de *Catinat*. Elle n'espère rien de lui ; elle appelle sa modestie *orgueil*. Il paraît que le peu de connaissance qu'avait cette dame des affaires et des hommes, et les mauvais choix qu'elle fit, contribuèrent depuis aux malheurs de la France.

demandait de la tête et du courage. Le roi le remarqua, et ce fut le commencement de sa fortune. Il s'éleva par degrés, sans aucune brigue; philosophe au milieu de la grandeur et de la guerre, les deux plus grands écueils de la modération; libre de tous préjugés, et n'ayant point l'affectation de paraître trop les mépriser. La galanterie et le métier de courtisan furent ignorés de lui; il en cultiva plus l'amitié, et en fut plus honnête homme. Il vécut aussi ennemi de l'intérêt que du faste; philosophe en tout, à sa mort, comme dans sa vie.

*Catinat* commandait alors en Italie. Il avait en tête le duc de Savoie, *Victor-Amédée*, prince alors sage, politique, et encore plus malheureux; guerrier plein de courage, conduisant lui-même ses armées, s'exposant en soldat, entendant aussi bien que personne cette guerre de chicane qui se fait sur des terrains coupés et montagneux, tels que son pays; actif, vigilant, aimant l'ordre, mais fesant des fautes et comme prince et comme général. Il en fit une, à ce qu'on prétend, en disposant mal son armée devant celle de *Catinat*. Le général français en profita, et gagna une pleine victoire, à la vue de Saluces, auprès de l'abbaye de Stafarde, dont cette bataille a eu le nom. Lorsqu'il y a beaucoup

Victoires.

De Stafarde, 19 auguste 1690.

de morts d'un côté et presque point de l'autre, c'est une preuve incontestable que l'armée battue était dans un terrain où elle devait être nécessairement accablée. L'armée française n'eut que trois cents hommes de tués ; celle des alliés, commandée par le duc de Savoie, en eut quatre mille. Après cette bataille, toute la Savoie, excepté Montmélian, fut
1691. soumise au roi. *Catinat* passe dans le Piémont, force les lignes des ennemis retranchés près de Suze, prend Suze, Ville-Franche, Montalban, Nice réputée imprenable, Veillane, Carmagnole, et revient enfin à Montmélian, dont il se rend maître par un siége opiniâtre.

De la Marsaille. 4 octobre 1693. Après tant de succès, le ministère diminua l'armée qu'il commandait ; et le duc de Savoie augmenta la sienne. *Catinat*, moins fort que l'ennemi vaincu, fut long-temps sur la défensive ; mais enfin, ayant reçu des renforts, il descendit des Alpes vers la Marsaille, et là il gagna une seconde bataille rangée, d'autant plus glorieuse, que le prince *Eugène de Savoie* était un des généraux ennemis.

De Fleurus. 30 juin 1690. A l'autre bout de la France, vers les Pays-Bas, le maréchal de *Luxembourg* gagnait la bataille de Fleurus ; et, de l'aveu de tous les officiers, cette victoire était due à la supériorité de génie que le général français avait sur le prince de *Valdeck*, alors général de

l'armée des alliés. Huit mille prifonniers, fix mille morts, deux cents drapeaux ou étendards, le canon, les bagages, la fuite des ennemis, furent les marques de la victoire.

Le roi *Guillaume*, victorieux de fon beau-père, venait de repaffer la mer. Ce génie fécond en reffources tirait plus d'avantage d'une défaite de fon parti, que fouvent les Français n'en tiraient de leurs victoires. Il lui fallait employer les intrigues, les négociations, pour avoir des troupes et de l'argent contre un roi qui n'avait qu'à dire *je veux*. Cependant après la défaite de Fleurus, il vint oppofer au maréchal de *Luxembourg* une armée auffi forte que la françaife. 19 fept. 1691.

Elles étaient compofées chacune d'environ quatre-vingts mille hommes; mais Mons était déjà invefti par le maréchal de *Luxembourg*; et le roi *Guillaume* ne croyait pas les troupes françaifes forties de leurs quartiers. *Louis XIV* vint au fiége. Il entra dans la ville au bout de neuf jours de tranchée ouverte, en préfence de l'armée ennemie. Auffitôt il reprit le chemin de Verfailles, et il laiffa *Luxembourg* difputer le terrain pendant toute la campagne, qui finit par le combat de Leufe; action très-fingulière, où vingt-huit efcadrons de la maifon du roi et de la gendarmerie défirent foixante et quinze efcadrons de l'armée ennemie. Avril 1691. De Leufe, 19 fept. 1691.

Le roi reparut encore au ſiége de Namur, la plus forte place des Pays-Bas, par ſa ſituation au confluent de la Sambre et de la Meuſe, et par une citadelle bâtie ſur des rochers. Il
Juin 1692. prit la ville en huit jours, et les châteaux en vingt-deux, pendant que le duc de *Luxembourg* empêchait le roi *Guillaume* de paſſer la Méhaigne à la tête de quatre-vingts mille hommes, et de venir faire lever le ſiége. *Louis* retourna encore à Verſailles après cette conquête; et *Luxembourg* tint encore tête à toutes les forces des ennemis. Ce fut alors que ſe donna la bataille de Steinkerque, célèbre par l'artifice et par la valeur. Un eſpion que le général français avait auprès du roi *Guillaume* eſt découvert. On le force, avant de le faire mourir, d'écrire un faux avis au maréchal de *Luxembourg*. Sur ce faux avis, *Luxembourg* prend avec raiſon des meſures qui le devaient faire battre. Son armée endormie eſt attaquée à la pointe du jour : une brigade eſt déjà miſe en fuite, et le général le ſait à peine. Sans un excès de diligence et de bravoure, tout était perdu.

Ce n'était pas aſſez d'être grand général, pour n'être pas mis en déroute, il fallait avoir des troupes aguerries, capables de ſe rallier; des officiers généraux aſſez habiles pour rétablir le déſordre, et qui euſſent la bonne

volonté

volonté de le faire ; car un seul officier supérieur, qui eût voulu profiter de la confusion pour faire battre son général, le pouvait aisément sans se commettre.

*Luxembourg* était malade ; circonstance funeste, dans un moment qui demande une activité nouvelle : le danger lui rendit ses forces : il fallait des prodiges pour n'être pas vaincu, et il en fit. Changer de terrain, donner un champ de bataille à son armée qui n'en avait point, rétablir la droite toute en désordre, rallier trois fois ses troupes, charger trois fois à la tête de la maison du roi, fut l'ouvrage de moins de deux heures. Il avait dans son armée *Philippe*, duc d'Orléans, alors duc de Chartres, depuis régent du royaume, petit-fils de France, qui n'avait pas encore quinze ans. Il ne pouvait être utile pour un coup décisif ; mais c'était beaucoup pour animer les soldats, qu'un petit-fils de France encore enfant, chargeant avec la maison du roi, blessé dans le combat, et revenant encore à la charge malgré sa blessure.

De Steinkerque. 3 auguste 1692.

Un petit-fils et un petit-neveu du grand *Condé* servaient tous deux de lieutenans généraux : l'un était *Louis de Bourbon*, nommé *Monsieur le Duc* ; l'autre, *François Louis*, prince de *Conti*, rivaux de courage, d'esprit, d'ambition, de réputation ; M. *le Duc*, d'un

naturel plus auſtère, ayant peut-être des qualités plus ſolides, et le prince de *Conti* de plus brillantes. Appelés tous deux par la voix publique au commandement des armées, ils déſiraient paſſionnément cette gloire; mais ils n'y parvinrent jamais, parce que *Louis*, qui connaiſſait leur ambition, comme leur mérite, ſe ſouvenait toujours que le prince de *Condé* lui avait fait la guerre.

Le prince de *Conti* fut le premier qui rétablit le déſordre, ralliant des brigades, en feſant avancer d'autres; M. *le Duc* feſant la même manœuvre, ſans avoir beſoin d'émulation. Le duc de *Vendôme*, petit-fils de *Henri IV*, était auſſi lieutenant général dans cette armée. Il ſervait depuis l'âge de douze ans; et quoiqu'il en eût alors quarante, il n'avait pas encore commandé en chef. Son frère le grand prieur était auprès de lui.

Il fallut que tous ces princes ſe miſſent à la tête de la maiſon du roi, avec le duc de *Choiſeul*, pour chaſſer un corps d'anglais qui gardait un poſte avantageux, dont le ſuccès de la bataille dépendait. La maiſon du roi et les anglais étaient les meilleures troupes qui fuſſent dans le monde. Le carnage fut grand. Les Français, encouragés par cette foule de princes et de jeunes ſeigneurs qui combattaient autour du général, l'emportèrent enfin. Le régiment de

Champagne défit les gardes anglaifes du roi *Guillaume* ; et quand les Anglais furent vaincus, il fallut que le refte cédât.

*Boufflers*, depuis maréchal de France, accourait dans ce moment même de quelques lieues du champ de bataille, avec des dragons, et acheva la victoire. Le roi *Guillaume*, ayant perdu environ fept mille hommes, fe retira avec autant d'ordre qu'il avait attaqué; et toujours vaincu, mais toujours à craindre, il tint encore la campagne. La victoire, due à la valeur de tous ces jeunes princes et de la plus floriffante nobleffe du royaume, fit à la cour, à Paris et dans les provinces, un effet qu'aucune bataille gagnée n'avait fait encore.

M. *le Duc*, le prince de *Conti*, MM. de *Vendôme* et leurs amis trouvaient, en s'en retournant, les chemins bordés de peuple. Les acclamations et la joie allaient jufqu'à la démence. Toutes les femmes s'empreffaient d'attirer leurs regards. Les hommes portaient alors des cravates de dentelle, qu'on arrangeait avec affez de peine et de temps. Les princes s'étant habillés avec précipitation pour le combat, avaient paffé négligemment ces cravates autour du cou : les femmes portèrent des ornemens faits fur ce modèle; on les appela des *fteinkerques.* Toutes les bijouteries nouvelles étaient à la fteinkerque. Un jeune

homme qui s'était trouvé à cette bataille était regardé avec empressement. Le peuple s'attroupait par-tout autour des princes ; on les aimait d'autant plus que leur faveur à la cour n'était pas égale à leur gloire.

Ce fut à cette bataille qu'on perdit le jeune prince de *Turenne*, neveu du héros tué en Allemagne ; il donnait déjà des espérances d'égaler son oncle. Ses grâces et son esprit l'avaient rendu cher à la ville, à la cour et à l'armée.

Le général, en rendant compte au roi de cette bataille mémorable, ne daigna pas seulement l'instruire qu'il était malade quand il fut attaqué.

De Nervinde. 29 juillet 1693.

Le même général, avec ces mêmes princes et ces mêmes troupes surprises et victorieuses à Steinkerque, alla surprendre, la campagne suivante, le roi *Guillaume*, par une marche de sept lieues, et l'atteignit à Nervinde. Nervinde est un village près de la Guette, à quelques lieues de Bruxelles. *Guillaume* eut le temps de se retrancher pendant la nuit, et de se mettre en bataille. On l'attaque à la pointe du jour ; on le trouve à la tête du régiment de *Ruvigni*, tout composé de gentilshommes français, que la fatale révolution de l'édit de Nantes et les dragonades avaient forcés de quitter et de haïr leur patrie. Ils se vengeaient sur elle des intrigues du jésuite *la*

*Chaiſe* et des cruautés de *Louvois*. *Guillaume*, ſuivi d'une troupe ſi animée, renverſa d'abord les eſcadrons qui ſe préſentèrent contre lui : mais enfin il fut renverſé lui-même ſous ſon cheval tué. Il ſe releva, et continua le combat avec les efforts les plus obſtinés.

*Luxembourg* entra deux fois, l'épée à la main, dans le village de Nervinde. Le duc de *Villeroi* fut le premier qui ſauta dans les retranchemens des ennemis. Deux fois le village fut emporté et repris.

Ce fut encore à Nervinde que ce même *Philippe*, duc de Chartres, ſe montra digne petit-fils de *Henri IV*. Il chargeait pour la troiſième fois, à la tête d'un eſcadron. Cette troupe étant repouſſée, il ſe trouva dans un terrain creux, environné de tous côtés d'hommes et de chevaux tués ou bleſſés. Un eſcadron ennemi s'avance à lui, lui crie de ſe rendre; on le ſaiſit, il ſe défend ſeul, il bleſſe l'officier qui le retenait priſonnier, il s'en débarraſſe. On revole à lui dans le moment, et on le dégage. Le prince de *Condé*, qu'on nommait *Monſieur le Duc*, le prince de *Conti*, ſon émule, qui s'étaient tant ſignalés à Steinkerque, combattaient de même à Nervinde pour leur vie, comme pour leur gloire, et furent obligés de tuer des ennemis de leur main, ce qui n'arrive aujourd'hui preſque jamais aux officiers

généraux, depuis que le feu décide tout dans les batailles.

Le maréchal de *Luxembourg* fe fignala et s'expofa plus que jamais : fon fils, le duc de *Montmorenci*, fe mit au devant de lui lorfqu'on le tirait, et reçut le coup porté à fon père. Enfin le général et les princes prirent le village une troifième fois, et la bataille fut gagnée.

Peu de journées furent plus meurtrières. Il y eut environ vingt mille morts, douze mille du côté des alliés, et huit de celui des Français. C'eft à cette occafion qu'on difait qu'il fallait chanter plus de *De profundis* que de *Te Deum.*

Si quelque chofe pouvait confoler des horreurs attachées à la guerre, ce ferait ce que dit le comte de *Salm*, bleffé et prifonnier dans Tirlemont. Le maréchal de *Luxembourg* lui rendait des foins affidus : *Quelle nation êtes-vous ! lui dit ce prince : il n'y a point d'ennemis plus à craindre dans une bataille, ni d'amis plus généreux après la victoire.*

Toutes ces batailles produifaient beaucoup de gloire, mais peu de grands avantages. Les alliés, battus à Fleurus, à Steinkerque, à Nervinde, ne l'avaient jamais été d'une manière complète. Le roi *Guillaume* fit toujours de belles retraites; et quinze jours après une bataille, il eût fallu lui en livrer une

autre pour être le maître de la campagne. La cathédrale de Paris était remplie des drapeaux ennemis. Le prince de *Conti* appelait le maréchal de *Luxembourg*, *le tapissier de Notre-Dame.* On ne parlait que de victoires. Cependant *Louis XIV* avait autrefois conquis la moitié de la Hollande et de la Flandre, toute la Franche-Comté sans donner un seul combat; et maintenant, après les plus grands efforts et les victoires les plus sanglantes, on ne pouvait entamer les Provinces-Unies; on ne pouvait même faire le siége de Bruxelles.

Le maréchal de *Lorges* avait aussi, de son côté, gagné un grand combat près de Spirebach : il avait même pris le vieux duc de Virtemberg : il avait pénétré dans son pays; mais après l'avoir envahi par une victoire, il avait été contraint d'en sortir. *Monseigneur* vint prendre une seconde fois et saccager Heidelberg que les ennemis avaient repris; et ensuite il fallut se tenir sur la défensive contre les Impériaux.

De Spirebach.

1 et 2 septembre 1692.

Le maréchal de *Catinat* ne put, après sa victoire de Stafarde et la conquête de la Savoie, garantir le Dauphiné d'une irruption de ce même duc de Savoie; ni après sa victoire de la Marsaille, sauver l'importante ville de Casal.

En Espagne, le maréchal de *Noailles* gagna

Du Ter.

27 mai 1694. aussi une bataille sur le bord du Ter. Il prit Gironne et quelques petites places; mais il n'avait qu'une armée faible; et il fut obligé, après sa victoire, de se retirer devant Barcelone. Les Français, vainqueurs de tous côtés, et affaiblis par leurs succès, combattaient dans les alliés une hydre toujours renaissante. Il commençait à devenir difficile en France de faire des recrues, et encore plus de trouver de l'argent. La rigueur de la saison, qui détruisit les biens de la terre en ce temps, apporta la famine. On périssait de misère au bruit des *Te Deum* et parmi les réjouissances. Cet esprit de confiance et de supériorité, l'ame des troupes françaises, diminuait déjà un peu.
1691. *Louis XIV* cessa de paraître à leur tête. *Louvois* était mort; on était très-mécontent de *Barbesieux*, son fils. Enfin la mort du maréchal de
Janvier 1695. *Luxembourg*, sous qui les soldats se croyaient invincibles, sembla mettre un terme à la suite rapide des victoires de la France.

L'art de bombarder les villes maritimes avec des vaisseaux, retomba alors sur ses inventeurs. Ce n'est pas que la machine infernale avec laquelle les Anglais voulurent brûler Saint-Malo, et qui échoua sans faire d'effet, dût son origine à l'industrie des Français. Il y avait déjà long-temps qu'on avait hasardé de pareilles machines en Europe. C'était l'art

de

de faire partir les bombes, aussi juste d'une assiette mouvante que d'un terrain solide, que les Français avaient inventé; et ce fut par cet art que Dieppe, le Havre-de-Grâce, Saint-Malo, Dunkerque et Calais, furent bombardées par les flottes anglaises. Dieppe, dont on peut approcher plus facilement, fut la seule qui souffrit un véritable dommage. Cette ville, agréable aujourd'hui par ses maisons régulières, et qui doit ses embellissemens à son malheur, fut presque toute réduite en cendres. Vingt maisons seulement du Havre-de-Grâce furent écrasées et brûlées par les bombes; mais les fortifications du port furent renversées. C'est en ce sens que la médaille frappée en Hollande est vraie, quoique tant d'auteurs français se soient récriés sur sa fausseté. On lit dans l'exergue en latin : *Le port du Havre brûlé et renversé*, &c. Cette inscription ne dit pas que la ville fut consumée, ce qui eût été faux ; mais qu'on avait brûlé le port, ce qui était vrai.

Places maritimes de France bombardées. Juill. 1694 et 1695.

Quelque temps après, la conquête de Namur fut perdue. On avait, en France, prodigué (*c*) des éloges à *Louis XIV* pour

(*c*) Voyez l'ode de *Boileau*, et le fragment historique de *Racine*. L'expérience, dit *Racine*, avait fait connaître au prince d'Orange combien il était inutile de s'opposer à un dessein que le roi conduisait lui-même.

l'avoir prife, et des railleries et des fatires indécentes contre le roi *Guillaume*, pour ne l'avoir pu fecourir avec une armée de quatre-vingts mille hommes. *Guillaume* s'en rendit maître de la même manière qu'il l'avait vu prendre. Il l'attaqua aux yeux d'une armée encore plus forte que n'avait été la fienne, quand *Louis XIV* l'affiégea. Il y trouva de nouvelles fortifications que *Vauban* avait faites. La garnifon françaife, qui la défendit, était une armée; car dans le temps qu'il en forma l'inveftiffement, le maréchal de *Boufflers* fe jeta dans la place avec fept régimens de dragons. Ainfi Namur était défendue par feize mille hommes, et prête à tout moment à être fecourue par près de cent mille.

*Guillaume* prend Namur.

Le maréchal de *Boufflers* était un homme de beaucoup de mérite, un général actif et appliqué, un bon citoyen, ne fongeant qu'au bien du fervice, ne ménageant pas plus fes foins que fa vie. Les mémoires du marquis de *Feuquières* lui reprochent plufieurs fautes dans la défenfe de la place et de la citadelle; il lui en reproche encore dans la défenfe de Lille, qui lui a fait tant d'honneur. Ceux qui ont écrit l'hiftoire de *Louis XIV*, ont copié fervilement le marquis de *Feuquières* pour la guerre, ainfi que l'abbé de *Choifi* pour les anecdotes. Ils ne pouvaient pas favoir que

*Feuquières*, d'ailleurs excellent officier, connaissant la guerre par principes et par expérience était un esprit non moins chagrin qu'éclairé, l'*Aristarque* et quelquefois le *Zoïle* des généraux; il altère des faits pour avoir le plaisir de censurer des fautes. Il se plaignait de tout le monde, et tout le monde se plaignait de lui. On disait qu'il était le plus brave homme de l'Europe, parce qu'il dormait au milieu de cent mille de ses ennemis. Sa capacité n'ayant pas été récompensée par le bâton de maréchal de France, il employa trop, contre ceux qui servaient l'Etat, des lumières qui eussent été très-utiles, s'il eût eu l'esprit aussi conciliant que pénétrant, appliqué et hardi.

Il reprocha au maréchal de *Villeroi* plus de fautes et de plus essentielles qu'à *Boufflers*. *Villeroi*, à la tête d'environ quatre-vingts mille hommes, devait secourir Namur; mais, quand même les maréchaux de *Villeroi* et de *Boufflers* eussent fait généralement tout ce qui se pouvait faire, (ce qui est bien rare) il fallait, par la situation du terrain, que Namur ne fût point secourue, et se rendît tôt ou tard. Les bords de la Méhaigne, couverts d'une armée d'observation qui avait arrêté les secours du roi *Guillaume*, arrêtèrent alors nécessairement ceux du maréchal de *Villeroi*.

Le maréchal de *Boufflers*, le comte de *Guiſcard*, gouverneur de la ville, le comte du *Châtelet du Lomont*, commandant de l'infanterie, tous les officiers et les ſoldats défendirent la ville avec une opiniâtreté et une bravoure admirable qui ne recula pas la priſe de deux jours. Quand une ville eſt aſſiégée par une armée ſupérieure, que les travaux ſont bien conduits, et que la ſaiſon eſt favorable, on ſait à peu-près en combien de temps elle ſera priſe, quelque vigoureuſe que la défenſe puiſſe être. Le roi *Guillaume* ſe rendit maître de la ville et de la citadelle, qui lui coûtèrent plus de temps qu'à *Louis XIV*.

Septemb. 1695.

Bruxelles bombardée.

Le roi, pendant qu'il perdait Namur, fit bombarder Bruxelles : vengeance inutile, qu'il prenait ſur le roi d'Eſpagne, de ſes villes bombardées par les Anglais. Tout cela feſait une guerre ruineuſe et funeſte aux deux partis.

C'eſt, depuis deux ſiècles, un des effets de l'induſtrie et de la fureur des hommes, que les déſolations de nos guerres ne ſe bornent pas à notre Europe. Nous nous épuiſons d'hommes et d'argent, pour aller nous détruire aux extrémités de l'Aſie et de l'Amérique. Les Indiens, que nous avons obligés par force et par adreſſe à recevoir nos établiſſemens, et les Américains dont nous avons enſanglanté et ravi le continent, nous regardent comme des

ennemis de la nature humaine, qui accourent du bout du monde pour les égorger, et pour ſe détruire enſuite eux-mêmes.

Les Français n'avaient de colonie dans les grandes Indes que celle de Pondichéri, formée par les ſoins de *Colbert* avec des dépenſes immenſes, dont le fruit ne pouvait être recueilli qu'au bout de pluſieurs années. Les Hollandais s'en ſaiſirent aiſément, et ruinèrent, aux Indes, le commerce de la France à peine établi.

La France perd Pondichéri.

1695.

Les Anglais détruiſirent les plantations de la France à Saint-Domingue. Un armateur de Breſt ravagea celles qu'ils avaient à Gambie, dans l'Afrique. Les armateurs de Saint-Malo portèrent le fer et le feu à Terre-Neuve, ſur la côte orientale qu'ils poſſédaient. Leur île de la Jamaïque fut inſultée par les eſcadres françaiſes, leurs vaiſſeaux pris et brûlés, leurs côtes ſaccagées.

Déprédations en Amérique.

Mai 1697.

*Pointis*, chef d'eſcadre, à la tête de pluſieurs vaiſſeaux du roi, et de quelques corſaires de l'Amérique, alla ſurprendre, auprès de la ligne, la ville de Carthagène, magaſin et entrepôt des tréſors que l'Eſpagne tire du Mexique. Le dommage qu'il y cauſa fut eſtimé vingt millions de nos livres, et le gain, dix millions. Il y a toujours quelque choſe à rabattre de ces calculs, mais rien des

calamités extrêmes que causent ces expéditions glorieuses.

Les vaisseaux marchands de Hollande et d'Angleterre étaient tous les jours la proie des armateurs de France, et sur-tout de *Du-Gué-Trouin*, homme unique en son genre, auquel il ne manquait que de grandes flottes, pour avoir la réputation de *Dragut* ou de *Barberousse*.

*Du Gué-Trouin.*

*Jean Bart* se fit aussi une grande réputation parmi les corsaires. De simple matelot, il devint enfin chef d'escadre, ainsi que *Du-Gué-Trouin*. Leurs noms sont encore illustres.

Les ennemis prenaient moins de vaisseaux marchands français, parce qu'il y en avait moins. La mort de *Colbert* et la guerre avaient beaucoup diminué le commerce.

Toute cette guerre est une espèce de guerre civile.

Le résultat des expéditions de terre et de mer était donc le malheur universel. Ceux qui ont plus d'humanité que de politique remarqueront que dans cette guerre *Louis XIV* était armé contre son beau-frère, le roi d'Espagne ; contre l'électeur de Bavière, dont il avait donné la sœur à son fils le dauphin ; contre l'électeur palatin, dont il brûla les Etats, après avoir marié *Monsieur* à la princesse palatine. Le roi *Jacques* fut chassé du trône par son gendre et par sa fille. Depuis même on a vu le duc de Savoie ligué encore contre la France où l'une de ses filles était dauphine,

et contre l'Efpagne où l'autre était reine. La plupart des guerres entre les princes chrétiens font des efpèces de guerres civiles.

L'entreprife la plus criminelle de toute cette guerre, fut la feule véritablement heureufe. *Guillaume* réuffit toujours pleinement en Angleterre et en Irlande. Ailleurs les fuccès furent balancés. Quand j'appelle cette entreprife criminelle, je n'examine pas fi la nation, après avoir répandu le fang du père, avait tort ou raifon de profcrire le fils, et de défendre fa religion et fes droits : je dis feulement que, s'il y a quelque juftice fur la terre, il n'appartenait pas à la fille et au gendre du roi *Jacques* de le chaffer de fa maifon. Cette action ferait horrible entre des particuliers : l'intérêt des peuples femble établir une autre morale pour les princes.

## CHAPITRE XVII.

*Traité avec la Savoie. Mariage du duc de Bourgogne. Paix de Ryſvick. Etat de la France et de l'Europe. Mort et teſtament de Charles II, roi d'Eſpagne.*

La France conſervait encore ſa ſupériorité ſur tous ſes ennemis. Elle en avait accablé quelques-uns, comme la Savoie et le Palatinat. Elle feſait la guerre ſur les frontières des autres. C'était un corps puiſſant et robuſte, fatigué d'une longue réſiſtance, et épuiſé par ſes victoires. Un coup porté à propos l'eût fait chanceler. Quiconque a pluſieurs ennemis à la fois, ne peut avoir, à la longue, de ſalut que dans leur diviſion ou dans la paix. *Louis XIV* obtint bientôt l'un et l'autre.

*Victor-Amédée.* *Victor-Amédée*, duc de Savoie, était celui de tous les princes qui prenait le plus tôt ſon parti, quand il s'agiſſait de rompre ſes engagemens pour ſes intérêts. Ce fut à lui que la cour de France s'adreſſa. Le comte de *Teſſé*, depuis maréchal de France, homme habile et aimable, d'un génie fait pour plaire, qui eſt le premier talent des négociateurs, agit d'abord ſourdement à Turin. Le maréchal de

*Catinat*, auſſi propre à faire la paix que la guerre, acheva la négociation. Il n'était pas beſoin de deux hommes habiles pour déterminer le duc de Savoie à recevoir ſes avantages. On lui rendait ſon pays; on lui donnait de l'argent; on propoſait le mariage de ſa fille avec le jeune duc de Bourgogne, fils de Monſeigneur, héritier de la couronne de France. On fut bientôt d'accord: le duc et *Catinat* conclurent le traité à Notre-Dame de Lorette, où ils allèrent, ſous prétexte d'un pélerinage de dévotion, qui ne fit prendre le change à perſonne. Le pape (c'était alors *Innocent XIII*) entrait ardemment dans cette négociation. Son but était de délivrer à la fois l'Italie, et des invaſions des Français, et des taxes continuelles que l'empereur exigeait pour payer ſes armées. On voulait que les Impériaux laiſſaſſent l'Italie neutre. Le duc de Savoie s'engageait par le traité à obtenir cette neutralité. L'empereur répondit d'abord par des refus; car la cour de Vienne ne ſe déterminait guère qu'à l'extrémité. Alors le duc de Savoie joignit ſes troupes à l'armée françaiſe. Ce prince devint, en moins d'un mois, de généraliſſime de l'empereur, généraliſſime de *Louis XIV*. On amena ſa fille en France, pour épouſer, à onze ans, le duc de Bourgogne qui en avait treize. Après la

Juillet 1696.

Ducheſſe de Bourgogne.

défection du duc de Savoie, il arriva, comme à la paix de Nimègue, que chacun des alliés prit le parti de traiter. L'empereur accepta d'abord la neutralité d'Italie. Les Hollandais proposèrent le château de Ryſvick, près de la Haie, pour les conférences d'une paix générale. Quatre armées que le roi avait ſur pied, ſervirent à hâter les concluſions. Quatre-vingts mille hommes étaient en Flandre ſous *Villeroi*. Le maréchal de *Choiſeul* en avait quarante mille ſur les bords du Rhin. *Catinat* en avait encore autant en Piémont. Le duc de *Vendôme*, parvenu enfin au généralat, après avoir paſſé par tous les degrés depuis celui de garde du roi, comme un ſoldat de fortune, commandait en Catalogne, où il

Auguſte 1697. gagna un combat, et où il prit Barcelone. Ces nouveaux efforts et ces nouveaux ſuccès furent la médiation la plus efficace. La cour de Rome offrit encore ſon arbitrage, et fut refuſée comme à Nimègue. Le roi de Suède,

Paix de Ryſvick. *Charles XI*, fut le médiateur. Enfin la paix ſe fit, non plus avec cette hauteur et ces condi-

Septembre, octobre 1697. tions avantageuſes qui avaient ſignalé la grandeur de *Louis XIV*, mais avec une facilité et un relâchement de ſes droits, qui étonnèrent également les Français et les alliés. On a cru long-temps que cette paix avait été préparée par la plus profonde politique.

On prétendait que le grand projet du roi de France était et devait être de ne pas laiſſer tomber toute la ſucceſſion de la vaſte monarchie eſpagnole dans l'autre branche de la maiſon d'Autriche. Il eſpérait, diſait-on, que la maiſon de *Bourbon* en arracherait, au moins, quelque démembrement, et que peut-être un jour elle l'aurait toute entière. Les renonciations authentiques de la femme et de la mère de *Louis XIV* ne paraiſſaient que de vaines ſignatures que des conjonctures nouvelles devaient anéantir. Dans ce deſſein, qui agrandiſſait ou la France ou la maiſon de *Bourbon*, il était néceſſaire de montrer quelque modération à l'Europe, pour ne pas effaroucher tant de puiſſances toujours ſoupçonneuſes. La paix donnait le temps de ſe faire de nouveaux alliés, de rétablir les finances, de gagner ceux dont on aurait beſoin, et de laiſſer former dans l'Etat de nouvelles milices. Il fallait céder quelque choſe, dans l'eſpérance d'obtenir beaucoup plus. Motifs de cette paix.

On penſa que c'étaient-là les motifs ſecrets de cette paix de Ryſvick qui, en effet, procura par l'événement le trône d'Eſpagne au petit-fils de *Louis XIV*. Cette idée, ſi vraiſemblable, n'eſt pas vraie ; ni *Louis XIV* ni ſon conſeil, n'eurent ces vues qui ſemblaient devoir ſe préſenter à eux. C'eſt un grand exemple de

cet enchaînement des révolutions de ce monde, qui entraînent les hommes par lesquels elles semblent conduites. L'intérêt visible de posséder bientôt l'Espagne, ou une partie de cette monarchie, n'influa en rien dans la paix de Rysvick. Le marquis de *Torci* en fait l'aveu dans ses mémoires (*a*) manuscrits. On fit la paix par lassitude de la guerre ; et cette guerre avait été presque sans objet : du moins elle n'avait été, du côté des alliés, que le dessein vague d'abaisser la grandeur de *Louis XIV;* et dans ce monarque, que la suite de cette même grandeur qui n'avait pas voulu plier. Le roi *Guillaume* avait entraîné dans sa cause l'empereur, l'Empire, l'Espagne, les Provinces Unies, la Savoie. *Louis XIV* s'était vu trop engagé pour reculer. La plus belle partie de l'Europe avait été ravagée, parce que le roi de France avait usé avec trop de hauteur de ses avantages après la paix de Nimègue. C'était contre sa personne qu'on s'était ligué plutôt que contre la France. Le roi croyait avoir mis en sureté la gloire que donnent les armes ; il voulut avoir celle de la modération : et l'épuisement qui se fesait sentir dans les finances, ne lui rendit pas cette modération difficile.

(*a*) Ces mémoires de *Torci* ont été imprimés depuis, et confirment combien l'auteur du *Siècle de Louis XIV* était instruit de tout ce qu'il avance.

Les affaires politiques fe traitaient dans le confeil : les réfolutions s'y prenaient. Le marquis de *Torci*, encore jeune, n'était chargé que de l'exécution. Tout le confeil voulait la paix. Le duc de *Beauvilliers*, fur-tout, y repréfentait, avec force, la misère des peuples : madame de *Maintenon* en était touchée : le roi n'y était pas infenfible. Cette misère fefait d'autant plus d'impreffion, qu'on tombait de cet état floriffant où le miniftre *Colbert* avait mis le royaume. Les grands établiffemens en tout genre avaient prodigieufement coûté ; et l'économie ne réparait pas le dérangement de ces dépenfes forcées. Ce mal intérieur étonnait, parce qu'on ne l'avait jamais fenti depuis que *Louis XIV* gouvernait par lui-même. Voilà les caufes de la paix de Ryfvick. (*b*) Des fentimens vertueux y influèrent certainement. Ceux qui penfent que les rois et leurs miniftres facrifient fans ceffe et fans mefure à l'ambition, ne fe trompent pas moins que celui qui penferait qu'ils facrifient toujours au bonheur du monde.

Le roi rendit donc à la branche autrichienne d'Efpagne tout ce qu'il lui avait pris vers les Pyrénées, et ce qu'il venait de lui prendre en

Reftitutions faites par *Louis XIV*.

(*b*) *Paix précipitée par le feul motif de foulager le royaume.* Mémoires de *Torci*, tome I, page 50, première édition.

Flandre, dans cette dernière guerre; Luxembourg, Mons, Ath, Courtrai. Il reconnut pour roi légitime d'Angleterre le roi *Guillaume*, traité jusqu'alors de prince d'Orange, d'usurpateur et de tyran. Il promit de ne donner aucun secours à ses ennemis. Le roi *Jacques*, dont le nom fut omis dans le traité, resta dans Saint-Germain, avec le nom inutile de roi, et des pensions de *Louis XIV*. Il ne fit plus que des manifestes; sacrifié par son protecteur à la nécessité, et déjà oublié de l'Europe.

Les jugemens rendus par les chambres de Brisac (*c*) et de Metz contre tant de souverains, et les réunions faites à l'Alsace, monumens d'une puissance et d'une fierté dangereuses, furent abolis, et les bailliages juridiquement saisis, furent rendus à leurs maîtres légitimes.

Outre ces désistemens, on restitua à l'Empire, Fribourg, Brisach, Kehl, Philipsbourg. On se soumit à raser les forteresses de Strasbourg sur le Rhin, le Fort-Louis, Trarbac, le Mont-Royal; ouvrages où *Vauban* avait épuisé son art, et le roi ses finances. On fut surpris en Europe, et mécontent en France,

(*c*) *Giannone*, si célèbre par son utile histoire de Naples, dit que ces tribunaux étaient établis à Tournai. Il se trompe souvent sur toutes les affaires qui ne sont pas celles de son pays. Il dit, par exemple, qu'à Nimègue *Louis XIV* fit la paix avec la Suède. Au contraire, la Suède était son alliée.

que *Louis XIV* eût fait la paix, comme s'il eût été vaincu. *Harlai*, *Créci* et *Callières*, qui avaient ſigné cette paix, n'oſaient ſe montrer ni à la cour, ni à la ville; on les accablait de reproches et de ridicules, comme s'ils avaient fait un ſeul pas qui n'eût été ordonné par le miniſtère. La cour de *Louis XIV* leur reprochait d'avoir trahi l'honneur de la France, et depuis on les loua d'avoir préparé, par ce traité, la ſucceſſion à la monarchie eſpagnole; mais ils ne méritèrent ni les critiques ni les louanges.

Ce fut enfin par cette paix que la France rendit la Lorraine à la maiſon qui la poſſédait depuis ſept cents années. Le duc *Charles V*, appui de l'Empire et vainqueur des Turcs, était mort. Son fils *Léopold* prit, à la paix de Ryſvick, poſſeſſion de ſa ſouveraineté; dépouillé, à la vérité, de ſes droits réels, car il n'était pas permis au duc d'avoir des remparts à ſa capitale; mais on ne put lui ôter un droit plus beau, celui de faire du bien à ſes ſujets; droit dont jamais aucun prince n'a ſi bien uſé que lui.

Il eſt à ſouhaiter que la dernière poſtérité apprenne qu'un des moins grands ſouverains de l'Europe a été celui qui a fait le plus de bien à ſon peuple. Il trouva la Lorraine déſolée et déſerte: il la repeupla, il l'enrichit. Il l'a

Eloge de *Léopold*, duc de Lorraine, père de l'empereur *François I.*

conſervée toujours en paix, pendant que le reſte de l'Europe a été ravagé par la guerre. Il a eu la prudence d'être toujours bien avec la France, et d'être aimé dans l'Empire; tenant heureuſement ce juſte milieu qu'un prince ſans pouvoir n'a preſque jamais pu garder entre deux grandes puiſſances. Il a procuré à ſes peuples l'abondance qu'ils ne connaiſſaient plus. Sa nobleſſe, réduite à la dernière misère, a été miſe dans l'opulence par ſes ſeuls bienfaits. Voyait-il la maiſon d'un gentilhomme en ruine, il la feſait rebâtir à ſes dépens : il payait leurs dettes; il mariait leurs filles; il prodiguait des préſens, avec cet art de donner qui eſt encore au-deſſus des bienfaits : il mettait dans ſes dons la magnificence d'un prince et la politeſſe d'un ami. Les arts, en honneur dans ſa petite province, produiſaient une circulation nouvelle qui fait la richeſſe des Etats. Sa cour était formée ſur celle de France. On ne croyait preſque pas avoir changé de lieu, quand on paſſait de Verſailles à Luneville. A l'exemple de *Louis XIV*, il feſait fleurir les belles-lettres. Il a établi dans Luneville une eſpèce d'univerſité ſans pédantiſme, où la jeune nobleſſe d'Allemagne venait ſe former. On y apprenait de véritables ſciences dans des écoles où la phyſique était démontrée aux yeux par

des

des machines admirables. Il a cherché les talens jusque dans les boutiques et dans les forêts, pour les mettre au jour, et les encourager. Enfin, pendant tout son règne, il ne s'est occupé que du soin de procurer à sa nation de la tranquillité, des richesses, des connaissances et des plaisirs. *Je quitterais demain ma souveraineté*, disait-il, *si je ne pouvais faire du bien.* Aussi a-t-il goûté le bonheur d'être aimé; et j'ai vu, long-temps après sa mort, ses sujets verser des larmes en prononçant son nom. Il a laissé, en mourant, son exemple à suivre aux plus grands rois, et il n'a pas peu servi à préparer à son fils le chemin du trône de l'Empire.

Prince de *Conti* vainement élu roi de Pologne.

Dans le temps que *Louis XIV* ménageait la paix de Ryswick qui devait lui valoir la succession d'Espagne, la couronne de Pologne vint à vaquer. C'était la seule couronne royale au monde qui fût alors élective. Citoyens et étrangers y peuvent prétendre. Il faut, pour y parvenir, ou un mérite assez éclatant et assez soutenu par les intrigues pour entraîner les suffrages, comme il était arrivé à *Jean Sobieski*, dernier roi; ou bien des trésors assez grands pour acheter ce royaume qui est presque toujours à l'enchère.

L'abbé de *Polignac*, depuis cardinal, eut d'abord l'habileté de disposer les suffrages en

faveur de ce prince de *Conti*, connu par les actions de valeur qu'il avait faites à Steinkerque et à Nervinde. Il n'avait jamais commandé en chef ; il n'entrait point dans les conſeils du roi ; M. *le Duc* avait autant de réputation que lui à la guerre ; M. de *Vendôme* en avait davantage : cependant ſa renommée effaçait alors les autres noms par le grand art de plaire et de ſe faire valoir, que jamais on ne poſſéda mieux que lui. *Polignac*, qui avait celui de perſuader, détermina d'abord les eſprits en ſa faveur. Il balança, avec de l'éloquence et des promeſſes, l'argent qu'*Auguſte*, électeur de Saxe, prodiguait. *Louis-François*,
27 juin 1697. prince de *Conti*, fut élu roi par le plus grand parti, et proclamé par le primat du royaume. *Auguſte* fut élu, deux heures après, par un parti beaucoup moins nombreux ; mais il était prince ſouverain et puiſſant ; il avait des troupes prêtes ſur les frontières de Pologne. Le prince de *Conti* était abſent, ſans argent, ſans troupes, ſans pouvoir ; il n'avait, pour lui, que ſon nom et le cardinal de *Polignac*. Il fallait, ou que *Louis XIV* l'empêchât de recevoir l'offre de la couronne, ou qu'il lui donnât de quoi l'emporter ſur ſon rival. Le miniſtère français paſſa pour en avoir fait trop, en envoyant le prince de *Conti* ; et trop peu, en ne lui donnant qu'une faible eſcadre

et quelques lettres de change, avec lesquelles il arriva à la rade de Dantzick. On parut se conduire avec cette politique mitigée qui commence les affaires pour les abandonner. Le prince de *Conti* ne fut pas seulement reçu à Dantzick. Ses lettres de change y furent protestées. Les intrigues du pape, celles de l'empereur, l'argent et les troupes de Saxe, assuraient déjà la couronne à son rival. Il revint avec la gloire d'avoir été élu. La France eut la mortification de faire voir qu'elle n'avait pas assez de force pour faire un roi de Pologne.

**Paix générale et courte dans le monde entier.**

Cette disgrâce du prince de *Conti* ne troubla point la paix du Nord entre les chrétiens. Le midi de l'Europe fut tranquille bientôt après par la paix de Risvick. Il ne restait plus de guerre que celle que les Turcs fesaient à l'Allemagne, à la Pologne, à Venise et à la Russie. Les chrétiens, quoique mal gouvernés et divisés entre eux, avaient, dans cette guerre, la supériorité. La bataille de 1695. Zanta, où le prince *Eugène* battit le grand seigneur en personne, fameuse par la mort d'un grand visir, de dix-sept bachas et de plus de vingt mille turcs, abaissa l'orgueil ottoman, et procura la paix de Carlovitz, où les Turcs reçurent la loi. Les Vénitiens eurent la Morée; les Moscovites, Asoph; les Polonais,

Kaminieck ; l'empereur, la Tranſilvanie. La
1699. chrétienté fut alors tranquille et heureuſe ; on n'entendait parler de guerre ni en Aſie ni en Afrique. Toute la terre était en paix, vers les deux dernières années du dix-ſeptième ſiècle ; époque d'une trop courte durée.

Troubles du Nord. Les malheurs publics recommencèrent bientôt. Le Nord fut troublé, dès l'an 1700, par les deux hommes les plus ſinguliers qui fuſſent
*Pierre I.* ſur la terre. L'un était le czar *Pierre Alexiovitz*, empereur de Ruſſie ; et l'autre, le jeune
*Charles XII* *Charles XII*, roi de Suède. Le czar *Pierre*, ſupérieur à ſon ſiècle et à ſa nation, a été, par ſon génie et par ſes travaux, le réformateur ou plutôt le fondateur de ſon empire. *Charles XII*, plus courageux, mais moins utile à ſes ſujets, fait pour commander à des ſoldats et non à des peuples, a été le premier des héros de ſon temps ; mais il eſt mort avec la réputation d'un roi imprudent. La déſolation du Nord, dans une guerre de dix-huit années, a dû ſon origine à la politique ambitieuſe du czar, du roi de Danemarck et du roi de Pologne, qui voulurent profiter de la jeuneſſe de *Charles XII* pour lui ravir une partie de
1700. ſes Etats. Le roi *Charles*, à l'âge de ſeize ans, les vainquit tous trois. Il fut la terreur du Nord, et paſſa déjà pour un grand homme, dans un âge où les autres hommes n'ont pas

reçu encore toute leur éducation. Il fut neuf ans le roi le plus redoutable qui fût au monde ; et neuf autres années, le plus malheureux.

Les troubles du midi de l'Europe ont eu une autre origine. Il s'agiſſait de recueillir les dépouilles du roi d'Eſpagne dont la mort s'approchait. Les puiſſances, qui dévoraient déjà en idée cette ſucceſſion immenſe, feſaient ce que nous voyons ſouvent dans la maladie d'un riche vieillard ſans enfans. Sa femme, ſes parens, des prêtres, des officiers prépoſés pour recevoir les dernières volontés des mourans, l'aſſiégent de tous côtés pour arracher de lui un mot favorable : quelques héritiers conſentent à partager ſes dépouilles ; d'autres s'apprêtent à les diſputer. **Troubles du Midi.** **Succeſſion d'Eſpagne.**

*Louis XIV* et l'empereur *Léopold* étaient au même degré : tous deux deſcendaient de *Philippe III* par les femmes ; mais *Louis* était fils de l'aînée. Le dauphin avait un plus grand avantage encore ſur les enfans de l'empereur, c'eſt qu'il était petit-fils de *Philippe IV*, et les enfans de *Léopold* n'en deſcendaient pas. Tous les droits de la nature étaient donc dans la maiſon de France. On n'a qu'à jeter un coup d'œil ſur la table ſuivante. **Droit à cette ſucceſſion.**

## PHILIPPE III, ROI D'ESPAGNE.

| BRANCHE FRANÇAISE. | BRANCHE ALLEMANDE. |
|---|---|

### PHILIPPE IV.

| | |
|---|---|
| ANNE-MARIE, l'aînée, femme de LOUIS XIII, en 1615. | MARIE-ANNE, la cadette, épouse de FERDINAND III, empereur en 1631. |

### CHARLES II.

| | |
|---|---|
| LOUIS XIV épouse, en 1660, MARIE-THERESE, fille aînée de PHILIPPE IV. | LEOPOLD, fils de FERDINAND III et de MARIE-ANNE, épouse, en 1666, MARGUERITE-THERESE, fille cadette de PHILIPPE IV, dont il eut |
| MONSEIGNEUR, | MARIE-ANTOINETTE-JOSEPHE, mariée à l'électeur de Bavière MAXIMILIEN-EMMANUEL, qui eut d'elle |
| Le duc de Bourgogne.<br>Le duc d'Anjou, roi d'Espagne.<br>Le duc de Berri. | JOSEPH-FERDINAND-LEOPOLD DE BAVIERE, nommé héritier de toute la monarchie espagnole, à l'âge de quatre ans. |

Mais la maiſon de l'empereur comptait pour ſes droits, premièrement les renonciations authentiques et ratifiées de *Louis XIII* et de *Louis XIV* à la couronne d'Eſpagne ; enſuite le nom d'*Autriche* ; le ſang de *Maximilien*, dont *Léopold* et *Charles II* deſcendaient ; l'union preſque toujours conſtante des deux branches autrichiennes ; la haine encore plus conſtante de ces deux branches contre les *Bourbons* ; l'averſion que la nation eſpagnole avait alors pour la nation françaiſe ; enfin les reſſorts d'une politique en poſſeſſion de gouverner le conſeil d'Eſpagne.

Rien ne paraiſſait plus naturel alors que de perpétuer le trône d'Eſpagne dans la maiſon d'Autriche. L'Europe entière s'y attendait avant la paix de Ryſvick ; mais la faibleſſe de *Charles II* avait dérangé, dès l'année 1696, cet ordre de ſucceſſion ; et le nom autrichien avait déjà été ſacrifié en ſecret. Le roi d'Eſpagne avait un petit-neveu, fils de l'électeur de Bavière *Maximilien-Marie*. La mère du roi, qui vivait encore, était biſaïeule de ce jeune prince de Bavière, âgé alors de quatre ans ; et, quoique cette reine-mère fût de la maiſon d'Autriche, étant fille de l'empereur *Ferdinand III*, elle obtint de ſon fils que la race impériale fût déshéritée. Elle était piquée contre la cour de Vienne. Elle jeta les yeux

Intrigues pour la ſucceſſion d'Eſpagne.

ſur ce prince bavarois ſortant du berceau, pour le deſtiner à la monarchie d'Eſpagne et du nouveau monde. *Charles II*, alors gouverné par elle, (*d*) fit un teſtament ſecret en faveur du prince électoral de Bavière, en 1696. *Charles*, ayant depuis perdu ſa mère, fut gouverné par ſa femme, *Marie-Anne de Bavière-Neubourg*. Cette princeſſe bavaroiſe, belle ſœur de l'empereur *Léopold*, était auſſi attachée à la maiſon d'Autriche que la reine-mère, autrichienne, avait été affectionnée au ſang de Bavière. Ainſi le cours naturel des choſes fut toujours interverti dans cette affaire, où il s'agiſſait de la plus vaſte monarchie du monde. *Marie-Anne de Bavière* fit déchirer le teſtament qui appelait le jeune bavarois à la ſucceſſion, et le roi promit à ſa femme qu'il n'aurait jamais d'autre héritier qu'un fils de l'empereur *Léopold*, et qu'il ne ruinerait pas la maiſon d'Autriche. Les choſes étaient en ces termes, à la paix de Ryſvick. Les maiſons de France et d'Autriche ſe craignaient et s'obſervaient, et elles avaient l'Europe à craindre. L'Angleterre et la Hollande, alors puiſſantes, dont l'intérêt était de tenir la balance entre les ſouverains, ne voulaient point ſouffrir que la même tête pût porter

(*d*) Voyez les mémoires de *Torci*, premier volume, pag. 15.

avec

avec la couronne d'Eſpagne celle de l'Empire, ou celle de France.

Ce qu'il y eut de plus étrange, c'eſt que le roi de Portugal, *Pierre II*, ſe mit au rang des prétendans. Cela était abſurde; il ne pouvait tirer ſon droit que d'un *Jean I*, fils naturel de *Pierre le juſticier*, au quinzième ſiècle; mais cette prétention chimérique était ſoutenue par le comte d'*Oropeza* de la maiſon de Bragance; il était membre du conſeil. Il oſa en parler; il fut diſgracié et renvoyé.

*Louis XIV* ne pouvait ſouffrir qu'un fils de l'empereur recueillît la ſucceſſion, et il ne pouvait la demander. On ne ſait pas poſitivement quel homme imagina le premier de faire un partage prématuré et inoui de la monarchie eſpagnole pendant la vie de *Charles II*. Il eſt très-vraiſemblable que ce fut le miniſtre *Torci*; car ce fut lui qui en fit l'ouverture au comte de *Portland Benting*, ambaſſadeur de *Guillaume III* auprès de *Louis XIV*. (*e*)

Le roi *Guillaume* entra vivement dans ce projet nouveau. Il diſpoſa dans la Haie, avec le comte de *Tallard*, de la ſucceſſion d'Eſpagne. On donnait au jeune prince de Bavière

Traité de partage. 1696.

(*e*) L'auteur du *Siècle de Louis XIV* avait écrit la plupart de ces particularités, alors auſſi nouvelles qu'intéreſſantes, long-temps avant que les mémoires du marquis de *Torci* paruſſent, et ces mémoires ont enfin confirmé tous les faits rapportés dans cette hiſtoire.

l'Eſpagne et les Indes occidentales, ſans ſavoir que *Charles II* lui avait déjà légué auparavant tous ſes Etats. Le dauphin, fils de *Louis XIV*, devait poſſéder Naples, Sicile et la province de Guipuſcoa, avec quelques villes. On ne laiſſait à l'archiduc *Charles*, ſecond fils de l'empereur *Léopold*, que le Milanais; et rien à l'archiduc *Joſeph*, fils aîné de *Léopold*, héritier de l'Empire.

Teſtament de *Charles II*, roi d'Eſpagne.

Le ſort d'une partie de l'Europe, et de la moitié de l'Amérique, ainſi réglé, *Louis* promit par ce traité de partage de renoncer à la ſucceſſion entière de l'Eſpagne. Le dauphin promit et ſigna la même choſe. La France croyait gagner des Etats; l'Angleterre et la Hollande croyaient affermir le repos d'une partie de l'Europe; toute cette politique fut vaine. Le roi moribond, apprenant qu'on déchirait ſa monarchie de ſon vivant, fut indigné. On s'attendait qu'à cette nouvelle il déclarerait pour ſon ſucceſſeur, ou l'empereur *Léopold*, ou un fils de cet empereur; qu'il lui donnerait cette récompenſe, de n'avoir point trempé dans ce partage; que la grandeur et l'intérêt de la maiſon d'Autriche lui dicteraient un teſtament. Il en fit un en

Novemb. 1698.

effet; mais il déclara pour la ſeconde fois ce même prince de Bavière unique héritier de tous ſes Etats. La nation eſpagnole, qui ne

craignait rien tant que le démembrement de ſa monarchie, applaudiſſait à cette diſpoſition. La paix ſemblait devoir en être le fruit. Cette eſpérance fut encore auſſi vaine que le traité de partage. Le prince de Bavière, déſigné roi, mourut à Bruxelles. (2)

On accuſa injuſtement de cette mort précipitée la maiſon d'Autriche, ſur cette ſeule vraiſemblance que ceux-là commettent le crime à qui le crime eſt utile. Alors recommencèrent les intrigues à la cour de Madrid, à Vienne, à Verſailles, à Londres, à la Haie et à Rome.

Autre traité de partage.

*Louis XIV*, le roi *Guillaume* et les Etats Généraux, diſposèrent encore une fois en idée de la monarchie eſpagnole. Ils aſſignaient à l'archiduc *Charles*, fils puîné de l'empereur, la part qu'ils avaient auparavant donnée à l'enfant qui venait de mourir. Le fils de *Louis XIV* devait poſſéder Naples et Sicile, Mars 1700.

(2) Les bruits odieux répandus ſur la mort du prince électoral de Bavière, ne ſont plus répétés aujourd'hui que par de vils écrivains ſans aveu, ſans pudeur et ſans connaiſſance du monde, qui travaillent pour des libraires, et qui ſe donnent pour des politiques. On trouve dans les prétendus mémoires de madame de *Maintenon*, tome V, page 6, ces paroles : *La cour de Vienne de tout temps infectée des maximes de Machiavel, et ſoupçonnée de réparer par ſes empoiſonneurs les ſautes de ſes miniſtres.* Il ſemble, par cette phraſe, que la cour de Vienne eut de tous temps des empoiſonneurs en titre d'office, comme on a des huiſſiers et des drabans. C'eſt un devoir de relever des expreſſions ſi indécentes, et de combattre des idées ſi calomnieuſes.

et tout ce qu'on lui avait affigné par la première convention.

On donnait Milan au duc de Lorraine ; et la Lorraine, fi fouvent envahie, et fi fouvent rendue par la France, devait y être annexée pour jamais. Ce traité, qui mit en mouvement la politique de tous les princes pour le traverfer ou pour le foutenir, fut tout auffi inutile que le premier. L'Europe fut encore trompée dans fon attente, comme il arrive prefque toujours.

L'empereur, à qui on propofait ce traité de partage à figner, n'en voulait point, parce qu'il efpérait avoir toute la fucceffion. Le roi de France, qui en avait preffé la fignature, attendait les événemens avec incertitude. Quand ce nouvel affront fut connu à la cour de Madrid, le roi fut fur le point de fuccomber à fa douleur ; et la reine, fa femme, fut tranfportée d'une fi vive colère, qu'elle brifa les meubles de fon appartement, et fur-tout les glaces et les autres ornemens qui venaient de France ; tant les paffions font les mêmes dans tous les rangs. Ces partages imaginaires, ces intrigues, ces querelles, tout cela n'était qu'un intérêt perfonnel. La nation efpagnole était comptée pour rien. On ne la confultait pas, on ne lui demandait pas quel roi elle voulait. On propofa d'affembler *las cortes*,

les états généraux ; mais *Charles* frémiſſait à ce ſeul nom.

Alors ce malheureux prince, qui ſe voyait mourir à la fleur de ſon âge, voulut donner tous ſes Etats à l'archiduc *Charles*, neveu de ſa femme, ſecond fils de l'empereur *Léopold.* Il n'oſait les laiſſer au fils aîné ; tant le ſyſtême de l'équilibre prévalait dans les eſprits, et tant il était sûr que la crainte de voir l'Eſpagne, le Mexique, le Pérou, de grands établiſſemens dans l'Inde, l'Empire, la Hongrie, la Lombardie dans les mêmes mains, armerait le reſte de l'Europe. Il demandait que l'empereur *Léopold* envoyât ſon ſecond fils *Charles* à Madrid, à la tête de dix mille hommes, mais ni la France, ni l'Angleterre, ni la Hollande, ni l'Italie, ne l'auraient alors ſouffert : toutes voulaient le partage. L'empereur ne voulait point envoyer ſon fils ſeul à la merci du conſeil d'Eſpagne, et ne pouvait y faire paſſer dix mille hommes. Il voulait ſeulement faire marcher des troupes en Italie, pour s'aſſurer cette partie des Etats de la monarchie autrichienne-eſpagnole. Il arriva, pour le plus important intérêt entre deux grands rois, ce qui arrive tous les jours entre des particuliers pour des affaires légères. On diſputa, on s'aigrit ; la fierté allemande révoltait la hauteur caſtillanne. La comteſſe de

Autres intrigues pour la ſucceſſion

*Perlipz*, qui gouvernait la femme du roi mourant, aliénait les esprits qu'elle eût dû gagner à Madrid; et le conseil de Vienne les éloignait encore davantage par ses hauteurs.

Intrigues encore pour la succession

Le jeune archiduc, qui fut depuis l'empereur *Charles VI*, appelait toujours les Espagnols d'un nom injurieux. Il apprit alors combien les princes doivent peser leurs paroles. Un évêque de Lérida, ambassadeur de Madrid à Vienne, mécontent des Allemands, releva ces discours, les envenima dans ses dépêches, et écrivit lui-même des choses plus injurieuses pour le conseil d'Autriche que l'archiduc n'en avait prononcé contre les Espagnols. » Les » ministres de *Léopold*, écrivait-il, ont l'esprit » fait comme les cornes des chèvres de mon » pays, petit, dur et tortu. » Cette lettre devint publique. L'évêque de Lérida fut rappelé; et à son retour à Madrid, il ne fit qu'accroître l'aversion des Espagnols contre les Allemands.

Autant le parti autrichien révoltait la cour de Madrid, autant le marquis, depuis duc d'*Harcourt*, ambassadeur de France se conciliait tous les cœurs par la profusion de sa magnificence, par sa dextérité, et par le grand art de plaire. Reçu d'abord fort mal à la cour de Madrid, il souffrit tous les dégoûts, sans se plaindre; trois mois entiers s'écoulèrent

ſans qu'il pût avoir audience du roi. (*g*) Il employa ce temps à gagner les eſprits. Ce fut lui qui le premier fit changer en bienveillance cette antipathie que la nation eſpagnole nourriſſait contre la françaiſe depuis *Ferdinand le catholique*; et ſa prudence prépara les temps où la France et l'Eſpagne ont renoué les anciens nœuds qui les avaient unies avant ce *Ferdinand*, *de couronne à couronne*, *de peuple à peuple et d'homme à homme*. Il accoutuma la cour eſpagnole à aimer la maiſon de France ; ſes miniſtres, à ne plus s'effrayer des renonciations de *Marie-Thérèſe* et d'*Anne d'Autriche;* et *Charles II* lui-même, à balancer entre ſa propre maiſon et celle de *Bourbon*. Il fut ainſi le premier mobile de la plus grande révolution dans le gouvernement et dans les eſprits. Cependant ce changement était encore éloigné. (1)

(*g*) *Reboulet* ſuppoſe que cet ambaſſadeur fut reçu d'abord magnifiquement. Il fait un grand éloge de ſa livrée, de ſon beau carroſſe doré, et de l'accueil tout à fait gracieux de ſa majeſté. Mais le marquis, dans ſes dépêches, avoue qu'on ne lui fit nulle civilité, et qu'il ne vit le roi qu'un moment dans une chambre très-ſombre, éclairée de deux bougies, de peur qu'il ne s'aperçût que ce prince était moribond. Enfin les mémoires de *Torci* démontrent qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce que *Reboulet*, *Limiers* et les autres hiſtoriens ont dit de cette grande affaire.

(1) Il y avait toujours un parti français à la cour d'Eſpagne. Les chefs de ce parti imaginèrent de faire accroire au roi qu'il était enforcelé, et l'on envoya conſulter en conſéquence

L'empereur priait , menaçait. Le roi de France repréfentait fes droits, mais fans ofer jamais demander pour un de fes petits-fils la fucceffion entière. Il ne s'occupait qu'à flatte: le malade. Les Maures affiégeaient Ceuta. Auffitôt le marquis d'*Harcourt* offre des vaiffeaux et des troupes à *Charles*, qui en fut fenfiblement touché; mais la reine, fa femme, en fut effrayée; elle craignit que fon mari n'eût trop de reconnaiffance, et refufa sèchement ce fecours.

On ne favait encore quel parti prendre dans le confeil de Madrid, et *Charles II* approchait du tombeau, plus incertain que jamais. L'empereur *Léopold* piqué rappela fon ambaffadeur, le comte de *Harrach ;* mais bientôt après il le renvoya à Madrid, et les efpérances en faveur de la maifon d'Autriche fe rétablirent. Le roi d'Efpagne écrivit à l'empereur qu'il choifirait l'archiduc pour fon fucceffeur. Alors le roi de France, menaçant à fon tour, affembla une armée vers les frontières d'Efpagne, et ce même marquis d'*Harcourt* fut

le plus habile forcier qu'il y eût alors dans toute l'Efpagne. Le forcier répondit comme on le défirait, mais il eut la mal-adreffe de compromettre dans fa réponfe des perfonnes très-confidérables ; ce qui fournit à la reine, contre qui cette intrigue était dirigée, et qui n'ofait s'en plaindre, un prétexte pour perdre le forcier et fes protecteurs. Mémoires de *Saint-Philippe*.

rappelé de son ambassade pour commander cette armée. Il ne resta à Madrid qu'un officier d'infanterie, qui avait servi de secrétaire d'ambassade, et qui fut chargé des affaires, comme le dit le marquis de *Torci*. Ainsi le roi moribond, menacé tour à tour par ceux qui prétendaient à sa succession, voyant que le jour de sa mort serait celui de la guerre, que ses Etats allaient être déchirés, tendait à sa fin sans consolation, sans résolution, et au milieu des inquiétudes.

Le roi d'Espagne consulte le pape.

Dans cette crise violente, le cardinal *Portocarrero*, archevêque de Tolède, le comte de *Monterey*, et d'autres grands d'Espagne voulurent sauver la patrie. Ils se réunirent pour prévenir le démembrement de la monarchie. Leur haine contre le gouvernement allemand fortifia dans leurs esprits la raison d'Etat, et servit la cour de France sans qu'elle le sût. Ils persuadèrent à *Charles II* de préférer un petit-fils de *Louis XIV* à un prince éloigné d'eux, hors d'état de les défendre. Ce n'était point anéantir les renonciations solennelles de la mère et de la femme de *Louis XIV* à la couronne d'Espagne, puisqu'elles n'avaient été faites que pour empêcher les aînés de leurs descendans de réunir sous leur domination les deux royaumes, et qu'on ne choisissait point un aîné. C'était en

même temps rendre juſtice aux droits du ſang ; c'était conſerver la monarchie eſpagnole ſans partage. Le roi ſcrupuleux fit conſulter des théologiens, qui furent de l'avis de ſon conſeil ; enſuite, tout malade qu'il était, il écrivit de ſa main au pape *Innocent XII*, et lui fit la même conſultation. Le pape, qui croyait voir dans l'affaibliſſement de la maiſon d'Autriche la liberté de l'Italie, écrivit au roi » que les » lois d'Eſpagne et le bien de la chrétienté » exigeaient de lui qu'il donnât la préférence » à la maiſon de France. » La lettre du pape était du 16 juillet 1700. Il traita ce cas de conſcience d'un ſouverain comme une affaire d'Etat, tandis que le roi d'Eſpagne feſait de cette grande affaire d'Etat un cas de conſcience.

Dernier teſtament de *Charles II.*

*Louis XIV* en fut informé par le cardinal de *Janſon* qui réſidait alors à Rome : c'eſt toute la part que le cabinet de Verſailles eut à cet événement. Six mois s'étaient écoulés depuis qu'on n'avait plus d'ambaſſadeur à Madrid. C'était peut-être une faute, et ce fut peut-être encore cette faute qui valut la monarchie eſpagnole à la maiſon de France.

2 octobre 1700.

Le roi d'Eſpagne fit ſon troiſième teſtament, qu'on crut long-temps être le ſeul, et donna tous ſes Etats au duc d'*Anjou*. (*h*) On ſaiſit

(*h*) Quelques mémoires diſent que le cardinal *Portocarrero* arracha du roi mourant la ſignature de ce teſtament ; ils lui

un moment où sa femme n'était pas auprès de lui pour le faire signer. C'est ainsi que toute cette intrigue fut terminée.

L'Europe a pensé que ce testament de *Charles II* avait été dicté à Versailles. Le roi mourant n'avait consulté que l'intérêt de son royaume, les vœux de ses sujets, et même leurs craintes; car le roi de France fesait avancer des troupes sur la frontière, pour s'assurer une partie de l'héritage, tandis que le roi moribond se résolvait à lui tout donner. Rien n'est plus vrai que la réputation de *Louis XIV*; et l'idée de sa puissance furent les seuls négociateurs qui consommèrent cette révolution.

*Charles d'Autriche*, après avoir signé la ruine de sa maison et la grandeur de celle de France, languit encore un mois, et acheva enfin, à l'âge de trente-neuf ans, la vie obscure qu'il avait menée sur le trône. Peut-être n'est-il pas inutile, pour faire connaître l'esprit humain, de dire que, quelques mois avant sa mort, ce monarque fit ouvrir à l'escurial les tombeaux de son père, de sa mère et de sa première femme, *Marie-Louise d'Orléans*, dont

Mort de *Charles II.* 1 novembre 1700.

font tenir un long discours pour y disposer ce monarque: mais on voit que tout était déjà préparé et réglé dès le mois de juillet. Qui pourrait d'ailleurs savoir ce que dit le cardinal *Portocarrero* au roi, tête à tête?

il était soupçonné d'avoir souffert l'empoisonnement. (*i*) Il baisa ce qui restait de ces cadavres, soit qu'en cela il suivît l'exemple de quelques anciens rois d'Espagne, soit qu'il voulût s'accoutumer aux horreurs de la mort, soit qu'une secrète superstition lui fît croire que l'ouverture de ces tombes retarderait l'heure où il devait être porté dans la sienne.

Ce prince était né aussi faible d'esprit que de corps ; et cette faiblesse s'était répandue sur ses Etats. C'est le sort des monarchies, que leur prospérité dépende du caractère d'un seul homme. Telle était la profonde ignorance dans laquelle *Charles II* avait été élevé, que, quand les Français assiégèrent Mons, il crut que cette place appartenait au roi d'Angleterre. Il ne savait ni où était la Flandre, ni ce qui lui appartenait en Flandre. (*k*) Ce roi laissa au duc d'*Anjou*, petit-fils de *Louis XIV*, tous ses Etats, sans connaître ce qu'il lui laissait.

Toute l'Europe surprise du testament.

Son testament fut si secret que le comte de *Harrach*, ambassadeur de l'empereur, se flattait encore que l'archiduc était reconnu successeur. Il attendit long-temps l'issue du grand conseil, qui se tint immédiatement après la mort du roi. Le duc d'*Abrantes* vint à lui, les bras

(*i*) Voyez le chapitre des anecdotes.

(*k*) Voyez les mémoires de *Torci*, tome I, page 12.

ouverts : l'ambaſſadeur ne douta pas dans ce moment que l'archiduc ne fût roi, quand le duc d'*Abrantes* lui dit en l'embraſſant : *Vengo a deſpedirme de la caſa de Auſtria. Je viens prendre congé de la maiſon d'Autriche.*

Ainſi, après deux cents ans de guerres et de négociations pour quelques frontières des Etats eſpagnols, la maiſon de France eut, d'un trait de plume, la monarchie entière, ſans traités, ſans intrigues, et ſans même avoir eu l'eſpérance de cette ſucceſſion. On s'eſt cru obligé de faire connaître la ſimple vérité d'un fait juſqu'à préſent obſcurci par tant de miniſtres et d'hiſtoriens ſéduits par leurs préjugés et par les apparences qui ſéduiſent preſque toujours. Tout ce qu'on a débité dans tant de volumes, d'argent répandu par le maréchal d'*Harcourt*, et des miniſtres eſpagnols gagnés pour faire ſigner ce teſtament, eſt au rang des menſonges politiques et des erreurs populaires. Mais le roi d'Eſpagne, en choiſiſſant pour ſon héritier le petit-fils d'un roi ſi long-temps ſon ennemi, penſait toujours aux ſuites que l'idée d'un équilibre général devait entraîner. Le duc d'*Anjou*, petit-fils de *Louis XIV*, n'était appelé à la ſucceſſion d'Eſpagne que parce qu'il ne devait pas eſpérer celle de France; et le même teſtament qui, au défaut des puînés du ſang de *Louis XIV*,

rappelait l'archiduc *Charles*, depuis l'empereur *Charles VI*, portait expreſſément que l'Empire et l'Eſpagne ne ſeraient jamais réunis ſous un même ſouverain.

*Louis XIV* accepte-ra-t-il le teſtament ?

*Louis XIV* pouvait s'en tenir encore au traité de partage, qui était un gain pour la France. Il pouvait accepter le teſtament qui était un avantage pour ſa maiſon. Il eſt certain que la matière fut miſe en délibération dans un conſeil extraordinaire. Le chancelier de *Pontchartrain* et le duc de *Beauvilliers* furent d'avis de s'en tenir au traité; ils voyaient les dangers d'une nouvelle guerre à ſoutenir. (2) *Louis* les voyait auſſi; mais il était accoutumé à ne les pas craindre. Il accepta le teſtament; et rencontrant, au ſortir du conſeil, les princeſſes de *Conti* avec madame

11 novembre 1700.

(2) A ne conſidérer que la juſtice, cette queſtion était délicate. Le traité de partage liait *Louis XIV*, mais il n'avait aucun droit de priver ſon petit-fils d'une ſucceſſion qui était indépendante de ſon autorité. Il avait encore moins le droit de donner à l'Eſpagne un autre maître que celui qui était appelé au trône par la règle ordinaire des ſucceſſions, par le teſtament de *Charles II* et le conſentement des peuples. Le traité fait avec l'Angleterre paraît donc injuſte; et ce n'eſt pas de l'avoir violé, mais de l'avoir propoſé, qu'on peut faire un reproche à *Louis XIV*. Devait-il regarder comme abſolument nul cet engagement injuſte, ou devait-il, en laiſſant la liberté à ſon petit-fils d'accepter ou de refuſer, ſe croire obligé à ne lui point donner de ſecours contre les puiſſances avec leſquelles il avait pris des engagemens? La guerre qu'elles feraient au nouveau roi d'Eſpagne n'était-elle point évidemment injuſte? Et l'engagement de ne pas défendre ſon petit-fils, injuſtement attaqué, aurait-il pu être légitime?

la ducheſſe : *Hé bien*, leur dit-il en ſouriant, *quel parti prendriez-vous ?* puis, ſans attendre leur réponſe : *quelque parti que je prenne*, ajouta-t-il, *je ſais bien que je ſerai blâmé.* (*l*)

Les actions des rois, tout flattés qu'ils ſont, éprouvent toujours tant de critiques, que le roi d'Angleterre lui-même eſſuya des reproches dans ſon parlement ; et ſes miniſtres furent pourſuivis, pour avoir fait le traité de partage. Les Anglais, qui raiſonnent mieux qu'aucun peuple, mais en qui la fureur de l'eſprit de parti éteint quelquefois la raiſon, criaient à la fois, et contre *Guillaume* qui avait fait le traité, et contre *Louis XIV* qui le rompait.

L'Europe parut d'abord dans l'engourdiſſement de la ſurpriſe et de l'impuiſſance, quand elle vit la monarchie d'Eſpagne ſoumiſe à la France, dont elle avait été trois

(*l*) Malgré le mépris où ſont en France les prétendus mémoires de madame de *Maintenon*, on eſt pourtant obligé d'avertir les étrangers que tout ce qu'on y dit au ſujet de ce teſtament eſt faux. L'auteur prétend que, lorſque l'ambaſſadeur d'Eſpagne vint apporter à *Louis XIV* les dernières volontés de *Charles II*, le roi lui répondit : *Je verrai.* Certainement le roi ne fit point une réponſe ſi étrange, puiſque, de l'aveu du marquis de *Torci*, l'ambaſſadeur d'Eſpagne n'eut audience de *Louis XIV* qu'après le conſeil dans lequel le teſtament fut accepté.

Le miniſtre qu'on avait alors en Eſpagne, s'appelait *Blécour* et non pas *Belcour*. Ce que le roi dit à l'ambaſſadeur *Caſtel dos Rios*, dans les mémoires de *Maintenon*, n'a jamais été dit que dans ce roman.

cents ans la rivale. *Louis XIV* femblait le monarque le plus heureux et le plus puiffant de la terre. Il fe voyait, à foixante-deux ans, entouré d'une nombreufe poftérité, un de fes petits-fils allait gouverner, fous fes ordres, l'Efpagne, l'Amérique, la moitié de l'Italie et les Pays-Bas. L'empereur n'ofait encore que fe plaindre.

Mefures pour faire valoir le teftament.

Le roi *Guillaume*, à l'âge de cinquante-deux ans, devenu infirme et faible, ne paraiffait plus un ennemi dangereux. Il lui fallait le confentement de fon parlement pour faire la guerre; et *Louis* avait fait paffer de l'argent en Angleterre, avec lequel il efpérait difpofer de plufieurs voix de ce parlement. *Guillaume* et la Hollande, n'étant pas affez forts pour fe déclarer, écrivirent à *Philippe V*, comme au roi légitime d'Efpagne. *Louis XIV* était affuré de l'électeur de Bavière, père du jeune prince qui était mort défigné roi. Cet électeur, gouverneur des Pays-Bas au nom du dernier roi *Charles II*, affurait tout d'un coup à *Philippe V* la poffeffion de la Flandre, et ouvrait dans fon électorat le chemin de Vienne, aux armées françaifes, en cas que l'empereur osât faire la guerre. L'électeur de Cologne, frère de l'électeur de Bavière, était auffi intimement lié à la France que fon frère; et ces deux princes femblaient avoir raifon, le parti de

Février 1701.

la

la maison de *Bourbon* étant alors incomparablement le plus fort. Le duc de Savoie, déjà beau-père du duc de Bourgogne, allait l'être encore du roi d'Espagne; il devait commander les armées françaises en Italie. On ne s'attendait pas que le père de la duchesse de Bourgogne et de la reine d'Espagne dût jamais faire la guerre à ses deux gendres.

Premiers succès de la maison de France.

Le duc de Mantoue, vendu à la France par son ministre, se vendit aussi lui-même, et reçut garnison française dans Mantoue. Le Milanais reconnut le petit-fils de *Louis XIV* sans balancer. Le Portugal même, ennemi naturel de l'Espagne, s'unit d'abord avec elle. Enfin, de Gibraltar à Anvers, et du Danube à Naples, tout paraissait être aux *Bourbons*. Le roi était si fier de sa prospérité, qu'en parlant au duc de *la Rochefoucauld* au sujet des propositions que l'empereur lui fesait alors, il se servit de ces termes : *Vous les trouverez encore plus insolentes qu'on ne vous l'a dit.* (*m*)

Septemb. 1701.

Le roi *Guillaume*, ennemi jusqu'au tombeau de la grandeur de *Louis XIV*, promit à l'empereur d'armer pour lui l'Angleterre et la Hollande : il mit encore le Danemarck dans

(*m*) Du moins c'est ce que rapportent les mémoires manuscrits du marquis de *Dangeau*. Ils sont quelquefois infidèles.

ses intérêts : enfin il signa à la Haie la ligue déjà tramée contre la maison de France. Mais le roi s'en étonna peu ; et comptant sur les divisions que son argent devait jeter dans le parlement anglais, et plus encore sur les forces réunies de la France et de l'Espagne, il sembla mépriser ses ennemis.

16 sept. 1701. *Jacques* mourut alors à Saint-Germain. *Louis* pouvait accorder ce qui paraissait être de la bienséance et de la politique, en ne se hâtant pas de reconnaître le prince de Galles pour roi d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, après avoir reconnu *Guillaume* par le traité de Risvick. Un pur sentiment de générosité le porta d'abord à donner au fils du roi *Jacques* la consolation d'un honneur et d'un titre que son malheureux père avait eus jusqu'à sa mort, et que ce traité de Risvick ne lui ôtait pas. Toutes les têtes du conseil furent d'une opinion contraire. Le duc de *Beauvilliers*, surtout, fit voir avec une éloquence forte tous les fléaux de la guerre qui devaient être le fruit de cette magnanimité dangereuse. Il était gouverneur du duc de Bourgogne, et pensait en tout comme le précepteur de ce prince, le célèbre archevêque de Cambrai, si connu par ses maximes humaines de gouvernement, et par la préférence qu'il donnait aux intérêts des peuples sur la grandeur des rois. Le

*Louis XIV* conserve au fils de *Jacques II* le titre et les honneurs de la royauté, malgré tout son conseil.

marquis de *Torci* appuya, par des principes de politique, ce que le duc de *Beauvilliers* avait dit comme citoyen. Il repréſenta qu'il ne convenait pas d'irriter la nation anglaiſe par une démarche précipitée. *Louis* ſe rendit à l'avis unanime de ſon conſeil, et il fut réſolu de ne point reconnaître le fils de *Jacques II* pour roi.

Le jour même, *Marie de Modène*, (3) veuve de *Jacques*, vint parler à *Louis XIV*, dans l'appartement de madame de *Maintenon*. Elle le conjure en larmes de ne point faire à ſon fils, à elle, à la mémoire d'un roi qu'il a protégé, l'outrage de refuſer un ſimple titre, ſeul reſte de tant de grandeurs : on a toujours rendu à ſon fils les honneurs d'un prince de Galles, on le doit donc traiter en roi après la mort de ſon père : le roi *Guillaume* ne peut s'en plaindre pourvu qu'on le laiſſe jouir de ſon uſurpation. Elle fortifie ces raiſons par l'intérêt de la gloire de *Louis XIV*. Qu'il reconnaiſſe ou non le fils de *Jacques II*, les Anglais ne prendront pas moins parti contre la France, et il aura ſeulement la douleur

(3) Il paraît, d'après les notes des mémoires de *Berwick*, que *Louis XIV* avait pris ſa réſolution avant la mort de *Jacques*, et qu'ainſi le conſeil, dont on a parlé ici, fut tenu avant la troiſième viſite de *Louis XIV* à ce prince, celle où il déclara au malheureux *Jacques* qu'il reconnaîtrait ſon fils pour roi d'Angleterre.

d'avoir facrifié la grandeur de fes fentimens à des ménagemens inutiles. Ces repréfentations et ces larmes furent appuyées par madame de *Maintenon*. Le roi revint à fon premier fentiment, et à la gloire de foutenir autant qu'il pouvait des rois opprimés. Enfin *Jacques III* fut reconnu le même jour qu'il avait été arrêté dans le confeil qu'on ne le reconnaîtrait pas.

Le marquis de *Torci* a fait fouvent l'aveu de cette anecdote fingulière. Il ne l'a pas inférée dans fes mémoires manufcrits, parce qu'il penfait, difait-il, qu'il n'était pas honorable à fon maître que deux femmes lui euffent fait changer une réfolution prife dans fon confeil. Quelques anglais (*n*) m'ont dit que peut-être fans cette démarche leur parlement n'eût point pris de parti entre les maifons de Bourbon et d'Autriche ; mais que reconnaître ainfi pour leur roi un prince profcrit par eux, leur parut une injure à la nation et un defpotifme qu'on

(*n*) Entre autres milord *Bolingbroke*, dont les mémoires ont depuis juftifié ce que l'auteur du *Siècle* avance. Voyez fes lettres, tome II, page 56. C'eft ainfi que penfe encore M. de *Torci* dans fes mémoires. Il dit, page 164 du tome I, première édition : *La réfolution que prit le roi de reconnaître le prince de Galles en qualité de roi d'Angleterre, changea les difpofitions qu'une grande partie de la nation témoignait à conferver la paix*, &c. Le lord *Bolingbroke* avoue, dans fes lettres, que *Louis XIV* reconnut le prétendant *par des importunités de femmes*. On voit, par ces témoignages, avec quelle exactitude l'auteur du *Siècle de Louis XIV* a cherché la vérité, et avec quelle candeur il l'a dite.

voulait exercer dans l'Europe. Les inſtructions données par la ville de Londres à ſes repréſentans furent violentes.

*Le roi de France ſe donne un vice-roi en conférant le titre de notre ſouverain à un prétendu prince de Galles : notre condition ſerait bien malheureuſe, ſi nous devions être gouvernés au gré d'un prince qui a employé le fer, le feu et les galères pour détruire les proteſtans de ſes Etats ; aurait-il plus d'humanité pour nous que pour ſes propres ſujets ?*

*Guillaume* s'expliqua dans le parlement avec la même force. On déclara le nouveau roi *Jacques* coupable de haute trahiſon : un bill d'*atteinder* fut porté contre lui, c'eſt-à-dire, qu'il fut condamné à mort, comme ſon grand-père ; et c'eſt en vertu de ce bill qu'on mit depuis ſa tête à prix. Tel était le ſort de cette famille infortunée, dont les malheurs n'étaient pas encore épuiſés. Il faut avouer que c'était oppoſer de la barbarie à la généroſité du roi de France.

Il paraît très-vraiſemblable que l'Angleterre ſe ferait toujours déclarée contre *Louis XIV*, quand même il eût refuſé le vain titre de roi au fils de *Jacques II*. La monarchie d'Eſpagne entre les mains de ſon petit-fils ſemblait devoir armer néceſſairement contre lui les puiſſances maritimes. Quelques membres du parlement gagnés n'auraient pas arrêté le torrent de la

nation. C'eſt un problême à réſoudre, ſi madame de *Maintenon* ne penſa pas mieux que tout le conſeil, et ſi *Louis XIV* n'eut pas raiſon de laiſſer agir la hauteur et la ſenſibilité de ſon ame.

*Philippe V*, roi d'Eſpagne.

Commencement de la guerre contre *Louis XIV*.

L'empereur *Léopold* commença d'abord cette guerre en Italie, dès le printemps de l'année 1701. L'Italie a toujours été le pays le plus cher aux intérêts des empereurs. C'était celui où ſes armes pouvaient le plus aiſément pénétrer par le Tirol et par l'Etat de Veniſe; car Veniſe, quoique neutre en apparence, penchait plus cependant pour la maiſon d'Autriche que pour celle de France. Obligée d'ailleurs par des traités de donner paſſage aux troupes allemandes, elle accompliſſait ces traités ſans peine.

L'empereur, pour attaquer *Louis XIV* du côté de l'Allemagne, attendait que le corps germanique ſe fût ébranlé en ſa faveur. Il avait des intelligences et un parti en Eſpagne; mais les fruits de ces intelligences ne pouvaient éclore, ſi l'un des fils de *Léopold* ne ſe préſentait pour les recueillir; et ce fils de l'empereur ne pouvait s'y rendre qu'à l'aide des flottes d'Angleterre et de Hollande. Le roi *Guillaume* hâtait les préparatifs. Son eſprit, plus agiſſant que jamais, dans un corps ſans force et preſque ſans vie, remuait tout, moins pour ſervir

la maiſon d'Autriche, que pour abaiſſer *Louis XIV*.

Il devait, au commencement de 1702, ſe mettre à la tête des armées. La mort le prévint dans ce deſſein. Une chute de cheval acheva de déranger ſes organes affaiblis; une petite fièvre l'emporta. Il mourut, ne répondant rien à ce que des prêtres anglais, qui étaient auprès de ſon lit, lui dirent ſur leur religion, et ne marquant d'autre inquiétude que celle dont le tourmentaient les affaires de l'Europe.

**Mort de *Guillaume III.* 16 mars 1702.**

Il laiſſa la réputation d'un grand politique, quoiqu'il n'eût point été populaire; et d'un général à craindre, quoiqu'il eût perdu beaucoup de batailles. Toujours meſuré dans ſa conduite, et jamais vif que dans un jour de combat, il ne régna paiſiblement en Angleterre que parce qu'il ne voulut pas y être abſolu. On l'appelait, comme on fait, le ſtathouder des Anglais, et le roi des Hollandais. Il ſavait toutes les langues de l'Europe, et n'en parlait aucune avec agrément, ayant beaucoup plus de réflexion dans l'eſprit que d'imagination. Son caractère était en tout l'oppoſé de *Louis XIV*; ſombre, retiré, ſévère, ſec, ſilencieux autant que *Louis* était affable. Il haïſſait les femmes (*o*)

**Caractère du roi *Guillaume*.**

**Comparaiſon de ce prince avec *Louis XIV*.**

(*o*) Voyez la note (*a*), tome II, page 175.
On a fait dire à *Guillaume*: *Le roi de France ne devrait point me haïr, je l'imite en beaucoup de choſes, je le crains en plusieurs*,

autant que *Louis* les aimait. *Louis* fesait la guerre en roi, et *Guillaume* en soldat. Il avait combattu contre le grand *Condé* et contre *Luxembourg*, laissant la victoire indécise entre *Condé* et lui à Senef, et réparant en peu de temps ses défaites à Steinkerque, à Nervinde; aussi fier que *Louis XIV*, mais de cette fierté triste et mélancolique qui rebute plus qu'elle n'impose. Si les beaux arts fleurirent en France par le soin de son roi, ils furent négligés en Angleterre, où l'on ne connut plus qu'une politique dure et inquiéte, conforme au génie du prince.

Ceux qui estiment plus le mérite d'avoir défendu sa patrie, et l'avantage d'avoir acquis un royaume sans aucun droit de la nature, de s'y être maintenu sans être aimé, d'avoir gouverné souverainement la Hollande sans la subjuguer, d'avoir été l'ame et le chef de la moitié de l'Europe, d'avoir eu les ressources d'un général et la valeur d'un soldat, de n'avoir jamais persécuté personne pour la religion, d'avoir méprisé toutes les superstitions des hommes,

*et je l'admire en tout.* On cite sur cela les mémoires de M. de *Dangeau*. Je ne me souviens point d'y avoir vu ces paroles: elles ne sont ni dans le caractère, ni dans le style du roi *Guillaume*. Elles ne se trouvent dans aucun mémoire anglais concernant ce prince, et il n'est pas possible qu'il ait dit qu'il imitait *Louis XIV*, lui dont les mœurs, les goûts, la conduite dans la guerre et dans la paix furent en tout l'opposé de ce monarque.

d'avoir

d'avoir été ſimple et modeſte dans ſes mœurs; ceux-là, ſans doute, donneront le nom de grand à *Guillaume* plutôt qu'à *Louis.* Ceux qui ſont plus touchés des plaiſirs et de l'éclat d'une cour brillante, de la magnificence, de la protection donnée aux arts, du zèle pour le bien public, de la paſſion pour la gloire, du talent de régner; qui ſont plus frappés de cette hauteur, avec laquelle des miniſtres et des généraux ont ajouté des provinces à la France ſur un ordre de leur roi; qui s'étonnent davantage d'avoir vu un ſeul Etat réſiſter à tant de puiſſances; ceux qui eſtiment plus un roi de France qui ſait donner l'Eſpagne à ſon petit-fils, qu'un gendre qui détrône ſon beau-père; enfin ceux qui admirent davantage le protecteur que le perſécuteur du roi *Jacques*, ceux-là donneront à *Louis XIV* la préférence.

# CHAPITRE XVIII.

*Guerre mémorable pour la succession à la monarchie d'Espagne. Conduite des ministres et des généraux, jusqu'en 1703.*

A *Guillaume III* succéda la princesse *Anne*, fille du roi *Jacques* et de la fille d'*Hyde*, avocat devenu chancelier, et l'un des grands hommes de l'Angleterre. (1) Elle était mariée au prince de Danemarck, qui ne fut que son premier sujet. Dès qu'elle fut sur le trône, elle entra dans toutes les mesures du roi *Guillaume*, quoiqu'elle eût été ouvertement brouillée avec lui. Ces mesures étaient les vœux de la nation. Un roi fait ailleurs entrer aveuglément ses peuples dans toutes ses vues ; mais à Londres un roi doit entrer dans celles de son peuple.

Ces dispositions de l'Angleterre et de la Hollande pour mettre, s'il se pouvait, sur le trône d'Espagne l'archiduc *Charles*, fils de l'empereur, ou du moins pour résister aux *Bourbons*, méritent peut-être l'attention de tous les siècles. La Hollande devait, pour sa

(1) Plus connu comme homme d'Etat sous le nom de *Clarendon* : il a laissé une histoire des guerres civiles d'Angleterre sous *Charles I*, et plusieurs autres ouvrages de politique.

part, entretenir cent deux mille hommes de troupes, soit dans les garnisons, soit en campagne. Il s'en fallait beaucoup que la vaste monarchie espagnole pût en fournir autant dans cette conjoncture. Une province de marchands presque toute subjuguée en deux mois, trente ans auparavant, pouvait plus alors que les maîtres de l'Espagne, de Naples, de la Flandre, du Pérou et du Mexique. L'Angleterre promettait quarante mille hommes, sans compter ses flottes. Il arrive dans toutes les alliances que l'on fournit à la longue beaucoup moins qu'on n'avait promis. L'Angleterre, au contraire, donna cinquante mille hommes dans la seconde année, au lieu de quarante; et vers la fin de la guerre, elle entretint, tant de ses troupes que de celles des alliés, sur les frontières de France, en Espagne, en Italie, en Irlande, en Amérique, et sur ses flottes, près de deux cents mille soldats et matelots combattans; dépense presque incroyable pour qui considérera que l'Angleterre, proprement dite, n'est que le tiers de la France, et qu'elle n'avait pas la moitié tant d'argent monnayé; mais dépense vraisemblable aux yeux de ceux qui savent ce que peuvent le commerce et le crédit. Les Anglais ont porté toujours le plus grand fardeau de cette alliance. Les Hollandais ont

infenfiblement diminué le leur; car après tout, la république des Etats Généraux n'eft qu'une illuftre compagnie de commerce : et l'Angleterre eft un pays fertile, rempli de négocians et de guerriers.

Ligue contre la maifon de France.

L'empereur devait fournir quatre-vingt-dix mille hommes, fans compter les fecours de l'Empire et des alliés qu'il efpérait détacher de la maifon de Bourbon; et cependant le petit-fils de *Louis XIV* régnait déjà paifiblement dans Madrid; et *Louis*, au commencement du fiècle, était au comble de fa puiffance et de fa gloire. Mais ceux qui pénétraient dans les refforts des cours de l'Europe, et fur-tout de celle de France, commençaient à craindre quelques revers. L'Efpagne, affaiblie fous les derniers rois du fang de *Charles-Quint*, l'était encore davantage dans les premiers jours du règne d'un *Bourbon*. La maifon d'Autriche avait des partifans dans plus d'une province de cette monarchie. La Catalogne femblait prête à fecouer le nouveau joug, et à fe donner à l'archiduc *Charles*. Il était impoffible que le Portugal ne fe rangeât tôt ou tard du côté de la maifon d'Autriche. Son intérêt vifible était de nourrir chez les Efpagnols, fes ennemis naturels, une guerre civile dont Lisbonne ne pouvait que profiter. Le duc de Savoie, à peine beau-père du

nouveau roi d'Efpagne, et lié aux *Bourbons* par le fang et les traités, paraiffait déjà mécontent de fes gendres. Cinquante mille écus par mois, pouffés depuis jufqu'à deux cents mille francs, ne paraiffaient pas un avantage affez grand pour le retenir dans leur parti. Il lui fallait au moins le Montferrat-mantouan et une partie du Milanais. Les hauteurs qu'il effuyait des généraux français, et du miniftère de Verfailles, lui fefaient craindre avec raifon d'être bientôt compté pour rien par fes deux gendres qui tenaient refferrés fes Etats de tous côtés. (2) Il avait déjà quitté brufquement le parti de l'Empire pour la France. Il était vraifemblable qu'étant fi peu ménagé par la France, il s'en détacherait à la première occafion.

Le miniftère de France perd fa fupériorité.

Quant à la cour de *Louis XIV* et à fon royaume, les efprits fins y apercevaient déjà un changement que les groffiers ne voient que quand la décadence eft arrivée. Le roi, âgé de plus de foixante ans, devenu plus retiré, ne pouvait plus fi bien connaître les hommes; il voyait les chofes dans un trop grand éloignement, avec des yeux moins appliqués,

(2) On lui déclara, lorfqu'il fe propofait d'aller voir à Milan fon gendre, *Philippe V*, qu'il ne ferait reçu que comme un de fes courtifans, et que le roi d'Efpagne ne pourrait, fans manquer à fa dignité, l'admettre à fa table.

et fascinés par une longue prospérité. Madame de *Maintenon*, avec toutes les qualités estimables qu'elle possédait, n'avait ni la force, ni le courage, ni la grandeur d'esprit nécessaires pour soutenir la gloire d'un Etat. Elle contribua à faire donner le ministère des finances, en 1699, et celui de la guerre, en 1701, à sa créature *Chamillart*, plus honnête homme que ministre, et qui avait plu au roi par la modestie de sa conduite, lorsqu'il était chargé de Saint-Cyr. Malgré cette modestie extérieure, il eut le malheur de se croire la force de porter ces deux fardeaux, que *Colbert* et *Louvois* avaient à peine soutenus. Le roi, comptant sur sa propre expérience, croyait pouvoir diriger heureusement ses ministres. Il avait dit, après la mort de *Louvois*, au roi *Jacques : J'ai perdu un bon ministre ; mais vos affaires et les miennes n'en iront pas plus mal.* Lorsqu'il choisit *Barbesieux* pour succéder à *Louvois* dans le ministère de la guerre : *J'ai formé votre père*, lui dit-il, (*a*) *je vous formerai de même.* Il en dit à peu-près autant à *Chamillart.*

(*a*) Voyez les mémoires manuscrits de *Dangeau* : on les cite ici parce que ce fait rapporté par eux a été souvent confirmé par le maréchal de *la Feuillade*, gendre du secrétaire d'Etat *Chamillart*. *Louis XIV* n'avait que trois ans plus que *Louvois* ; à la mort de *Mazarin* le roi avait vingt-trois ans ; *Louvois* en avait vingt, et était, depuis plusieurs années, adjoint de son père dans la place de ministre de la guerre.

Un roi qui avait travaillé si long-temps et si heureusement semblait avoir droit de parler ainsi; mais sa confiance en ses lumières le trompait.

A l'égard des généraux qu'il employait, ils étaient souvent gênés par des ordres précis, comme des ambassadeurs qui ne devaient pas s'écarter de leurs instructions. Il dirigeait avec *Chamillart*, dans le cabinet de madame de *Maintenon*, les opérations de la campagne. Si le général voulait faire quelque grande entreprise, il fallait souvent qu'il en demandât la permission par un courrier qui trouvait, à son retour, ou l'occasion manquée ou le général battu. (3)

Les dignités et les récompenses militaires furent prodiguées sous le ministère de *Chamillart*. On donna la permission à trop de jeunes gens d'acheter des régimens presque au sortir de l'enfance; tandis que, chez les ennemis, un régiment était le prix de vingt

(3) Le maréchal de *Berwick* rapporte dans ses mémoires, que *Louis XIV* l'ayant consulté sur un plan imaginé par *Chamillart*, pour la campagne de 1708, et dont l'exécution devait être confiée au maréchal, il n'eut pas de peine à en faire voir le ridicule au roi, qui ne put s'empêcher de lui dire en riant : *Chamillart croit en savoir beaucoup plus qu'aucun général, mais il n'y entend rien du tout.* Cependant *Chamillart* resta encore ministre; et, dans la même campagne, *Louis XIV* l'envoya en Flandre pour prononcer, entre le duc de *Vendôme* et le maréchal de *Berwick*, sur les moyens d'empêcher la prise de Lille.

ans de fervice. Cette différence ne fut enfuite que trop fenfible dans plus d'une occafion, où un colonel expérimenté eût pu empêcher une déroute. Les croix de chevaliers de Saint-Louis, récompenfe inventée par le roi, en 1693, et qui étaient l'objet de l'émulation des officiers, fe vendirent dès le commencement du miniftère de *Chamillart*. On les achetait cinquante écus dans les bureaux de la guerre. La difcipline militaire, l'ame du fervice, fi rigidement foutenue par *Louvois*, tomba dans un relâchement funefte : ni le nombre des foldats ne fut complet dans les compagnies, ni même celui des officiers dans les régimens. La facilité de s'entendre avec les commiffaires, et l'inattention du miniftre produifaient ce défordre. De-là naiffait un inconvénient qui devait, toutes chofes égales d'ailleurs, faire perdre néceffairement des batailles. Car, pour avoir un front auffi étendu que celui de l'ennemi, on était obligé d'oppofer des bataillons faibles à des bataillons nombreux. Les magafins ne furent plus ni affez grands ni affez tôt prêts. Les armes ne furent plus d'une affez bonne trempe. Ceux donc qui voyaient ces défauts du gouvernement, et qui favaient à quels généraux la France aurait à faire, craignirent pour elle, même au milieu des premiers avantages

qui promettaient à la France de plus grandes prospérités que jamais. (*b*)

Le premier général qui balança la supériorité de la France fut un français ; car on doit appeler de ce nom le prince *Eugène*, quoiqu'il fût petit-fils de *Charles-Emmanuel*, duc de Savoie. Son père, le comte de Soissons, établi en France, lieutenant-général des armées et gouverneur de Champagne, avait épousé *Olympe Mancini*, l'une des nièces du cardinal *Mazarin*. De ce mariage, d'ailleurs malheureux, naquit à Paris ce prince si dangereux depuis à *Louis XIV*, et si peu connu de lui dans sa jeunesse. On le nomma d'abord en France le *chevalier de Carignan*. Il prit ensuite le petit collet. On l'appelait l'*abbé de Savoie*. On prétend qu'il demanda un régiment au roi, et qu'il essuya la mortification d'un refus accompagné de reproches. Ne pouvant réussir auprès de *Louis XIV*, il était allé servir l'empereur contre les Turcs, dès l'an 1683. Les deux princes de *Conti* allèrent le joindre, en 1685. Le roi fit ordonner aux princes de

Le prince *Eugène*.

Octobre 1663.

(*b*) Le compilateur des mémoires de madame de *Maintenon*, dit que, vers la fin de la guerre précédente, le marquis de *Nangis*, colonel du régiment du roi, lui disait qu'on ne pourrait empêcher la désertion de ses soldats qu'en fesant casser la tête aux déserteurs. Remarquez que le marquis, depuis maréchal de *Nangis*, ne fut colonel de ce régiment qu'en 1711.

*Conti*, et à tous ceux qui fesaient avec eux le voyage, de revenir. L'abbé de Savoie fut le seul qui (*c*) n'obéit point. Il avait déjà déclaré qu'il renonçait à la France. Le roi, quand il l'apprit, dit à ses courtisans : *Ne trouvez-vous pas que j'ai fait-là une grande perte?* et les courtisans assurèrent que l'abbé de Savoie serait toujours un esprit dérangé, un homme incapable de tout. On en jugeait par quelques emportemens de jeunesse, sur lesquels il ne faut jamais juger les hommes. Ce prince, trop méprisé à la cour de France, était né avec les qualités qui font un héros dans la guerre

(*c*) Par les instructions à moi envoyées, et puisées dans le dépôt des affaires étrangères, il est évident que le prince *Eugène* était déjà parti, en 1683, et que le marquis de *la Fare* s'est mépris dans ses mémoires, quand il fait partir les deux princes de *Conti* avec le prince *Eugène*, ce qui a induit les historiens en erreur.

Il y eut alors plusieurs jeunes seigneurs de la cour qui écrivirent aux princes de *Conti* des lettres indécentes, dans lesquelles ils manquaient de respect au roi, et d'égards pour madame de *Maintenon* qui n'était encore que favorite. Les lettres furent interceptées, et ces jeunes gens disgraciés pour quelque temps.

Le compilateur des mémoires de *Maintenon* est le seul qui avance que le duc de *la Rocheguion* dit à son frère, le marquis de *Liancour : Mon frère, si on intercepte votre lettre vous méritez la mort.* Premièrement, on ne mérite point la mort, parce qu'une lettre coupable est interceptée, mais parce qu'on l'a écrite. Secondement, on ne mérite point la mort pour avoir écrit des plaisanteries. Il parut bien que ces seigneurs, qui tous rentrèrent en grâce, ne méritaient point la mort. Tous ces prétendus discours qu'on débite avec légèreté dans le monde, et qui sont ensuite recueillis par des écrivains obscurs et mercenaires, sont indignes de croyance.

et un grand homme dans la paix ; un efprit plein de jufteffe et de hauteur, ayant le courage néceffaire et dans les armées et dans le cabinet. Il a fait des fautes comme tous les généraux ; mais elles ont été cachées fous le nombre de fes grandes actions. Il a ébranlé la grandeur de *Louis XIV* et la puiffance ottomane ; il a gouverné l'Empire ; et dans le cours de fes victoires et de fon miniftère, il a méprifé également le fafte et les richeffes. Il a même cultivé les lettres, et les a protégées autant qu'on le pouvait à la cour de Vienne. Agé alors de trente-fept ans, il avait l'expérience de fes victoires remportées fur les Turcs, et des fautes commifes par les Impériaux dans les dernières guerres, où il avait fervi contre la France.

Premiers progrès du prince *Eugène*.

Il defcendit en Italie par le Trentin fur les terres de Venife avec trente mille hommes, et la liberté entière de s'en fervir comme il le voudrait. Le roi de France défendit d'abord au maréchal de *Catinat* de s'oppofer au paffage du prince *Eugène*, foit pour ne point commettre le premier acte d'hoftilité, ce qui eft une mauvaife politique quand on a les armes à la main, foit pour ménager les Vénitiens, qui étaient pourtant moins dangereux que l'armée allemande.

Cette faute de la cour en fit commettre

d'autres à *Catinat*. Rarement réuſſit-on, quand on ſuit un plan qui n'eſt pas le ſien. On ſait d'ailleurs combien il eſt difficile dans ce pays, tout coupé de rivières et de ruiſſeaux, d'empêcher un ennemi habile de les paſſer. Le prince *Eugène* joignait à une grande profondeur de deſſeins une vivacité prompte d'exécution. La nature du terrain aux bords de l'Adige fesait encore que l'armée ennemie était plus ramaſſée, et la françaiſe plus étendue. *Catinat* voulait aller à l'ennemi ; mais quelques lieutenans généraux firent des difficultés, et formèrent des cabales contre lui. Il eut la faibleſſe de ne ſe pas faire obéir. La modération de ſon eſprit lui fit commettre cette grande faute. *Eugène* força d'abord le poſte de Carpi, auprès du canal blanc, défendu par *Saint-Fremont*, qui ne ſuivit pas en tout les ordres du général, et qui ſe fit battre. Après ce ſuccès, l'armée allemande fut maîtreſſe du pays entre l'Adige et l'Adda ; elle pénétra dans le Breſſan, et *Catinat* recula juſque derrière l'Oglio. Beaucoup de bons officiers approuvaient cette retraite qui leur paraiſſait ſage, et il faut encore ajouter que le défaut des munitions promiſes par le miniſtre la rendait néceſſaire. Les courtiſans, et ſurtout ceux qui eſpéraient de commander à la place de *Catinat*, firent regarder ſa conduite

comme l'opprobre du nom français. Le maréchal de *Villeroi* persuada qu'il réparerait l'honneur de la nation. La confiance avec laquelle il parla, et le goût que le roi avait pour lui, obtinrent à ce général le commandement en Italie. Le maréchal de *Catinat*, malgré les victoires de Stafarde et de la Marsaille, fut obligé de servir sous lui.

Le maréchal de *Villeroi* commande.

Le maréchal duc de *Villeroi*, fils du gouverneur du roi, élevé avec lui, avait eu toujours sa faveur : il avait été de toutes ses campagnes et de tous ses plaisirs : c'était un homme d'une figure agréable et imposante, très-brave, très-honnête homme, bon ami, vrai dans la société, magnifique en tout. (*d*) Mais ses ennemis disaient qu'il était plus occupé, étant général d'armée, de l'honneur et du plaisir de commander que des desseins d'un

(*d*) L'auteur qui, dans sa jeunesse, eut l'honneur de le voir souvent, a droit d'assurer que c'était-là son caractère. *La Beaumelle*, qui insulte les maréchaux de *Villeroi* et de *Villars* et tant d'autres, dans ses notes du *Siècle de Louis XIV*, parle ainsi de feu M. le maréchal de *Villeroi*, page 102, tome III des mémoires de madame de *Maintenon* : *Villeroi le fastueux, qui amusait les femmes avec tant de légèreté, et qui disait à ses gens, avec tant d'arrogance : A-t-on mis de l'or dans mes poches ?* Comment peut il attribuer, je ne dis pas à un grand seigneur, mais à un homme bien élevé, ces paroles qu'on attribuait autrefois à un financier ridicule ? Comment peut-il parler de tant d'hommes du siècle passé, du ton d'un homme qui les aurait vus ? et comment peut-on écrire si insolemment de telles indécences, de telles faussetés et de telles sottises ?

grand capitaine. Ils lui reprochaient un attachement à ses opinions qui ne déférait aux avis de personne.

Il vint en Italie donner des ordres au maréchal de *Catinat*, et des dégoûts au duc de Savoie. Il fesait sentir qu'il pensait en effet qu'un favori de *Louis XIV*, à la tête d'une puissante armée, était fort au-dessus d'un prince : il ne l'appelait que *Mons de Savoie* : il le traitait comme un général à la solde de France, et non comme un souverain, maître des barrières que la nature a mises entre la France et l'Italie. L'amitié de ce souverain ne fut pas aussi ménagée qu'elle était nécessaire. La cour pensa que la crainte serait le seul nœud qui le retiendrait, et qu'une armée française, dont environ six à sept mille soldats piémontais étaient sans cesse environnés, répondrait de sa fidélité. Le maréchal de *Villeroi* agit avec lui comme son égal dans le commerce ordinaire, et comme son supérieur dans le commandement. Le duc de Savoie avait le vain titre de généralissime ; mais le maréchal de *Villeroi* l'était.

Il ordonna d'abord que l'on attaquât le prince *Eugène* au poste de Chiari, près de l'Oglio. Les officiers généraux jugeaient qu'il était contre toutes les règles de la guerre d'attaquer ce poste, pour des raisons décisives ;

Echec de Chiari. 11 sept. 1701.

c'eſt qu'il n'était d'aucune conſéquence, et que les retranchemens en étaient inabordables, qu'on ne gagnait rien en le prenant, et que, ſi on le manquait, on perdrait la réputation de la campagne. *Villeroi* dit au duc de Savoie qu'il fallait marcher, et envoya un aide de camp ordonner de ſa part au maréchal de *Catinat* d'attaquer. *Catinat* ſe fit répéter l'ordre trois fois, puis ſe tournant vers les officiers qu'il commandait : *Allons donc*, dit-il, *Meſſieurs*, *il faut obéir*. On marcha aux retranchemens. Le duc de Savoie, à la tête de ſes troupes, combattit comme un homme qui aurait été content de la France. *Catinat* chercha à ſe faire tuer. Il fut bleſſé ; mais, tout bleſſé qu'il était, voyant les troupes du roi rebutées, et le maréchal de *Villeroi* ne donnant point d'ordre, il fit la retraite ; après quoi il quitta l'armée, et vint à Verſailles rendre compte de ſa conduite au roi, ſans ſe plaindre de perſonne.

Le prince *Eugène* conſerva toujours ſa ſupériorité ſur le maréchal de *Villeroi*. Enfin, au cœur de l'hiver, un jour que ce maréchal dormait avec ſécurité dans Crémone, ville aſſez forte, et munie d'une très-grande garniſon, il eſt réveillé au bruit des décharges de mouſqueterie. Il ſe lève en hâte, monte à cheval ; la première choſe qu'il rencontre,

2 février 1702. Maréchal de *Villeroi* pris dans Crémone.

c'eſt un eſcadron ennemi. Le maréchal auſſitôt eſt fait priſonnier, et conduit hors de la ville, ſans ſavoir ce qui s'y paſſait, et ſans pouvoir imaginer la cauſe d'un événement ſi étrange. Le prince *Eugène* était déjà dans Crémone. Un prêtre, nommé *Bazzoli*, prévôt de Sainte-Marie la neuve, avait introduit les troupes allemandes par un égout. Quatre cents ſoldats, entrés par cet égout dans la maiſon du prêtre, avaient ſur le champ égorgé la garde des deux portes ; les deux portes ouvertes, le prince *Eugène* entre avec quatre mille hommes. Tout cela s'était fait avant que le gouverneur, qui était eſpagnol, s'en fût douté, et avant que le maréchal de *Villeroi* fût éveillé. Le ſecret, l'ordre, la diligence, toutes les précautions poſſibles avaient préparé l'entrepriſe. Le gouverneur eſpagnol ſe montre d'abord dans les rues avec quelques ſoldats ; il eſt tué d'un coup de fuſil : tous les officiers généraux ſont ou tués ou pris, à la réſerve du comte de *Rével*, lieutenant général, et du marquis de *Praſlin*. Le haſard confondit la prudence du prince *Eugène*.

Crémone ſurpris et repris.

Le chevalier d'*Entragues* devait faire ce jour-là, dans la ville, une revue du régiment des vaiſſeaux, dont il était colonel ; et déjà les ſoldats s'aſſemblaient à quatre heures du matin à une extrémité de la ville, préciſément dans

dans le temps que le prince *Eugène* entrait par l'autre. D'*Entragues* commence à courir par les rues avec fes foldats. Il réfifte aux Allemands qu'il rencontre. Il donne le temps au refte de la garnifon d'accourir. Les officiers, les foldats pêle-mêle, les uns mal armés, les autres prefque nus, fans commandement, fans ordre, rempliffent les rues, les places publiques. On combat en confufion; on fe retranche de rue en rue, de place en place. Deux régimens irlandais, qui fefaient partie de la garnifon arrêtent les efforts des Impériaux. Jamais ville n'avait été furprife avec plus de fageffe, ni défendue avec tant de valeur. La garnifon était d'environ cinq mille hommes. Le prince *Eugène* n'en avait pas encore introduit plus de quatre mille. Un gros détachement de fon armée devait arriver par le pont du Pô: les mefures étaient bien prifes. Un autre hafard les dérangea toutes. Ce pont du Pô, mal gardé par environ cent foldats français, devait d'abord être faifi par les cuiraffiers allemands qui, dans l'inftant que le prince *Eugène* entra dans la ville, furent commandés pour aller s'en emparer. Il fallait pour cet effet qu'étant entrés par la porte du midi, voifine de l'égout, ils fortiffent fur le champ de Crémone du côté du nord par la porte du Pô, et qu'ils couruffent au

pont. Ils y allaient; le guide qui les conduisait est tué d'un coup de fusil d'une fenêtre; les cuirassiers prennent une rue pour une autre : ils alongent leur chemin. Dans ce petit intervalle de temps, les Irlandais se jettent à la porte du Pô; ils combattent et repoussent les cuirassiers : le marquis de *Praslin* profite du moment; il fait couper le pont : alors le secours que l'ennemi attendait ne put arriver; et la ville est sauvée.

Le prince *Eugène*, après avoir combattu tout le jour, toujours maître de la porte par laquelle il était entré, se retire enfin, emmenant le maréchal de *Villeroi* et plusieurs officiers généraux prisonniers; mais ayant manqué Crémone, que son activité et sa prudence, jointes à la négligence du gouverneur, lui avaient donné, et que le hasard et la valeur des Français et des Irlandais lui ôtèrent.

Le maréchal de *Villeroi*, extrêmement malheureux en cette occasion, fut condamné à Versailles par les courtisans avec toute la rigueur et l'amertume qu'inspiraient sa faveur et son caractère, dont l'élévation leur paraissait trop approcher de la vanité. Le roi qui le plaignait sans le condamner, irrité qu'on blâmât si hautement son choix, s'échappa à dire : (*c*) *On se déchaîne contre lui, parce qu'il*

(*c*) Voyez les mémoires de *Dangeau*.

*eſt mon favori :* terme dont il ne ſe ſervit jamais pour perſonne que cette ſeule fois en ſa vie. Le duc de *Vendôme* fut auſſitôt nommé pour aller commander en Italie.

Le duc de *Vendôme*, petit fils de *Henri IV*, était intrépide comme lui, doux, bienfeſant, ſans faſte, ne connaiſſant ni la haine, ni l'envie, ni la vengeance. Il n'était fier qu'avec des princes; il ſe rendait l'égal de tout le reſte. C'était le ſeul général ſous lequel le devoir du ſervice, et cet inſtinct de fureur purement animal et mécanique qui obéit à la voix des officiers, ne menaſſent point les ſoldats au combat : ils combattaient pour le duc de *Vendôme*; ils auraient donné leur vie pour le tirer d'un mauvais pas, où la précipitation de ſon génie l'engageait quelquefois. Il ne paſſait pas pour méditer ſes deſſeins avec la même profondeur que le prince *Eugène*, et pour entendre comme lui l'art de faire ſubſiſter les armées. Il négligeait trop les détails; il laiſſait périr la diſcipline militaire; la table et le ſommeil lui dérobaient trop de temps, auſſi-bien qu'à ſon frère. Cette molleſſe le mit plus

Duc de *Vendôme* en Italie.

On chantait à la cour, à Paris et dans l'armée :

Français, rendez grâce à Bellone.
Votre bonheur eſt ſans égal;
Vous avez conſervé Crémone,
Et perdu votre général.

d'une fois en danger d'être enlevé ; mais un jour d'action, il réparait tout par une préfence d'efprit et par des lumières que le péril rendait plus vives ; et ces jours d'action, il les cherchait toujours ; moins fait, à ce qu'on difait, pour une guerre défenfive, et auffi propre à l'offenfive que le prince *Eugène*.

Ce défordre et cette négligence qu'il portait dans les armées, il l'avait à un excès furprenant dans fa maifon, et même fur fa perfonne : à force de haïr le fafte, il en vint à une mal-propreté cynique, dont il n'y a point d'exemple ; et fon défintéreffement, la plus noble des vertus, devint en lui un défaut qui lui fit perdre, par fon dérangement, beaucoup plus qu'il n'eût dépenfé en bienfaits. On l'a vu manquer fouvent du néceffaire. Son frère le grand prieur, qui commanda fous lui en Italie, avait tous ces mêmes défauts, qu'il pouffait encore plus loin, et qu'il ne rachetait que par la même valeur. Il était étonnant de voir deux généraux ne fortir fouvent de leur lit qu'à quatre heures après midi, et deux princes, petit-fils de *Henri IV*, plongés dans une négligence de leurs perfonnes, dont les plus vils des hommes auraient eu honte.

Ce qui eft plus étonnant encore, c'eft ce mélange d'activité et d'indolence, avec lequel *Vendôme* fit contre *Eugène* une guerre d'artifices,

de furprifes, de marches, de paffages de rivières, de petits combats fouvent auffi inutiles que meurtriers, de batailles fanglantes où les deux partis s'attribuaient la victoire : telle fut celle de Luzara, pour laquelle les *Te Deum* furent chantés à Vienne et à Paris. *Vendôme* était vainqueur toutes les fois qu'il n'avait pas à faire au prince *Eugène* en perfonne : mais, dès qu'il le trouvait en tête, la France n'avait plus d'avantage. 15 augufte 1702.

Au milieu de ces combats, et des fiéges de tant de châteaux et de petites villes, des nouvelles fecrètes arrivent à Verfailles, que le duc de Savoie, petit-fils d'une fœur de *Louis XIII*, beau-père du duc de Bourgogne, beau-père de *Philipe V*, va quitter les *Bourbons*, et marchande l'appui de l'empereur. Tout le monde eft furpris qu'il abandonne à la fois fes deux gendres, et même, à ce qu'on croit, fes véritables intérêts. Mais l'empereur lui promettait tout ce que fes gendres lui avaient refufé, le Montferrat-mantouan, Alexandrie, Valence, les pays entre le Pô et le Tanaro, et plus d'argent que la France ne lui en donnait. Cet argent devait être fourni par l'Angleterre ; car l'empereur en avait à peine pour foudoyer fes armées. L'Angleterre, la plus riche des alliés, contribuait plus qu'eux tous pour la caufe commune. Si le duc de Savoie confulta

Duc de Savoie contre la France. Janvier 1703.

peu les lois des nations et celles de la nature, c'eſt une queſtion de morale, laquelle ſe mêle peu de la conduite des ſouverains. L'événement ſeul a fait voir à la fin qu'il ne manqua pas, au moins dans ſon traité, aux lois de la politique : mais il y manqua dans un autre point bien eſſentiel ; ce fut en laiſſant ſes troupes à la merci des Français, tandis qu'il
10 auguſte 1703. traitait avec l'empereur. Le duc de *Vendôme* les fit déſarmer. Elles n'étaient, à la vérité, que de cinq mille hommes ; mais ce n'était pas un petit objet pour le duc de Savoie.

Portugal contre la France. A peine la maiſon de Bourbon a-t-elle perdu cet allié, qu'elle apprend que le Portugal eſt déclaré contre elle. *Pierre*, roi de Portugal, reconnaît l'archiduc *Charles* pour roi d'Eſpagne Le conſeil impérial, au nom de cet archiduc, démembrait, en faveur de *Pierre II*, une monarchie dans laquelle il n'avait pas encore une ville : il lui cédait, par un de ces traités qui n'ont point eu d'exécution, Vigo, Baïonne, Alcantora, Badajoz, une partie de l'Eſtramadoure, tous les pays ſitués à l'occident de la rivière de la Plata en Amérique ; en un mot, il partageait ce qu'il n'avait pas, pour acquérir ce qu'il pourrait en Eſpagne.

Le roi de Portugal, le prince de Darmſtadt, miniſtre de l'archiduc, l'amirante de Caſtille, ſon partiſan, implorèrent même le ſecours du

roi de Maroc. Non-feulement ils firent des traités avec ce barbare, pour avoir des chevaux et du blé ; mais ils demandèrent des troupes. L'empereur de Maroc, *Muley Ifmaël*, le tyran le plus guerrier et le plus politique qui fût alors chez les nations mahométanes, ne voulut envoyer fes troupes qu'à des conditions dangereufes pour la chrétienté, et honteufes pour le roi de Portugal : il demandait en otage un fils de ce roi, et des villes. Le traité n'eut point lieu. Les chrétiens fe déchirèrent de leurs propres mains, fans y joindre celles des barbares. Ce fecours d'Afrique ne valait pas, pour la maifon d'Autriche, celui d'Angleterre et de Hollande.

Les alliés traitent avec le roi de Maroc.

*Churchil*, comte et enfuite duc de *Marlborough*, déclaré général des troupes anglaifes et hollandaifes, dès l'an 1702, fut l'homme le plus fatal à la grandeur de la France qu'on eût vu depuis plufieurs fiècles. Il n'était pas comme ces généraux auxquels un miniftre donne par écrit le projet d'une campagne, et qui, après avoir fuivi à la tête d'une armée les ordres du cabinet, reviennent briguer l'honneur de fervir encore. Il gouvernait alors la reine d'Angleterre, et par le befoin qu'on avait de lui et par l'autorité que fa femme avait fur l'efprit de cette reine. Il menait le parlement par fon crédit et par celui de *Godolphin*, grand tréforier,

*Marlborough.*

dont le fils épousa sa fille. Ainsi, maître de la cour, du parlement, de la guerre et des finances, plus roi que n'avait été *Guillaume*, aussi politique que lui, et beaucoup plus grand capitaine, il fit plus que les alliés n'osaient espérer. Il avait, par-dessus tous les généraux de son temps, cette tranquillité de courage au milieu du tumulte, et cette sérénité d'ame dans le péril, que les Anglais appellent *cold head*, *tête froide*. C'est peut-être cette qualité, le premier don de la nature pour le commandement, qui a donné autrefois tant d'avantage aux Anglais sur les Français, dans les plaines de Poitiers, de Créci et d'Azincourt.

*Marlborough*, guerrier infatigable pendant la campagne, devenait un négociateur aussi agissant pendant l'hiver. Il allait à la Haie et dans toutes les cours d'Allemagne. Il persuadait les Hollandais de s'épuiser pour abaisser la France. Il excitait les ressentimens de l'électeur palatin. Il allait flatter la fierté de l'électeur de Brandebourg, lorsque ce prince voulut être roi. Il lui présentait la serviette à table, pour en tirer le secours de sept à huit mille soldats. Le prince *Eugène*, de son côté, ne finissait une campagne que pour aller faire lui-même à Vienne les préparatifs de l'autre. On sait si les armées en sont mieux pourvues,

quand

Avanta-ges des alliés contre la France.

quand le général eſt le miniſtre. Ces deux hommes, tantôt commandant enſemble, tantôt ſéparément, furent toujours d'intelligence; ils conféraient ſouvent à la Haie avec le grand penſionnaire *Heinſius* et le greffier *Fagel*, qui gouvernaient les Provinces-Unies avec autant de lumières que les *Barnevelt* et les de *Witt*, et avec plus de bonheur. Ils feſaient toujours de concert mouvoir les reſſorts de la moitié de l'Europe contre la maiſon de Bourbon; et le miniſtère de France était alors bien faible pour réſiſter long-temps à ces forces réunies. Le ſecret de leur projet de campagne fut toujours gardé entre eux. Ils arrangeaient eux-mêmes leurs deſſeins, et ne les confiaient à ceux qui les devaient ſeconder qu'au point de l'exécution. *Chamillart*, au contraire, n'étant ni politique, ni guerrier, ni même homme de finance, et jouant cependant le rôle d'un premier miniſtre, dans l'impuiſſance où il était de faire des arrangemens par lui-même, les recevait de pluſieurs mains ſubalternes. Son ſecret était quelquefois divulgué, avant même qu'il ſût préciſément ce qu'on devait faire. C'eſt ce que le marquis de *Feuquières* lui reproche avec raiſon: et madame de *Maintenon* avoue dans ſes lettres que cet homme, qu'elle avait choiſi, était un miniſtre incapable. Ce

fut-là une des principales causes du malheur de la France.

Dès que *Marlborough* eut le commandement des armées confédérées en Flandre, il fit voir qu'il avait appris l'art de la guerre sous *Turenne.* Il avait fait autrefois ses premières campagnes, volontaire sous ce général. On ne l'appelait dans l'armée que le bel anglais, mais le vicomte de *Turenne* avait jugé que le bel anglais serait un jour un grand homme. Il commença par élever des officiers subalternes et jusqu'alors inconnus, dont il démêlait le mérite, sans s'assujettir à l'ordre du grade militaire, que nous appelons en France l'*ordre du tableau.* Il savait que quand les grades ne sont que la suite de l'ancienneté, l'émulation périt; et qu'un officier, pour être plus ancien, n'est
1702. pas toujours meilleur. Il forma d'abord des hommes. Il gagna du terrain sur les Français sans combattre. Le premier mois, le comte d'*Atholne*, général Hollandais, lui disputait le commandement; et dès le second, il fut obligé de lui déférer en tout. Le roi de France avait envoyé contre lui son petit fils, le duc de Bourgogne, prince sage et juste, né pour rendre les hommes heureux. Le maréchal de *Boufflers*, homme d'un courage infatigable, commandait l'armée sous ce jeune prince. Mais le duc de Bourgogne, après avoir vu

prendre plusieurs places, après avoir été forcé de reculer par les marches savantes de l'anglais, revint à Versailles, au milieu de la campagne. *Boufflers* resta seul témoin des succès de *Marlborough* qui prit Venlo, Ruremonde, Liège, avançant toujours, et ne perdant pas un moment la supériorité. Septemb. et octobre 1702.

*Marlborough*, de retour à Londres après cette campagne, reçut les honneurs dont on peut jouir dans une monarchie et dans une république; créé duc par la reine, et, ce qui est plus flatteur, remercié par les deux chambres du parlement dont les députés vinrent le complimenter dans sa maison.

Il s'élevait cependant un homme qui semblait devoir rassurer la fortune de la France : c'était le maréchal duc de *Villars*, alors lieutenant général, et que nous avons vu depuis généralissime des armées de France, d'Espagne et de Sardaigne, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, officier plein d'audace et de confiance. Il avait été l'artisan de sa fortune par son opiniâtreté à faire au delà de son devoir. Il déplut quelquefois à *Louis XIV*, et, ce qui était plus dangereux, à *Louvois*, parce qu'il leur parlait avec la même hardiesse qu'il servait. On lui reprochait de n'avoir pas une modestie digne de sa valeur : mais enfin on s'était aperçu qu'il avait un génie fait pour la guerre, et

fait pour conduire des français. On l'avait avancé en peu d'années, après l'avoir laiffé languir long-temps.

Il n'y a guère eu d'hommes dont la fortune ait fait plus de jaloux, et qui ait dû moins en faire. Il a été maréchal de France, duc et pair, gouverneur de province : mais auffi il a fauvé l'Etat; et d'autres qui l'ont perdu, ou qui n'ont été que courtifans, ont eu à peu-près les mêmes récompenfes. On lui a reproché jufqu'à fes richeffes, quoique médiocres, acquifes par des contributions dans les pays ennemis, prix de fa valeur et de fa conduite; pendant que ceux qui ont élevé des fortunes dix fois plus confidérables par des voies honteufes, les ont poffédées avec l'approbation univerfelle. Il n'a guère commencé à jouir de fa renommée que vers l'âge de quatre-vingts ans. Il fallait qu'il furvécût à toute la cour pour goûter pleinement fa gloire.

Il n'eft pas inutile qu'on fache quelle a été la raifon de cette injuftice dans les hommes : c'eft que le maréchal de *Villars* n'avait point d'art. Il n'avait ni celui de fe faire des amis avec de la probité et de l'efprit, ni celui de fe faire valoir, quoiqu'il parlât de lui-même comme il méritait que les autres en parlaffent.

Il dit un jour au roi devant toute la cour, lorfqu'il prenait congé pour aller commander

l'armée : *Sire, je vais combattre les ennemis de votre majesté, et je vous laisse au milieu des miens.* Il dit aux courtisans du duc d'Orléans, régent du royaume, devenus riches par ce bouleversement de l'Etat appelé système : *Pour moi, je n'ai jamais rien gagné que sur les ennemis.* Ses discours, où il se permettait le même courage que dans ses actions, rabaissaient trop les autres hommes, déjà assez irrités par son bonheur.

Il était, en ces commencemens de la guerre, l'un des lieutenans généraux qui commandaient des détachemens dans l'Alsace. Le prince de Bade, à la tête de l'armée impériale, venait de prendre Landau, défendu par *Mélac* pendant quatre mois. Ce prince fesait des progrès. Il avait les avantages du nombre, du terrain et d'un commencement de campagne heureux. Son armée était dans ces montagnes du Brisgau, qui touchent à la forêt noire : et cette forêt immense séparait les troupes bavaroises des françaises. *Catinat* commandait dans Strasbourg. Sa circonspection l'empêcha d'entreprendre d'aller attaquer le prince de Bade avec tant de désavantages. L'armée de France eût été perdue sans ressource, et l'Alsace eût été ouverte par un mauvais succès. *Villars*, qui avait résolu d'être maréchal de France ou de périr, hasarda ce que *Catinat* n'osait faire. Il en obtint permis-

ſion de la cour. Il marcha aux Impériaux avec une armée inférieure, vers Fridlingen, et donna la bataille qui porte ce nom.

Bataille de Fridlingen. 14 octob. 1702.

La cavalerie ſe battait dans la plaine : l'infanterie françaiſe gravit au haut de la montagne, et attaqua l'infanterie allemande retranchée dans des bois. J'ai entendu dire, plus d'une fois au maréchal de *Villars*, que la bataille étant gagnée, comme il marchait à la tête de ſon infanterie, une voix cria : *Nous ſommes coupés*. A ce mot, tous ſes régimens s'enfuirent. Il court à eux, et leur crie : *Allons, mes amis, la victoire eſt à nous, vive le roi.* Les ſoldats répondent, *vive le roi*, en tremblant, et recommencent à fuir. La plus grande peine qu'eut le général, ce fut de rallier les vainqueurs. Si deux régimens ennemis avaient paru dans le moment de cette terreur panique, les Français étaient battus : tant la fortune décide ſouvent du gain des batailles.

Le prince de Bade, après avoir perdu trois mille hommes, ſon canon, ſon champ de bataille, après avoir été pourſuivi deux lieues à travers les bois et les défilés, tandis que pour preuve de ſa défaite, le fort de Fridlingen capitulait, manda cependant à Vienne qu'il avait remporté la victoire, et fit chanter un *Te Deum*, plus honteux pour lui que la bataille perdue.

Les Français, remis de leur terreur panique, proclamèrent *Villars* maréchal de France sur le champ de bataille; et le roi, quinze jours après, confirma ce que la voix des soldats lui avait donné.

Le marquis de *Villars* proclamé maréchal de France par les soldats.

Le maréchal de *Villars* joint enfin l'électeur de Bavière avec ses troupes victorieuses : il le trouve vainqueur de son côté, gagnant du terrain, et maître de la ville impériale de Ratisbonne, où l'Empire assemblé venait de conjurer sa perte.

Avril 1703.

*Villars* était plus fait pour bien servir l'Etat, en ne suivant que son génie, que pour agir de concert avec un prince. Il mena, ou plutôt il entraîna l'électeur au-delà du Danube; et quand le fleuve fut passé, l'électeur se repentit, voyant que le moindre échec laisserait ses Etats à la merci de l'empereur. Le comte de *Styrum*, à la tête d'un corps d'environ vingt mille hommes, allait se joindre à la grande armée du prince de Bade, auprès de Donavert. *Il faut les prévenir*, dit le maréchal au prince : *il faut tomber sur Styrum, et marcher tout à l'heure.* L'électeur temporisait : il répondait qu'il en devait conférer avec ses généraux et ses ministres. *C'est moi qui suis votre ministre et votre général*, lui répliquait *Villars*. *Vous faut-il d'autre conseil que moi, quand il s'agit de donner bataille ?* Le prince occupé du danger de ses

*Villars* gagne une bataille à Hochstet.

Etats, reculait encore; il se fâchait contre le général; *Hé bien*, lui dit *Villars*, *si votre altesse électorale ne veut pas saisir l'occasion avec ses Bavarois, je vais combattre avec les Français;* et aussitôt il donna ordre pour l'attaque. Le prince indigné, (*f*) et ne voyant dans ce français qu'un téméraire, fut obligé de combattre malgré lui. C'était dans les plaines d'Hochstet, auprès de Donavert.

20 sept. 1703. Après la première charge on vit encore un effet de ce que peut la fortune dans les combats. L'armée ennemie et la française, saisies d'une terreur panique, prirent la fuite toutes deux en même temps, et le maréchal de *Villars* se vit presque seul quelques minutes sur le champ de bataille: il rallia les troupes, les ramena au combat, et remporta la victoire. On tua trois mille impériaux: on en prit quatre mille:

(*f*) Tout ceci doit se trouver dans les mémoires du maréchal de *Villars*, manuscrits; j'y ai lu ces détails. Le premier tome imprimé de ces mémoires est absolument de lui; les deux autres sont d'une main étrangère et un peu différente.

On voit, par les dépêches du maréchal, combien il avait à souffrir de la cour de Bavière: *Peut-être valait-il mieux lui plaire que de le bien servir. Ses gens en usent ainsi. Les Bavarois, les étrangers, tous ceux qui l'ont volé, friponné au jeu, livré à l'empereur, ont fait avec lui leur fortune*, &c.

Il entend par ces mots, *livré à l'empereur*, une intrigue que les ministres de l'électeur de Bavière formaient alors pour faire sa paix avec l'Autriche, dans le temps que la France combattait pour lui.

ils perdirent leur canon et leur bagage. L'électeur se rendit maître d'Augsbourg. Le chemin de Vienne était ouvert. Il fut agité dans le conseil de l'empereur s'il sortirait de sa capitale.

La terreur de l'empereur était excusable : il était alors battu par-tout. Le duc de Bourgogne ayant sous lui les maréchaux de *Tallart* et de *Vauban*, venait de prendre le vieux Brisach. *Tallart* venait non-seulement de reprendre Landau ; mais il avait encore défait auprès de Spire le prince de Hesse, depuis roi de Suède, qui voulait secourir la ville. Si l'on en croit le marquis de *Feuquières*, cet officier et ce juge si instruit dans l'art militaire, mais si sévère dans ses jugemens, le maréchal de *Tallart* ne gagna cette bataille que par une faute et par une méprise. Mais enfin il écrivit du champ de bataille au roi ; *Sire, votre armée a pris plus d'étendards et de drapeaux qu'elle n'a perdu de simples soldats.*

6 sept.

Bataille de Spire. 14 nov. 1703.

Cette action fut celle de toute la guerre où la baïonnette fit le plus de carnage. Les Français par leur impétuosité avaient un grand avantage en se servant de cette arme. Elle est devenue depuis plus menaçante que meurtrière. Le feu soutenu et roulant a prévalu. Les Allemands et les Anglais s'accoutumèrent à tirer par divisions avec plus d'ordre et de promptitude

que les Français. Les Pruffiens furent les premiers qui chargèrent leurs fufils avec des baguettes de fer. Le fecond roi de Pruffe les difciplina, de forte qu'ils pouvaient tirer fix coups par minute très-aifément. Trois rangs tirant à la fois, et avançant enfuite rapidement, décident aujourd'hui du fort des batailles. Les canons de campagne font un effet non moins redoutable. Les bataillons que ce feu ébranle n'attendent pas l'attaque des baïonnettes, et la cavalerie achève de les rompre. Ainfi la baïonnette effraie plus qu'elle ne tue, et l'épée eft devenue abfolument inutile à l'infanterie. La force du corps, l'adreffe, le courage d'un combattant ne lui fervent plus de rien. Les bataillons font devenus de grandes machines, dont la mieux montée dérange néceffairement celle qui lui eft oppofée. C'eft précifément par cette raifon que le prince *Eugène* a gagné contre les Turcs les célèbres batailles de Témifvar et de Belgrade, où les Turcs auraient eu probablement l'avantage par leur nombre fupérieur, s'il y avait eu ce qu'on appelle une mêlée. Ainfi l'art de fe détruire eft non-feulement tout autre de ce qu'il était avant l'invention de la poudre, mais de ce qu'il était il y a cent ans.

Cependant la fortune de la France fe foutenant d'abord fi heureufement du côté

de l'Allemagne, on préſumait que le maréchal de *Villars* la pouſſerait encore plus loin, avec cette impétuoſité qui déconcertait la lenteur allemande : mais ce même caractère, qui en feſait un chef redoutable, le rendait incompatible avec l'électeur de Bavière. Le roi voulait qu'un général ne fût fier qu'avec l'ennemi : et l'électeur de Bavière fut aſſez malheureux pour demander un autre maréchal de France.

L'électeur de Bavière demande pour ſon malheur un autre général que *Villars*.

*Villars* lui-même, fatigué des petites intrigues d'une cour orageuſe et intéreſſée, des irréſolutions de l'électeur, et plus encore des lettres du miniſtre d'Etat *Chamillart*, plein de prévention contre lui, comme d'ignorance, demanda au roi ſa retraite. Ce fut la ſeule récompenſe qu'il eut des opérations de guerre les plus ſavantes, et d'une bataille gagnée. *Chamillart*, pour le malheur de la France, l'envoya dans le fond des Cévènes réprimer des payſans fanatiques, et il ôta aux armées françaiſes le ſeul général qui pût alors, ainſi que le duc de *Vendôme*, leur inſpirer un courage invincible. On parlera de ces fanatiques dans le chapitre de la religion. *Louis XIV* avait alors des ennemis plus terribles, plus heureux et plus irréconciliables que ces habitans des Cévènes.

# CHAPITRE XIX.

## *Perte de la bataille de Blenheim ou d'Hochſtet, et ſes ſuites.*

*Marlborough* fait changer la fortune.

Le duc de *Marlborough* était revenu vers les Pays-Bas, au commencement de 1703, avec la même conduite et la même fortune. Il avait pris Bonn, réſidence de l'électeur de Cologne. De-là il avait repris Hui, Limbourg, et s'était rendu maître de tout le Bas-Rhin. Le maréchal de *Villeroi*, au ſortir de ſa priſon, commandait en Flandre, et n'était pas plus heureux contre *Marlborough* qu'il ne l'avait été contre le prince *Eugène*. En vain le maréchal de *Boufflers* venait de remporter, avec un détachement de l'armée, un petit avantage au combat d'Eckeren, contre *Obdam*, général hollandais. Un ſuccès qui n'a point de ſuite n'eſt rien.

Cependant, ſi le général anglais ne marchait pas au ſecours de l'empereur, la maiſon d'Autriche ſemblait perdue. L'électeur de Bavière était maître de Paſſau. Trente mille français, ſous les ordres du maréchal de *Marſin*, qui avait ſuccédé à *Villars*, inondaient le pays au-delà du Danube. Des partis couraient dans l'Autriche. Vienne était menacée d'un côté par les Français et les

Bavarois, de l'autre par le prince *Ragotski*, à la tête des Hongrois combattans pour leur liberté, et fecourus de l'argent de la France et de celui des Turcs. Alors le prince *Eugène* accourt d'Italie; il vient prendre le commandement des armées d'Allemagne : il voit à Heilbron le duc de *Marlborough*. Ce général anglais, que rien ne gênait dans fa conduite, et que fa reine et les Hollandais laiffaient maître de fes deffeins, marche au fecours du centre de l'Empire. Il prend d'abord avec lui dix mille anglais d'infanterie et vingt-trois efcadrons. Il hâte fa marche : il arrive vers le Danube auprès de Donavert, vis-à-vis les lignes de l'électeur de Bavière, dans lefquelles environ huit mille français et autant de bavarois retranchés gardaient les pays conquis par eux. Après deux heures de combat, *Marlborough* perce à la tête de trois bataillons anglais, renverfe les bavarois et les français. On dit qu'il tua fix mille hommes, et qu'il en perdit prefqu'autant. Peu importe à un général le nombre des morts, quand il vient à bout de fon entreprife. Il prend Donavert : il paffe le Danube : il met la Bavière à contribution.

**Combat de Donavert. 2 juillet 1704.**

Le maréchal de *Villeroi*, qui l'avait voulu fuivre dans fes premières marches, l'avait tout d'un coup perdu de vue, et n'apprit

où il était qu'en apprenant cette victoire de Donavert.

Le maréchal de *Tallart*, avec un corps d'environ trente mille hommes, vient pour s'oppofer à *Marlborough* par un autre chemin, et fe joint à l'électeur ; dans le même temps le prince *Eugène* arrive et fe joint à *Marlborough*.

Enfin les deux armées fe rencontrent affez près de ce même Donavert, et dans les mêmes campagnes où le maréchal de *Villars* avait remporté une victoire, un an auparavant. Il était alors dans les Cévènes. Je fais qu'ayant reçu une lettre de l'armée de *Tallart*, écrite la veille de la bataille, par laquelle on lui mandait la difpofition des deux armées, et la manière dont le maréchal de *Tallart* voulait combattre, il écrivit au préfident de *Maifons*, fon beau-frère, que fi le maréchal de *Tallart* donnait bataille en gardant cette pofition, il ferait infaillliblement défait. On montra la lettre à *Louis XIV*; elle a été publique.

L'armée de France, en comptant les Bavarois, était de quatre-vingt-deux bataillons et de cent foixante efcadrons, ce qui fefait à peu-près foixante mille combattans, parce que les corps n'étaient pas complets. Soixante-quatre bataillons et cent cinquante-deux

Bataille d'Hochftet. 13 augufte 1704.

escadrons composaient l'armée ennemie qui n'était forte que d'environ cinquante-deux mille hommes; car on fait toujours les armées plus nombreuses qu'elles ne le sont. Cette journée, si sanglante et si décisive, mérite une attention particulière. On a reproché bien des fautes aux généraux français; la première était de s'être mis dans la nécessité de recevoir la bataille, au lieu de laisser l'armée ennemie se consumer faute de fourrage, et de donner au maréchal de *Villeroi* le temps de tomber sur les Pays-Bas dégarnis, ou de s'avancer en Allemagne. Mais il faut considérer, pour réponse à ce reproche, que l'armée française, étant un peu plus forte que celle des alliés, pouvait espérer de la défaire, et que la victoire eût détrôné l'empereur. Le marquis de *Feuquières* compte douze fautes capitales que firent l'électeur, *Marsin* et *Tallart*, avant et après la bataille. Une des plus considérables était de n'avoir point un gros corps d'infanterie à leur centre, et d'avoir séparé leurs deux corps d'armée. J'ai entendu souvent de la bouche du maréchal de *Villars* que cette disposition était inexcusable. Fautes.

Le maréchal de *Tallart* était à l'aile droite, l'électeur avec *Marsin* à la gauche. Le maréchal de *Tallart* avait dans le courage toute *Tallart*.

l'ardeur et la vivacité françaises, un esprit actif, perçant, fécond en expédiens et en ressources. C'était lui qui avait conclu les traités de partage. il était allé à la gloire et à la fortune par toutes les voies d'un homme d'esprit et de cœur. La bataille de Spire lui avait fait un très-grand honneur, malgré les critiques de *Feuquières*; car un général victorieux n'a point fait de fautes aux yeux du public ; de même que le général battu a toujours tort, quelque sage conduite qu'il ait eue.

Mais le maréchal de *Tallart* avait un malheur bien dangereux pour un général; sa vue était si faible qu'il ne distinguait pas les objets à vingt pas de lui. Ceux qui l'ont bien connu m'ont dit encore que son courage ardent, tout contraire à celui de *Marlborough*, s'enflammant dans la chaleur de l'action, ne laissait pas à son esprit une liberté assez entière. Ce défaut lui venait d'un sang sec et allumé. On sait assez que notre tempérament fait toutes les qualités de notre ame.

*Marsin.* Le maréchal de *Marsin* n'avait jusque-là jamais commandé en chef; et avec beaucoup d'esprit et un sens droit, il avait, disait-on, l'expérience d'un bon officier, plus que d'un général.

Pour l'électeur de Bavière, on le regardait moins comme un grand capitaine que comme

un

un prince vaillant, aimable, chéri de fes fujets, ayant dans l'efprit plus de magnanimité que d'application.

Enfin la bataille commença entre midi et une heure. *Marlborough* et fes anglais, ayant paffé un ruiffeau, chargeaient déjà la cavalerie de *Tallart*. Ce général, un peu avant ce temps-là, venait de paffer à la gauche pour voir comment elle était difpofée. C'était déjà un affez grand défavantage que l'armée de *Tallart* combattît fans que fon général fût à fa tête. L'armée de l'électeur et de *Marfin* n'était point encore attaquée par le prince *Eugène*. *Marlborough* entama l'aile droite françaife près d'une heure avant qu'*Eugène* eût pu arriver vers l'électeur à la gauche.

Si tôt que le maréchal de *Tallart* apprend que *Marlborough* attaque fon aile, il y court: il trouve une action furieufe engagée; la cavalerie françaife trois fois ralliée et trois fois pouffée. Il va vers le village de Blenheim, où il avait pofté vingt-fept bataillons et douze efcadrons. C'était une petite armée féparée: elle fefait un feu continuel fur celle de *Marlborough*. De ce village, où il donne fes ordres, il revole à l'endroit où *Marlborough*, avec de la cavalerie et des bataillons entre les efcadrons, pouffait la cavalerie françaife.

Maréchal de *Tallart* pris. Son fils tué.

M. de *Feuquières* ſe trompe aſſurément, quand il dit que le maréchal de *Tallart* n'y était pas, et qu'il fut pris priſonnier en revenant de l'aile de *Marſin* à la ſienne. Toutes les relations conviennent, et il ne fut que trop vrai pour lui, qu'il y était préſent. Il y fut bleſſé; ſon fils y reçut un coup mortel auprès de lui. Toute ſa cavalerie eſt miſe en déroute en ſa préſence. *Marlborough* vainqueur, perce d'un côté entre les deux armées françaiſes; de l'autre, ſes officiers généraux percent auſſi entre ce village de Blenheim et l'armée de *Tallart*, ſéparée encore de la petite armée qui eſt dans Blenheim.

Le maréchal de *Tallart*, dans cette cruelle ſituation, court pour rallier quelques eſcadrons. La faibleſſe de ſa vue lui fait prendre un eſcadron ennemi pour un français. Il eſt fait priſonnier par les troupes de Heſſe, qui étaient à la ſolde de l'Angleterre. Au moment que le général était pris, le prince *Eugène*, trois fois repouſſé, gagnait enfin l'avantage. La déroute était déjà totale, et la fuite précipitée dans le corps d'armée du maréchal de *Tallart*. La conſternation et l'aveuglement de toute cette droite étaient au point qu'officiers et ſoldats ſe jetaient dans le Danube, ſans ſavoir où ils allaient. Aucun officier général ne donnait d'ordre pour la retraite; aucun ne

penſait ou à ſauver ces vingt-ſept bataillons et ces douze eſcadrons des meilleures troupes de France, enfermés ſi malheureuſement dans Blenheim, ou à les faire combattre. Le maréchal de *Marſin* fit alors la retraite. Le comte *du Bourg* depuis maréchal de France, ſauva une petite partie de l'infanterie, en ſe retirant par les marais d'Hochſtet; mais ni lui, ni *Marſin*, ni perſonne, ne ſongea à cette armée qui reſtait encore dans Blenheim, attendant des ordres, et n'en recevant point. Elle était d'onze mille hommes effectifs; c'étaient les plus anciens corps. Il y a pluſieurs exemples de moindres armées, qui ont battu des armées de cinquante mille hommes, ou qui ont fait des retraites glorieuſes; mais l'endroit où on ſe trouve poſté décide de tout. Ils ne pouvaient ſortir des rues étroites d'un village, pour ſe mettre d'eux-mêmes en ordre de bataille devant une armée victorieuſe, qui les eût à chaque inſtant accablés par un plus grand front, par ſon artillerie et par les canons même de l'armée vaincue, qui étaient déjà au pouvoir du vainqueur. L'officier général qui devait les commander, le marquis de *Clairambault*, fils du maréchal de *Clairambault*, courut pour demander les ordres au maréchal de *Tallart*; il apprend qu'il eſt pris: il ne voit que des fuyards: il fuit avec eux, et va ſe noyer dans le Danube.

*Sivières*, brigadier, qui était posté dans ce village, tente alors un coup hardi : il crie aux officiers d'Artois et de Provence de marcher avec lui : plusieurs officiers même des autres régimens y accourent ; ils fondent sur l'ennemi, comme on fait une sortie d'une place assiégée ; mais après la sortie, il faut rentrer dans la place. Un de ces officiers, nommé *Des-Nouvilles*, revint à cheval un moment après dans le village avec milord *Orknay* du nom d'*Hamilton*. *Est-ce un anglais prisonnier que vous nous amenez ?* lui dirent les officiers en l'entourant. *Non, Messieurs, je suis prisonnier moi-même, et je viens vous dire qu'il n'y a d'autre parti pour vous que de vous rendre prisonniers de guerre. Voilà le comte d'Orknai qui vous offre la capitulation.* Toutes ces vieilles bandes frémirent ; Navarre déchira et enterra ses drapeaux ; mais enfin il fallut plier sous la nécessité ; et cette armée se rendit sans combattre. Milord *Orknai* m'a dit que ce corps de troupes ne pouvait faire autrement dans sa situation gênée. L'Europe fut étonnée que les meilleures troupes françaises eussent subi en corps cette ignominie. On imputait leur malheur à la lâcheté : mais quelques années après, quatorze mille suédois se rendant à discrétion aux Russes en rase campagne ont justifié les Français.

Telle fut la célèbre bataille qui en France a

le nom d'*Hochſtet*, en Allemagne de *Pleintheim*; et en Angleterre de *Blenheim*. Les vainqueurs y eurent près de cinq mille morts, et près de huit mille bleſſés, et le plus grand nombre du côté du prince *Eugène*. L'armée françaiſe y fut preſque entièrement détruite. De ſoixante mille hommes, ſi long-temps victorieux, on n'en raſſembla pas plus de vingt mille effectifs. Suite de cette bataille.

Environ douze mille morts, quatorze mille priſonniers, tout le canon, un nombre prodigieux d'étendards et de drapeaux, les tentes, les équipages, le général de l'armée et douze cents officiers de marque au pouvoir du vainqueur, ſignalèrent cette journée. Les fuyards ſe diſpersèrent; près de cent lieues de pays furent perdues en moins d'un mois. La Bavière entière, paſſée ſous le joug de l'empereur, éprouva tout ce que le gouvernement autrichien irrité avait de rigueur, et ce que le ſoldat vainqueur a de rapacité et de barbarie. L'électeur ſe réfugiant à Bruxelles, rencontra ſur le chemin ſon frère l'électeur de Cologne, chaſſé comme lui de ſes Etats; ils s'embraſsèrent en verſant des larmes. L'étonnement et la conſternation ſaiſirent la cour de Verſailles, accoutumée à la proſpérité. La nouvelle de la défaite vint au milieu des réjouiſſances pour la naiſſance d'un arrière-petit-fils de *Louis XIV*. Perſonne n'oſait

apprendre au roi une vérité ſi cruelle. Il fallut que madame de *Maintenon* ſe chargeât de lui dire qu'il n'était plus invincible.

On a dit et on a écrit, et toutes les hiſtoires ont répété que l'empereur fit ériger dans les plaines de Blenheim un monument de cette défaite, avec une inſcription flétriſſante (*e*) pour le roi de France : mais ce monument n'exiſta jamais. Il n'y a eu que l'Angleterre qui en ait érigé un à la gloire du duc de *Marlborough*. La reine et le parlement lui ont fait bâtir dans ſa principale terre un palais immenſe qui porte le nom de *Blenheim*. Cette bataille y eſt repréſentée dans les tableaux et ſur les tapiſſeries. Les remercîmens des chambres du parlement, ceux des villes et des bourgades, les acclamations de l'Angleterre, furent le premier prix qu'il reçut de ſa victoire. Le poëme du célèbre *Addiſſon*, monument plus durable que le palais de Blenheim,

Récompenſes données à *Marlborough*.

(*g*) *Reboulet* aſſure que l'empereur *Léopold* fit ériger cette pyramide; on le crut en effet en France; le maréchal de *Villars*, en 1707, envoya cinquante maîtres pour la détruire; on ne trouva rien. Le continuateur de *Thoiras*, qui n'a écrit que d'après les journaux de la Haie, ſuppoſe cette inſcription, et propoſe même de la changer en faveur des Anglais. Elle fut imaginée en effet par des français réfugiés oiſifs. Il était très-commun alors, et il l'eſt encore aujourd'hui, de donner ſes imaginations ou des contes populaires pour des vérités certaines. Autrefois les mémoires manquaient à l'hiſtoire, aujourd'hui la multiplicité des mémoires lui nuit. Le vrai eſt noyé dans un océan de brochures.

eſt compté, par cette nation guerrière et ſavante, parmi les récompenſes les plus honorables du duc de *Marlborough.* L'empereur le fit prince de l'empire, en lui donnant la principauté de Mindelheim, qui fut depuis changée contre une autre; mais il n'a jamais été connu ſous ce titre, le nom de *Marlborough* étant devenu le plus beau qu'il pût porter.

L'armée de France diſperſée laiſſe aux alliés une carrière ouverte du Danube au Rhin. Ils paſſent le Rhin: ils entrent en Alſace. Le prince *Louis de Bade*, général célèbre pour les campemens et pour les marches, inveſtit Landau que les Français avaient repris. Le roi des romains, *Joſeph*, fils aîné de l'empereur 19 et 23
*Léopold*, vient à ce ſiége. On prend Landau, novemb. 1704.
on prend Trarbach.

Cent lieues de pays perdues n'empêchent pas que les frontières de la France ne fuſſent encore reculées. *Louis XIV* ſoutenait ſon petit-fils en Eſpagne; et était victorieux en Italie. Il fallait de grands efforts en Allemagne pour réſiſter à *Marlborough;* et on les fit. On raſſembla les débris de l'armée: on épuiſa les garniſons: on fit marcher des milices. Le miniſtère emprunta de l'argent de tous côtés. Enfin on eut une armée; et on rappela du fond des Cévènes le maréchal de *Villars* pour la commander. Il vint, et ſe trouva près de Trèves

avec des forces inférieures, vis-à-vis le général anglais. Tous deux voulaient donner une nouvelle bataille. Mais le prince de Bade n'étant pas venu aſſez tôt joindre ſes troupes aux Anglais, *Villars* eut au moins l'honneur de faire décamper *Marlborough*, c'était beaucoup alors. Le duc de *Marlborough*, qui eſtimait aſſez le maréchal de *Villars* pour vouloir en être eſtimé, lui écrivit en décampant : » Rendez-» moi la juſtice de croire que ma retraite eſt » la faute du prince de Bade, et que je vous » eſtime encore plus que je ne ſuis fâché » contre lui. »

Mai 1705.

Les Français avaient donc encore des barrières en Allemagne. La Flandre, où commandait le maréchal de *Villeroi* délivré de ſa priſon, n'était pas entamée. En Eſpagne, le roi *Philippe V* et l'archiduc *Charles* attendaient tous deux la couronne ; le premier, de la puiſſance de ſon grand-père, et de la bonne volonté de la plupart des Eſpagnols ; le ſecond, du ſecours des Anglais, et des partiſans qu'il avait en Catalogne et en Aragon. Cet archiduc, depuis empereur, et alors ſecond fils de l'empereur *Léopold*, n'ayant rien que ce titre, était allé ſur la fin de 1703, preſque ſans ſuite, à Londres implorer l'appui de la reine *Anne*.

L'archiduc *Charles*, depuis empereur, va à Londres.

Alors parut toute la puiſſance des Anglais. Cette nation, ſi étrangère dans cette querelle, fournit

Puiſſans ſecours que l'Angleterre lui donne.

fournit au prince autrichien deux cents vaisseaux de transport, trente vaisseaux de guerre joints à dix vaisseaux hollandais, neuf mille hommes de troupes, et de l'argent pour aller conquérir un royaume. Mais cette supériorité que donnent le pouvoir et les bienfaits n'empêchait pas que l'empereur, dans sa lettre à la reine *Anne*, présentée par l'archiduc, ne refusât à cette souveraine sa bienfaitrice le titre de *Majesté* : on ne la traitait que de *Sérénité*, (h) selon le style de la cour de Vienne, que l'usage seul pouvait justifier, et que la raison a fait changer depuis, quand la fierté a plié sous la nécessité.

## CHAPITRE XX.

*Pertes en Espagne : pertes des batailles de Ramillies et de Turin, et leurs suites.*

UN des premiers exploits de ces troupes anglaises fut de prendre Gibraltar, qui passait avec raison pour imprenable. Une longue chaîne de rochers escarpés en défendent toute approche du côté de terre : il n'y a point de port. Une baie longue, mal sûre et orageuse, y laisse les vaisseaux exposés aux Prise de Gibraltar.

(h) *Reboulet* dit que la chancellerie allemande donnait aux rois le titre de *Dilection* ; mais c'est celui des électeurs.

tempêtes, et à l'artillerie de la forteresse et du mole : les bourgeois seuls de cette ville la défendraient contre mille vaisseaux, et cent mille hommes. Mais cette force même fut la cause de la prise. Il n'y avait que cent hommes de garnison ; c'en était assez ; mais ils négligeaient un service qu'ils croyaient inutile. Le prince de Hesse avait débarqué avec dix-huit cents soldats dans l'isthme qui est au nord derrière la ville : mais de ce côté-là, un rocher escarpé rend la ville inattaquable. La flotte tira en vain quinze mille coups de canons. Enfin des matelots, dans une de leurs réjouissances, s'approchèrent dans des barques sous le mole, dont l'artillerie devait les foudroyer ; elle ne joua point. Ils montent sur le mole ; ils s'en rendent maîtres : les troupes y accou-
4 auguste 1704. rent ; il fallut que cette ville imprenable se rendît. Elle est encore aux Anglais dans le temps que j'écris. (*a*) L'Espagne, redevenue une puissance sous le gouvernement de la princesse de Parme, seconde femme de *Philippe V*,

(*a*) En 1740.

*N. B.* Cette place est restée aux Anglais à la paix de 1748, à celle de 1763, et enfin à celle de 1783, après avoir essuyé un long blocus. Une armée combinée d'Espagnols et de Français, commandée par M. le duc de *Crillon* qui venait de prendre Minorque, se préparait, en 1782, à tenter une attaque contre Gibraltar du côté de la mer : mais les batteries flottantes destinées à en détruire les défenses furent brûlées par les boulets rouges de la place.

et victorieuſe depuis en Afrique et en Italie, voit encore, avec une douleur impuiſſante, Gibraltar aux mains d'une nation ſeptentrionale, dont les vaiſſeaux fréquentaient à peine, il y a deux ſiècles, la mer Méditerranée.

Immédiatement après la priſe de Gibraltar, la flotte anglaiſe, maîtreſſe de la mer, attaqua, à la vue de Malaga, le comte de Toulouſe, amiral de France : bataille indéciſe, à la vérité, mais dernière époque de la puiſſance de *Louis XIV*. Son fils naturel, le comte de Toulouſe, amiral du royaume, y commandait cinquante vaiſſeaux de ligne, et vingt-quatre galères. Il ſe retira avec gloire et ſans perte. Mais depuis, le roi ayant envoyé treize Mars 1705.
vaiſſeaux pour attaquer Gibraltar, tandis que le maréchal de *Teſſé* l'aſſiégeait par terre, cette double témérité perdit à la fois, et l'armée et la flotte. Une partie des vaiſſeaux fut briſée par la tempête; une autre priſe par les Anglais à l'abordage, après une réſiſtance admirable; une autre brûlée ſur les côtes d'Eſpagne. Depuis ce jour on ne vit plus de grandes flottes françaiſes, ni ſur l'Océan, ni ſur la Méditerranée. La marine rentra preſque dans l'état dont *Louis XIV* l'avait tirée, ainſi que tant d'autres choſes éclatantes, qui ont eu ſous lui leur orient et leur couchant.

Les Anglais prennent le royaume de Valence et la Catalogne.

Ces mêmes Anglais, qui avaient pris pour eux Gibraltar, conquirent en six semaines le royaume de Valence et de Catalogne pour l'archiduc *Charles*. Ils prirent Barcelone, par un hasard qui fut l'effet de la témérité des assiégeans.

Les Anglais étaient sous les ordres d'un des plus singuliers hommes qu'ait jamais porté ce pays si fertile en esprits fiers, courageux et bizarres. C'était le comte *Péterboroug*, homme qui ressemblait en tout à ces héros dont l'imagination des Espagnols a rempli tant de livres. A quinze ans, il était parti de Londres pour aller faire la guerre aux Maures en Afrique. Il avait, à vingt-ans, commencé la révolution d'Angleterre, et s'était rendu le premier en Hollande auprès du prince d'Orange : mais de peur qu'on ne soupçonnât la raison de son voyage, il s'était embarqué pour l'Amérique ; et de là il était allé à la Haie sur un vaisseau hollandais. Il perdit, il donna tout son bien, et rétablit sa fortune plus d'une fois. Il fesait alors la guerre en Espagne presque à ses dépens, et nourrissait l'archiduc et toute sa maison. C'était lui qui assiégeait Barcelone avec le prince de Darmstadt. (*b*) Il lui propose une

Belle aventure du comte *Péterboroug*.

(*b*) L'histoire de *Reboulet* appelle ce prince chef des factieux, comme s'il eût été un espagnol révolté contre *Philippe V*.

attaque ſoudaine aux retranchemens qui couvrent le fort Mont-joui et la ville. Ces retranchemens, où le prince de Darmſtadt périt, ſont emportés l'épée à la main. Une bombe crêve dans le fort ſur le magaſin des poudres, et le fait ſauter : le fort eſt pris : la ville capitule. Le vice-roi parle à *Péterboroug* à la porte de cette ville. Les articles n'étaient pas encore ſignés, quand on entend tout à coup des cris et des hurlemens. *Vous nous trahiſſez*, dit le vice-roi à *Péterboroug : nous capitulons avec bonne foi, et voilà vos anglais qui ſont entrés dans la ville par les remparts. Ils égorgent, ils pillent, ils violent. Vous vous méprenez*, répondit le comte *Peterboroug ; il faut que ce ſoit des troupes du prince de Darmſtadt. Il n'y a qu'un moyen de ſauver votre ville, c'eſt de me laiſſer entrer ſur le champ avec mes anglais ; j'apaiſerai tout, et je reviendrai à la porte achever la capitulation.* Il parlait d'un ton de vérité et de grandeur qui, joint au danger préſent, perſuada le gouverneur : on le laiſſa entrer. Il court avec ſes officiers : il trouve des allemands et des catalans qui, joints à la populace de la ville, ſaccageaient les maiſons des principaux citoyens; il les chaſſe; il leur fait quitter le butin qu'ils enlevaient; il rencontre la ducheſſe de *Popoli* entre les mains des ſoldats, prête à être déshonorée; il la rend à ſon mari. Enfin, ayant

tout apaisé, il retourne à cette porte et signe la capitulation. Les Espagnols étaient confondus de voir tant de magnanimité dans des anglais que la populace avait pris pour des barbares impitoyables, parce qu'ils étaient hérétiques.

Disgrâces des Français devant Barcelone. A la perte de Barcelone se joignit encore l'humiliation de vouloir inutilement la reprendre. *Philippe V*, qui avait pour lui la plus grande partie de l'Espagne, n'avait ni généraux ni ingénieurs, ni presque de soldats. La France fournissait tout. Le comte de Toulouse revient bloquer le port avec vingt-cinq vaisseaux qui restaient à la France. Le maréchal de *Tessé* forme le siége, avec trente et un escadrons et trente-sept bataillons : mais la flotte anglaise arrive; la française se retire; le maréchal de *Tessé* lève le siége avec précipitation. Il laisse dans son camp des provisions immenses: il fuit et abandonne quinze cents blessés à l'humanité du comte *Peterboroug*. Toutes ces pertes étaient grandes : on ne savait s'il en avait plus coûté auparavant à la France pour vaincre l'Espagne qu'il ne lui en coûtait alors pour la secourir. Toutefois le petit-fils de *Louis XIV* se soutenait par l'affection de la nation castillane qui met son orgueil à être fidelle, et qui persistait dans son choix.

Les affaires allaient bien en Italie. *Louis*

*XIV* était vengé du duc de Savoie. Le duc de *Vendôme* avait d'abord repouſſé avec gloire le prince *Eugène*, à la journée de Caſſano, près de l'Adda : journée ſanglante, et l'une de ces batailles indéciſes pour leſquelles on chante des deux côtés des *Te Deum*, mais qui ne ſervent qu'à la deſtruction des hommes, ſans avancer les affaires d'aucun parti. Après la bataille de Caſſano, il avait gagné pleinement celle de Caſſinato, (*c*) en l'abſence du prince *Eugène :* et ce prince étant arrivé le lendemain de la bataille, avait vu encore un détachement de ſes troupes entièrement défait. Enfin les alliés étaient obligés de céder tout le terrain au duc de *Vendôme*. Il ne reſtait plus guère que Turin à prendre. On allait l'inveſtir : il ne paraiſſait pas poſſible qu'on le ſecourût. Le maréchal de *Villars*, vers l'Allemagne, pouſſait le prince de Bade. *Villeroi* commandait en Flandre une armée de quatre-vingts mille hommes ; et il ſe flattait de réparer contre *Marlborough* le malheur qu'il avait eſſuyé en combattant le prince *Eugène*. Son trop de confiance en ſes propres

Bataille de Caſſano, 16 auguſte 1705.

19 avril 1706.

(*c*.) C'était, à la vérité, un comte de *Revontlau*, né en Danemarck, qui commandait au combat de Caſſinato, mais il n'y avait que des troupes impériales.

*La Beaumelle* dit à ce ſujet, dans ſes notes ſur l'hiſtoire du ſiècle de *Louis XIV*, que *les Danois ne valent pas mieux ailleurs que chez eux*. Il faut avouer que c'eſt une choſe rare de voir un tel homme outrager ainſi toutes les nations.

lumières fut plus que jamais funeste à la France.

Ramillies. Près de la Mehaigne, et vers les fources de la petite Ghette, le maréchal de *Villeroi* avait campé fon armée. Le centre était à Ramillies, village devenu auffi fameux qu'Hochftet. Il eût pu éviter la bataille. Les officiers généraux lui confeillaient ce parti; mais le défir aveugle de la gloire l'emporta. Il fit, à ce qu'on prétend, la difpofition de manière qu'il n'y avait pas un homme d'expérience qui ne prévît le mauvais fuccès. Des troupes de recrue, ni difciplinées ni complètes, étaient au centre : il laiffa les bagages entre les lignes de fon armée; il pofta fa gauche derrière un marais, comme s'il eût voulu l'empêcher d'aller à l'ennemi. (*d*)

23 mai 1706.

*Marlborough*, qui remarquait toutes ces fautes, arrange fon armée pour en profiter. Il voit que la gauche de l'armée françaife ne peut aller attaquer la droite; il dégarnit auffitôt cette droite, pour fondre vers Ramillies avec un nombre fupérieur. M. de *Gaffion*, lieutenant général, qui voit ce mouvement des ennemis, crie au maréchal: » Vous êtes perdu » fi vous ne changez votre ordre de bataille. » Dégarniffez votre gauche, pour vous oppofer

(*d*) Voyez les mémoires de *Feuquières*.

» à l'ennemi à nombre égal. Faites rappro-
» cher vos lignes davantage. Si vous tardez
» un moment, il n'y a plus de ressource. »

Plusieurs officiers appuyèrent ce conseil salutaire. Le maréchal ne les crut pas. *Marlborough* attaque. Il avait affaire à des ennemis rangés en bataille comme il les eût voulu poster lui-même pour les vaincre. Voilà ce que toute la France a dit; et l'histoire est en partie le récit des opinions des hommes: mais ne devait-on pas dire aussi que les troupes des alliés étaient mieux disciplinées, que leur confiance en leur chef et en leurs succès passés leur inspirait plus d'audace? N'y eut-il pas des régimens français qui firent mal leur devoir? et les bataillons les plus inébranlables au feu ne font-ils pas-la destinée des Etats? L'armée française ne résista pas une demi-heure. On s'était battu près de huit heures à Hochstet, et on avait tué près de huit mille hommes aux vainqueurs; mais à la journée de Ramillies, on ne leur en tua pas deux mille cinq cents: ce fut une déroute totale: les Français y perdirent vingt mille hommes, la gloire de la nation, et l'espérance de reprendre l'avantage. La Bavière, Cologne, avaient été perdues par la bataille d'Hochstet; toute la Flandre espagnole le fut par celle de Ramillies. *Marlborough* entra victorieux dans Anvers,

dans Bruxelles : il prit Oſtende : Menin ſe rendit à lui.

Paroles de *Louis XIV*. Le maréchal de *Villeroi*, au déſeſpoir, n'oſait écrire au roi cette défaite. Il reſta cinq jours ſans envoyer de courrier. Enfin il écrivit la confirmation de cette nouvelle qui conſternait déjà la cour de France. Et quand il reparut devant le roi, ce monarque, au lieu de lui faire des reproches, lui dit : *Monſieur le maréchal, on n'eſt pas heureux à notre âge.*

Le roi tire auſſitôt le duc de *Vendôme* d'Italie, où il ne le croyait pas néceſſaire, pour l'envoyer réparer, s'il eſt poſſible, ce malheur. Il eſpérait du moins, avec apparence de raiſon, que la priſe de Turin le conſolerait de tant de pertes. Le prince *Eugène* n'était pas à portée de paraître pour ſecourir cette ville. Il était au-delà de l'Adige ; et ce fleuve, bordé en-deçà d'une longue chaîne de retranchemens, ſemblait rendre le paſſage impraticable. Cette grande ville était aſſiégée par quarante-ſix eſcadrons et cent bataillons.

Duc de *la Feuillade*. Le duc de *la Feuillade*, qui les commandait, était l'homme le plus brillant et le plus aimable du royaume : et, quoique gendre du miniſtre, il avait pour lui la faveur publique. Il était fils de ce maréchal de *la Feuillade*, qui érigea la ſtatue de *Louis XIV* dans la place

des Victoires. On voyait en lui le courage de son père, la même ambition, le même éclat, avec plus d'esprit. Il attendait, pour récompense de la conquête de Turin, le bâton de maréchal de France. *Chamillart*, son beau-père, qui l'aimait tendrement, avait tout prodigué pour lui assurer le succès. L'imagination est effrayée du détail des préparatifs de ce siége. Les lecteurs qui ne sont point à portée d'entrer dans ces discussions, seront peut-être bien aises de trouver ici quel fut cet immense et inutile appareil.

Préparatifs immenses et perdus.

On avait fait venir cent quarante pièces de canon; et il est à remarquer que chaque gros canon monté revient à environ deux mille écus. Il y avait cent dix mille boulets, cent six mille cartouches d'une façon et trois cents mille d'une autre, vingt et un mille bombes, vingt-sept mille sept cents grenades, quinze mille sacs à terre, trente mille instrumens pour le pionnage, douze cents mille livres de poudre. Ajoutez à ces munitions, le plomb, le fer et le fer-blanc, les cordages; tout ce qui sert aux mineurs, le soufre, le salpêtre, les outils de toute espèce. Il est certain que les frais de tous ces préparatifs de destruction suffiraient pour fonder et pour faire fleurir la plus nombreuse colonie. Tout siége de grande ville exige ces frais immenses;

et quand il faut réparer chez soi un village ruiné, on le néglige.

Le duc de *la Feuillade*, plein d'ardeur et d'activité, plus capable que personne des entreprises qui ne demandaient que du courage, mais incapable de celles qui exigeaient de l'art, de la méditation et du temps, pressait ce siége contre toutes les règles. Le maréchal de *Vauban*, le seul général peut-être qui aimât mieux l'Etat que soi-même, avait proposé au duc de *la Feuillade* de venir diriger le siége comme ingénieur, et de servir dans son armée comme volontaire : mais la fierté de *la Feuillade* prit les offres de *Vauban* pour de l'orgueil caché sous de la modestie. Il fut piqué que le meilleur ingénieur de l'Europe lui voulût donner des avis. Il manda dans une lettre que j'ai vue : *J'espère prendre Turin à la Cohorn.* Ce *Cohorn* était le *Vauban* des alliés, bon ingénieur, bon général, et qui avait pris plus d'une fois des places fortifiées par *Vauban*. Après une telle lettre, il fallait prendre Turin : mais l'ayant attaqué par la citadelle qui était le côté le plus fort, et n'ayant pas même entouré toute la ville, des secours, des vivres pouvaient y entrer : le duc de Savoie pouvait en sortir : et plus le duc de *la Feuillade* mettait d'impétuosité dans des attaques réitérées et infructueuses, plus le siége traînait en longueur.

Le duc de Savoie ſortit de la ville avec quelques troupes de cavalerie, pour donner le change au duc de *la Feuillade.* Celui-ci ſe détache du ſiége pour courir après le prince qui, connaiſſant mieux le terrain, échappe à ſes pourſuites. *La Feuillade* manque le duc de Savoie, et la conduite du ſiége en ſouffre.

Preſque tous les hiſtoriens ont aſſuré que le duc de *la Feuillade* ne voulait point prendre Turin : ils prétendent qu'il avait juré à madame la ducheſſe de Bourgogne de reſpecter la capitale de ſon père ; ils débitent que cette princeſſe engagea madame de *Maintenon* à faire prendre toutes les meſures qui furent le ſalut de cette ville. Il eſt vrai que preſque tous les officiers de cette armée en ont été long-temps perſuadés : mais c'était un de ces bruits populaires qui décréditent le jugement des nouvelliſtes, et qui déshonorent les hiſtoires. Il eût été d'ailleurs bien contradictoire que le même général eût voulu manquer Turin, et prendre le duc de Savoie. Bruits ridicules.

Depuis le 13 mai juſqu'au 20 juin, le duc de *Vendôme*, au bord de l'Adige, favoriſait ce ſiége ; et il comptait, avec ſoixante-dix bataillons et ſoixante eſcadrons, fermer tous les paſſages au prince *Eugène.*

Le général des Impériaux manquait d'hommes et d'argent. Les merciers de Londres lui

prêtèrent environ ſix millions de nos livres : il fit enfin venir des troupes des cercles de l'Empire. La lenteur de ces ſecours eût pu perdre l'Italie ; mais la lenteur du ſiége de Turin était encore plus grande.

*Vendôme* était déjà nommé pour aller réparer les pertes de la Flandre. Mais avant de quitter l'Italie, il ſouffre que le prince *Eugène* paſſe l'Adige : il lui laiſſe traverſer le canal blanc, enfin le Pô même, fleuve plus large et en quelques endroits plus difficile que le Rhône. Le général français ne quitta les bords du Pô qu'après avoir vu le prince *Eugène* en état de pénétrer juſqu'auprès de Turin. Ainſi il laiſſa les affaires dans une grande criſe en Italie, tandis qu'elles paraiſſaient déſeſpérées en Flandre, en Allemagne et en Eſpagne.

Grandes fautes.

Duc d'Orléans.

Le duc de *Vendôme* va donc raſſembler vers Mons les débris de l'armée de *Villeroi ;* et le duc d'Orléans, neveu de *Louis XIV*, vient commander vers le Pô les troupes du duc de *Vendôme*. Ces troupes étaient en déſordre, comme ſi elles avaient été battues. *Eugène* avait paſſé le Pô à la vue de *Vendôme ;* il paſſe le Tanaro aux yeux du duc d'Orléans ; il prend Carpi, Corregio, Reggio, il dérobe une marche aux Français ; enfin il joint le duc de Savoie auprès d'Aſti. Tout ce que put faire le duc d'Orléans, ce fut de venir

joindre le duc de *la Feuillade* au camp devant Turin. Le prince *Eugène* le fuit en diligence. Il y avait alors deux partis à prendre : celui d'attendre le prince *Eugène* dans les lignes de circonvallation, ou celui de marcher à lui, lorfqu'il était encore auprès de Veillane. Le duc d'Orléans affemble un confeil de guerre : ceux qui le compofaient étaient le maréchal de *Marfin*, celui-là même qui avait perdu la bataille d'Hochftet, le duc de *la Feuillade*, *Albergoti*, *Saint-Fremont*, et d'autres lieutenans généraux. ,, Meffieurs, leur dit le ,, duc d'Orléans, fi nous reftons dans nos ,, lignes, nous perdons la bataille. Notre ,, circonvallation eft de cinq lieues d'étendue: ,, nous ne pouvons border tous ces retran- ,, chemens. Vous voyez ici le régiment de ,, la marine qui n'eft que fur deux hommes ,, de hauteur : là vous voyez des endroits ,, entièrement dégarnis. La Doire, qui paffe ,, dans notre camp, empêchera nos troupes ,, de fe porter mutuellement de prompts ,, fecours. Quand le français attend qu'on ,, l'attaque, il perd le plus grand de fes ,, avantages, cette impétuofité et ces premiers ,, momens d'ardeur qui décident fi fouvent ,, du gain des batailles. Croyez-moi, il faut ,, marcher à l'ennemi. ,, Tous les lieutenans généraux répondirent : *Il faut marcher*. Alors

le maréchal de *Marſin* tire de ſa poche un ordre du roi, par lequel on devait déférer à ſon avis en cas d'action : et ſon avis fut de reſter dans les lignes.

Le duc d'Orléans, indigné, vit qu'on ne l'avait envoyé à l'armée que comme un prince du ſang, et non comme un général; et, forcé de ſuivre le conſeil du maréchal de *Marſin*, il ſe prépara à ce combat ſi déſavantageux.

Les ennemis paraiſſaient vouloir former à la fois pluſieurs attaques. Leurs mouvemens jetaient l'incertitude dans le camp des Français. Le duc d'Orléans voulait une choſe, *Marſin* et *la Feuillade* une autre : on diſputait, on ne concluait rien. Enfin on laiſſe les ennemis paſſer la Doire. Ils avancent ſur huit colonnes de vingt-cinq hommes de profondeur. Il faut dans l'inſtant leur oppoſer des bataillons d'une épaiſſeur aſſez forte.

*Albergoti*, placé loin de l'armée ſur la montagne des capucins, avait avec lui vingt mille hommes, et n'avait en tête que des milices qui n'oſaient l'attaquer. On lui envoie demander douze mille hommes. Il répond qu'il ne peut ſe dégarnir : il donne des raiſons ſpécieuſes; on les écoute : le temps ſe perd.
7 ſept. 1706. Le prince *Eugène* attaque les retranchemens, et au bout de deux heures il les force. Le duc

duc d'Orléans bleſſé s'était retiré pour ſe faire panſer. A peine était-il entré les mains des chirurgiens qu'on lui apprend que tout eſt perdu, que les ennemis ſont maîtres du camp, et que la déroute eſt générale. Auſſitôt il faut fuir; les lignes, les tranchées ſont abandonnées, l'armée diſperſée. Tous les bagages, les proviſions, les munitions, la caiſſe militaire, tombent dans les mains du vainqueur.

Le maréchal de *Marſin* bleſſé à la cuiſſe eſt fait priſonnier. Un chirurgien du duc de Savoie lui coupa la cuiſſe; et le maréchal mourut quelques momens après l'opération. Le chevalier *Méthuin*, ambaſſadeur d'Angleterre auprès du duc de Savoie, le plus généreux, le plus franc et le plus brave homme de ſon pays qu'on ait jamais employé dans les ambaſſades, avait toujours combattu à côté de ce ſouverain. Il avait vu prendre le maréchal de *Marſin*, et il fut témoin de ſes derniers momens. Il m'a raconté que *Marſin* lui dit ces propres mots: *Croyez au moins, Monſieur, que ça été contre mon avis que nous avons attendu dans nos lignes.* Ces paroles ſemblaient contredire formellement ce qui s'était paſſé dans le conſeil de guerre, et elles étaient pourtant vraies: c'eſt que le maréchal de *Marſin*, en prenant congé à Verſailles, avait repréſenté au roi qu'il fallait aller aux ennemis,

Cauſes de la défaite devant Turin.

en cas qu'ils parussent pour secourir Turin; mais *Chamillart*, intimidé par les défaites précédentes, avait fait décider qu'on devait attendre, et non présenter la bataille; et cet ordre, donné dans Versailles, fut cause que soixante mille hommes furent dispersés. Les Français n'avaient pas eu plus de deux mille hommes tués dans cette bataille : mais on a déjà vu que le carnage fait moins que la consternation. L'impossibilité de subsister qui ferait retirer une armée après la victoire, ramena vers le Dauphiné les troupes après la défaite. Tout était si en désordre que le comte de *Médavi-Grancei*, qui était alors dans le Mantouan avec un corps de troupes, et
9 sept. 1706. qui battit à Castiglione les Impériaux commandés par le landgrave de Hesse, depuis roi de Suède, ne remporta qu'une victoire inutile, quoique complète. On perdit en peu de temps le Milanais, le Mantouan, le Piémont et enfin le royaume de Naples.

## CHAPITRE XXI.

*Suite des disgrâces de la France et de l'Espagne. Louis XIV envoie son principal ministre demander la paix. Bataille de Malplaquet perdue, &c.*

LA bataille d'Hochstet avait coûté à *Louis XIV* la plus florissante armée, et tout le pays du Danube au Rhin; elle avait coûté à la maison de Bavière tous ses Etats. La journée de Ramillies avait fait perdre toute la Flandre jusqu'aux portes de Lille. La déroute de Turin avait chassé les Français d'Italie, ainsi qu'ils l'ont toujours été dans toutes les guerres depuis *Charlemagne*. Il restait des troupes dans le Milanais, et cette petite armée victorieuse sous le comte de *Médavi*. On occupait encore quelques places. On proposa de céder tout à l'empereur pourvu qu'il laissât retirer ces troupes qui montaient à près de quinze mille hommes. L'empereur accepta cette capitulation. Le duc de Savoie y consentit. Ainsi l'empereur, d'un trait de plume, devint le maître paisible en Italie. La conquête du royaume de Naples et de Sicile lui fut assurée. Tout ce qu'on avait regardé en Italie comme

Les Français perdent toute l'Italie.

feudataire fut traité comme sujet. Il taxa la Toscane à cent cinquante mille pistoles, Mantoue à quarante mille. Parme, Modène, Lucques, Gènes, malgré leur liberté, furent comprises dans ces impositions.

L'empereur fait sentir sa puissance.

L'empereur, qui jouit de tous ces avantages, n'était pas ce *Léopold*, ancien rival de *Louis XIV*, qui, sous les apparences de la modération, avait nourri sans éclat une ambition profonde. C'était son fils ainé *Joseph*, vif, fier, emporté, et qui cependant ne fut pas plus grand guerrier que son père. Si jamais empereur parut fait pour asservir l'Allemagne et l'Italie, c'était *Joseph I*. Il domina delà les monts : il rançonna le pape : il fit mettre de sa seule autorité, en 1706, les électeurs de Bavière et de Cologne au ban de l'Empire : il les dépouilla de leur électorat : il retint en prison les enfans du bavarois, et leur ôta jusqu'à leur nom. (1) Leur père n'eut d'autre

(1) Le duc de Bavière était père de ce jeune prince appelé par *Charles II* au trône d'Espagne, et mort à Bruxelles. L'électeur dans son manifeste contre l'empereur, dit, en parlant de la mort de son fils, qu'il avait succombé à un mal qui *avait souvent sans péril attaqué son enfance*, avant qu'il eût été déclaré l'héritier de *Charles II*. Il ajoutait que l'étoile de la maison d'Autriche avait toujours été funeste à ceux qui s'étaient opposés à sa grandeur. Une accusation directe eût peut-être été moins insultante que cette terrible ironie. Le duc de Bavière en se séparant de l'Empire pour s'unir à un prince en guerre avec l'Empire, donnait un prétexte à l'empereur. *Louis XIV* avait traité avec autant de dureté le duc de Lorraine et l'électeur palatin, et il avait moins d'excuses.

ressource que d'aller traîner sa disgrâce en France et dans les Pays-Bas. *Philippe V* lui céda depuis toute la Flandre espagnole, en 1712. (*a*) S'il avait gardé cette province, c'était un établissement qui valait mieux que la Bavière, et qui le délivrait de l'assujettissement à la maison d'Autriche : mais il ne put jouir que des villes de Luxembourg, de Namur et de Charleroi ; le reste était aux vainqueurs.

Tout semblait déjà menacer ce *Louis XIV* qui avait auparavant menacé l'Europe. Le duc de Savoie pouvait entrer en France. L'Angleterre et l'Ecosse se réunissaient pour ne plus composer qu'un seul royaume ; ou plutôt l'Ecosse, devenue province de l'Angleterre, contribuait à la puissance de son ancienne rivale. Tous les ennemis de la France semblaient, vers la fin de 1706 et au commencement de 1707, acquérir des forces nouvelles, et la France toucher à sa ruine. Elle était pressée de tous côtés, et sur mer et sur terre. De ces flottes formidables que *Louis XIV* avait formées, il restait à peine trente-cinq vaisseaux. En Allemagne, Strasbourg était encore frontière ; mais Landau perdu laissait toujours l'Alsace

Grandes pertes de *Louis XIV*.

(*a*) Dans l'histoire de *Reboulet*, il est dit qu'il eut cette souveraineté dès l'an 1700 : mais alors il n'avait que la vice-royauté.

exposée. La Provence était menacée d'une invasion par terre et par mer. Ce qu'on avait perdu en Flandre fesait craindre pour le reste. Cependant, malgré tant de désastres, le corps de la France n'était point encore entamé; et dans une guerre si malheureuse, elle n'avait encore perdu que des conquêtes.

Il résiste de tous côtés.

*Louis XIV* fit face par-tout. Quoique par-tout affaibli, il résistait, ou protégeait, ou attaquait encore de tous côtés. Mais on fut aussi malheureux en Espagne qu'en Italie, en Allemagne et en Flandre. On prétend que le siége de Barcelone avait été encore plus mal conduit que celui de Turin.

Le comte de Toulouse n'avait paru que pour ramener sa flotte à Toulon. Barcelone secourue, le siége abandonné, l'armée française diminuée de moitié s'était retirée sans munitions dans la Navarre, petit royaume qu'on conservait aux Espagnols, et dont nos rois ajoutent encore le titre à celui de France, par un usage qui semble au-dessous de leur grandeur.

A ces désastres s'en joignait un autre, qui parut décisif. Les Portugais, avec quelques anglais, prirent toutes les places devant lesquelles ils se présentèrent, et s'avancèrent jusque dans l'Estramadoure espagnole, différente de celle de Portugal. C'était un français

devenu pair d'Angleterre qui les commandait, milord *Galloway*, autrefois comte de *Ruvigny*; tandis que le duc de *Berwick*, anglais et neveu de *Marlborough*, était à la tête des troupes de France et d'Espagne, qui ne pouvaient plus arrêter les victorieux.

L'archiduc *Charles* proclamé roi d'Espagne.

*Philippe V*, incertain de sa destinée, était dans Pampelune. *Charles*, son compétiteur, grossissait son parti et ses forces en Catalogne: il était maître de l'Aragon, de la province de Valence, de Carthagène, d'une partie de la province de Grenade. Les Anglais avaient pris Gibraltar pour eux, et lui avaient donné Minorque, Ivica et Alicante. Les chemins d'ailleurs lui étaient ouverts jusqu'à Madrid. *Galloway* y entra sans résistance, et fit proclamer roi l'archiduc *Charles*. Un simple détachement le fit aussi proclamer à Tolède. (2)

56 juin 1706.

Tout parut alors si désespéré pour *Philippe V*, que le maréchal de *Vauban*, le premier des ingénieurs, le meilleur des citoyens, homme toujours occupé de projets, les uns utiles,

(2) On tint à Madrid, au nom de l'archiduc, plusieurs conseils où furent appelés les hommes les plus distingués de son parti. Le marquis de *Ribas*, secrétaire d'Etat sous *Charles II*, y assista. C'était lui qui avait dressé le testament de ce prince en faveur de *Philippe V*. Des cabales de cour l'avaient fait disgracier. On lui proposa de déclarer que le testament avait été supposé; mais il ne voulut consentir à aucune déclaration qui pût affaiblir l'autorité de cet acte; ni les menaces ni les promesses ne purent l'ébranler.

les autres peu praticables, et tous ſinguliers, propoſa à la cour de France d'envoyer *Philippe V* régner en Amérique ; ce prince y consentit. On l'eût fait embarquer avec les eſpagnols attachés à ſon parti. L'Eſpagne eût été abandonnée aux factions civiles. Le commerce du Pérou et du Mexique n'eût plus été que pour les Français ; et dans ce revers de la famille de *Louis XIV*, la France eût encore trouvé ſa grandeur. On délibéra ſur ce projet à Verſailles : mais la conſtance des Caſtillans, et les fautes des ennemis, conſervèrent la couronne à *Philippe V*. Les peuples aimaient dans *Philippe* le choix qu'ils avaient fait, et dans ſa femme, fille du duc de Savoie, le ſoin qu'elle prenait de leur plaire ; une intrépidité au-deſſus de ſon ſexe, et une conſtance agiſſante dans le malheur. Elle allait elle-même de ville en ville animer les cœurs, exciter le zèle, et recevoir les dons que lui apportaient les peuples. Elle fournit ainſi à ſon mari plus de deux cents mille écus en trois ſemaines. Aucun des grands, qui avaient juré d'être fidèles, ne fut traître. Quand *Galloway* fit proclamer l'archiduc dans Madrid, on cria, *vive Philippe*; et à Tolède, le peuple ému chaſſa ceux qui avaient proclamé l'archiduc.

On propoſe d'envoyer *Philippe V* en Amérique.

Les Eſpagnols avaient juſque-là fait peu d'efforts pour ſoutenir leur roi ; ils en firent

de

de prodigieux quand ils le virent abattu, et montrèrent en cette occasion une espèce de courage contraire à celui des autres peuples, qui commencent par de grands efforts, et qui se rebutent. Il est difficile de donner un roi à une nation malgré elle. Les Portugais, les Anglais, les Autrichiens, qui étaient en Espagne, furent harcelés par-tout, manquèrent de vivres, firent des fautes presque toujours inévitables dans un pays étranger, et furent battus en détail. Enfin *Philippe V*, trois mois après être sorti de Madrid en fugitif, y rentra triomphant, et fut reçu avec autant d'acclamations, que son rival avait éprouvé de froideur et de répugnance.

*Philippe V* rentre dans Madrid. 22 septemb. 1706.

*Louis XIV* redoubla ses efforts, quand il vit que les Espagnols en fesaient; et tandis qu'il veillait à la sureté de toutes les côtes sur l'Océan et sur la Méditerranée, en y plaçant des milices; tandis qu'il avait une armée en Flandre, une auprès de Strasbourg, un corps dans la Navarre, un dans le Roussillon; il envoyait encore de nouvelles troupes au maréchal de *Berwick* dans la Castille.

Ce fut avec ces troupes, secondées des Espagnols, que *Berwick* gagna la bataille importante d'Almanza sur *Galloway*. (3) Almanza,

25 avril 1707.

(3) *Berwick* avait commandé avec succès en Espagne pendant l'année 1704. Des intrigues de cour le firent rappeler.

ville bâtie par les Maures, eſt ſur la frontière de Valence : cette belle province fut le prix de la victoire. Ni *Philippe V*, ni l'archiduc ne furent préſens à cette journée; et c'eſt ſur quoi le fameux comte *Péterboroug*, ſingulier en tout, s'écria *qu'on était bien bon de ſe battre pour eux*. C'eſt ce qu'il manda au maréchal de *Teſſé*, et c'eſt ce que je tiens de ſa bouche. Il ajoutait qu'il n'y avait que des eſclaves qui combattiſſent pour un homme, et qu'il fallait combattre pour une nation. Le duc d'Orléans, qui voulait être à cette action, et qui devait commander en Eſpagne, n'arriva que le lendemain, mais il profita de la victoire; il prit pluſieurs places, et entre autres Lérida, l'écueil du grand *Condé*. (4)

Le maréchal de *Teſſé* demandait un jour à la jeune reine pourquoi elle n'avait pas conſervé un général, dont les talens et la probité lui auraient été ſi utiles. *Que voulez-vous que je vous diſe*, répondit-elle, *c'eſt un grand diable d'anglais, ſec, qui va toujours tout droit devant lui*. Dans la campagne qui termina la bataille d'Almanza, *Berwick* était inſtruit de l'état de l'armée alliée, et de ſes projets, par un officier général portugais qui, perſuadé que l'alliance du roi de Portugal avec l'empereur était contraire à ſes vrais intérêts, le trahiſſait par eſprit de patriotiſme. *Mém. de Berwick.*

(4) L'armée du duc d'Orléans prit auſſi Saragoſſe; lorſque les troupes françaiſes parurent à la vue de la ville, on fit accroire au peuple que ce camp qu'il voyait n'était pas un objet réel, mais une apparence cauſée par un ſortilége : le clergé ſe rendit proceſſionnellement ſur les murailles pour exorciſer ces fantômes; et le peuple ne commença à croire qu'il était aſſiégé par une armée réelle, que lorſqu'il vit les houſſards abattre quelques têtes. *Mém. de Berwick.*

D'un autre côté, le maréchal de *Villars*, remis en France à la tête des armées, uniquement parce qu'on avait besoin de lui, réparait en Allemagne le malheur de la journée d'Hochstet. Il avait forcé les lignes de Stolhoffen au-delà du Rhin, dissipé toutes les troupes ennemies, étendu les contributions à cinquante lieues à la ronde, pénétré jusqu'au Danube. Ce succès passager fesait respirer sur les frontières de l'Allemagne; mais en Italie tout était perdu. Le royaume de Naples sans défense, et accoutumé à changer de maître, était sous le joug des victorieux; et le pape, qui n'avait pu empêcher que les troupes allemandes passassent par son territoire, voyait, sans oser murmurer, que l'empereur se fît son vassal malgré lui. C'est un grand exemple de la force des opinions reçues, et du pouvoir de la coutume, qu'on puisse toujours s'emparer de Naples sans consulter le pape, et qu'on n'ose jamais lui en refuser l'hommage.

22 mai 1707.

Pendant que le petit-fils de *Louis XIV* perdait Naples, l'aïeul était sur le point de perdre la Provence et le Dauphiné. Déjà le duc de Savoie et le prince *Eugène* y étaient entrés par le col de Tende. Ces frontières n'étaient pas défendues comme le sont la Flandre et l'Alsace, théâtre éternel de la guerre, hérissé de citadelles que le danger

Les frontières du côté du Dauphiné toujours négligées.

avait averti d'élever. Point de pareilles précautions vers le Var, point de ces fortes places qui arrêtent l'ennemi, et qui donnent le temps d'assembler des armées. Cette frontière a été négligée jusqu'à nos jours, sans que peut-être on puisse en alléguer d'autre raison, sinon que les hommes étendent rarement leurs soins de tous les côtés. Le roi de France voyait, avec une indignation douloureuse, que ce même duc de Savoie, qui un an auparavant n'avait presque plus que sa capitale, et le prince *Eugène*, qui avait été élevé dans sa cour, fussent près de lui enlever Toulon et Marseille.

Auguste 1707. Toulon était assiégé et pressé : une flotte anglaise, maîtresse de la mer, était devant le port et bombardait. Un peu plus de diligence, de précautions et de concert auraient fait tomber Toulon. Marseille sans défense n'aurait pas tenu ; et il était vraisemblable que la France allait perdre deux provinces. Mais le vraisemblable n'arrive pas toujours. On eut le temps d'envoyer des secours. On avait détaché des troupes de l'armée de *Villars*, dès que ces provinces avaient été menacées ; et on sacrifia les avantages qu'on avait en Allemagne pour sauver une partie de la France. Le pays par où les ennemis pénétraient est sec, stérile, hérissé de montagnes, les vivres

rares, là retraite difficile. Les maladies, qui désolèrent l'armée ennemie, combattirent encore pour *Louis XIV*. Le siége de Toulon fut levé, et bientôt la Provence délivrée, et le Dauphiné hors de danger : tant le succès d'une invasion est rare, quand on n'a pas de grandes intelligences dans le pays. *Charles-Quint* y avait échoué ; et, de nos jours, les troupes de la reine de Hongrie y échouèrent encore. (*b*)

La provence sauvée. 22 auguste 1707.

Cependant cette irruption qui avait coûté beaucoup aux alliés, ne coûtait pas moins aux Français : elle avait ravagé une grande étendue de terrain, et divisé les forces.

L'Europe ne s'attendait pas que dans un temps d'épuisement, et lorsque la France comptait pour un grand succès d'être échappée à une invasion, *Louis XIV*, aurait assez de grandeur et de ressources pour tenter lui-même une invasion dans la Grande-Bretagne, malgré

(*b*) Le respect pour la vérité dans les plus petites choses, oblige encore de relever le discours que le compilateur des mémoires de madame de *Maintenon* fait tenir par le roi de Suède, *Charles XII*, au duc de *Marlborough*. *Si Toulon est pris, je l'irai reprendre.* Ce général anglais n'était point auprès du roi de Suède dans le temps du siége. Il le vit dans Altranstad, en avril 1707, et le siége de Toulon fut levé au mois d'auguste. *Charles XII* d'ailleurs ne se mêla jamais de cette guerre ; il refusa constamment de voir tous les français qu'on lui députa. On ne trouve dans les mémoires de *Maintenon* que des discours qu'on n'a ni tenus ni pu tenir ; et on ne peut regarder ce livre que comme un roman mal digéré.

le dépériffement de fes forces maritimes, et malgré les flottes des Anglais qui couvraient la mer. Ce projet fut propofé par des écoffais attachés au fils de *Jacques II.* Le fuccès était douteux; mais *Louis XIV* envifagea une gloire certaine dans la feule entreprife. Il a dit lui-même que ce motif l'avait déterminé autant que l'intérêt politique.

Louis XIV envoie le prétendant en Ecoffe avec une flotte.

Porter la guerre dans la Grande-Bretagne, tandis qu'on en foutenait le fardeau fi difficilement en tant d'autres endroits, et tenter de rétablir du moins fur le trône d'Ecoffe le fils de *Jacques II*, pendant qu'on pouvait à peine maintenir *Philippe V* fur celui d'Efpagne, c'était une idée pleine de grandeur, et qui, après tout, n'était pas deftituée de vraifemblance.

Parmi les Ecoffais, tous ceux qui ne s'étaient pas vendus à la cour de Londres gémiffaient d'être dans la dépendance des Anglais. Leurs vœux fecrets appelaient unanimement le defcendant de leurs anciens rois, chaffé, au berceau, des trônes d'Angleterre, d'Ecoffe et d'Irlande, et à qui on avait difputé jufqu'à fa naiffance. On lui promit qu'il trouverait trente mille hommes en armes, qui combattraient pour lui, s'il pouvait feulement débarquer vers Edimbourg, avec quelque fecours de la France.

*Louis XIV*, qui dans ses prospérités passées avait fait tant d'efforts pour le père, en fit autant pour le fils, dans le temps même de ses revers. Huit vaisseaux de guerre, soixante et dix bâtimens de transport furent préparés à Dunkerque. Six mille hommes furent embarqués. Le comte de *Gacé*, depuis maréchal de *Matignon*, commandait les troupes. Le chevalier *Forbin Janson*, l'un des plus grands hommes de mer, conduisait la flotte. La conjoncture paraissait favorable; il n'y avait en Ecosse que trois mille hommes de troupes réglées. L'Angleterre était dégarnie. Ses soldats étaient occupés en Flandre sous le duc de *Marlborough*. Mais il fallait arriver; et les Anglais avaient en mer une flotte de près de cinquante vaisseaux de guerre. Cette entreprise fut entièrement semblable à celle que nous avons vue, en 1744, en faveur du petit-fils de *Jacques II*. Elle fut prévenue par les Anglais. Des contretemps la dérangèrent. Le ministère de Londres eut même le temps de faire revenir douze bataillons de Flandre. On se saisit dans Edimbourg des hommes les plus suspects. Enfin le prétendant s'étant présenté aux côtes d'Ecosse, et n'ayant point vu de signaux convenus, tout ce que put faire le chevalier de *Forbin*, ce fut de le ramener à Dunkerque. Il sauva la flotte; mais tout le fruit de l'entreprise fut

Mars 1708. Le prétendant aborde et revient.

perdu. Il n'y eut que *Matignon* qui y gagna. Ayant ouvert les ordres de la cour en pleine mer, il y vit les provisions de maréchal de France ; récompense de ce qu'il voulut et qu'il ne put faire.

Quelques (*c*) historiens ont supposé que la reine *Anne* était d'intelligence avec son frère. C'est une trop grande simplicité de penser qu'elle invitât son compétiteur à la venir détrôner. On a confondu les temps : on a cru qu'elle le favorisait alors, parce que depuis elle le regarda en secret comme son héritier. Mais qui peut jamais vouloir être chassé par son successeur ?

Duc de Bourgogne commande les armées.

Tandis que les affaires de la France devenaient de jour en jour plus mauvaises, le roi crut qu'en fesant paraître le duc de Bourgogne, son petit-fils, à la tête des armées de Flandre, la présence de l'héritier présomptif de la couronne ranimerait l'émulation, qui commençait trop à se perdre. Ce prince, d'un

(*c*) Entre autres *Reboulet*, page 233 du tome VIII. Il fonde ses soupçons sur ceux du chevalier de *Forbin*. Celui qui a donné au public tant de mensonges, sous le titre de Mémoires de madame de *Maintenon*, et qui fit imprimer, en 1752, à Francfort, une édition frauduleuse du *Siècle de Louis XIV*, demande dans une des notes, qui sont ces historiens qui ont prétendu que la reine *Anne* était d'intelligence avec son frère. *C'est un fantôme*, dit-il. Mais on voit ici clairement que ce n'est point un fantôme, et que l'auteur du *Siècle de Louis XIV* n'avait rien avancé que la preuve en main : il n'est pas permis d'écrire l'histoire autrement.

esprit ferme et intrépide, était pieux, juste et philosophe. Il était fait pour commander à des sages. Elève de *Fénélon*, archevêque de Cambrai, il aimait ses devoirs : il aimait les hommes ; il voulait les rendre heureux. Instruit dans l'art de la guerre, il regardait cet art plutôt comme le fléau du genre humain et comme une nécessité malheureuse, que comme une source de gloire. On opposa ce prince philosophe au duc de *Marlborough :* on lui donna, pour l'aider, le duc de *Vendôme.* Il arriva ce qu'on ne voit que trop souvent : le grand capitaine ne fut pas assez écouté, et le conseil du prince balança souvent les raisons du général. Il se forma deux partis ; et dans l'armée des alliés il n'y en avait qu'un, celui de la cause commune. Le prince *Eugène* était alors sur le Rhin ; mais toutes les fois qu'il fut avec *Marlborough*, ils n'eurent jamais qu'un sentiment.

Le duc de Bourgogne était supérieur en forces ; la France, que l'Europe croyait épuisée, lui avait fourni une armée de près de cent mille hommes ; et les alliés n'en avaient alors que quatre-vingts mille. Il avait encore l'avantage des négociations dans un pays si longtemps espagnol, fatigué de garnisons hollandaises, et où beaucoup de citoyens penchaient pour *Philippe V.* Des intelligences lui ouvrirent

les portes de Gand et d'Ypres ; mais les manœuvres de guerre firent évanouir le fruit des manœuvres de politique. La division, qui mettait de l'incertitude dans le conseil de guerre, fit que d'abord on marcha vers la Dendre, et que deux heures après on rebroussa vers l'Escaut, à Oudenarde : ainsi on perdit du temps. On trouva le prince *Eugène* et *Marlborough* qui n'en perdaient point, et qui étaient unis. On fut mis en déroute vers Oudenarde ; ce n'était pas une grande bataille, mais ce fut une fatale retraite. Les fautes se multiplièrent. Les régimens allaient où ils pouvaient, sans recevoir aucun ordre. Il y eut même plus de quatre mille hommes qui furent pris en chemin par l'armée ennemie, à quelques milles du champ de bataille.

Défaite à Oudenarde. 11 juillet 1708.

L'armée découragée se retira sans ordre sous Gand, sous Tournai, sous Ypres, et laissa tranquillement le prince *Eugène*, maître du terrain, assiéger Lille avec une armée moins nombreuse.

Siége de Lille.

Mettre le siége devant une ville aussi grande et aussi fortifiée que Lille, sans être maître de Gand, sans pouvoir tirer ses convois que d'Ostende, sans les pouvoir conduire que par une chaussée étroite, au hasard d'être à tout moment surpris ; c'est ce que l'Europe appela une action téméraire, mais que la mésintelli-

gence et l'esprit d'incertitude, qui régnaient dans l'armée française, rendirent excusable. C'est enfin ce que le succès justifia. Leurs grands convois, qui pouvaient être enlevés, ne le furent point. Les troupes qui les escortaient, et qui devaient être battues par un nombre supérieur, furent victorieuses. L'armée du duc de Bourgogne, qui pouvait attaquer les retranchemens de l'armée ennemie encore imparfaits, ne les attaqua pas. Lille fut prise au grand 23 octob. 1708. étonnement de toute l'Europe, qui croyait le duc de Bourgogne plus en état d'assiéger *Eugène* et *Marlborough* que ces généraux en état d'assiéger Lille. Le maréchal de *Boufflers* la défendit pendant près de quatre mois.

Les habitans s'accoutumèrent tellement au fracas du canon et à toutes les horreurs qui suivent un siége, qu'on donnait dans la ville des spectacles aussi fréquentés qu'en temps de paix ; et qu'une bombe qui tomba près de la salle de la comédie n'interrompit point le spectacle.

Le maréchal de *Boufflers* avait mis si bon ordre à tout, que les habitans de cette grande ville étaient tranquilles sur la foi de ses fatigues. Sa défense lui mérita l'estime des ennemis, les cœurs des citoyens et les récompenses du roi. Les historiens, ou plutôt les écrivains de Hollande qui ont affecté de le blâmer, auraient

dût se souvenir que, quand on contredit la voix publique, il faut avoir été témoin, et témoin éclairé, pour prouver ce qu'on avance. (*d*)

L'armée de France sans succès et sans union.

Cependant l'armée qui avait regardé faire le siége de Lille se fondait peu à peu; elle laissa prendre ensuite Gand, Bruges, et tous ses postes l'un après l'autre. Peu de campagnes furent aussi fatales. Les officiers attachés au duc de *Vendôme* reprochaient toutes ces fautes au conseil du duc de Bourgogne; et ce conseil rejetait tout sur le duc de *Vendôme*. Les esprits s'aigrissaient par le malheur. (5) Un cour-

(*d*) Telle est l'histoire qu'un libraire, nommé *Van-Duren*, fit écrire par le jésuite *la Motte*, réfugié en Hollande sous le nom de *la Hode*, continuée par *la Martinière;* le tout sur les prétendus mémoires d'un comte de.... secrétaire d'Etat. Les mémoires de madame de *Maintenon*, encore plus remplis de mensonges, disent, tome IV, page 119, que les assiégeans jetaient dans la ville des billets conçus en ces termes: *Rassurez-vous, Français, la Maintenon ne sera pas votre reine; nous ne lèverons pas le siége. On croira*, ajoute-t-il, *que Louis, dans la ferveur du plaisir que lui donnait la certitude d'une victoire inattendue, offrit ou promit le trône à madame de Maintenon.* Comment, dans *la ferveur* de l'impertinence, peut-on mettre sur le papier ces nouvelles et ces discours de halles? comment cet insensé a-t-il pu pousser l'effronterie jusqu'à dire que le duc de Bourgogne trahit le roi son grand-père, et fit prendre Lille par le prince *Eugène*, de peur que madame de *Maintenon* ne fût déclarée reine?

(5) On peut voir les détails de cette campagne dans les mémoires de *Berwick*, mais il faut les lire avec précaution. *Berwick* était dans l'armée, mais humilié de servir sous *Vendôme*, et presque toujours d'un avis contraire au sien. *Vendôme*, fatigué des contradictions qu'il éprouvait, semblait avoir perdu, pendant cette campagne, son activité et ses talens. *Louis XIV* envoya deux fois *Chamillart* à l'armée comme un arbitre entre les généraux.

tifan (*e*) du duc de Bourgogne dit un jour au duc de *Vendôme : Voilà ce que c'est que de n'aller jamais à la messe ; aussi vous voyez quelles sont nos disgrâces.* ,, Croyez-vous, lui répondit le duc ,, de *Vendôme*, que *Marlborough* y aille plus ,, souvent que moi ? ,, Les succès rapides des alliés enflaient le cœur de l'empereur *Joseph*. Despotique dans l'Empire, maître de Landau, il voyait le chemin de Paris presque ouvert par la prise de Lille. Déjà même un parti hollandais avait eu la hardiesse de pénétrer de Courtrai jusqu'auprès de Versailles, et avait enlevé sur le pont de Sève le premier écuyer du roi, croyant se saisir de la personne du dauphin, père du duc de Bourgogne. (*f*) La terreur était dans Paris.

Durant le siége de Lille, *Marlborough* écrivit au maréchal de *Berwick*, son neveu, pour qu'il proposât à *Louis XIV* d'entamer une négociation pour la paix avec les députés de Hollande, le prince *Eugène* et lui. On crut à la cour que cette proposition était la suite des inquiétudes de *Marlborough*, sur le succès du siége de Lille, et on obligea le duc de *Berwick* à faire une réponse négative. *Marlborough* aimait beaucoup la gloire et l'argent, et il pouvait alors désirer la paix, comme le meilleur moyen de mettre sa fortune en sureté, et d'ajouter une autre espèce de gloire à sa réputation militaire qui ne pouvait plus croître. Bientôt après il s'opposa de toutes ses forces à cette paix qu'il avait désirée, parce que la guerre lui était devenue nécessaire pour soutenir son crédit dans sa patrie.

(*e*) Le marquis d'*O*.

(*f*) Ce furent des officiers au service de Hollande qui firent ce coup hardi. Presque tous étaient des français que la révocation fatale de l'édit de Nantes avait forcés de choisir

L'empereur *Joseph I* force le pape à reconnaître *Charles* son frère, roi d'Espagne.

L'empereur avait autant d'espérance au moins d'établir son frère *Charles* en Espagne, que *Louis XIV* d'y conserver son petit-fils. Déjà cette succession, que les Espagnols avaient voulu rendre indivisible, était partagée entre trois têtes. L'empereur avait pris pour lui la Lombardie et le royaume de Naples. *Charles*, son frère, avait encore la Catalogne et une partie de l'Aragon. L'empereur força alors le pape *Clément XI* à reconnaître l'archiduc pour roi d'Espagne. Ce pape, dont on disait qu'il ressemblait à S[t] *Pierre*, parce qu'il affirmait, niait, se repentait et pleurait, avait toujours reconnu *Philippe V*, à l'exemple de son prédécesseur; et il était attaché à la maison de Bourbon. L'empereur l'en punit, en déclarant dépendans de l'Empire beaucoup de fiefs qui relevaient jusqu'alors des papes, et sur-tout Parme et Plaisance; en ravageant quelques terres ecclésiastiques, en se saisissant de la ville de Comacchio.

une nouvelle patrie; ils prirent la chaise du marquis de *Beringhen* pour celle du dauphin, parce qu'elle avait l'écusson de France. L'ayant enlevé, ils le firent monter à cheval; mais comme il était âgé et infirme, ils eurent la politesse en chemin de lui chercher eux-mêmes une chaise de poste. Cela consuma du temps. Les pages du roi coururent après eux, le premier écuyer fut délivré, et ceux qui l'avaient enlevé furent prisonniers eux-mêmes; quelques minutes plus tard ils auraient pris le dauphin qui arrivait après *Beringhen* avec un seul garde.

Autrefois un pape eût excommunié tout empereur qui lui aurait difputé le droit le plus léger ; et cette excommunication eût fait tomber l'empereur du trône : mais la puiffance des clefs étant réduite à peu-près au point où elle doit l'être, *Clément XI*, animé par la France, avait ofé un moment fe fervir de la puiffance du glaive. Il arma, et s'en repentit bientôt. Il vit que les Romains, fous un gouvernement tout facerdotal, n'étaient pas faits pour manier l'épée. Il défarma ; il laiffa Comacchio en dépôt à l'empereur ; il confentit à écrire à l'archiduc : *A notre très-cher fils, roi catholique en Efpagne.* Une flotte anglaife dans la Méditerranée, et les troupes allemandes fur fes terres, le forcèrent bientôt d'écrire : *A notre très-cher fils, roi des Efpagnes.* Ce fuffrage du pape, qui n'était rien dans l'empire d'Allemagne, pouvait quelque chofe fur le peuple efpagnol, à qui on avait fait accroire que l'archiduc était indigne de régner, parce qu'il était protégé par des hérétiques qui s'étaient emparés de Gibraltar.

Reftait à la monarchie efpagnole, au delà du continent, l'île de Sardaigne avec celle de Sicile. Une flotte anglaife donna la Sardaigne à l'empereur *Jofeph* ; car les Anglais voulaient que l'archiduc fon frère n'eût que l'Efpagne. Leurs armes fefaient alors les traités de partage. Augufte 1708.

Ils réfervèrent la conquête de la Sicile pour un autre temps, et aimèrent mieux employer leurs vaiffeaux à chercher fur les mers les galions de l'Amérique, dont ils prirent quelques-uns, qu'à donner à l'empereur de nouvelles terres.

La France était auffi humiliée que Rome, et plus en danger : les reffources s'épuifaient ; le crédit était anéanti ; les peuples, qui avaient idolâtré leur roi dans fes profpérités, murmuraient contre *Louis XIV* malheureux.

Grande détreffe de la France.

Des partifans, à qui le miniftère avait vendu la nation pour quelque argent comptant dans fes befoins preffans, s'engraiffaient du malheur public, et infultaient à ce malheur par leur luxe. Ce qu'ils avaient prêté était diffipé. Sans l'induftrie hardie de quelques négocians, et fur-tout de ceux de Saint-Malo, qui allèrent au Pérou, et rapportèrent trente millions dont ils prêtèrent la moitié à l'Etat, *Louis XIV* n'aurait pas eu de quoi payer fes troupes. La guerre avait ruiné la France, et des marchands la fauvèrent. Il en fut de même en Efpagne. Les galions, qui ne furent pas pris par les Anglais, fervirent à défendre *Philippe.* Mais cette reffource de quelques mois ne rendait pas les recrues de foldats plus faciles. *Chamillart*, élevé au miniftère des finances et de la guerre, fe démit en 1708, des finances qu'il laiffa dans

un

désordre que rien ne put réparer sous ce règne; et, en 1709, il quitta le ministère de la guerre, devenu non moins difficile que l'autre. On lui reprochait beaucoup de fautes. Le public, d'autant plus sévère qu'il souffrait, ne songeait pas qu'il y a des temps malheureux où les fautes sont inévitables. (*g*) *Voisin*, qui après lui gouverna l'état militaire, et *Desmarets*, qui administra les finances, ne purent ni faire des plans de guerre plus heureux, ni rétablir un crédit anéanti. (6)

**Funestes effets de l'hiver de 1709.**

Le cruel hiver de 1709 acheva de désespérer la nation. Les oliviers, qui sont une grande ressource dans le midi de la France, périrent. Presque tous les arbres fruitiers gelèrent. Il n'y eut point d'espérance de récolte. On avait très-peu de magasins. Les grains qu'on pouvait faire venir à grands frais des Echelles du Levant et de l'Afrique pouvaient être pris par les flottes ennemies, auxquelles on n'avait presque plus de vaisseaux de guerre à opposer. Le fléau de cet hiver était général dans l'Europe,

(*g*) L'histoire de l'ex-jésuite *la Motte*, rédigée par *la Martinière*, dit que *Chamillart* fut destitué du ministère des finances en 1703, et que la voix publique y appela le maréchal d'*Harcourt*. Les fautes de cet historien sont sans nombre.

(6) Pour bien juger *Desmarets*, il faut lire le mémoire qu'il présenta au régent pour lui rendre compte de son administration; ce mémoire fait regretter que ce prince ne l'ait pas laissé à la tête des finances.

mais les ennemis avaient plus de ressources. Les Hollandais sur-tout, qui ont été si long-temps les facteurs des nations, avaient assez de magasins pour mettre les armées florissantes des alliés dans l'abondance; tandis que les troupes de France, diminuées et découragées, semblaient devoir périr de misère.

Le roi vendit pour quatre cents mille francs de vaisselle d'or. Les plus grands seigneurs envoyèrent leur vaisselle d'argent à la monnaie. On ne mangea dans Paris que du pain bis pendant quelques mois. Plusieurs familles, à Versailles même, se nourrirent de pain d'avoine. Madame de *Maintenon* en donna l'exemple.

*Louis XIV demande la paix.*

*Louis XIV*, qui avait déjà fait quelques avances pour la paix, n'hésita pas, dans ces circonstances funestes, à la demander à ces mêmes Hollandais autrefois si maltraités par lui.

Les Hollandais deviennent fiers.

Les Etats Généraux n'avaient plus de stathouder depuis la mort du roi *Guillaume;* et les magistrats hollandais, qui appelaient déjà leurs familles *les familles patriciennes*, étaient autant de rois. Les quatre commissaires hollandais, députés à l'armée, traitaient avec fierté trente princes d'Allemagne à leur solde. *Qu'on fasse venir Holstein*, disaient-ils; *qu'on dise à Hesse de nous venir parler.* (*h*) Ainsi s'expliquaient des

(*h*) C'est ce que l'auteur tient de la bouche de vingt personnes qui les entendirent parler ainsi à Lille, après la prise

marchands qui, dans la ſimplicité de leurs vêtemens et dans la frugalité de leurs repas, ſe plaiſaient à écraſer à la fois l'orgueil allemand qui était à leurs gages, et la fierté d'un grand roi autrefois leur vainqueur.

On les avait vu vendre, à bas prix, leur attachement à *Louis XIV*, en 1665; ſoutenir leurs malheurs, en 1672, et les réparer avec un courage intrépide; et alors ils voulaient uſer de leur fortune. Ils étaient bien loin de s'en tenir à faire voir aux hommes, par de ſimples démonſtrations de ſupériorité, qu'il n'y a de vraie grandeur que la puiſſance: ils voulaient que leur Etat eût en ſouveraineté dix villes en Flandre, entre autres Lille qui était entre leurs mains, et Tournai qui n'y était pas encore. Ainſi les Hollandais prétendaient retirer le fruit de la guerre, non-ſeulement aux dépens de la France, mais encore aux dépens de l'Autriche pour laquelle ils combattaient; comme Veniſe avait autrefois augmenté ſon territoire des terres de tous ſes voiſins. L'eſprit républicain eſt au fond auſſi ambitieux que l'eſprit monarchique.

Il y parut bien quelques mois après; car, lorſque ce fantôme de négociation fut évanoui, Prétentions des Hollandais.

de cette ville. Cependant il ſe peut que ces expreſſions fuſſent moins l'effet d'une fierté groſſière, que le ſtyle laconique aſſez en uſage dans les armées.

lorſque les armes des alliés eurent encore de nouveaux avantages, le duc de *Marlborough*, plus maître alors que ſa ſouveraine en Angleterre, et gagné par la Hollande, fit conclure avec les Etats Généraux, en 1709, ce célèbre traité de la barrière, par lequel ils reſteraient maîtres de toutes les villes frontières qu'on prendrait ſur la France, auraient garniſon dans vingt places de la Flandre, aux dépens du pays, dans Hui, dans Liége et dans Bonn; et auraient en toute ſouveraineté la haute Gueldre. Ils ſeraient devenus en effet, ſouverains des dix-ſept provinces des Pays Bas, ils auraient dominé dans Liége et dans Cologne. C'eſt ainſi qu'ils voulaient s'agrandir ſur les ruines mêmes de leurs alliés. Ils nourriſſaient déjà ces projets élevés, quand le roi leur envoya ſecrètement le préſident *Rouillé* pour eſſayer de traiter avec eux.

Le roi leur envoie un négociateur.

Ce négociateur vit d'abord, dans Anvers, deux magiſtrats d'Amſterdam, *Bruys* et *Vanderduſſen*, qui parlèrent en vainqueurs, et qui déployèrent avec l'envoyé du plus fier des rois, toute la hauteur dont ils avaient été accablés en 1672. On affecta enſuite de négocier quelque temps avec lui, dans un de ces villages que les généraux de *Louis XIV* avaient mis autrefois à feu et à ſang. Quand on l'eut joué aſſez long-temps, on lui déclara qu'il fallait que

le roi de France forçât le roi, ſon petit-fils, à deſcendre du trône ſans aucun dédommagement; que l'électeur de Bavière, *François-Marie*, et ſon frère l'électeur de Cologne demandaſſent grâce, ou que le ſort des armes ferait les traités.

Les dépêches déſeſpérantes du préſident de *Rouillé* arrivaient coup ſur coup au conſeil, dans le temps de la plus déplorable misère où le royaume eût été réduit dans les temps les plus funeſtes. L'hiver de 1709 laiſſait des traces affreuſes; le peuple périſſait de famine. Les troupes n'étaient point payées; la déſolation était par-tout. Les gémiſſemens et les terreurs du public augmentaient encore le mal.

Le conſeil était composé du dauphin, du duc de Bourgogne, ſon fils, du chancelier de France *Pontchartrain*, du duc de *Beauvilliers*, du marquis de *Torci*, du ſecrétaire d'Etat de la guerre, *Chamillart*, et du contrôleur général *Deſmarets*. Le duc de *Beauvillers* fit une peinture ſi touchante de l'état où la France était réduite, que le duc de Bourgogne en verſa des larmes, et tout le conſeil y mêla les ſiennes. Le chancelier conclut à faire la paix à quelque prix que ce pût être. Les miniſtres de la guerre et des finances avouèrent qu'ils étaient ſans reſſource. *Une ſcène ſi triſte*, dit le marquis de *Torci*, *ſerait difficile à décrire, quand même il ſerait permis*

*de révéler le ſecret de ce qu'elle eut de plus touchant.* Ce ſecret n'était que celui des pleurs qui coulèrent.

Le marquis de *Torci*, dans cette criſe, propoſa d'aller lui-même partager les outrages qu'on feſait au roi dans la perſonne du préſident *Rouillé ;* mais comment pouvait-il eſpérer d'obtenir ce que les vainqueurs avaient déjà refuſé ? il ne devait s'attendre qu'à des conditions plus dures.

22 mai 1709. Les alliés commençaient déjà la campagne. *Torci*, ſous un nom emprunté, va juſque dans la Haie. Le grand penſionnaire *Heinſius* eſt bien étonné, quand on lui annonce que celui qui eſt regardé chez les étrangers comme le principal miniſtre de France eſt dans ſon antichambre. *Heinſius* avait été autrefois envoyé en France par le roi *Guillaume*, pour y diſcuter ſes droits ſur la principauté d'Orange. Il s'était adreſſé à *Louvois*, ſecrétaire d'Etat ayant le département du Dauphiné, ſur la frontière duquel Orange eſt ſituée. Le miniſtre de *Guillaume* parla vivement, non-ſeulement pour ſon maître, mais pour les réformés d'Orange. Croirait-on que *Louvois* lui répondit *qu'il le ferait mettre à la baſtille ?* (*i*) Un tel diſcours tenu à un ſujet eût été odieux ; tenu

(*i*) Voyez les mémoires de *Torci*, tome III, page 2 ; ils ont confirmé tout ce qui eſt avancé ici.

à un ministre étranger, c'était un insolent outrage au droit des nations. On peut juger s'il avait laissé des impressions profondes dans le cœur du magistrat d'un peuple libre.

Humiliation de *Louis XIV.*

Il y a peu d'exemples de tant d'orgueil suivi de tant d'humiliations. Le marquis de *Torci*, suppliant dans la Haie, au nom de *Louis XIV*, s'adressa au prince *Eugène* et au duc de *Marlborough*, après avoir perdu son temps avec *Heinsius*. Tous trois voulaient la continuation de la guerre. Le prince y trouvait sa grandeur et sa vengeance ; le duc, sa gloire et une fortune immense qu'il aimait également ; le troisième, gouverné par les deux autres, se regardait comme un spartiate qui abaissait un roi de Perse. Ils proposèrent non pas une paix, mais une trève ; et pendant cette trève une satisfaction entière pour tous leurs alliés, et aucune pour les alliés du roi ; à condition que le roi se joindrait à ses ennemis pour chasser d'Espagne son propre petit-fils, dans l'espace de deux mois, et que pour sureté il commencerait par céder à jamais dix villes aux Hollandais dans la Flandre, par rendre Strasbourg et Brisac, et par renoncer à la souveraineté de l'Alsace. *Louis XIV* ne s'était pas attendu, quand il refusait autrefois un régiment au prince *Eugène*, quand *Churchil* n'était pas encore colonel en Angleterre, et qu'à peine le nom

Propositions insultantes faites à *Louis XIV.*

de *Heinſius* lui était connu, qu'un jour ces trois hommes lui impoſeraient de pareilles lois. En vain *Torci* voulut tenter *Marlborough* par l'offre de quatre millions : le duc qui aimait autant la gloire que l'argent, et qui, par ſes gains immenſes produits par des victoires, était au-deſſus de quatre millions, laiſſa au miniſtre de France la douleur d'une propoſition honteuſe et inutile. *Torci* rapporta au roi les ordres de ſes ennemis. *Louis XIV* fit alors ce qu'il n'avait jamais fait avec ſes ſujets. Il ſe juſtifia devant eux; il adreſſa aux gouverneurs des provinces, aux communautés des villes, une lettre circulaire, par laquelle, en rendant compte à ſes peuples du fardeau qu'il était obligé de leur faire encore ſoutenir, il excitait leur indignation, leur honneur et même leur pitié. (*k*) Les politiques dirent que *Torci* n'était allé s'humilier à la Haie que pour mettre les ennemis dans leur tort, pour juſtifier *Louis XIV*

(*k*) L'auteur des mémoires de madame de *Maintenon* dit, pages 92 et 93 du tome V, que *le duc de Marlborough et le prince Eugène gagnèrent Heinſius*, comme ſi *Heinſius* avait eu beſoin d'être gagné. Il met dans la bouche de *Louis XIV*, au lieu des belles paroles qu'il prononça en plein conſeil, ces mots bas et plats : *Alors comme alors*. Il cite l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, et le reprend d'avoir dit que *Louis XIV fit afficher ſa lettre circulaire dans les rues de Paris*. Nous avons confronté toutes les éditions du *Siècle de Louis XIV*. Il n'y a pas un ſeul mot de ce que cite cet homme, pas même dans l'édition ſubreptice qu'il fit à Francfort, en 1752.

aux

aux yeux de l'Europe, et pour animer les Français par le reſſentiment de l'outrage fait en ſa perſonne à la nation ; mais il n'y était allé réellement que pour demander la paix. On laiſſa même encore quelques jours le préſident *Rouillé* à la Haie, pour tâcher d'obtenir des conditions moins accablantes : et pour toute réponſe, les états ordonnèrent à *Rouillé* de partir dans vingt-quatre heures.

Réſolution de Louis XIV.

*Louis XIV*, à qui l'on rapporta des réponſes ſi dures, dit en plein conſeil : *Puiſqu'il faut faire la guerre, j'aime mieux la faire à mes ennemis qu'à mes enfans.* Il ſe prépara donc à tenter encore la fortune en Flandre. La famine, qui déſolait les campagnes fut une reſſource pour la guerre. Ceux qui manquaient de pain ſe firent ſoldats. Beaucoup de terres reſtèrent en friche ; mais on eut une armée. Le maréchal de *Villars*, qu'on avait envoyé commander l'année précédente en Savoie quelques troupes dont il avait réveillé l'ardeur, et qui avait eu quelques petits ſuccès, fut rappelé en Flandre, comme celui en qui l'Etat mettait ſon eſpérance.

Déjà *Marlborough* avait pris Tournai, dont *Eugène* avait couvert le ſiége. Déjà ces deux généraux marchaient pour inveſtir Mons. Le maréchal de *Villars* s'avança pour les en empêcher. Il avait avec lui le maréchal de *Boufflers*,

Action honorable du maréchal de *Boufflers*.

son ancien, qui avait demandé à servir sous lui. *Boufflers* aimait véritablement le roi et la patrie. Il prouva, en cette occasion, (malgré la maxime d'un homme de beaucoup d'esprit) que dans un Etat monarchique, et sur-tout sous un bon maître, il y a des vertus. Il y en a, sans doute, tout autant que dans les républiques, avec moins d'enthousiasme peut-être, mais avec plus de ce qu'on appelle honneur. (*l*)

(*l*) Cet endroit mérite d'être éclairci. L'auteur célèbre de l'*Esprit des lois* dit que l'honneur est le principe des gouvernemens monarchiques, et la vertu, le principe des gouvernemens républicains.

Ce sont-là des idées vagues et confuses qu'on a attaquées d'une manière aussi vague ; parce que rarement on convient de la valeur des termes, rarement on s'entend. L'honneur est le désir d'être honoré, d'être estimé : de-là vient l'habitude de ne rien faire dont on puisse rougir. La vertu est l'accomplissement des devoirs, indépendamment du désir de l'estime : de-là vient que l'honneur est commun, la vertu rare.

Le principe d'une monarchie ou d'une république, n'est ni l'honneur ni la vertu. Une monarchie est fondée sur le pouvoir d'un seul ; une république est fondée sur le pouvoir que plusieurs ont d'empêcher le pouvoir d'un seul. La plupart des monarchies ont été établies par des chefs d'armées, les républiques par des citoyens assemblés. L'honneur est commun à tous les hommes, et la vertu rare dans tout gouvernement. L'amour propre de chaque membre d'une république veille sur l'amour propre des autres ; chacun voulant être maître, personne ne l'est ; l'ambition de chaque particulier est un frein public, et l'égalité règne.

Dans une monarchie affermie, l'ambition ne peut s'élever qu'en plaisant au maître, ou à ceux qui gouvernent sous le maître. Il n'y a dans ces premiers ressorts ni honneur ni vertu, de part ni d'autre ; il n'y a que de l'intérêt. La vertu

Dès que les Français s'avancèrent pour s'oppofer à l'inveftiffement de Mons, les alliés vinrent les attaquer près des bois de Blangies et du village de Malplaquet.

L'armée des alliés était d'environ quatre-vingts mille combattans, et celle du maréchal de *Villars* d'environ foixante et dix mille. Les Français traînaient avec eux quatre-vingts pièces de canon; les alliés, cent quarante. Le duc de *Marlborough* commandait l'aile droite, où étaient les Anglais et les troupes allemandes à la folde d'Angleterre. Le prince *Eugène* était au centre; *Tilli* et un comte de *Naffau*, à la gauche avec les Hollandais.

Le maréchal de *Villars* prit pour lui la gauche, et laiffa la droite au maréchal de *Boufflers*. Il avait retranché fon armée à la hâte, 1 fept. 1709.

eft en tout pays le fruit de l'éducation et du caractère. Il eft dit dans l'*Efprit des lois*, qu'il faut plus de vertu dans une république; c'eft en un fens tout le contraire: il faut beaucoup plus de vertu dans une cour, pour réfifter à tant de féductions. Le duc de *Montaufier*, le duc de *Beauvilliers* étaient des hommes d'une vertu très-auftère. Le maréchal de *Villeroi* joignit des mœurs plus douces à une probité non moins incorruptible. Le marquis de *Torci* a été un des plus honnêtes hommes de l'Europe, dans une place où la politique permet le relâchement dans la morale. Les contrôleurs généraux *le Pelletier* et *Chamillart* pafsèrent pour être moins habiles que vertueux.

Il faut avouer que *Louis XIV*, dans cette guerre malheureufe, ne fut guère entouré que d'hommes irréprochables; c'eft une obfervation très-vraie et très-importante dans une hiftoire où les mœurs ont tant de part.

Hh 2

manœuvre probablement convenable à des troupes inférieures en nombre, long-temps malheureufes, dont la moitié était compofée de nouvelles recrues, et convenable encore à la fituation de la France, qu'une défaite entière eût mife aux derniers abois. Quelques hiftoriens ont blâmé le général dans fa difpofition : *Il devait*, difaient-ils, *paffer une large trouée, au lieu de la laiffer devant lui.* Ceux qui de leur cabinet jugent ainfi ce qui fe paffe fur un champ de bataille, ne font-ils pas trop habiles?

Tout ce que je fais, c'eft ce que le maréchal dit lui-même que les foldats, qui ayant manqué de pain un jour entier venaient de le recevoir, en jetèrent une partie pour courir plus légèrement au combat. Il y a eu, depuis plufieurs fiècles, peu de batailles plus difputées et plus longues, aucune plus meurtrière. Je ne dirai autre chofe de cette bataille que ce qui fut avoué de tout le monde. La gauche des ennemis, où combattaient les Hollandais, fut prefque toute détruite, et même pourfuivie, la baïonnette au bout du fufil. *Marlborough*, à la droite, fefait et foutenait les plus grands efforts. Le maréchal de *Villars* dégarnit un peu fon centre pour s'oppofer à *Marlborough*, et alors même ce centre fut attaqué. Les retranchemens qui le couvraient furent emportés. Le régiment des gardes, qui les défendait,

ne put résister. Le maréchal, en accourant de sa gauche à son centre, fut blessé, et la bataille fut perdue. Le champ était jonché de près de trente mille morts ou mourans.

On marchait sur les cadavres entassés, surtout au quartier des Hollandais. La France ne perdit guère plus de huit mille hommes dans cette journée. Ses ennemis en laissèrent environ vingt et un mille tués ou blessés; mais le centre étant forcé, les deux ailes coupées, ceux qui avaient fait le plus grand carnage furent les vaincus.

Le maréchal de *Boufflers* (*m*) fit la retraite

(*m*) Dans le livre intitulé : *Mémoires du maréchal de Berwick*, il est dit que le maréchal de *Berwick* fit cette retraite. C'est ainsi que tant de mémoires sont écrits. On trouve dans ceux de madame de *Maintenon*, par *la Beaumelle*, tome V, page 99, que les alliés accusèrent le maréchal de *Villars de s'être blessé lui-même, et que les Français lui reprochèrent de s'être retiré trop tôt.* Ce sont deux impostures ridicules. Ce général avait reçu un coup de carabine au-dessous du genou, qui lui fracassa l'os, et qui le fit boîter toute sa vie. Le roi lui envoya le sieur *Maréchal*, son premier chirurgien, qui seul empêcha qu'on lui coupât la cuisse. C'est ce que je tiens de la bouche de M. le maréchal de *Villars* et de ce chirurgien célèbre : c'est ce que tous les officiers ont su; c'est ce que M. le duc de *Villars* daigne me confirmer par ses lettres. Il n'oppose que le mépris aux sottises insolentes et calomnieuses de *la Beaumelle*.

*N. B.* Les mémoires de *Berwick*, dont parle M. de *Voltaire*, ne sont pas le même ouvrage que nous avons cité dans nos notes. Le maréchal de *Berwick* défendit le Dauphiné et la Provence contre le duc de Savoie pendant les campagnes de 1709, 1710, 1711 et 1712, avec beaucoup de succès et malgré une infériorité de forces. Ces campagnes, pendant

en bon ordre, aidé du prince de *Tingri-Montmorenci*, depuis maréchal de *Luxembourg*, héritier du courage de ses pères. L'armée se retira entre le Quesnoy et Valenciennes, emportant plusieurs drapeaux et étendards pris sur les ennemis. Ces dépouilles consolèrent *Louis XIV:* et on compta pour une victoire l'honneur de l'avoir disputée si long-temps, et de n'avoir perdu que le champ de bataille. Le maréchal de *Villars*, en revenant à la cour, assura le roi que sans sa blessure il aurait remporté la victoire. J'en ai vu ce général persuadé; mais j'ai vu peu de personnes qui le crussent.

On peut s'étonner qu'une armée, qui avait tué aux ennemis deux tiers plus de monde qu'elle n'en avait perdu, n'essayât pas d'empêcher que ceux qui n'avaient eu d'autre avantage que celui de coucher au milieu de leurs morts, n'allassent faire le siége de Mons.

lesquelles il n'y eut aucune action d'éclat, lui ont fait plus d'honneur auprès des militaires que la victoire d'Almanza et la prise de Barcelone; et l'ont placé, dans l'opinion des hommes éclairés, fort au-dessus de plusieurs généraux qui ont eu des succès plus brillans. Il fut envoyé en Flandre après la bataille de Malplaquet, pour faire lever le siége de Mons; entreprise qu'il ne trouva point praticable: c'est ce qui a trompé l'auteur des faux mémoires de *Berwick*. M. de *Voltaire* ne parle point de ces campagnes de Dauphiné; mais il avait passé sa jeunesse chez les princes de *Vendôme* et chez le maréchal de *Villars* qui n'aimaient pas le maréchal de *Berwick*.



Les Hollandais craignirent pour cette entreprife. Ils héfitèrent. Mais le nom de bataille perdue impofe aux vaincus, et les décourage. Les hommes ne font jamais tout ce qu'ils peuvent faire; et le foldat, à qui on dit qu'il a été battu, craint de l'être encore. Ainfi Mons fut affiégé et pris, et toujours pour les Hollandais, qui le gardèrent, ainfi que Tournai et Lille.

## CHAPITRE XXII.

*Louis XIV continue à demander la paix et à fe défendre. Le duc de Vendôme affermit le roi d'Efpagne fur le trône.*

NON-SEULEMENT les ennemis avançaient ainfi pied à pied, et fefaient tomber de ce côté toutes les barrières de la France; mais ils prétendaient, aidés du duc de Savoie, aller furprendre la Franche-Comté, et pénétrer par les deux bouts dans le cœur du royaume. Le général *Merci*, chargé de faciliter cette entreprife, en entrant dans la haute Alface par Bâle, fut heureufement arrêté près de l'île de Neubourg fur le Rhin, par le comte depuis maréchal *du Bourg*. Je ne fais par quelle fatalité ceux qui ont porté le nom de *Merci*

Victoire du maréchal *du Bourg*, 26 augufte 1709.

ont toujours été auſſi malheureux qu'eſtimés. Celui-ci fut vaincu de la manière la plus complète. Rien ne fut entrepris du côté de la Savoie ; (*) mais on n'en craignait pas moins du côté de la Flandre ; et l'intérieur du royaume était dans un état ſi languiſſant que le roi demanda encore la paix en ſuppliant.

Offres de *Louis XIV.*

Il offrait de reconnaître l'archiduc pour roi d'Eſpagne, de ne donner aucun ſecours à ſon petit-fils, et de l'abandonner à ſa fortune ; de donner quatre places en otage ; de rendre Strasbourg et Briſach ; de renoncer à la ſouveraineté de l'Alſace, et de n'en garder que la préfecture ; de raſer toutes ſes places depuis Bâle juſqu'à Philipsbourg ; de combler le port ſi long-temps redoutable de Dunkerque, et d'en raſer les fortifications ; de laiſſer aux Etats Généraux Lille, Tournai, Ypres, Menin, Furnes, Condé, Maubeuge. Voilà les points principaux qui devaient ſervir de fondement à la paix qu'il implorait.

Les alliés voulurent encore goûter le triomphe de diſcuter les ſoumiſſions de *Louis XIV.* On permit à ſes plénipotentiaires de venir,

Congrès de Gertrudenberg.

au commencement de 1710, porter dans la petite ville de Gertrudenberg les prières de ce monarque : il choiſit le maréchal d'*Uxelles*, homme froid, taciturne, d'un eſprit plus ſage

(*) Voyez la note précédente, *N. B.*

qu'élevé et hardi ; et l'abbé depuis cardinal de *Polignac*, l'un des plus beaux efprits et des plus éloquens de fon fiècle, qui impofait par fa figure et par fes grâces. L'efprit, la fageffe, l'éloquence ne font rien dans des miniftres, lorfque le prince n'eft pas heureux : ce font les victoires qui font les traités. Les ambaffadeurs de *Louis XIV* furent plutôt confinés qu'admis à Gertrudenberg. Les députés venaient entendre leurs offres, et les rapportaient à la Haie au prince *Eugène*, au duc de *Marlborough*, au comte de *Zinzindorf*, ambaffadeur de l'empereur; et ces offres étaient toujours reçues avec mépris. On leur infultait par des libelles outrageans, tous compofés par des réfugiés français, devenus plus ennemis de la gloire de *Louis XIV* que *Marlborough* et *Eugène*.

Les plénipotentiaires de France, poufsèrent l'humiliation jufqu'à promettre que le roi donnerait de l'argent pour détrôner *Philippe V*, et ne furent point écoutés. On exigea que *Louis XIV*, pour préliminaires, s'engageât feul à chaffer d'Efpagne fon petit-fils, dans deux mois, par la voie des armes. Cette inhumanité abfurde, beaucoup plus outrageante qu'un refus, était infpirée par de nouveaux fuccès.

Tandis que les alliés parlaient ainfi en maîtres irrités, contre la grandeur et la fierté de *Louis XIV* également abaiffées, ils prenaient

la ville de Douai. Ils s'emparèrent, bientôt après, de Béthune, d'Aire, de Saint-Venant; et le lord *Stair* propofa d'envoyer des partis jufqu'à Paris.

Bataille de Saragoffe, 20 augufte 1710.

Prefque dans le même temps l'armée de l'archiduc, commandée en Efpagne par *Gui de Staremberg*, le général allemand qui avait le plus de réputation après le prince *Eugène*, remporta, près de Saragoffe, une victoire complète fur l'armée en qui le parti de *Philippe V* avait mis fon efpérance, à la tête de laquelle était le marquis de *Bay*, général malheureux. On remarqua encore que les deux princes qui fe difputaient l'Efpagne, et qui étaient l'un et l'autre à portée de leur armée, ne fe trouvèrent pas à cette bataille. De tous les princes pour qui on combattait en Europe, il n'y avait alors que le duc de Savoie qui fît la guerre par lui-même. Il était trifte qu'il n'acquît cette gloire qu'en combattant contre fes deux filles, dont il voulait détrôner l'une pour acquérir en Lombardie un peu de terrain, fur lequel l'empereur *Jofeph* lui fefait déjà des difficultés, et dont on l'aurait dépouillé à la première occafion.

L'empereur *Jofeph I* heureux et puiffant.

Cet empereur était heureux par-tout, et n'était nulle part modéré dans fon bonheur. Il démembrait de fa feule autorité la Bavière; il en donnait les fiefs à fes parens et à fes

créatures. Il dépouillait le jeune duc de *la Mirandole* en Italie; et les princes de l'Empire lui entretenaient une armée vers le Rhin, ſans penſer qu'ils travaillaient à cimenter un pouvoir qu'ils craignaient ; tant était encore dominante dans les eſprits la vieille haine contre le nom de *Louis XIV*, qui ſemblait le premier des intérêts. La fortune de *Joſeph* le fit encore triompher des mécontens de Hongrie. La France avait ſuſcité contre lui le prince *Ragotski*, armé pour ſes prétentions et pour celles de ſon pays. *Ragotski* fut battu, ſes villes priſes, ſon parti ruiné. Ainſi, *Louis XIV* était également malheureux au dehors, au dedans, ſur mer et ſur terre, dans les négociations publiques et dans les intrigues ſecrètes.

*Philippe V* obligé de fuir encore.

Toute l'Europe croyait alors que l'archiduc *Charles*, frère de l'heureux *Joſeph*, régnerait ſans concurrent en Eſpagne. L'Europe était menacée d'une puiſſance plus terrible que celle de *Charles-Quint;* et c'était l'Angleterre longtemps ennemie de la branche d'Autriche-eſpagnole, et la Hollande ſon eſclave révoltée, qui s'épuiſaient pour l'établir. *Philippe V* réfugié à Madrid en ſortit encore, et ſe retira à Valladolid ; tandis que l'archiduc *Charles* fit ſon entrée en vainqueur dans la capitale.

Le roi de France ne pouvait plus ſecourir ſon petit-fils ; il avait été obligé de faire en

partie ce que ses ennemis exigeaient à Gertrudenberg, d'abandonner la cause de *Philippe*, en fesant revenir, pour sa propre défense, quelques troupes demeurées en Espagne. Lui-même à peine pouvait résister vers la Savoie, vers le Rhin, et sur-tout en Flandre, où se portaient les plus grands coups.

L'Espagne désolée.

L'Espagne était encore bien plus à plaindre que la France. Presque toutes ses provinces avaient été ravagées par leurs ennemis et par leurs défenseurs. Elle était attaquée par le Portugal. Son commerce périssait. La disette était générale ; mais cette disette fut plus funeste aux vainqueurs qu'aux vaincus ; parce que dans une grande étendue de pays, l'affection des peuples refusait tout aux Autrichiens, et donnait tout à *Philippe*. Ce monarque n'avait plus ni troupes, ni général de la part de la France. Le duc d'Orléans, par qui s'était un peu rétablie sa fortune chancelante, loin de continuer de commander ses armées, était regardé alors comme son ennemi. Il est certain que malgré l'affection de la ville de Madrid pour *Philippe*, malgré la fidélité de beaucoup de grands et de toute la Castille, il y avait contre *Philippe V* un grand parti en Espagne. Tous les Catalans, nation belliqueuse et opiniâtre, tenaient obstinément pour son concurrent. La moitié de l'Aragon était aussi

gagnée. Une partie des peuples attendait alors l'événement : une autre haïssait plus l'archiduc qu'elle n'aimait *Philippe*. Le duc d'Orléans, du même nom de *Philippe*, mécontent d'ailleurs des ministres espagnols, et de la princesse des *Ursins* qui gouvernait, crut entrevoir qu'il pouvait gagner pour lui le pays qu'il était venu défendre ; et lorsque *Louis XIV* avait proposé lui-même d'abandonner son petit-fils, et qu'on parlait déjà en Espagne d'une abdication, le duc d'Orléans se crut digne de remplir la place que *Philippe V* semblait devoir quitter. Il avait à cette couronne des droits que le testament du feu roi d'Espagne avait négligés, et que son père avait maintenus par une protestation.

*Philippe V presque abandonné.*

Il fit par ses agens une ligue avec quelques grands d'Espagne, par laquelle ils s'engageaient à le mettre sur le trône en cas que *Philippe V* en descendît. Il aurait en ce cas trouvé beaucoup d'espagnols empressés à se ranger sous les drapeaux d'un prince qui savait combattre. Cette entreprise, si elle eût réussi, pouvait ne pas déplaire aux puissances maritimes, qui auraient moins redouté alors de voir l'Espagne et la France réunies dans une même main ; et elle aurait apporté moins d'obstacles à la paix. Le projet fut découvert à Madrid, vers le commencement de 1709, tandis que

le duc d'Orléans était à Verfailles. Ses agens furent emprifonnés en Efpagne. *Philippe V* ne pardonna pas à fon parent d'avoir cru qu'il pouvait abdiquer, et d'avoir eu la penfée de lui fuccéder. La France cria contre le duc d'Orléans. Monfeigneur, père de *Philippe V*, opina dans le confeil qu'on fît le procès à celui qu'il regardait comme coupable : mais le roi aima mieux enfevelir dans le filence un projet informe et excufable, que de punir fon neveu dans le temps qu'il voyait fon petit-fils toucher à fa ruine.

Enfin, vers le temps de la bataille de Saragoffe, le confeil du roi d'Efpagne et la plupart des grands, voyant qu'ils n'avaient aucun capitaine à oppofer à *Staremberg*, qu'on regardait comme un autre *Eugène*, écrivirent en corps à *Louis XIV* pour lui demander le duc de *Vendôme*. Ce prince, retiré dans Anet, partit alors, et fa préfence valut une armée. La grande réputation qu'il s'était faite en Italie, et que la malheureufe campagne de Lille n'avait pu lui faire perdre, frappait les Efpagnols. Sa popularité, fa libéralité qui allait jufqu'à la profufion, fa franchife, fon amour pour les foldats lui gagnaient les cœurs. Dès qu'il mit les pieds en Efpagne, il lui arriva ce qui était arrivé autrefois à *Bertrand du Guefclin*. Son nom feul attira une foule de

volontaires. Il n'avait point d'argent : les communautés des villes, des villages et des religieux en donnèrent. Un esprit d'enthousiasme saisit la nation. Les débris de la bataille de Saragosse se rejoignirent sous lui à Valladolid. Tout s'empressa de fournir des recrues. Le duc de *Vendôme*, sans laisser ralentir un moment cette nouvelle ardeur, poursuit les vainqueurs, ramène le roi à Madrid, oblige l'ennemi de se retirer vers le Portugal; le suit, passe le Tage à la nage; fait prisonnier, dans Brihuega, *Stanhope* avec cinq mille anglais; atteint le général *Staremberg*, et le lendemain lui livre la bataille de Villa-Viciosa. *Philippe V* qui n'avait point encore combattu avec ses autres généraux, animé de l'esprit du duc de *Vendôme*, se met à la tête de l'aile droite. Le général prend la gauche. Il remporte une victoire entière; de sorte qu'en quatre mois de temps, ce prince, qui était arrivé quand tout était désespéré, rétablit tout, et affermit pour jamais la couronne d'Espagne sur la tête de *Philippe*. (*a*)

Auguste 1710.

*Philippe V* solidement rétabli.

Tandis que cette révolution éclatante étonnait les alliés, une autre plus sourde et non

(*a*) On assure qu'après la bataille, *Philippe V* n'ayant point de lit, le duc de *Vendôme* lui dit : *Je vais vous faire donner le plus beau lit sur lequel jamais roi ait couché*; et il fit faire un matelas des étendards et des drapeaux pris sur les ennemis.

Intrigues à la cour de Londres, causes d'un grand changement.

moins décisive se préparait en Angleterre. Une allemande avait, par sa mauvaise conduite, fait perdre à la maison d'Autriche toute la succession de *Charles-Quint*, et avait été ainsi le premier mobile de la guerre; une anglaise par ses imprudences procura la paix. *Sarra Jennings*, duchesse de *Marlborough*, gouvernait la reine *Anne*, et le duc gouvernait l'Etat. Il avait en ses mains les finances, par le grand trésorier *Godolphin*, beau-père d'une de ses filles. *Sunderland*, secrétaire d'Etat, son gendre, lui soumettait le cabinet. Toute la maison de la reine, où commandait sa femme, était à ses ordres. Il était maître de l'armée dont il donnait tous les emplois. Si deux partis, les *Wighs* et les *Toris*, divisaient l'Angleterre, les *Wighs*, à la tête desquels il était, fesaient tout pour sa grandeur; et les *Toris* avaient été forcés à l'admirer et à se taire. Il n'est pas indigne de l'histoire d'ajouter que le duc et la duchesse étaient les plus belles personnes de leur temps, et que cet avantage séduit encore la multitude, quand il est joint aux dignités et à la gloire.

Il avait plus de crédit à la Haie que le grand pensionnaire, et il influait beaucoup en Allemagne. Négociateur et général toujours heureux, nul particulier n'eut jamais une puissance et une gloire si étendues. Il pouvait encore affermir son pouvoir par ses richesses immenses,

immenses, acquises dans le commandement. J'ai entendu dire à sa veuve, qu'après les partages faits à quatre enfans, il lui restait, sans aucune grâce de la cour, soixante et dix mille pièces de revenu, qui font plus de quinze cents cinquante mille livres de notre monnaie d'aujourd'hui. S'il n'avait pas eu autant d'économie que de grandeur, il pouvait se faire un parti que la reine *Anne* n'aurait pu détruire; et si sa femme avait eu plus de complaisance, jamais la reine n'eût brisé ses liens. Mais le duc ne put jamais triompher de son goût pour les richesses, ni la duchesse de son humeur. La reine l'avait aimée avec une tendresse qui allait jusqu'à la soumission et à l'abandonnement de toute volonté.

Une petite cause produit de très-grands changemens.

Dans de pareilles liaisons, c'est d'ordinaire du côté des souverains que vient le dégoût, le caprice, la hauteur, l'abus de la supériorité; ce sont eux qui font sentir le joug, et c'était la duchesse de *Marlborough* qui l'appesantissait. Il fallait une favorite à la reine *Anne*; elle se tourna du côté de miladi *Masham*, sa dame d'atour. Les jalousies de la duchesse éclatèrent. Quelques paires de gants d'une façon singulière qu'elle refusa à la reine, une jatte d'eau qu'elle laissa tomber en sa présence, par une méprise affectée, sur la robe de madame *Masham*, changèrent la face de l'Europe. Les

esprits s'aigrirent. Le frère de la nouvelle favorite demande au duc un régiment ; le duc le refuse, et la reine le donne. Les *Toris* saisirent cette conjoncture pour tirer la reine de cet esclavage domestique, pour abaisser la puissance du duc de *Marlborough*, changer le ministère, faire la paix, et rappeler, s'il se pouvait, la maison de *Stuart* sur le trône d'Angleterre. Si le caractère de la duchesse eût pu admettre quelque souplesse, elle eût régné encore. La reine et elle étaient dans l'habitude de s'écrire tous les jours sous des noms empruntés. Ce mystère et cette familiarité laissent toujours la voie ouverte à la réconciliation ; mais la duchesse n'employa cette ressource que pour tout gâter. Elle écrivit impérieusement. Elle disait dans sa lettre : *Rendez-moi justice, et ne me faites point de réponse.* Elle s'en repentit ensuite : elle vint demander pardon ; elle pleura, et la reine ne lui répondit autre chose, sinon : *Vous m'avez ordonné de ne vous point répondre, et je ne vous répondrai pas.* Alors la rupture fut sans retour. La duchesse ne parut plus à la cour ; et quelque temps après on commença par ôter le ministère au gendre de *Marlborough*, *Sunderland*, pour déposséder ensuite *Godolphin* et le duc lui-même. Dans d'autres Etats cela s'appelle une disgrâce : en Angleterre c'est une révolution dans les

Changemens à la cour de Londres, mais non encore dans le royaume.

affaires; et la révolution était encore très-difficile à opérer.

Les *Toris*, maîtres alors de la reine, ne l'étaient pas du royaume. Ils furent obligés d'avoir recours à la religion. Il n'y en a guère aujourd'hui dans la Grande-Bretagne, que le peu qu'il en faut pour diſtinguer les factions. Les *Wighs* penchaient pour le presbytérianiſme. C'était la faction qui avait détrôné *Jacques II*, perſécuté *Charles II*, et immolé *Charles I*. Les *Toris* étaient pour les épiſcopaux, qui favoriſaient la maiſon de *Stuart*, et qui voulaient établir l'obéiſſance paſſive envers les rois, parce que les évêques en eſpéraient plus d'obéiſſance pour eux-mêmes. Ils excitèrent un prédicateur à prêcher dans la cathédrale de Saint-Paul cette doctrine, et à déſigner d'une manière odieuſe l'adminiſtration de *Marlborough*, et le parti qui avait donné la couronne au roi *Guillaume*. (*b*) Mais la reine, qui favoriſait ce prêtre, ne fut pas aſſez puiſſante pour empêcher qu'il ne fût interdit pour

(*b*) Le marquis de *Torci* l'appelle dans ſes mémoires *miniſtre prédicant* : il ſe trompe; c'eſt un titre qu'on ne donne qu'aux presbytériens. *Henri Sackeverel*, dont il eſt queſtion, était docteur d'Oxford et du parti épiſcopal : il avait prêché dans la cathédrale de Saint-Paul l'obéiſſance abſolue aux rois et l'intolérance. Ses maximes furent condamnées par le parlement; mais ſes invectives contre le parti de *Marlborough* le furent bien davantage.

trois ans, par les deux chambres, dans la salle de *Westminster*, et que son sermon ne fût brûlé. Elle sentit encore plus sa faiblesse, en n'osant jamais, malgré ses secrètes inclinations pour son sang, lui r'ouvrir le chemin du trône, fermé à son frère par le parti des *Wihgs*. Les écrivains qui disent que *Marlborough* et son parti tombèrent, quand la faveur de la reine ne les soutint plus, ne connaissent pas l'Angleterre. La reine, qui dès-lors voulait la paix, n'osait pas même ôter à *Marlborough* le commandant des armées ; et, au printemps de 1711, *Marlborough* pressait encore la France, tandis qu'il était disgracié dans sa cour.

Sur la fin de janvier de cette même année 1711, arrive à Versailles un prêtre inconnu, nommé l'abbé *Gauthier*, qui avait été autrefois aide de l'aumônier du maréchal de *Tallart*, dans son ambassade auprès du roi *Guillaume*. Il avait depuis ce temps demeuré toujours à Londres, n'ayant d'autre emploi que celui de dire la messe dans la chapelle privée du comte de *Galas*, ambassadeur de l'empereur en Angleterre. Le hasard l'avait introduit dans la confidence d'un lord, ami du nouveau ministère opposé au duc de *Marlborough*. Cet inconnu se rend chez le marquis de *Torci*, et lui dit sans autre préambule : Voulez-vous faire la paix, Monsieur? je viens vous apporter les moyens

de la traiter. C'était, dit M. de *Torci*, demander à un mourant s'il voulait guérir. (*c*)

On entama bientôt une négociation ſecrète avec le comte d'*Oxford*, grand tréſorier d'Angleterre, et *Saint-Jean*, ſecrétaire d'Etat, depuis lord *Bolingbroke*. Ces deux hommes n'avaient d'autre intérêt de donner la paix à la France, que celui d'ôter au duc de *Marlborough* le commandement des armées, et d'élever leur crédit ſur les ruines du ſien. Le pas était dangereux; c'était trahir la cauſe commune des alliés; c'était rompre tous ſes engagemens, et s'expoſer, ſans aucun prétexte, à la haine de la plus grande partie de la nation, et aux recherches du parlement, qui auraient pu leur coûter la tête. Il eſt fort douteux qu'ils euſſent pu réuſſir: mais un événement imprévu facilita ce grand ouvrage. L'empereur *Joſeph I* 27 avril 1711.
mourut, et laiſſa les Etats de la maiſon d'Autriche, l'empire d'Allemagne, et les prétentions ſur l'Eſpagne et ſur l'Amérique, à ſon frère *Charles*, qui fut élu empereur quelques mois après. (*d*)

(*c*) Mémoires de *Torci*, tome III, page 33.

(*d*) Le lord *Bolingbroke* rapporte dans ſes lettres qu'alors il y avait de grandes cabales à la cour de *Louis XIV*; il ne doute pas, tome II, page 144, *qu'il ne ſe formât dans ſa cour d'étranges projets d'ambition particulière*: il en juge par un diſcours que lui tinrent depuis à ſouper les ducs de la *Feuillade* et de *Mortemar*: *Vous auriez pu nous écraſer, pourquoi ne l'avez-vous*

Au premier bruit de cette mort, les préjugés qui armaient tant de nations, commencèrent à se dissiper en Angleterre, par les soins du nouveau ministère. On avait voulu empêcher que *Louis XIV* ne gouvernât l'Espagne, l'Amérique, la Lombardie, le royaume de Naples et la Sicile sous le nom de son petit-fils. Pourquoi vouloir réunir tant d'Etats dans la main de l'empereur *Charles VI ?* pourquoi la nation anglaise aurait-elle épuisé ses trésors ? Elle payait plus que l'Allemagne et la Hollande ensemble. Les frais de la présente année allaient à sept millions de livres sterling. Fallait-il qu'elle se ruinât pour une cause qui lui était étrangère, et pour donner une partie de la France aux Provinces-Unies, rivales de son commerce ? Toutes ces raisons, qui enhardissaient la reine, ouvrirent les yeux à une grande partie de la nation ; et un nouveau parlement étant convoqué, la reine eut la liberté de préparer la paix de l'Europe.

Mais, en la préparant en secret, elle ne pouvait pas encore se séparer publiquement

*pas fait ? Bolingbroke*, malgré ses lumières et sa philosophie, tombe ici dans le défaut de quelques ministres, qui croient que tous les mots qu'on leur dit signifient quelque chose. On connaît assez l'état de la cour de France, et celui de ces deux ducs, pour savoir qu'il n'y avait, du temps de la paix d'Utrecht, ni desseins, ni factions, ni aucun homme en situation de rien entreprendre.

de ſes alliés ; et quand le cabinet négociait, *Marlborough* était en campagne. Il avançait toujours en Flandre ; il forçait les lignes que le maréchal de *Villars* avait tirées de Montreuil juſqu'à Valenciennes ; il prenait Bouchain ; il s'avançait au Queſnoi, et de là vers Paris ; il y avait à peine un rempart à lui oppoſer. Septemb. 1711.

Ce fut dans ce temps malheureux, que le célèbre *du Gué-Trouin*, aidé de ſon courage et de l'argent de quelques marchands, n'ayant encore aucun grade dans la marine, et devant tout à lui-même, équipa une petite flotte, et alla prendre une des principales villes du Breſil, Saint-Sébaſtien de Rio-Janéiro. Son équipage revint chargé de richeſſes ; et les Portugais perdirent beaucoup plus qu'il ne gagna. Mais le mal qu'on feſait au Bréſil, ne ſoulageait pas les maux de la France. Priſe de Rio-Janeiro. Septemb. et octobre 1711.

## CHAPITRE XXIII.

*Victoire du maréchal de Villars à Dénain. Rétabliſſement des affaires. Paix générale.*

Les négociations, qu'on entama enfin ouvertement à Londres, furent plus ſalutaires. La reine envoya le comte de *Straffort*, ambaſſadeur en Hollande, communiquer les propoſitions de *Louis XIV*. Ce n'était plus alors à *Marlborough* qu'on demandait grâce. Le comte de *Straffort* obligea les Hollandais à nommer des plénipotentiaires, et à recevoir ceux de la France.

Les affaires changent en Angleterre.

Trois particuliers s'oppoſaient toujours à cette paix. *Marlborough*, Le prince *Eugène* et *Heinſius*, perſiſtaient à vouloir accabler *Louis XIV*. Mais quand le général anglais retourna dans Londres, à la fin de 1711, on lui ôta tous ſes emplois. Il trouva une nouvelle chambre-baſſe, et n'eut pas pour lui la pluralité de la haute. La reine, en créant de nouveaux pairs, avait affaibli le parti du duc, et fortifié celui de la couronne. Il fut accuſé, comme *Scipion*, d'avoir malverſé : mais il ſe tira d'affaire, à peu-près de même, par ſa gloire et par la retraite. Il était encore puiſſant dans ſa diſgrâce. Le prince *Eugène* n'héſita pas à

à passer à Londres pour seconder sa faction. Ce prince reçut l'accueil qu'on devait à son nom et à sa renommée, et les refus qu'on devait à ses propositions. La cour prévalut; le prince *Eugène* retourna seul achever la guerre; et c'était encore un nouvel aiguillon pour lui d'espérer de nouvelles victoires, sans compagnon qui en partageât l'honneur.

Tandis qu'on s'assemblait à Utrecht, tandis que les ministres de France, tant maltraités à Gertrudenberg, viennent négocier avec plus d'égalité, le maréchal de *Villars*, retiré derrière des lignes, couvrait encore Arras et Cambrai. Le prince *Eugène* prenait la ville du Quesnoi, et il étendait dans le pays une armée d'environ cent mille combattans. Les Hollandais avaient fait un effort; et n'ayant jamais encore fourni à toutes les dépenses qu'ils étaient obligés de faire pour la guerre, ils avaient été au-delà de leur contingent cette année. La reine *Anne* ne pouvait encore se dégager ouvertement; elle avait envoyé à l'armée du prince *Eugène* le duc d'*Ormond* avec douze mille anglais, et payait encore beaucoup de troupes allemandes. Le prince *Eugène*, ayant brûlé le faubourg d'Arras, s'avançait sur l'armée française. Il proposa au duc d'*Ormond* de livrer bataille. Le général anglais avait été envoyé pour ne point

4 juillet 1712.





combattre. Les négociations particulières entre l'Angleterre et la France avançaient. Une suſpenſion d'armes fut publiée entre les deux couronnes. *Louis XIV* fit remettre aux Anglais la ville de Dunkerque, pour ſureté de ſes engagemens. Le duc d'*Ormond* ſe retira vers Gand. Il voulut emmener avec les troupes de ſa nation celles qui étaient à la ſolde de ſa reine; mais il ne put ſe faire ſuivre que de quatre eſcadrons de Holſtein, et d'un régiment liégeois. Les troupes du Brandebourg, du Palatinat, de Saxe, de Heſſe, de Danemarck, reſtèrent ſous les drapeaux du prince *Eugène*, et furent payées par les Hollandais. L'électeur de Hanovre même, qui devait ſuccéder à la reine *Anne*, laiſſa, malgré elle, ſes troupes aux alliés, et fit voir que ſi ſa famille attendait la couronne d'Angleterre, ce n'était pas ſur la faveur de la reine *Anne* qu'elle comptait.

Suſpenſion d'armes entre la France et l'Angleterre. 19 juillet 1712.

Le prince *Eugène*, privé des Anglais, était encore ſupérieur de vingt mille hommes à l'armée françaiſe; il l'était par ſa poſition, par l'abondance de ſes magaſins, et par neuf ans de victoires.

Etat déſaſtreux de la France.

Le maréchal de *Villars* ne put l'empêcher de faire le ſiége de Landreci. La France, épuiſée d'hommes et d'argent, était dans la conſternation. Les eſprits ne ſe raſſuraient point par les conférences d'Utrecht, que les ſuccès

du prince *Eugène* pouvaient rendre infructueuſes. Déjà même des détachemens conſidérables avaient ravagé une partie de la Champagne, et pénétré juſqu'aux portes de Reims.

Déjà l'alarme était à Verſailles, comme dans le reſte du royaume. La mort du fils unique du roi, arrivée depuis un an; le duc de Bourgogne, la ducheſſe de Bourgogne, leur fils aîné, enlevés rapidement depuis quelques mois, et portés dans le même tombeau; le dernier de leurs enfans moribond; toutes ces infortunes domeſtiques, jointes aux étrangères et à la misère publique, feſaient regarder la fin du règne de *Louis XIV* comme un temps marqué pour la calamité; et l'on s'attendait à plus de déſaſtres, que l'on n'avait vu auparavant de grandeurs et de gloire. Février 1712.

Préciſément dans ce temps-là, mourut en Eſpagne le duc de *Vendôme*. L'eſprit de découragement, généralement répandu en France, et que je me ſouviens d'avoir vu, feſait encore redouter que l'Eſpagne, ſoutenue par le duc de *Vendôme*, ne retombât par ſa perte. Mort du duc de *Vendôme*. 11 juin 1722.

Landreci ne pouvait pas tenir long-temps. Il fut agité dans Verſailles, ſi le roi ſe retirerait à Chambor ſur la Loire. Il dit au maréchal d'*Harcourt* qu'en cas d'un nouveau malheur, il convoquerait toute la nobleſſe de ſon

Kk 2

royaume, qu'il la conduirait à l'ennemi malgré son âge de soixante et quatorze ans, et qu'il périrait à la tête.

Le maréchal de *Villars* sauve la France.

Une faute que fit le prince *Eugène* délivra le roi et la France de tant d'inquiétudes. On prétend que ses lignes étaient trop étendues; que le dépôt de ses magasins dans Marchiènes était trop éloigné; que le général *Albemarle*, posté à Dénain, entre Marchiènes et le camp du prince, n'était pas à portée d'être secouru assez tôt, s'il était attaqué. On m'a assuré qu'une italienne fort belle, que je vis quelque temps après à la Haie, et qui était alors entretenue par le prince *Eugène*, était dans Marchiènes, et qu'elle avait été cause qu'on avait choisi ce lieu pour servir d'entrepôt. Ce n'était pas rendre justice au prince *Eugène*, de penser qu'une femme pût avoir part à ses arrangemens de guerre.

Combat de Dénain, et prospérités.

Ceux qui savent qu'un curé, et un conseiller de Douai, nommé *le Fèvre d'Orval*, se promenant ensemble vers ces quartiers, imaginèrent les premiers qu'on pouvait aisément attaquer Denain et Marchiènes, serviront mieux à prouver par quels secrets et faibles ressorts les grandes affaires de ce monde sont souvent dirigées. *Le Fèvre* donna son avis à l'intendant de la province; celui-ci au maréchal de *Montesquiou*, qui commandait sous le maréchal

de *Villars;* le général l'approuva et l'exécuta. Cette action fut en effet le ſalut de la France, plus encore que la paix avec l'Angleterre. Le maréchal de *Villars* donna le change au prince *Eugène.* Un corps de dragons s'avança à la vue du camp ennemi, comme ſi l'on ſe préparait à l'attaquer; et, tandis que ces dragons ſe retirent enſuite vers Guiſe, le maréchal marche à Dénain avec ſon armée, ſur cinq colonnes. On force les retranchemens du général *Albemarle*, défendus par dix-ſept bataillons; tout eſt tué ou pris. Le général ſe rend priſonnier avec deux princes de *Naſſau*, un prince de Holſtein, un prince d'Anhalt et tous les officiers. Le prince *Eugène* arrive à la hâte, mais à la fin de l'action, avec ce qu'il peut amener de troupes; il veut attaquer un pont qui conduiſait à Dénain, et dont les Français étaient maîtres; il y perd du monde, et retourne à ſon camp après avoir été témoin de cette défaite.

24 juillet 1712.

Tous les poſtes vers Marchiènes, le long de la Scarpe, ſont emportés l'un après l'autre avec rapidité. On pouſſe à Marchiènes, défendue par quatre mille hommes; on en preſſe le ſiége avec tant de vivacité, qu'au bout de trois jours on les fait priſonniers, et qu'on ſe rend maître de toutes les munitions de guerre et de bouche, amaſſées par les ennemis pour

30 juillet 1712.

la campagne. Alors toute la ſupériorité eſt du côté du maréchal de *Villars*. L'ennemi déconcerté lève le ſiége de Landreci, et voit reprendre Douai, le Queſnoi, Bouchain. Les frontières ſont en fureté. L'armée du prince *Eugène* ſe retire, diminuée de près de cinquante bataillons, dont quarante furent pris, depuis le combat de Dénain juſqu'à la fin de la campagne. La victoire la plus ſignalée n'aurait pas produit de plus grands avantages.

Septemb. et octobre 1712.

Si le maréchal de *Villars* avait eu cette faveur populaire qu'ont eue quelques autres généraux, on l'eût appelé à haute voix *le reſtaurateur de la France;* mais on avouait à peine les obligations qu'on lui avait; et, dans la joie publique d'un ſuccès ineſpéré, l'envie prédominait encore. (*a*)

(*a*) Le maréchal de *Villars* eut à Verſailles une partie de l'appartement qu'avait occupé *Monſeigneur*, et le roi vint l'y voir. L'auteur des mémoires de *Maintenon*, qui confond tous les temps, dit, tome V, page 119 de ces mémoires, que le maréchal de *Villars* arriva dans les jardins de Marli, et que le roi lui ayant dit qu'il était *très-content de lui*, le maréchal, ſe tournant vers les courtiſans, leur dit: *Meſſieurs, au moins vous l'entendez*. Ce conte, rapporté dans cette occaſion, ferait tort à un homme qui venait de rendre de ſi grands ſervices. Ce n'eſt pas dans ces momens de gloire qu'on fait ainſi remarquer aux courtiſans que le roi eſt content. Cette anecdote défigurée eſt de l'année 1711. Le roi lui avait ordonné de ne point attaquer le duc de *Marlborough*. Les Anglais prirent Bouchain. On murmurait contre le maréchal de *Villars*. Ce fut après cette campagne de 1711 que le roi lui dit qu'il était content; et c'eſt alors qu'il pouvait convenir à un général d'impoſer ſilence aux reproches des courtiſans, en

Chaque progrès du maréchal de *Villars* hâtait la paix d'Utrecht. Le miniſtère de la reine *Anne*, reſponſable à ſa patrie et à l'Europe, ne négligea ni les intérêts de l'Angleterre, ni ceux des alliés, ni la ſureté publique. Il exigea d'abord que *Philippe V*, affermi en Eſpagne, renonçât à ſes droits ſur la couronne de France, qu'il avait toujours conſervés; et que le duc de Berri, ſon frère, héritier préſomptif de la France, après l'unique arrière petit-fils qui reſtait à *Louis XIV*, renonçât auſſi à la couronne d'Eſpagne, en cas qu'il devînt roi de France. On voulut que le duc d'Orléans fît la même renonciation. On venait d'éprouver, par douze ans de guerre, combien de tels actes lient peu les hommes. Il n'y a point encore de loi reconnue, qui oblige les deſcendans à ſe priver du droit de régner, auquel auront renoncé les pères. (1)

Ces renonciations ne ſont efficaces, que

leur diſant que ſon ſouverain était ſatisfait de ſa conduite, quoique malheureuſe.

Ce fait eſt très-peu important; mais il faut de la vérité dans les plus petites choſes.

*N. B.* On voit, par des lettres écrites dans ce temps-là, qu'à la première nouvelle du combat de Dénain, on regardait généralement à la cour cette affaire comme un léger avantage auquel la vanité du maréchal de *Villars* voulait donner de l'importance.

(1) Ces renonciations ne peuvent devenir obligatoires que par la ſanction des ſeuls vrais intéreſſés, les peuples.

loſque l'intérêt commun continue de s'accorder avec elles. Mais enfin elles calmaient, pour le moment préſent, une tempête de douze années : et il était probable qu'un jour plus d'une nation réunie ſoutiendrait ces renonciations, devenues la baſe de l'équilibre et de la tranquillité de l'Europe.

On donnait, par ce traité, au duc de Savoie l'île de Sicile, avec le titre de roi; et dans le continent, Feneſtrelle, Exilles et la vallée de Pragelas. Ainſi on prenait pour l'agrandir ſur la maiſon de *Bourbon.*

On donnait aux Hollandais une barrière conſidérable qu'ils avaient toujours déſirée ; et ſi l'on dépouillait la maiſon de France de quelques domaines en faveur du duc de Savoie, on prenait en effet ſur la maiſon d'Autriche de quoi ſatisfaire les Hollandais, qui devaient devenir, à ſes dépens, les conſervateurs et les maîtres des plus fortes villes de la Flandre. On avait égard aux intérêts de la Hollande dans le commerce; on ſtipulait ceux du Portugal.

On réſervait à l'empereur la ſouveraineté des huit provinces et demie de la Flandre eſpagnole, et le domaine utile des villes de la barrière. On lui aſſurait le royaume de Naples et la Sardaigne, avec tout ce qu'il poſſédait en Lombardie, et les quatre ports



ſur les côtes de la Toſcane. Mais le conſeil de Vienne ſe croyait trop léſé, et ne pouvait ſouſcrire à ces conditions.

A l'égard de l'Angleterre, ſa gloire et ſes intérêts étaient en ſureté. Elle feſait démolir et combler le port de Dunkerque, objet de tant de jalouſies. L'Eſpagne la laiſſait en poſſeſſion de Gibraltar et de l'île Minorque. La France lui abandonnait la baie d'Hudſon, l'île de Terre-Neuve et l'Acadie. Elle obtenait pour le commerce en Amérique des droits qu'on ne donnait pas aux Français, qui avaient placé *Phillppe V* ſur le trône. Il faut encore compter parmi les articles glorieux au miniſtère Anglais, d'avoir fait conſentir *Louis XIV* à faire ſortir de priſon ceux de ſes propres ſujets qui étaient retenus pour leur religion. C'était dicter des lois, mais des lois bien reſpectables.

Enfin la reine *Anne*, ſacrifiant à ſa patrie les droits de ſon ſang et les ſecrètes inclinations de ſon cœur, feſait aſſurer et garantir ſa ſucceſſion à la maiſon de Hanovre.

Quant aux électeurs de Bavière et de Cologne, le duc de Bavière devait retenir le duché de Luxembourg et le comté de Namur, juſqu'à ce que ſon frère et lui fuſſent rétablis dans leurs électorats; car l'Eſpagne avait cédé ces deux ſouverainetés au Bavarois en dédommagement de ſes pertes, et les alliés n'avaient pris ni Namur ni Luxembourg.

Pour la France, qui démoliſſait Dunkerque et qui abandonnait tant de places en Flandre, autrefois conquiſes par ſes armes, et aſſurées par les traités de Nimègue et de Ryſvick, on lui rendait Lille, Aire, Béthune et Saint-Venant.

Ainſi il paraiſſait que le miniſtère anglais rendait juſtice à toutes les puiſſances. Mais les *Wighs* ne la lui rendirent pas; et la moitié de la nation perſécuta bientôt la mémoire de la reine *Anne*, pour avoir fait le plus grand bien qu'un ſouverain puiſſe jamais faire, pour avoir donné le repos à tant de nations. On lui reprocha d'avoir pu démembrer la France, et de ne l'avoir pas fait. (*b*)

Tous ces traités furent ſignés, l'un après l'autre, dans le cours de l'année 1713. Soit opiniâtreté du prince *Eugène*, ſoit mauvaiſe politique du conſeil de l'empereur, ce monarque n'entra dans aucune de ces négociations. Il aurait eu certainement Landau et peut-être

(*b*) La reine *Anne* envoya, au mois d'auguſte, ſon ſecrétaire d'Etat, le vicomte de *Bolingbroke*, conſommer la négociation. Le marquis de *Torci* fait un très-grand éloge de ce miniſtre, et dit que *Louis XIV* lui fit l'accueil qu'il lui devait. En effet, il fut reçu à la cour comme un homme qui venait donner la paix; et lorſqu'il vint à l'opéra, tout le monde ſe leva pour lui faire honneur: c'eſt donc une grande calomnie dans les mémoires de *Maintenon* de dire, page 115 du tome V: *Le mépris que Louis XIV témoigna pour milord Bolingbroke ne prouve point qu'il l'ait eu au nombre de ſes penſionnaires.* Il eſt plaiſant de voir un tel homme parler ainſi des plus grands hommes.

Strasbourg, s'il s'était prêté d'abord aux vues
de la reine *Anne*. Il s'obftina à la guerre, et il
n'eut rien. Le maréchal de *Villars*, ayant mis 1713
ce qui reftait de la Flandre françaife en fureté, 20 auguft.
alla vers le Rhin; et après s'être rendu maître
de Spire, de Vorms, de tous les pays d'alen-
tour, il prend ce même Landau que l'empe- 20 fept.
reur eût pu conferver par la paix; il force les
lignes que le prince *Eugène* avait fait tirer
dans le Brifgau; défait dans ces lignes le
maréchal *Vaubonne;* affiége et prend Fribourg, 30 octob.
la capitale de l'Autriche antérieure.

Le confeil de Vienne preffait de tous côtés les fecours qu'avaient promis les cercles de l'Empire, et ces fecours ne venaient point. Il comprit alors que l'empereur, fans l'Angleterre et la Hollande, ne pouvait prévaloir contre la France, et il fe réfolut trop tard à la paix.

Le prince *Eugène* et le maréchal de *Villars* fignent la paix.

Le maréchal de *Villars* après avoir ainfi terminé la guerre, eut encore la gloire de conclure cette paix à Raftadt avec le prince *Eugène*. C'était peut-être la première fois qu'on avait vu deux généraux oppofés, au fortir d'une campagne, traiter au nom de leurs maîtres. Ils y portèrent tous deux la franchife de leur caractère. J'ai ouï conter au maréchal de *Villars* qu'un des premiers difcours qu'il tint au prince *Eugène*, fut celui-ci: *Monfieur*,

*nous ne sommes point ennemis ; vos ennemis sont à Vienne, et les miens à Versailles.* En effet, l'un et l'autre eurent toujours dans leurs cours des cabales à combattre.

Il ne fut point question dans ce traité des droits que l'empereur réclamait toujours sur la monarchie d'Espagne, ni du vain titre de roi catholique que *Charles VI* prit toujours, tandis que le royaume restait assuré à *Philippe V. Louis XIV* garda Strasbourg et Landau qu'il avait offert de céder auparavant, Huningue et le nouveau Brisach qu'il avait proposé lui-même de raser; la souveraineté de l'Alsace à laquelle il avait offert de renoncer. Mais ce qu'il y eut de plus honorable, il fit rétablir dans leurs Etats et dans leurs rangs les électeurs de Bavière et de Cologne.

La France assure les droits des princes d'Allemagne.

C'est une chose très-remarquable que la France, dans tous ses traités avec les empereurs, a toujours protégé les droits des princes et des Etats de l'Empire. Elle posa les fondemens de la liberté germanique à Munster, et fit ériger un huitième électorat pour cette même maison de Bavière. Le traité de Nimègue confirma celui de Vestphalie. Elle fit rendre par le traité de Rysvick, tous les biens du cardinal de *Furstemberg*. Enfin, par la paix d'Utrecht, elle rétablit deux électeurs. Il faut avouer que, dans toute la négociation qui

termina cette longue querelle, la France reçut la loi de l'Angleterre, et la fit à l'Empire.

Les mémoires hiſtoriques du temps, ſur leſquels on a formé les compilations de tant d'hiſtoires de *Louis XIV*, diſent que le prince *Eugène*, en finiſſant les conférences, pria le duc de *Villars* d'embraſſer pour lui les genoux de *Louis XIV*, et de préſenter à ce monarque les aſſurances du plus profond reſpect *d'un ſujet envers ſon ſouverain*. Premièrement, il n'eſt pas vrai qu'un prince, petit-fils d'un ſouverain, demeure le ſujet d'un autre prince pour être né dans ſes Etats. Secondement, il eſt encore moins vrai que le prince *Eugène*, vicaire général de l'Empire, pût ſe dire ſujet du roi de France.

Terme de *ſujet* employé mal à propos.

Cependant chaque Etat ſe mit en poſſeſſion de ſes nouveaux droits. Le duc de Savoie ſe fit reconnaître en Sicile, ſans conſulter l'empereur, qui s'en plaignit en vain. *Louis XIV* fit recevoir ſes troupes dans Lille. Les Hollandais ſe ſaiſirent des villes de leur barrière; et la Flandre leur a payé toujours douze cents cinquante mille florins par an, pour être maîtres chez elle. (2) *Louis XIV* fit combler le port de Dunkerque, raſer la citadelle, et

(2) L'empereur *Joſeph II* vient de s'affranchir de ce ridicule tribut, et de faire démolir les fortifications de preſque toutes les places de la barrière.

démolir toutes les fortifications du côté de la mer, sous les yeux d'un commissaire anglais. Les Dunkerquois, qui voyaient par-là tout leur commerce périr, députèrent à Londres pour implorer la clémence de la reine *Anne*. Il était triste pour *Louis XIV* que ses sujets allassent demander grâce à une reine d'Angleterre; mais il fut encore plus triste pour eux que la reine *Anne* fût obligée de les refuser.

Le roi, quelque temps après, fit élargir le canal de Mardick; et au moyen des écluses, on fit un port qu'on disait déjà égaler celui de Dunkerque. Le comte de *Stair*, ambassadeur d'Angleterre, s'en plaignit vivement à ce monarque. Il est dit dans un des meilleurs livres que nous ayons, (*) que *Louis XIV* répondit au lord *Stair*: *Monsieur l'ambassadeur, j'ai toujours été le maître chez moi, quelquefois chez les autres; ne m'en faites pas souvenir.* Je sais de science certaine que jamais *Louis XIV* ne fit une réponse si peu convenable. Il n'avait jamais été le maître chez les Anglais: il s'en fallait beaucoup. Il l'était chez lui; mais il s'agissait de savoir s'il était le maître d'éluder un traité auquel il devait son repos, et peut-être une grande partie de son royaume. (*c*)

Réponse ridicule attribuée mal à propos à *Louis XIV*.

(*) L'abrégé chronologique de *Hénault*.

(*c*) Jamais le lord *Stair* ne parla au roi qu'en présence du secrétaire *Torci*, qui a dit n'avoir jamais entendu un

La clause du traité, qui portait la démolition du port de Dunkerque et de ses écluses, ne stipulait pas qu'on ne ferait point de port à Mardick. On a osé imprimer que le lord *Bolingbroke*, qui rédigea le traité, fit cette omission, gagné par un présent d'un million. On trouve cette lâche calomnie dans l'histoire de *Louis XIV*, sous le nom de *la Martinière;* et ce n'est pas la seule qui déshonore cet ouvrage.

**Traités accomplis**

*Louis XIV* paraissait être en droit de profiter de la négligence des ministres anglais, et de s'en tenir à la lettre du traité; mais il aima mieux en remplir l'esprit, uniquement pour le bien de la paix; et loin de dire au lord *Stair* qu'*il ne le fît pas souvenir qu'il avait été autrefois le maître chez les autres*, il voulut bien céder à ses représentations, auxquelles il pouvait résister. Il fit discontinuer les travaux de Mardick, au mois d'avril 1714. Les ouvrages furent démolis bientôt après dans la régence, et le traité accompli dans tous ses points.

Après cette paix d'Utrecht et de Rastadt, *Philippe V* ne jouit pas encore de toute l'Espagne; il lui resta la Catalogne à soumettre, ainsi que les îles de Majorque et d'Ivica.

**Le roi d'Espagne soumet les Catalans.**

Il faut savoir que l'empereur *Charles VI* ayant laissé sa femme à Barcelone, ne pouvant

discours si déplacé. Ce discours aurait été bien humiliant pour *Louis XIV*, quand il fit cesser les ouvrages de Mardick.

ſoutenir la guerre d'Eſpagne, et ne voulant ni céder ſes droits ni accepter la paix d'Utrecht, était cependant convenu alors avec la reine *Anne* que l'impératrice et ſes troupes, devenues inutiles en Catalogne, ſeraient tranſportées ſur des vaiſſeaux Anglais. En effet la Catalogne avait été évacuée; et *Staremberg*, en partant, s'était démis de ſon titre de vice-roi. Mais il laiſſa toutes les ſemences d'une guerre civile, et l'eſpérance d'un prompt ſecours de la part de l'empereur et même de l'Angleterre. Ceux qui avaient alors le plus de crédit dans cette province ſe flattèrent qu'ils pourraient former une république ſous une protection étrangère, et que le roi d'Eſpagne ne ſerait pas aſſez fort pour les conquérir. Ils déployèrent alors ce caractère que *Tacite* leur attribuait il y a ſi long-temps. » Nation » intrépide, dit-il, qui compte la vie pour » rien, quand elle ne l'emploie pas à com- » battre. »

La Catalogne eſt un des pays les plus fertiles de la terre, et des plus heureuſement ſitués. Autant arroſé de belles rivières, de ruiſſeaux et de fontaines que la vieille et la nouvelle Caſtille en ſont dénuées, elle produit tout ce qui eſt néceſſaire aux beſoins de l'homme, et tout ce qui peut flatter ſes déſirs, en arbres, en blés, en fruits, en légumes de toute eſpèce.

Barcelone

Barcelone eſt un des plus beaux ports de l'Europe, et le pays fournit tout pour la conſtruction des navires. Ses montagnes ſont remplies de carrières de marbre, de jaſpe, de criſtal de roche ; on y trouve même beaucoup de pierres précieuſes. Les mines de fer, d'étaïn, de plomb, d'alun, de vitriol y ſont abondantes : la côte orientale produit du corail. La Catalogne enfin peut ſe paſſer de l'univers entier, et ſes voiſins ne peuvent ſe paſſer d'elle.

Loin que l'abondance et les délices aient amolli les habitans, ils ont toujours été guerriers, et les montagnards ſur-tout ont été féroces : mais malgré leur valeur et leur amour extrême pour la liberté, ils ont été ſubjugués dans tous les temps. Les Romains, les Goths, les Vandales, les Sarrazins les conquirent.

Ils ſecouèrent le joug des Sarrazins, et ſe mirent ſous la protection de *Charlemagne*. Ils appartinrent à la maiſon d'Aragon, et enſuite à celle d'Autriche.

Nous avons vu que ſous *Philippe IV*, pouſſés à bout par le comte duc d'*Olivarès*, premier miniſtre, ils ſe donnèrent à *Louis XIII*, en 1640. (*d*) On leur conſerva tous leurs priviléges ; ils furent plutôt protégés que ſujets. Ils

(*d*) Dans l'*Eſſai ſur les mœurs*, &c.

rentrèrent ſous la domination autrichienne, en 1652; et dans la guerre de la ſucceſſion ils prirent le parti de l'archiduc *Charles* contre *Philippe V*. Leur opiniâtre réſiſtance prouva que *Philippe V*, délivré même de ſon compétiteur, ne pouvait ſeul les réduire. *Louis XIV* qui, dans les derniers temps de la guerre, n'avait pu fournir ni ſoldats ni vaiſſeaux à ſon petit-fils contre *Charles*, ſon concurrent, lui en envoya alors contre ſes ſujets révoltés. Une eſcadre françaiſe bloqua le port de Barcelone; et le maréchal de *Berwick* l'aſſiégea par terre.

La reine d'Angleterre, plus fidelle à ſes traités qu'aux intérêts de ſon pays, ne ſecourut point cette ville. Les Anglais en furent indignés; ils ſe feſaient le reproche que s'étaient fait les Romains d'avoir laiſſé détruire Sagonte. L'empereur d'Allemagne promit de vains ſecours. Les aſſiégés ſe défendirent avec un courage fortifié par le fanatiſme. Les prêtres, les moines coururent aux armes et ſur les brèches, comme s'il s'était agi d'une guerre de religion. Un fantôme de liberté les rendit ſourds à toutes les avances qu'ils reçurent de leur maître. Plus de cinq cents eccléſiaſtiques moururent dans ce ſiége, les armes à la main. On peut juger ſi leurs diſcours et leur exemple avaient animé les peuples.

Ils arborèrent ſur la brèche un drapeau noir, et ſoutinrent plus d'un aſſaut. Enfin les aſſiégeans ayant pénétré, les aſſiégés ſe battirent encore de rue en rue; et, retirés dans la ville neuve tandis que l'ancienne était priſe, ils demandèrent encore en capitulant qu'on leur conſervât tous leurs priviléges. Ils n'obtinrent que la vie et leurs biens. La plupart de leurs priviléges leur furent ôtés; et de tous les moines qui avaient ſoulevé le peuple, et combattu contre leur roi, il n'y en eut que ſoixante de punis : on eut même l'indulgence de ne les condamner qu'aux galères. *Philippe V* avait traité plus rudement la petite ville de Xativa (*e*) dans le cours de la guerre: on l'avait détruite de fond en comble, pour faire un exemple: mais ſi l'on raſe une petite ville de peu d'importance, on n'en raſe point une grande, qui a un beau port de mer, et dont le maintien eſt utile à l'Etat. 12 ſept. 1714.

Cette fureur des Catalans, qui ne les avait pas animés quand *Charles VI* était parmi eux, et qui les tranſporta quand ils furent ſans ſecours, fut la dernière flamme de l'incendie qui avait ravagé ſi long-temps la plus belle

(*e*) Cette ville de Xativa fut raſée en 1707, après la bataille d'Almanza. *Philippe V* fit bâtir ſur ſes ruines une autre ville qu'on nomme à préſent *San-Phelipo*.

partie de l'Europe, pour le teſtament de *Charles II*, roi d'Eſpagne. (3)

(3) Les alliés ne firent de progrès en Eſpagne qu'à l'aide du parti qui y ſubſiſtait en faveur de la maiſon d'Autriche. Ce parti s'était formé pendant la vie de *Charles II*, et les fautes du miniſtère de *Philippe V* lui donnèrent des forces. Il était impoſſible qu'il n'y eût des cabales dans la cour d'un roi étranger à l'Eſpagne, jeune, incapable de gouverner par lui-même; et il était impoſſible d'empêcher ces cabales de dégénérer en conſpirations et en partis. Peut-être cependant eût-on prévenu les ſuites funeſtes de ces cabales, ſi, au lieu d'abandonner ſon petit-fils aux intrigues de la princeſſe des *Urſins*, des ambaſſadeurs de France, des français employés à Madrid, des miniſtres eſpagnols, *Louis XIV* lui eût donné pour guide un homme capable à la fois d'être ambaſſadeur, miniſtre et général; aſſez ſupérieur à tous les préjugés pour n'en bleſſer aucun inutilement; aſſez au-deſſus de la vanité pour ne faire aucune parade de ſon pouvoir, et ſe borner à être utile en ſecret; aſſez modeſte pour cacher à la haine des Eſpagnols pour les étrangers le bien qu'il ferait à leur pays; un homme enfin, dont le nom reſpecté dans l'Europe en imposât à la jalouſie nationale. Cet homme exiſtait en France; mais madame de *Maintenon* trouvait qu'il n'avait pas *une véritable piété*.

La nation caſtillane montra un attachement inébranlable pour *Philippe V*. Lorſque les troupes de l'archiduc traversèrent la Caſtille, elles la trouvèrent preſque déſerte; le peuple fuyait devant elles, cachait ſes vivres pour n'être pas obligé de leur en vendre; les ſoldats qui s'écartaient étaient tués par les payſans. Les courtiſanes de Madrid ſe rendirent en foule au camp des Anglais et des Allemands, dans l'intention d'y répandre le poiſon que les compagnons de *Colomb* avaient porté en Eſpagne. (*Mém. de Saint-Philippe.*) A peine ſortis d'une ville, les partiſans de l'archiduc entendaient le bruit des réjouiſſances que le peuple feſait en l'honneur de *Philippe*. Mais la nation aragonoiſe penchait pour l'archiduc. La haine entre les deux nations ſemblait s'être réveillée. Les Eſpagnols des deux partis montrèrent dans cette guerre le même caractère qu'ils avaient déployé dans leurs guerres contre les Carthaginois et les Romains. La domination de Rome, des Goths et des Maures, la révolution dans la religion et dans

# CHAPITRE XXV.

## *Tableau de l'Europe, depuis la paix d'Utrecht jusqu'à la mort de Louis XIV.*

J'OSE appeler encore cette longue guerre une guerre civile. Le duc de Savoie y fut armé contre ses deux filles. Le prince de *Vaudemont*, qui avait pris le parti de l'archiduc *Charles*, avait été sur le point de faire prisonnier dans la Lombardie son propre père qui tenait pour *Philippe V.* L'Espagne avait été réellement partagée en factions. Des régimens entiers de calvinistes français avaient servi contre leur patrie. C'était enfin pour une succession entre parens que la guerre générale avait commencé : et l'on peut ajouter que la reine d'Angleterre

Dans la guerre de 1701, parens contre parens

le gouvernement ne l'avaient point changé. Plusieurs villes se défendirent, comme Sagonte et comme Numance ; mais, comme dans ces anciennes époques, nulle réunion entre les différens cantons, nul effort suivi et combiné : cette force de caractère ne se montrait que quand ils étaient attaqués, et alors elle devenait indomptable.

Les catalans furent dépouillés de leurs priviléges ; heureusement ces prétendus priviléges n'étaient que des droits accordés aux villes et aux riches, aux dépens des campagnes et du peuple. Depuis leur destruction, l'industrie de cette nation s'est ranimée ; l'agriculture, les manufactures, le commerce ont fleuri ; et l'orgueil de la victoire a ordonné ce que, dans un temps plus éclairé, un gouvernement paternel eût voulu faire.

excluait du trône son frère que *Louis XIV* protégeait, et qu'elle fut obligée de le proscrire.

Les espérances et la prudence humaine furent trompées dans cette guerre, comme elles le sont toujours. *Charles VI*, deux fois reconnu dans Madrid, fut chassé d'Espagne. *Louis XIV*, près de succomber, se releva par les brouilleries imprévues de l'Angleterre. Le conseil d'Espagne, qui n'avait appelé le duc d'Anjou au trône que dans le dessein de ne jamais démembrer la monarchie, en vit beaucoup de parties séparées. La Lombardie, la Flandre (*a*) restèrent à la maison d'Autriche : la maison de Prusse eut une petite partie de cette même Flandre ; et les Hollandais dominèrent dans une autre ; une quatrième partie demeura à la France. Ainsi l'héritage de la maison de Bourgogne resta partagé entre quatre puissances ; et celle qui semblait y avoir le plus de droit n'y conserva pas une métairie. La Sardaigne, inutile à l'empereur lui resta pour un temps. Il jouit quelques années de Naples, ce grand fief de Rome, qu'on s'est arraché si souvent et si aisément. Le duc de Savoie eut quatre ans la Sicile, et ne l'eut que pour soutenir contre le pape le droit singulier, mais

Changemens en Europe opérés par la paix d'Utrecht

(*a*) On appelle généralement du nom de Flandre les provinces des Pays-Bas qui appartiennent à la maison d'Autriche, comme on appelle les sept Provinces-Unies la Hollande.

ancien, d'être pape dans cette île, c'eſt-à-dire, d'être, au dogme près, ſouverain abſolu dans les affaires eccléſiaſtiques.

La vanité de la politique parut encore plus après la paix d'Utrecht que pendant la guerre. Il eſt indubitable que le nouveau miniſtère de la reine *Anne* voulait préparer en ſecret le rétabliſſement du fils de *Jacques II* ſur le trône. La reine *Anne* elle-même commençait à écouter la voix de la nature, par celle de ſes miniſtres ; et elle était dans le deſſein de laiſſer ſa ſucceſſion à ce frère dont elle avait mis la tête à prix malgré elle.

La reine *Anne* eût voulu que ſon frere lui ſuccédât.

Attendrie par les diſcours de madame *Masham*, ſa favorite, intimidée par les repréſentations des prélats *Toris* qui l'environnaient, elle ſe reprochait cette proſcription dénaturée. J'ai vu la ducheſſe de *Marlborough* perſuadée que la reine avait fait venir ſon frère en ſecret, qu'elle l'avait embraſſé, et que, s'il avait voulu renoncer à la religion romaine, qu'on regarde en Angleterre et chez tous les proteſtans comme la mère de la tyrannie, elle l'aurait fait déſigner pour ſon ſucceſſeur. Son averſion pour la maiſon de Hanovre augmentait encore ſon inclination pour le ſang des *Stuarts*. On a prétendu que la veille de ſa mort, elle s'écria pluſieurs fois : Ah mon frère, mon cher frère ! elle mourut d'apoplexie, à

l'âge de quarante-neuf ans, le 12 auguste 1714.

Ses partisans et ses ennemis convenaient que c'était une femme fort médiocre. Cependant, depuis les *Edouard III* et les *Henri V* il n'y eut point de règne si glorieux ; jamais de plus grands capitaines ni sur terre ni sur mer ; jamais plus de ministres supérieurs, ni de parlemens plus instruits, ni d'orateurs plus éloquens.

Sa mort prévint tous ses desseins. La maison de Hanovre, qu'elle regardait comme étrangère et qu'elle n'aimait pas, lui succéda ; ses ministres furent persécutés.

Le vicomte de *Bolingbroke*, qui était venu donner la paix à *Louis XIV* avec une grandeur égale à celle de ce monarque, fut obligé de venir chercher un asile en France, et d'y reparaître en suppliant. Le duc d'*Ormond*, l'ame du parti du prétendant, choisit le même refuge. *Harlay*, comte d'*Oxford*, eut plus de courage. C'était à lui qu'on en voulait ; il resta fièrement dans sa patrie ; il y brava la prison où il fut renfermé, et la mort dont on le menaçait. C'était une ame sereine, inaccessible à l'envie, à l'amour des richesses et à la crainte du supplice. Son courage même le sauva, et ses ennemis dans le parlement l'estimèrent trop pour prononcer son arrêt.

*Louis*

*Louis XIV* touchait alors à ſa fin. Il eſt difficile de croire qu'à ſon âge de ſoixante et dix-ſept ans, dans la détreſſe où était ſon royaume, il osât s'expoſer à une nouvelle guerre contre l'Angleterre en faveur du prétendant, reconnu par lui pour roi, et qu'on appelait alors *le chevalier de Saint-George ;* cependant le fait eſt très-certain. Il faut avouer que *Louis* eut toujours dans l'ame une élévation qui le portait aux grandes choſes en tout genre. Le comte de *Stair*, ambaſſadeur d'Angleterre, l'avait bravé. Il avait été obligé d'envoyer de France *Jacques III*, comme dans ſa jeuneſſe on avait chaſſé *Charles II* et ſon frère. Ce prince était caché en Lorraine, à Commerci. Le duc d'*Ormond* et le vicomte de *Bolingbroke* intéreſsèrent la gloire du roi de France ; ils le flattèrent d'un ſoulèvement en Angleterre, et ſur-tout en Ecoſſe, contre *George I*. Le prétendant n'avait qu'à paraître ; on ne demandait qu'un vaiſſeau, quelques officiers et un peu d'argent. Le vaiſſeau et les officiers furent accordés ſans délibérer ; ce ne pouvait être un vaiſſeau de guerre, les traités ne le permettaient pas. L'*Epine d'Anican*, célèbre armateur, fournit le navire de tranſport, du canon et des armes. A l'égard de l'argent, le roi n'en avait point. On ne demandait que quatre cents mille écus, et ils ne ſe Anecdote ſingulière.

trouvèrent pas. *Louis XIV* écrivit de ſa main au roi d'Eſpagne, *Philippe V*, ſon petit-fils, qui les prêta. Ce fut avec ce ſecours que le prétendant paſſa ſecrètement en Ecoſſe. Il y trouva en effet un parti conſidérable, mais il venait d'être défait par l'armée anglaiſe du roi *George*.

*Louis* était déjà mort; le prétendant revint cacher dans Commerci la deſtinée qui le pourſuivit toute ſa vie, pendant que le ſang de ſes partiſans coulait en Angleterre ſur les échafauds.

Nous verrons dans les chapitres réſervés à la vie privée et aux anecdotes, comment mourut *Louis XIV* au milieu des cabales odieuſes de ſon confeſſeur, et des plus mépriſables querelles théologiques qui aient jamais troublé des eſprits ignorans et inquiets; mais je conſidère ici l'état où il laiſſa l'Europe.

La puiſſance de la Ruſſie s'affermiſſait chaque jour dans le Nord, et cette création d'un nouveau peuple et d'un nouvel empire était encore trop ignorée en France, en Italie et en Eſpagne.

La Suède, ancienne alliée de la France, et autrefois la terreur de la maiſon d'Autriche, ne pouvait plus ſe défendre contre les Ruſſes, et il ne reſtait à *Charles XII* que de la gloire.

Un ſimple électorat d'Allemagne commençait à devenir une puiſſance prépondérante. Le ſecond roi de Pruſſe, électeur de Brandebourg, avec de l'économie et une armée, jetait les fondemens d'une puiſſance jusque-là inconnue.

La Hollande jouiſſait encore de la conſidération qu'elle avait acquiſe dans la dernière guerre contre *Louis XIV;* mais le poids qu'elle mettait dans la balance devint toujours moins conſidérable. L'Angleterre, agitée de troubles dans les premières années du règne d'un électeur de Hanovre, conſerva toute ſa force et toute ſon influence. Les Etats de la maiſon d'Autriche languirent ſous *Charles VI;* mais la plupart des princes de l'Empire firent fleurir leurs Etats. L'Eſpagne reſpira ſous *Philippe V* qui devait ſon trône à *Louis XIV.* L'Italie fut tranquille juſqu'à l'année 1717. Il n'y eut aucune querelle eccléſiaſtique en Europe qui pût donner au pape un prétexte de faire valoir ſes prétentions, ou qui pût le priver des prérogatives qu'il a conſervées. Le janſéniſme ſeul troubla la France, mais ſans faire de ſchiſme, ſans exciter de guerre civile.

*Fin du Tome ſecond.*



# TABLE
## DES CHAPITRES
### CONTENUS DANS CE VOLUME.

Fin de la Table du ſecond volume.

197 105
199 112
201 114
206 120
209 125
211 127
(91) 216 133
224 134
235 141 –
263 150
270 156
284 159
287 161
290 163
3.. 167
171
271
195
194

